N° 366 — Tome XCIX 16 Septembre 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BATAULT
Mme BAUDELAIRE-AUPICK, R. DE BURY, LOUIS CHAMPEAUX, AMI CHANTRE
GEORGES DUHAMEL, ERNEST GAUBERT, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
PHILÉAS LEBESGUE, JEAN MARNOLD, RENÉ MARTINEAU, HENRI MAZEL
CHARLES MERKI, RACHILDE, RICHARD RANFT, MARCEL ROBIN,
ANDRÉ ROUVEYRE, DOCTEUR PAUL VOIVENEL

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

N° 366. — 16 SEPTEMBRE 1912

Mme Baudelaire-Aupick	*Lettres à Charles Asselineau*, publiées par M. Auguste Auzas	225
Docteur Paul Voivenel	*Le Chant du Cygne* (*Nietzsche, Rousseau, Schumann, Maupassant*)	258
André Rouveyre	*Visages : XCVI. Ricciotto Canudo*	273
Louis Champeaux	*Le Maître de la Mort*, nouvelle	274
Ami Chantre	*Ariane à Thésée*, poésie	293
Georges Batault	*Les Tendances de la poésie contemporaine*	298
René Martineau	*Le "Banian" d'Edouard Corbière.*	326
Richard Ranft	*L'Illustre famille*, roman, illustrations de l'auteur *(I-V)*	335

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : XVe Lettre à l'Amazone*	370
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	372
Rachilde	*Les Romans*	377
Jean de Gourmont	*Littérature*	382
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	387
Henri Mazel	*Science sociale*	394
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	399
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	404
R. de Bury	*Les Journaux*	413
Ernest Gaubert	*Théâtre*	416
Jean Marnold	*Musique*	421
Gustave Kahn	*Art*	427
Marcel Robin	*Lettres espagnoles*	430
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	434
Charles Merki	*Variétés : Le Concours Lépine*	439
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique : M. Louis de Gonzague Frick ou le Phyllorhodomancien*	443
Mercure	*Echos*	446

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

HAVELOCK ELLIS

Le Monde des Rêves. Traduit de l'anglais par GABRIEL DE LAUTREC. Vol. in-18.... 3 50

JULIEN BENDA

Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité. Vol. in-1 ..... 2 »

M. ESCH

L'Œuvre de Maurice Maeterlinck, avec un portrait et un autographe. (Collection « Les Hommes et les Idées ».) Vol. in-16..... 0 75

ALBERT SAMAIN

Le Chariot d'Or. Volume in-8 raisin sur papier vélin à la forme. Frontispice de AUG.-H. THOMAS. Tirage en deux couleurs à 500 exemplaires numérotés..... 12 »
Relié plein veau raciné, tête dorée, fers spéciaux..... 25 »

LAFCADIO HEARN

Kotto, traduit de l'anglais par JOSEPH DE SMET. Vol. in-18..... 3 50

CAMILLE PITON

Paris sous Louis XV. Rapports des inspecteurs de police au Roi, annotés par CAMILLE PITON et suivis d'un index des noms cités. IV^e^ série. Vol. in-18..... 3 50

JULIEN OCHSÉ

D'Ile en île. Volume in-18..... 3 50

JEAN COCTEAU

La Danse de Sophocle, poèmes. Vol. in-18.... 3 50

RACHILDE

Son Printemps. Roman. Vol. in-18..... 3 50

LÉON SÉCHÉ

Le Cénacle de Joseph Delorme (1827-1830). Tome I : Victor Hugo et les Poètes (*De Cromwell à Hernani*). Tome II : Victor Hugo et les Artistes (*David d'Angers, les Devéria, Louis Boulanger, Charles Robelin, Paul Huet, Eugène Delacroix, les Johannot, Celestin Nanteuil, Charlet*). Documents inédits. Portraits et planches diverses. Deux vol. in-8..... 15 »

EDMOND GOSSE

Père et Fils. Etude de deux tempéraments. Traduit de l'anglais par AUGUSTE MONOD et HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18... 3 50

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI[e])

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAIN

Derniers volumes parus :

La Conscience collective et la Morale, par **A. BAUER** *(couronné l'Institut).* 1 vol. in-16. **2 fr.**

La Philosophie affective, par **J. BOURDEAU**, correspondant de l'Institut. 1 vol. in-16..... **2 fr.**

Le Sens et la valeur de la vie. Par **R. EUCKEN** professeur à l'Université d'Iéna. Traduit par M. A. Hu et A. LEICHT. Avant-propos de M. H. BERGSON, de l'Institut. 1 vol. in-16..... **2 fr.**

Jean-Jacques Rousseau et sa philosophie. Par **H. HOFFDIN** professeur à l'Univer de Copenhague. Traduit par J. DE COUSSANGE. 1 vol. in-16..... **2 fr.**

Esquisse d'une philosophie de la nature, par **A. JOUSSAI** 1 vol. in-16.. **2 fr.**

Une Philosophie nouvelle : *Henri Bergson*, par **E. LE ROY.** 1 vol. in 2[e] édition..... **2 fr.**

Les Étapes de la philosophie mathématique, par **Léon BRUNSCHVIC** docteur ès lettres, professeur agrégé au Lycée Henri IV. 1 vol. in-8..... **10 fr**

Les Formes élémentaires de la vie religieuse. *Le Systè totémique Australie,* par **E. DURKHEIM**, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-8, avec carte hors texte. **10 fr**

Contre la Métaphysique. *Questions de méthode*, par **F. LE DANTEC**, chargé cours de biologie générale à la Sorbonne. 1 vol. in-8. **3 fr.**

La Survivance humaine. *Étude de facultés non encore reconnues.* Par **Sir Oli LODGE.** Trad. du D[r] H. BOURBON. Préface de J. MAXW 1 vol. in-8..... **5 f**

Le Langage et la verbomanie. *Essai de psychologie morbide*, par **OSS LOURIÉ**, professeur à l'Université nouvell Bruxelles. 1 vol. in-8..... **5 f**

La Philosophie allemande au XIX[e] siècle par MM. CH. ANDLER, V. BA J. BENRUBI, G. BOUGLÉ, V. BOS, G. DWELSHAUVERS, B. GROETHUYSEN, H. NORERO. 1 vol. in-8..... **5 f**

L'Année philosophique, *22[e] année, 1911*, par **F. PILLON** lauréat de l'Inst 1 vol. in-8..... **5**

L'Honneur. *Sentiment et principes moraux*, par **E. TERRAILLON**, docteur ès lettres, pr seur au lycée de Carcassonne. 1 vol. in-8..... **5**

Devoir et durée. *Essai de morale sociale*, par **J. WILBOIS.** 1 vol. in-8..... **7 fr.**

MONTHLY 1/- Net

" The English Review " is our especial enthusiasm. It is, to speak with restraint, the best monthly periodical printed in the English language. That it is the best in the world we have no doubt, but that is the conclusion of faith, not of knowledge. . . To read « The English Review » is to be in immediate touch with the best that is being written by English writers; and, in fact, its contributors include nearly all the great names of Europe. "

—CHICAGO EVENING POST.

Annual Subscription, 12/6 post free all parts of the world.

THE ENGLISH REVIEW, 17-21 Tavistock Street, Covent Garden, London, England.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris VI^e^)

Collection des plus belles pages

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

Chamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice, par Remy de Gourmont..... 1 Vol.

Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Helvétius, avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albert Keim..... 1 Vol.

Alfred de Musset, avec une Notice de Jean de Gourmont. Portrait inédit de Clésinger, gravé sur bois..... 1 Vol.

Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait.... 1 Vol.

Cardinal de Retz, avec un Portrait d'après Philippe de Champaigne et une Notice de Charles Verrier..... 1 Vol.

Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Saint-Evremond, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont. 1 Vol.

Saint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthèlemy et un Portrait d'après Van Loo..... 1 Vol.

Stendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur bois d'après Södermark..... 1 Vol.

Tallemant des Réaux, avec une Notice ..... 1 Vol.

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

Maurice de Guérin, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont..... 1 Vol

Saint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontispice. 1 Vol

Théophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Danet. 1 Vol

Tristan L'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après Daret et une Notice de Ad. van Bever..... 1 Vol

LETTRES DE MADAME VEUVE AUPICK
A CHARLES ASSELINEAU

—

La « publicité » baudelairienne ne fut jamais mieux servie, et l'année 1911 fut féconde qui vit paraître les *Souvenirs de Naaar*, le *Carnet de Baudelaire* et surtout le texte *intégral* des *Fleurs du Mal*. Indiscrètes, peut-être, cependant voulues par la méthode d'information, et toujours de bonne et pieuse intention, ces publications commémoraient efficacement la vie et l'œuvre de Baudelaire. En contribution à tous ces essais qui, quelque jour groupés en un document définitif, imposeront Baudelaire aux derniers réfractaires, voici trouvé cette même année 1911 un dossier important — où flotte sans cesse sa pensée. Asselineau, ami fidèle, publia le premier une vie de Baudelaire : il l'avait longtemps fréquenté, il fut le témoin de ses dernières années de douleurs et d'angoisses; il s'occupa, à sa mort, de l'édition de ses œuvres complètes, chez Lévy; il était naturel que l'affection de la mère de Baudelaire (elle avait épousé en secondes noces le général Aupick, mort lui-même avant son beau-fils) se distribuât sur Asselineau. Mme veuve Aupick habitait Honfleur, dans une petite maisonnette, sur la Côte de Grâce, et c'était le dernier rêve de Baudelaire : aller là-bas, avec ses livres et ses gravures, là-bas toujours chérir la mer. D'innombrables lettres furent échangées entre Mme veuve Aupick et Asselineau : le recueil de MM. Crepet (édition Messein, p. 254) donne cinq lettres intéressantes de Mme veuve Aupick à Asselineau. Le dossier publié ici provient de la succession Gardet (1), légataire universel d'Asselineau; il com-

(1) Sur les relations de Baudelaire et de Gardet, ce seul document, *inédit*, existe : « Cher Gardet, nous Dînons avec une grande rapidité chez Tabourey, obligés que nous sommes de nous trouver à 7 heures moins un quart au Boulevard Du Temple.
« CH. BAUDELAIRE. »

prend 58 lettres de Mme veuve Aupick, écrites à Asselineau, et quelques lettres fort curieuses sur la mort de celle-ci ; il n'en sera reproduit que les passages où les baudelairiens pourront s'enivrer du parfum de Baudelaire et ceux où quelque amusant ou original détail sur l'esprit et la sensibilité de la mère pourra jeter une petite lumière sur l'esprit et la sensibilité du fils.

AUGUSTE AUZAS.

[Baudelaire est à la maison de santé du docteur Duval, à Paris.]

Ce lundi 6 Août [1866].

Je vous remercie, mon cher Monsieur Asselineau, d'avoir été voir mon fils et de vous être empressé de m'en donner des nouvelles ! M. Emon (1), en allant à Paris dernièrement, a été le voir ; il m'a dit que M. Duval le trouvait mieux et en voie de guérison, mais il m'a dit aussi que M. Duval m'engageait vivement à me tenir loin de lui, redoutant beaucoup l'excitation qu'il prétend que cause sur lui ma présence.

. . . . . .

Charles ne doit pas avoir besoin encore de pilules. Je lui en ai donné 60 le 23 Juillet; cela devait faire deux mois, puisqu'il doit en prendre à peu près une par jour. Il ne faut pas qu'il en prenne trop; cela le purgerait peut-être trop; mais s'il est inquiet de l'ordonnance, pour le tranquilliser, je la confirme ici !

Charles s'est plaint à M. Emon de ses dents dont il souffre beaucoup ; celui-ci a cru ainsi que M. Duval qu'il avait une dent gâtée ; et ils ont insisté tous deux beaucoup pour qu'il la fasse arracher. Charles s'est récrié en se fâchant ; ce n'est pas étonnant, car il a comme vous le savez des dents superbes et très saines. A la suite de sa paralysie, il a eu de la névralgie dans la bouche, et il souffrait beaucoup de ses gencives, ce qui lui rendait la mastication très difficile. Le médecin de Bruxelles lui ordonnait pour cela un gargarisme *calmant*. Je

(1) M. Emon, exécuteur testamentaire du général Aupick, était *dur* pour Baudelaire : « *M. Emon fait des efforts inouïs pour m'empêcher d'avoir Charles avec moi, et s'exprime sur lui dans des termes non seulement sévères, mais assez durs, sur son égoïsme, sa prodigalité. Tout cela ne changera rien à ma détermination...* » Lettre de Mme veuve Aupick à M. Ancelle (Documents sur Baudelaire. *Mercure de France*, 15-1-1905, p. 197). En septembre 1867, Asselineau écrivait à Poulet-Malassis : « *La pauvre dame* [Mme veuve Aupick] *nous est arrivée encore imbue de préjugés que lui avaient donnés contre son fils un tas d'officiers d'artillerie, amis de son mari, parmi lesquels elle vivait à Honfleur.* » (MM. Crepet, édit. Messein, p. 276).

viens d'en écrire à M. Duval, j'espère qu'il s'en occupera. Comme Charles ne se plaignait plus de sa bouche, je croyais que c'était passé.

Merci encore, mille fois merci, mon cher monsieur Asselineau, de vos bontés pour mon pauvre fils.

Votre vieille amie (1).

30 Août.

Mon cher Monsieur Asselineau,

M. Ancelle vient de partir pour la Suisse; il ne sera pas de retour avant douze jours. En son absence, je serai sans nouvelles de mon fils. Oserai-je vous prier, un jour où vous aurez été le voir, de m'écrire un mot pour me dire comment vous l'avez trouvé.

On m'a dit qu'il peut dire maintenant: *bonjour, Monsieur*. Je désirerais savoir s'il le dit spontanément, de lui-même, quand on va le voir, ou bien s'il le répète après M. Duval qui l'exerce à prononcer quelques mots. Quelle chose navrante que l'état de mon pauvre fils, obligé d'apprendre à parler comme un enfant! La dernière fois que M. Ancelle a été le voir, *il lui a montré son col et son oreille*. Voici comme M. Duval a expliqué cette pantomime que M. Ancelle n'a pas pu comprendre: c'est qu'il voulait un oreiller plus ferme et plus dur que le sien. J'espère qu'on aura satisfait ce désir, si toutefois c'était bien cela qu'il voulait dire. Pardonnez mon indiscrétion de venir empiéter ainsi sur vos occupations, en vous demandant un mot d'écrit, mais vous êtes si bon et je suis si malheureuse!

Avez-vous des nouvelles de M. Malassis? il m'a écrit qu'il était malade.

Jeudi 6 Octobre.

Il y a longtemps que je vous ai écrit, mon cher Monsieur Asselineau, parce que je crains toujours de vous être importune; mais aujourd'hui je ne puis résister au désir de savoir par vous comment va mon fils. J'ai bien des questions à vous poser, auxquelles vous voudrez bien répondre, j'en suis sûre : vous avez été si bon pour moi! et puis vous portez tant d'in-

(1) Les lettres, signées C. Vve Aupick (Caroline), sont d'une fine et harmonieuse et ferme écriture; le papier vergé, discrètement endeuillé au recto et au verso, et timbré en blanc C. A.

térêt à mon pauvre Charles ! *Malgré le froid, continue-t-il ses douches? Se plaint-il toujours de son œil droit? S'exerce-t-il à écrire de la main gauche? Peut-il lire?*

Chauffe-t-on maintenant, ou chauffera-t-on bientôt le calorifère qui a des bouches de chaleur donnant dans toutes les chambres? (Charles est frileux, il souffre peut-être du froid.) Dit-il des mots nouveaux?

Enfin, quels sont les progrès que vous avez remarqués? Vous concevez combien il m'est pénible de ne pouvoir en juger par moi-même, mais la raison m'indique, dans l'intérêt surtout de Charles, qu'ayant une habitation ici je dois y rester, plutôt que de faire une installation coûteuse pour moi à Paris, surtout l'hiver; cependant, il me sera impossible d'attendre jusqu'au printemps sans aller le voir. Outre le désir que j'ai d'aller le voir, je suis préoccupée de la pensée qu'il me regrette peut-être, qu'il me désire, sans pouvoir l'exprimer, et peut-être me croit-il indifférente à son état, en voyant que je me tiens éloignée de lui; car je ne crois pas qu'il puisse se rendre compte du motif qui me fait rester à Honfleur, lorsqu'il est malade à Paris. Mais comment savoir sa pensée à cet égard? Il n'y a que vous, mon cher Monsieur Asselineau, qui puissiez débrouiller cela; vous seul pourrez lire dans sa pensée, et me la communiquer en toute franchise.

Je ne vous parle jamais de votre santé, parce qu'il me semble, je ne sais si je me trompe, qu'elle est inaltérable. Ce pauvre M. Malassis m'a écrit le mois dernier qu'il partait convalescent (il ne me dit pas où il allait) pour une quinzaine, pour remettre sa santé, et son moral sans doute aussi, car il était triste, découragé, ennuyé de la vie.

M. Piogey (1) est absent peut-être; je lui ai écrit pour avoir des nouvelles et je n'ai pas eu de réponse : ou il est trop occupé, et moi, dans ma sollicitude maternelle, je suis trop indiscrète.

Ce mercredi 12.

Mon cher Monsieur Asselineau,

Vos petits billets sont toujours accueillis avec reconnaissance : le dernier surtout de dimanche m'a bien touchée, puis-

(1) Le docteur Gérard Piogey était l'ami des artistes et des gens de lettres; Banville en parle toujours chaleureusement dans ses souvenirs. Asselineau lui donna le célèbre portrait de Baudelaire par Deroy.

qu'il m'a apporté *un bonjour* de Charles, provoqué par vous sans doute, mais qui dans tous les cas m'a fait du bien. J'ai eu effectivement une lettre de M. Duval, qui m'apprend qu'il dit non seulement quelques mots, mais de petites phrases, comme par exemple : *la lune est belle*. Voilà un grand progrès dont je jouis, comme vous pouvez le croire.

5 Janvier [1867].

Mon cher Monsieur Asselineau,

M. Ancelle (1), qui connaît si bien mes angoisses pour mon fils, vient de me faire part de ce que vous lui avez écrit. Tout intriguée que je suis de savoir qu'il s'agit pour Charles de quitter la maison Duval, où il était bien, je me sens délivrée d'un grand poids, n'ayant plus en perspective un voyage qui offrait tant et tant de difficultés. Vous avez trop d'occupations, et, habitant la campagne, trop de courses à faire quand vous venez à Paris, pour que je vous demande de me tenir au courant, ce sera l'affaire de M. Ancelle. Ne m'écrivez donc pas, je vous prie, mais agissez, ce qui vaut bien mieux. O agissez, continuez comme vous faites dans l'intérêt de celui que vous m'avez dit que vous aimiez comme un frère, et vous trouverez en moi un cœur pénétré de reconnaissance et

tout à vous.

13 Février.

C'est avec un bien grand plaisir que j'apprends le vif désir de Charles de venir ici. Je vous remercie, Monsieur et ami, de m'en faire part. Les réparations chez moi sont terminées, je n'ai plus d'ouvriers chez moi. Je n'ai aucune objection à faire sous ce rapport. Mais ce sont les mauvais temps que nous subissons ici en ce moment qui m'effraient pour lui, nous avons des pluies continuelles, ou les vents de la mer qui grondent avec fureur sur ma petite maisonnette, comme s'ils allaient la renverser de dessus le rocher sur lequel elle est perchée. Il n'y a aucun danger, elle est solide ; mais ce vent odieux, très froid, agace et fait mal aux nerfs. Je crois qu'il serait sage d'attendre des temps meilleurs. Je viens d'écrire là-dessus à M. Ancelle, et je lui fais part du vif désir que j'ai

(1) M. Ancelle, notaire, et maire de Neuilly-sur-Seine, était *le conseil judiciaire* de Baudelaire, et *son bon ami*.

que vous puissiez vous joindre tous deux pour causer ensemble de ce désir de Charles et de la manière de l'effectuer. Sera-t-il donc toujours inabordable?

. . . . . .

D'après votre lettre, je vois que l'état de mon fils en ce moment est stationnaire ; restera-t-il donc toujours ainsi? J'ai de l'espoir cependant dans le printemps; des temps plus doux lui feront peut-être du bien.

25 Février 1867.

Mon cher Monsieur Asselineau,

Le silence de M. Ancelle m'étonne et m'inquiète au dernier point. Il m'avait écrit, le 15 Février, au sujet du désir de Charles de venir ici au mois de mars : *Vous n'avez pas besoin de venir le chercher : d'accord avec M. Asselineau, nous pourrons vous éviter ce déplacement.* M. Ancelle pouvait désirer accompagner Charles lui-même ici, et, le cas échéant, je devais me conformer à ce désir... Vous savez quelle déférence j'ai pour lui : il m'est si précieux! Mais je ne reçois plus rien de lui, et voilà le temps qui marche, le mois de mars nous arrive grand train, et peut-être que mon pauvre fils (s'il est toujours dans les mêmes intentions), durant ces lenteurs, gémit de sa captivité ; et puis je suis tourmentée aussi de la pensée qu'Ancelle est peut-être malade : je sais qu'il a été indisposé. Cette indisposition a pu se renouveler, et devenir maladie ; mais je m'inquiète peut-être à tort. Je lui ai écrit hier une lettre pressante; je puis en avoir la réponse après-demain. Il est possible que d'accord tous deux vous ayez ajourné ce voyage... Dans la perplexité où je me trouve, je viens à vous, mon cher Monsieur Asselineau, pour que vous tiriez tout cela au clair. Cette ignorance où je suis sur ce qu'il m'importe tant de savoir m'est bien pénible et j'aimerais à ne ne pas être prise à l'improviste, je voudrais être prévenue à l'avance...

Il faudra que je sache si Charles doit faire ici de l'hydrothérapie. Il me tarde de savoir *s'il peut lire.* M. Ancelle, à qui j'avais envoyé un petit billet pour le lui remettre, m'a écrit que Charles l'avait pris et l'avait lu, sans difficulté. N'a-t-il pas fait semblant? Si réellement il peut lire, comment ne m'en a-t-on pas informée? je n'y comprends rien. Si effectivement il lit, le voilà sauvé de l'ennui.

Ce samedi 18 Mai.

Mon cher Monsieur Asselineau,

Je veux vous envoyer un mot de souvenir avant que de partir pour Paris, où je vais aller très prochainement, et où j'ai l'espoir de vous rencontrer peut-être, si vous vous y trouvez en même temps que moi. Je veux m'excuser aussi d'avoir été si longtemps sans vous écrire, mais je vous savais très occupé de la publication d'un ouvrage, et je ne voulais pas vous importuner, au moment de cette grande affaire (1).

Depuis longtemps je suis dans une impatience fébrile de voir mon pauvre fils ; mais j'ai toujours été retenue par mes pauvres jambes si faibles et si vacillantes, et aussi parce qu'on m'a longtemps bercée de l'espoir qu'on me l'amènerait ici ; mais à présent qu'il paraît impossible qu'il vienne de sitôt, il faut bien que je me traîne près de lui, dans ce moment d'encombrement, et où tout est si difficile à Paris par suite de cette exposition maudite! M. Ancelle a retenu un logement pour moi, un rez-de-chaussée, boulevard du Roi de Rome, 10, aboutissant à l'Arc de Triomphe; je pars mardi 21 mai. Je serai là admirablement. J'ai le projet de n'y passer que 15 jours, à cause du prix excessif du loyer et de toutes choses. Sauf à retourner plus tard, dans des conditions plus acceptables ; à moins que je n'aie le malheur de voir l'état de Charles empirer, ce qui me ferait rester.

Je vous envoie mes compliments les plus affectueux et j'y joins mes vœux les plus ardents pour vos succès. Comment ne pas désirer vivement rêver d'immenses succès pour l'ami si bon, si dévoué de mon fils et aussi le mien?

Ce samedi 20.

Monsieur et ami,

Me voici à Paris et bien désireuse de vous voir et de causer avec vous de mon fils, si vous en avez le loisir. Pour me trouver plus sûrement, ce serait de 4 à 5 h. 1/2.

(1) Asselineau, *le dernier des romantiques*, suivant le baptême de Théophile Gautier, publiait alors les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique :* père des bibliophiles, 1830 était sa religion, et il consacrait annuellement, sur un revenu total de 10.000 francs, environ 6.000 francs à la chasse aux Renduel et aux originales *sur papier;* il aura été probablement le seul à posséder toutes les éditions originales de Balzac et les 503 numéros de sa vente après décès sortaient de chez les meilleurs *tailleurs de livres* (ainsi appelait-il les relieurs).

Je vous envoie, avec mes plus tendres remerciements de vos bontés pour Charles, l'assurance de mon inaltérable attachement.

[En marge de la lettre :]

Charles aspire à voir M. Manet le peintre; malheureusement, je ne sais pas son adresse pour lui écrire que son ami l'appelle à grands cris.

[Le billet suivant semble faire double emploi avec le précédent; il est plus affectueux, et voici qu'Asselineau va déjà devenir le *second* fils; bientôt Mme veuve Aupick lui écrira : *Ne suis-je pas votre mère! Et vous savez que les mères s'alarment facilement.*]

Mon fils,

Me voilà enfin! N'êtes-vous pas bien étonné? Je le suis bien, moi! Comment ai-je pu me décider? Et j'en suis bien aise à présent que je me vois bien installée *place de la Madeleine, 31, maison meublée.*

Ma première visite a été à Charles. La seconde aurait été à vous si cela avait été convenable; mais j'ai bien pensé que vous viendriez me voir.

[Baudelaire meurt en août 1867. Asselineau et Théodore de Banville préparent l'édition des œuvres complètes de Baudelaire, chez Lévy.]

C'est encore moi ! toujours moi! pour votre supplice. Mais, cette fois, il me semble que j'ai un prétexte. Dans le cas où vous auriez la velléité, peu probable peut-être, d'aller voir M. Ancelle à Neuilly, je crois devoir vous prévenir qu'il est en voyage et qu'il ne rentrera à Neuilly que le 15 de ce mois. Il m'écrit d'Aix qu'il avait le projet d'aller vous voir avant son départ et qu'il regrette infiniment d'en avoir été empêché. Cet ami si dévoué et grand admirateur de son pupille, pour lequel il avait un sentiment tout paternel, ne sait que depuis peu que la publication des œuvres n'aura lieu qu'en octobre. J'ai eu le tort d'avoir beaucoup tardé à le prévenir de ce retard, et c'est avec peine que j'ai appris qu'il allait flânant à la boutique de Lévy et guettant à travers les vitres s'il verrait *les Fleurs du Mal.*

. . . . . .

Voilà la sécheresse ici revenue par suite de grandes chaleurs! Me voilà encore soupirant après la pluie ! mais pour le coup, ma citerne n'en perdra pas une goutte, quand elle nous

arrivera. Cette citerne, dont vous avez bien voulu vous préoccuper, a été instantanément réparée, avec ce soin de conservation que vous me connaissez, et dont j'aurai bien de la peine à me départir. Et cependant, à présent *qu'il n'est plus*, à quoi bon préserver, conserver ! Cet *à quoi bon*, mot plein de tristesse et de découragement, se présente à ma pensée en toute occasion.

On n'a rien fait encore pour les créanciers (1) : le procès A , qui ne se juge pas encore, tient tout en suspens. Cela peut traîner en longueur jusqu'en novembre ou décembre. Il faut que M. Manet, avec qui vous êtes en relations peut-être, prenne patience.

Ce lundi.

Comme je suis touchée de cette lettre que je reçois !

Comme il m'est doux de me sentir aimée ainsi! Mais gardez-vous bien d'écrire à Mme Baudelaire (2), gardez-vous de vous déranger: ayez l'esprit en repos à mon endroit, qu'il soit tout entier à vos affaires, à vos travaux surtout; conservez-moi seulement toujours votre cœur si aimant, si dévoué! J'ai été maladroite: pour une légère indisposition, je ne devais pas me plaindre, comme je l'ai fait; mais je vous dirai que je suis ridiculement douillette: une véritable poule mouillée, tout en étant cependant lasse de la vie, et aspirant à la mort. Le courage et la force aujourd'hui me reviennent, parce que le plus grand de mes maux, *un effroyable mal de reins*, vient de se dissiper ; je pense qu'il en sera de même du reste. Croyez-vous donc que si j'étais réellement malade je serais ici comme une abandonnée et sans secours? Nous avons au moins une demi-douzaine de médecins, une foule de pharmaciens : je suis très aimée dans la ville, cela se comprend, je suis trop malheureuse pour ne pas exciter beaucoup de sympathie : le notaire entre autres et sa femme me comblent de soins et d'at-

(1) Baudelaire laissait à sa mort *ses affaires* fort embrouillées : c'est en partie la dette qui l'avait usé. Depuis sa jeunesse, il était persécuté par ce monstre d'A qui, pour une somme avancée, lui avait fait signer toute une liasse de billets à ordre. Mme veuve Aupick décida : 1° de composer avec les fournisseurs qui connaissaient le conseil judiciaire de son fils ; 2° de rembourser *intégralement* les amis (Stevens, Manet,...)

(2) La veuve d'Alphonse Baudelaire, magistrat à Fontainebleau, mort en 1862. Alphonse Baudelaire était né du premier mariage de François Baudelaire, le père de Charles.

tentions : en cas de maladie, ils s'entendraient avec Aimée pour bien me dorloter. A propos, celle-ci en souvenir sans doute de la semonce que Mme Baudelaire lui a faite à la suite d'un emportement que j'ai eu, quand vous étiez ici, est toujours pénétrée, dans tous les instants, de la crainte de me déplaire. Pauvre fille ! Je lui sais gré de ces efforts qui prouvent son bon cœur. Elle m'est réellement attachée. La notice de Gautier me fait passer de bons moments. Ne dois-je pas lui offrir par votre organe mes remerciements !

A vous mes tendresses.

Les Desmarais comme moi ont perdu un fils unique, il y a deux ans. Cette même douleur suffirait seule pour les attirer vers moi si cruellement frappée !

Ce 16 Mars.

Vais-je oser vous écrire, mon cher enfant ? C'est m'exposer à un geste d'impatience et d'ennui à la vue de ma lettre, mais comme je ne le verrai pas, et que je vous autorise comme toujours à ne pas répondre si bon vous semble, je me risque. Sachant toute la peine que vous vous donnez pour la réimpression des œuvres, n'est-il pas tout naturel que j'éprouve par moments un désir impérieux de vous dire : courage, ami, *et merci !* J'en dis autant du cher collaborateur (1). Soyez mon interprète auprès de lui. Quand vous aurez l'heureuse velléité de m'écrire, si toutefois vous la mettez à exécution, je vous demande des nouvelles de sa santé, que je sais délicate, je vous en demande aussi de la vôtre. Quant à la mienne, malgré mes tristesses, chose inouïe, elle se soutient et je vis. Mais mes pauvres jambes vont toujours s'affaiblissant, ce qui m'empêchera d'aller ce printemps à Paris, comme j'en avais le projet. D'autres considérations aussi me retiendront ici. Dès que le beau temps sera bien établi, j'aurai des réparations importantes à faire à ma petite maisonnette. Pour des travaux de maçonnerie et des peintures, il faut du soleil et de la sécheresse. Quand ils seront terminés, c'est-à-dire en plein été, vous viendrez me faire une visite, n'est-ce pas ? Il faut bien que vous connaissiez ces lieux que Charles a habités, qu'il

(1) Théodore de Banville. « *Les Fleurs sont prêtes, imprimées avec le plus grand soin, sous la surveillance de M. de Banville, qui s'est conduit* comme un Dieu », écrira bientôt Mme veuve Aupick (en juillet 1868.)

aimait et qu'il appelait la maison *joujou*, tant c'est petit. Le Général avait fait bâtir ceci simplement comme un pied-à-terre où nous ne devions passer que trois mois de l'année. Je n'ai que trois chambres à coucher : celle du Général, la mienne, celle de Charles. Comme le tête-à-tête avec une vieille femme infirme serait fort ennuyeux pour vous et que je pense qu'il vous serait agréable d'être avec votre ami, quand le moment sera venu, j'engagerai M. de Banville à vous accompagner : l'air pur que nous avons ici pourra lui faire du bien. Dans la solitude absolue où je vis, je n'ai aucun plaisir à vous offrir, mes amis ; mais vous aurez sous les yeux une vue splendide : la position de ma chaumière est admirable ; je ne crains pas de vous la vanter à l'avance, c'est une vue exceptionnelle. Vous m'avez dit d'attendre pour écrire à Théophile Gautier que l'article ait paru (1) ; comme on m'a envoyé le premier numéro, je ne crois pas avoir été désobéissante en lui écrivant pour le remercier de cette belle notice, que j'ai lue avec bonheur. Je viens de recevoir une bonne lettre de Mme Philoxène Boyer (2) pour s'excuser d'avoir été longtemps sans me répondre. Cette pauvre dame m'intéresse excessivement. Quelle vie amère et difficile elle a en perspective ! rester seule, sans fortune, avec deux filles à élever et établir ! Que de tourments on voit de tous côtés, que d'afflictions, que de larmes qui se répandent de toutes parts ! la vie en est faite. Si l'occasion s'en présente, voulez-vous dire un mot de sympathie de ma part ? Mes compliments aussi à Mme de Banville (3) qui a été bonne et accueillante pour

(1) Théophile Gautier consacra de nombreux articles à la mémoire et à l'œuvre de Baudelaire. Il s'agit, ici et plus loin, des numéros de *l'Univers illustré* (7, 14, 21, 28 mars ; 4, 11, 18 avril 1868) où parurent, avec quelques variantes, les 75 pages de la préface des *Fleurs du Mal*, édition Michel Lévy, 1868. « La notice sera de Gautier. Sera n'est même pas le mot juste, car elle est faite et elle est très bien. Elle est d'un ton attendri, rare dans les notices de Théophile. » Asselineau à Poulet-Malassis.

(2) Philoxène Boyer, artiste et lettré, né à Cahors en 1829, était venu chercher la gloire à Paris. Le succès d'une pièce en vers, Sapho, jouée à l'Odéon par Marie Laurent, une table fastueuse ouverte à toute la bohême priée de *taper* à sa bourse, des fleurs et des friandises aux jolies actrices, le ruinèrent en dix-huit mois ; Du Camp le lui avait prédit : « *Ce n'est pas ton argent que tu manges, c'est ton avenir ; tu deviendras abject et marmiteux ; tu mendieras au coin des journaux...* » Il était venu avec 100.000 francs ; il n'avait plus qu'un feuilleton hebdomadaire, 80 francs par mois... Baudelaire fut très lié avec lui ; il l'appelait *son cher lyrique ;* ils allaient pendre la crémaillère chez Léontine ; ils passaient à Versailles un mois en une blanche auberge ; Baudelaire lui donnait une précieuse édition de Théocrite (Glasguæ, 1746)... En 1867, il mourut à 38 ans, *de vieillesse*, selon le docteur Piogey, s'étant créé, par son travail et son chagrin et son goût de *l'inassouvi*, le plus typique rôle d'homme de lettres de l'époque.

(3) La mère de Théodore de Banville.

moi. Je ne vous ai jamais parlé de votre beau-frère, qui vous donnait de l'inquiétude, quand j'étais à Paris ; je me le reproche. C'est comme j'aurais dû aussi en vous écrivant vous adresser un mot de souvenir pour Madame votre sœur qui a eu pour mon fils, dans sa maladie, une si tendre sollicitude, dont j'ai été bien touchée.

Je suis si absorbée dans mon chagrin que je ne fais rien de ce que je devrais faire. Je compte sur vous pour réparer cela. Je compte sur vous surtout pour me plaindre et m'aimer toujours.

Ce 24 Avril.

Encore cette fois, vous avez donc tout distribué (1), en ne vous réservant rien, mon généreux ami ! Je croyais bien que les bagateiles persanes seraient toutes pour vous. Puisqu'il vous a plu d'agir ainsi, vous pensez bien que je ne vais pas à l'encontre, et je vous dirai dans cette occasion comme toujours : ce que vous avez fait est bien fait. Quelle bonne nouvelle vous m'annoncez, en me disant que *les Fleurs du Mal* paraîtront le mois prochain. Quels trésors, mes amis, vous avez mis à ma disposition, c'est-à-dire votre temps et votre talent. M. Malassis m'a écrit qu'il vous avait envoyé une liste des personnes auxquelles il faut envoyer le premier volume à Bruxelles. Mais nous n'irons pas loin avec les 20 exemplaires que Michel Lévy met à notre disposition, ce n'est guère : Charles a tant d'amis qui doivent compter avec raison en recevoir ; j'en ai aussi de mon côté : je mets en tête le docteur Lassègue (2), ancien ami et camarade de Charles, qui a refusé obstinément d'être payé de ses visites, et puis, etc..., etc... Que M. de Banville est charmant de se soigner dans la pensée de venir ici avec vous ! J'ai beau me soigner, mes pauvres jambes sont bien faibles, bien vacillantes ! mais le temps est si affreux ! Je crois que

(1) La plupart des livres, gravures, bibelots ayant appartenu à Baudelaire furent distribués par sa mère à ses amis et à ses fidèles : Asselineau en fit *les parts*. Le docteur Piogey eut un pupitre persan, Banville, une boîte persane (Baudelaire avait envoyé à d'Aurevilly un poignard persan). Asselineau devait avoir la photographie de Mme Paul Meurice, 2 gravures de Rethel, un dessin à la plume de Baudelaire (les yeux de Berthe). 5 Whistler, 8 Jongkind, les 55 Devéria, les Guys furent aussi distribués. (Note communiquée par M. Feli Gautier.)

(2) Le docteur Lassègue (1816-1883), spécialiste des maladies mentales, avait été, en rhétorique, à Louis le Grand, le répétiteur et l'ami de Baudelaire. Ils étaient restés très liés. Le docteur Lassègue, consulté par lettre, avait jugé que la vie commune avec sa mère devait être évitée.

la chaleur me fera du bien. Puissiez-vous dire vrai quand vous me dites que tout le monde m'aime ! dans votre bienveillance pour moi, vous vous le figurez, mais conservez cette illusion, elle m'est chère, parce qu'elle part de votre cœur.

Votre vieille mère et amie.

Ce mercredi.

Je vous envoie le numéro de *la Contemporaine* que vous demandez. Quant à celui de *l'Artiste* du 1er Mars 1862, je ne l'ai pas. J'ai très peu de revues de *l'Artiste* (1). Ne craignez pas de me donner de la peine. Je voudrais tant vous venir en aide ! Mais je ne puis rien, je ne vous suis bonne à rien, mes amis, je ne puis que vous remercier, et vous aimer. A propos pourquoi suis-je maintenant votre *chère Dame* et non plus votre *chère Mère ?* Ce numéro de *l'Artiste* qui vous manque me chiffonne. Songez, je ne vous l'ai pas dit encore, que pour des recherches, copies, courses, enfin pour des déboursés, il ne faut pas ménager M. Ancelle, c'est à lui à pourvoir à tout cela.

Il m'a dit qu'il a reçu une lettre *charmante* de M. Champfleury à l'occasion du tableau qu'il lui a envoyé (2). J'ai reçu également une lettre de lui, précieuse par les choses flatteuses qu'elle contient sur Charles.

Les expressions me manquent pour vous dire combien je suis touchée de ce que vous faites pour la mémoire de votre ami. Quel travail !

Votre vieille mère reconnaissante et bien affectionnée.

Ce jeudi.

Mon cher Monsieur Asselineau,

Je n'ai pas un seul numéro de *l'Artiste*. Voici les deux autres revues que vous me demandez : voici *les Paradis*. C'est le seul exemplaire que j'aie, aussi je vous le réclamerai un jour. Je remets à un autre jour la recherche de la lettre en question. C'est une grande affaire que ce triage qu'il me faudra

(1) Asselineau alors se documente pour l'édition des œuvres complètes de Baudelaire. Il demande à Mme veuve Aupick les journaux et les revues où sont insérées des pièces ou des articles de Baudelaire. *L'Artiste*, 1er mars 1862, contient : *La Lune offensée*, *La Voix*, *Le Gouffre*.

(2) Mme veuve Aupick avait prié M. Ancelle de donner à M. Champfleury, 20, rue de Bruxelles, une gravure, *la Danse des Morts*, qui illuminait la chambre de Baudelaire.

faire, et puis, il faut que je monte au second ; aujourd'hui les jambes sont rebelles, mais je vous promets cela pour demain, si je trouve. En attendant, contentez-vous aujourd'hui de ce petit bagage; j'y joins mille tendresses pour la lettre affectueuse que vous m'avez adressée hier, et qui m'a fait un bien infini. Merci, mille fois merci de cette lettre, mon cher enfant.

Ce 9 Juin.

Mon cher fils,

. . . . . .

Je ne sais si vous savez que ce monstre d'A a rappelé du premier jugement : il perdra sûrement encore, mais cela va amener bien des longueurs. Ces interminables affaires me causent bien des ennuis, je voudrais tant que les créanciers de Charles fussent payés de mon vivant !

Ce 20 Juin.

. . . . . .

Une autre affaire aussi dont je veux vous parler : vous savez que Malassis a témoigné le désir de venir ici. J'ai fort à cœur d'être agréable aux amis de mon pauvre Charles, mais vous savez aussi comme je suis à l'étroit dans cette maisonnette, d'ailleurs assez confortable. Je ne pourrais pas avoir à la fois et M. Malassis et M. de Banville (dans le cas où celui-ci se raviserait) ; lequel des deux? *that is the question* : indubitablement j'engagerais celui des deux à qui je serais sûre que ce serait plus agréable. Une autre chose qui me préoccupe exclusivement et pour laquelle je veux vous interroger : pensez-vous que M. Malassis m'amènerait sa femme? Cela m'embarrasserait beaucoup, je n'aurais de disponible que le petit cabinet de travail de Charles où j'avais fait mettre un petit, tout petit lit, lorsque je comptais sur M. de Banville ; mais je m'inquiète peut-être mal à propos. Il n'a pas amené sa femme avec lui l'année dernière à Paris, je crois, dites ?

26 Juin.

Mon ami,

Voilà une grande contrariété sans doute ! Mais puisque Lévy est le maître dans cette circonstance, il faut se soumettre et attendre : à mon âge, hélas ! Vous qui êtes jeune savez que vous jouirez de votre ouvrage, de la renommée que vous

préparez à Charles. Mais moi, de quelle provision de patience (illusoire peut-être) ne dois-je pas m'armer.

Lorsque je vous demandais à quelle époque il vous serait agréable de venir, c'était dans la prévision, où les travaux ici n'étant pas terminés peut-être, à l'époque choisie par vous, je me serais trouvée dans le cas de suspendre, afin de les reprendre plus tard : mais, d'après votre silence, j'ai fait continuer et je viens vous dire aujourd'hui qu'à partir du 13 juillet, libre à vous de venir quand vous voudrez, en me prévenant à l'avance. J'attends Mme Baudelaire, le 12. Il m'est agréable de l'avoir avec vous et qu'elle vous précède : infirme comme je suis des jambes, je serais pour vous recevoir une maîtresse de maison fort inhabile.

J'ai eu l'air de faire beaucoup d'embarras avec des travaux de maison, comme si ceci était une maison, tandis que ce n'est qu'une petite, toute petite bonbonnière ; le peintre que je tenais à avoir a été très lambin, jugeant à propos de travailler pour d'autres en même temps que pour moi. Vous allez être étonné en voyant comme c'est petit. Et cependant je puis vous caser tous deux. Vous, dans la chambre de Charles, sans doute votre ami dans son cabinet de travail, que j'ai transformé en chambre à coucher, en y mettant un lit à la place du bureau. Ces préparatifs m'ont fait du bien ; ils m'ont tirée de l'engourdissement où j'étais plongée depuis mon malheur. Il m'a été doux de m'ingénier, de m'occuper pour vous, mes amis, qui faites tant pour moi ! J'ai écrit un mot à M. de Banville lorsque je vous ai écrit, rue de Crébillon, 2. J'espère qu'il l'aura reçu. Parce que je ne l'avais pas invité personnellement à venir ici.

A bientôt donc, ami,
Votre bien affectionnée.

Mon cher enfant,

Voici le 12. Quand m'arrivez-vous avec votre ami ? Les travaux enfin sont terminés ! Je suis prête, et toute disposée, et bien désireuse (ce qui va sans dire) de vous avoir. Vous trouverez madame Baudelaire ici. Infirme, comme je le suis, elle me sera utile ; ce sera une société pour vous plus agréable que la mienne. Ecrivez-moi un mot pour me prévenir du jour de votre arrivée. Ah ! que j'aimerais à le savoir l'avant-veille !

Comme nous parlerons du cher absent ! Et comme nous parlerons aussi de tout ce que vous faites pour sa mémoire ! Pardonnez-moi la précipitation avec laquelle je vous écris : l'heure me presse pour la poste. Ceci est pour vous et M. de Banville ; je vous réunis tous deux dans ma pensée, vous ayant tant d'obligations à tous deux.

Voici, je crois, mon cher, la lettre que vous me demandez. J'ai trouvé cette feuille détachée sans enveloppe et sans aucune autre date que *le 5 Mars* que vous voyez. C'est la seule lettre que j'aie de Sainte-Beuve. Les autres sont très anciennes, et ont été adressées autrefois, rue de Seine, ou quartier du Temple. En cherchant à déchiffrer celle-ci, j'ai cru voir le nom de Babou (1), ce qui me fait penser que c'est votre affaire.

Vous ne me direz donc jamais, silencieux personnage que vous êtes, si vous avez remis au docteur Piogey le pupitre et comment il l'a accueilli. Il faut que je sache si je dois m'ingénier à ajouter à cela autre chose. Mais quoi ? Mille amitiés.

Mon cher fils,

Je n'ai pas pu vous répondre de suite, comme vous me l'aviez demandé ; j'en ai été empêchée, mais aujourd'hui me voilà : M. Moreau (2), encore ici pour quelque temps, et ayant à sa disposition les *Salons* de Charles, qu'il voulait lire, préfère avoir ses livres à Paris, plutôt que de les recevoir ici... Non accoutumée comme moi à votre laconisme, Mme Baudelaire est fort étonnée que vous ne disiez rien de la réception que vous avez eue chez la fille de Ch. Nodier. Mais n'êtes-vous pas toujours bien accueilli partout ? Et quels regrets vous laissez après vous ! Je ne vous parle pas des miens, vous devez les comprendre. Cette quinzaine d'une douce intimité entre nous deux sera un événement heureux dans ma triste vie ordinairement si peu accidentée. Puisque vous voulez que je vous parle de ma santé, je vous dirai qu'elle est telle que vous

(1) Asselineau *accrochait* des notes pour établir l'incident Babou. Babou, qui avait suggéré à Baudelaire le titre définitif des *Fleurs du Mal* (en projet, *les Limbes*, *les Lesbiennes*), s'était froissé de ne pas voir Sainte-Beuve intervenir publiquement et effectivement dans le procès de 1857. Il traduisit sa pensée avec vigueur dans la *Revue Française*, sous ce titre : *De l'amitié littéraire* : « Il glorifiera *Fanny*, l'honnête homme, et gardera le silence sur *les Fleurs du Mal*. » Baudelaire, très lié avec Sainte-Beuve, comprit mal l'article de Babou et des lettres aigres furent échangées.

(2) Il s'agit dans cette lettre du peintre d'Hérode et Salomé, Gustave Moreau (né à Paris, en 1826).

l'avez laissée, assez bonne, sauf pour les jambes, et, malgré leur faiblesse, je suis, dit-on, toujours en mouvement, et remuant et m'agitant sans cesse. Je suis donc toujours la même, mais plus triste. Votre présence me rendrait, il me semble, toute guillerette; quand viendrez-vous opérer de nouveau ce miracle ?

21 Juillet.

Mon cher ami,

Je suis bien étonnée de ne pas recevoir une lettre de vous, pour m'annoncer votre arrivée. Je ne puis croire que vous ayez renoncé à votre projet, peut-être avez-vous des affaires ou des occupations, qui vous retiennent à Paris, dans ce Paris qui doit être haïssable par cette grande chaleur. S'il en est ainsi, je dois prendre patience, me résigner et attendre, mais je suis préoccupée par la pensée qu'il est bien possible que ma lettre du 11 ne vous soit pas pas parvenue, je vous disais dans cette lettre, que j'étais toute prête, toute disposée à vous recevoir. Si vous ne l'avez pas eue, vous me croyez toujours dans les ouvriers et le gâchis, tandis que *tout est terminé*, et que ma maison est redevenue proprette, comme par le passé, lorsque j'attendais Charles de jour en jour. Dans l'attente de ses amis, il me semble, et dans ma douleur toujours croissante, j'en suis étonnée, cette habitation a revêtu des habits de fête, tant je vous désire et je vous appelle tous deux !

Ecrivez-moi donc un mot, que je sache à quoi m'en tenir.

Où en sont les œuvres ?

Votre vieille mère et amie,

Il y a du mieux dans l'état de mes jambes. Je marche un peu dans le jardin avec une canne. Je commence à croire que je n'ai pas la maladie de la moëlle épinière.

Ce jeudi.

Merci de votre gentille lettre du Havre, où vous me donnez des nouvelles de la pauvre petite. J'ai reçu une lettre de Dieppe de sa belle-sœur, étant elle (Mme Baudelaire) encore trop fatiguée de son voyage pour pouvoir écrire. Elle lui a dit que vous aviez été parfait pour elle, et qu'elle serait heureuse de savoir que je vous témoigne sa vive reconnaissance, ce que je fais, ami, avec plaisir, non sans un certain regret que cette

malencontreuse traversée ne vous ait fait partir plus vite que vous n'auriez fait sans cela. Je n'aime pas à vous savoir à Paris en ce moment. Que va-t-il s'y passer, mon Dieu! Dans quelle bagarre vous allez peut-être vous trouver ! Si vous vouliez m'être agréable, vous m'écririez quand vous pourriez quelques mots pour me tenir au courant, du moins sur ce qui vous concerne.

Je viens d'écrire à mes deux cousins de Paris pour les engager à venir me voir ici, me rappelant que c'était assez froidement que je leur avais parlé de cette visite, dans la prévision qu'ils auraient pu trouver la place prise. Ne m'oubliez pas auprès de votre sœur et des Banville qui me comblent de gracieusetés dont je suis bien touchée. Je vous embrasse plus tendrement encore que de coutume, tant je crains pour vous des ennuis ! Et qui sait? peut-être des dangers. Ne suis-je pas votre mère? et vous savez que les mères s'alarment facilement.

1er Septembre.

Non, certes, je ne comptais pas sur une lettre de vous, à votre arrivée à Paris. Ne m'en aviez-vous pas adressé une bien charmante du Havre? Je ne dois pas compter sur tant de richesses de la part d'un avare en correspondance, tel que vous, mon cher. Vous voulez de mes nouvelles ! Quant à la santé, elle est bonne, telle que vous l'avez laissée; quant à mon pauvre moral, que vous aviez eu l'art de si bien remonter, il est bien déchu; il est vrai qu'à l'époque où nous sommes, dans ces jours de larmes et de prières, il ne peut pas en être autrement. On a dit ici hier une messe de bout de l'an pour notre Charles, je dis notre, parce qu'il m'est doux de vous réunir tous deux dans mon cœur et ma pensée.

M. de Banville m'a écrit une bonne lettre en remerciements de la canne.

. . . . . .

M. Emon, à qui j'ai fait part de vos compliments, m'a chargée également des siens pour vous. Ces bons amis se conduisent avec tact avec moi en ce moment; ils respectent mes scrupules et mes projets de solitude, et n'insistent pas pour m'avoir cette semaine chez eux... Votre vieille mère et amie.

Ce samedi.

Je ne vous ai pas écrit, ami, depuis mon retour ici, peut-être êtes-vous désireux d'avoir de mes nouvelles ; je n'en sais rien. Dans tous les cas, comme j'aime à causer avec vous, me voici, je viens vous dire que mon voyage de Paris m'a fait du bien, moralement, cela va sans dire, ça a été une diversion heureuse dans mes tristesses, et physiquement aussi. Voilà qui est bizarre : je me sens plus forte, mes jambes fonctionnent mieux. Malgré tout le plaisir que j'ai eu à me trouver avec des amis à Paris, malgré ma belle installation place de la Madeleine, je n'ai pas été fâchée de me retrouver dans mon petit nid, *in the dear home*, de revoir le bord de la mer, malgré ses brouillards et son ciel gris, mon jardin quoique privé de fleurs, mon calorifère; et mes occupations d'intérieur, toutes mesquines qu'elles sont, je m'y remets sans dégoût, et même avec un certain entrain. Ainsi, je viens de remettre mon petit salon dans son costume d'hiver : je veux parler de la petite pièce, où il y a des vues de Constantinople, et qui précède le Mirador (1) dont il ne sera plus question avant le printemps prochain, étant trop froid pour être habité en hiver. Mon petit salon, que vous avez vu dans sa plus simple expression meublé au juste et de simples rideaux de mousseline, est assez coquet en ce moment, habillé en soie jonquille. Il doit ressembler à ce boudoir jonquille dont parle Barbey d'Aurevilly avec tant d'emphase, dans je ne sais plus quel roman. Mon Charles, qui n'est jamais venu ici en hiver, n'a jamais vu cet arrangement. Je le regrette infiniment; cela lui aurait plu. Et moi j'aimerais à reposer mes yeux là où il aurait fixé les siens.

J'ose à peine vous demander de m'écrire, sachant combien les lettres vous sont antipathiques, et cependant j'aimerais à avoir de vos nouvelles, de celles de votre sœur dont vous étiez inquiet, de M. de Banville, de M. Piogey. A propos, il faut que vous sachiez que madame de Banville m'a dit qu'elle vous voyait fort peu sans qu'elle sache pourquoi; je vous dis cela pour votre gouverne ; ne la négligez pas trop, pour qu'elle ne se plaigne pas de vous à votre ami. Comme il change, ce

(1) On appelait Mirador, dans la maison-joujou, une grande pièce vitrée qui donnait sur la mer et qui servait de hall.

pauvre ami ! Comme il vieillit ! Etes-vous un heureux mortel de rester toujours ainsi, jeune et charmant !

Mille amitiés.

Ce 10 Juin.

Quelle bonne journée s'est écoulée pour moi hier ! ah ! j'en ai si peu ! D'abord, tout en me levant, je vous ai écrit, ami, voilà déjà quelques minutes heureuses ; puis, le soir, quelle bonne surprise vous m'avez ménagée, en m'envoyant tous les articles de M. Armand Fraisse (1) ! Cette charmante attention de votre part m'a touchée au dernier point. Dois-je vous dire que j'ai bien joui, en voyant qu'il parlait de votre charmant livre avec éloge (2) ; je trouve même qu'il en a dit trop peu. Comme M. Malassis, je préfère votre livre à la notice de Th. Gautier. Je vais encore relire tout cela aujourd'hui, j'aurai encore de bons moments : rien ne m'intéresse que ce qui se rattache à son souvenir. Il m'arrive parfois, pour ne pas me rendre insupportable à ceux que je vois, de faire des efforts inouïs pour paraître les écouter et m'intéresser à ce qu'il me disent, tandis que, dans le fond de mon cœur indifférente et étrangère à tout ce qui n'est pas lui, la plupart du temps je m'entretiens avec lui, et suis toute à lui.

Quelle bonne poignée de mains vous méritez aujourd'hui ! Aussi, je vous l'envoie par la pensée avec toute la force dont je suis capable, à vous faire crier, si c'était en réalité.

Comme vous êtes modeste, mon ami, dans l'appréciation de votre œuvre ! Quant à moi, j'en suis ravie. Et comme je fais des vœux pour que vous en retiriez de grands succès, et de toutes sortes ! Mais comment le saurai-je, dans ma solitude, si vous ne me tenez pas au courant ? Je vous ai remercié dans une lettre d'avoir pensé dans la distribution des exemplaires à Maxime du Camp.

. . . . . .

Il me vient une idée que je vais vous communiquer, pour laquelle vous me donnerez votre avis : *Est-il bien nécessaire que tous les individus qui ont reçu* les Fleurs du mal (l'œu-

(1) M. Armand Fraisse publia de nombreux articles sur Baudelaire dans *le Salut public*, périodique de Lyon.

(2) En décembre 1868, était paru chez Lemerre la vie de Baudelaire, par Asselineau.

vre capitale de Charles) *aient la suite de ses ouvrages ?* Par exemple : *M. Duval* (1) qui a préféré aller à la chasse plutôt que d'assister à son convoi ; *M. Gustave Moreau*, un charmant garçon, j'en conviens, qui me plaît, mais avec lequel je ne suis en relation que lorsqu'il vient ici voir son oncle, et il n'a jamais vu Charles. Cependant, il est plus digne que bien d'autres de le lire et de l'apprécier, que son oncle, par exemple, qui n'en coupera peut-être pas même les pages. Mais l'affection que je porte à ce vieil ami est pour moi une véritable religion.

Conseillez-moi : vous voyez que je vous écris comme si je causais avec vous. Comme si vous étiez là planté devant moi, au-dessus de mon pupitre, et en levant les yeux de mon griffonnage, je vous vois me sourire de ce sourire que j'aime tant !

Votre mère et amie.

Ce lundi 14 Décembre.

Mon ami, vous allez me trouver bien versatile, puisque je viens vous prier de regarder comme non avenue la proposition que je vous faisais dernièrement de ne pas donner à de certains individus, qui auraient reçu *les Fleurs du Mal*, les autres volumes qui suivront. Nécessairement tous s'attendent aux œuvres complètes. Et, par une ridicule parcimonie, je ne veux pas tromper leur attente. A présent que je n'ai plus mon Charles, pourquoi être parcimonieuse ? Usez donc sans crainte des fonds ; quand ils seront épuisés vous me le direz (2).

. . . . . .

Parmi les lettres de remerciements que je reçois, celle qui, sans contredit, m'est la plus sympathique est celle d'Emile Deschamps, à cause de ce qu'il me dit de votre œuvre sur votre ami. Il vante l'éloquence de votre livre et il est touché de la sensibilité qui y règne. Ces lignes m'ont été au cœur et c'est mon cœur qui vous les transcrit.

Mère et amie.

(1) Le docteur Duval.

(2) Déjà Mme veuve Aupick avait mis *des ressources* à la disposition d'Asselineau. « Tout porte à croire qu'Asselineau n'en accepta pas l'offre ; mais Madame Aupick, en témoignage de l'affection maternelle qu'elle lui garda jusqu'à sa mort, donna par testament à l'ami de son fils la somme de dix mille francs. » MM. Crepet, p. 272, édit. Messein.

Ce vendredi 15.

Mme de Banville, qui se dit *mourante, à sa dernière heure*, m'envoie sans cesse des sonnets, des épîtres interminables en vers! Je sens si bien la nécessité de ménager mes pauvres yeux que je renonce à lui répondre, ou du moins je le fais d'une manière très laconique; je lui envoie quelques lignes seulement, en échange de 4 longues pages, à peu près illisibles.

Adieu, ami, ou plutôt au revoir.

. . . . . .

Je ne puis croire Madame de Banville malade comme elle le dit. Si elle était *mourante*, pourrait-elle faire le portrait de sa fille, avec un amour qui vient lui becqueter l'épaule ? Non, je me trompe, c'est l'oiseau de Junon, à qui l'Amour a lancé une flèche, qui vient se réfugier sur l'épaule de sa Zélie. Et pourrait-elle,dans ses souffrances, faire des vers surtout !

A propos, avez-vous donné suite à votre projet d'anglais? Quand pourrons-nous baragouiner ensemble? En attendant,

Quite yours, my dear (1).

Votre photographie, mon cher, est charmante, et fort ressemblante : elle a pour moi le mérite de reproduire ce bon sourire, qui illumine parfois votre figure, qui vous sied si bien et que j'aime; en vous regardant dans cette image, je n'aurai point à désirer, à attendre ce sourire qui désormais va être tout à moi.Que de remerciements de cette gracieuseté! M. de Banville devrait imiter ce bon exemple. Quoique son portrait soit en tête de son bel ouvrage, je le voudrais dans mon album, ou encadré comme le vôtre et placé sur ma table.

. . . . . .

Mes bons amis les Emon ont en ce moment chez eux leur neveu, M. Moreau, peintre, qui connaît M. de Banville ; il l'apprécie beaucoup, ainsi que vous, mon ami, il vous connaît donc aussi?

Ce vendredi.

J'aurais voulu lire votre ouvrage (2), ami, avant que de

(1) Mme veuve Aupick était née à Londres, en 1793 (passion *innée* de son fils pour la langue, la littérature et l'esprit anglais).

(2) *L'Italie et Constantinople*. Lemerre, 1869 (la couverture porte à tort : fron-

vous remercier de votre offrande, mais je vous lis lentement, m'arrêtant parfois à quelques passages et les relisant. Je n'en suis encore qu'à Venise : vous voyez que je ne suis pas très avancée et que je ménage mes jouissances. Mais je dois avant tout vous dire que j'ai été touchée de cette ligne à mon adresse en tête du livre. Merci de ce mot de tendresse, dicté par votre cœur, et qui a fait du bien au pauvre mien. A mesure que je vais avancer, plus je serai intéressée, en me retraçant les lieux que j'ai vus : Constantinople, Naples, Rome, etc...

Comme vous travaillez ! Cela ne doit guère arranger vos pauvres yeux ! Savez-vous que ces pauvres yeux me préoccupent ! Surtout depuis que j'ai perdu un des miens. Ecoutez, si vous vous décidez un jour, à cause de votre vue basse, à prendre des lunettes, ne faites pas comme moi, j'ai commis une grande faute : comme je trouvais qu'un lorgnon était plus joli que des binocles, je me suis entêtée, malgré l'avis de personnes d'expérience, à ne pas vouloir de binocles. Quand on est jeune, écoute-t-on jamais les conseils qu'on vous donne ! Ce n'est que depuis très peu de temps que j'ai remplacé ce malheureux lorgnon par des binocles, mais il n'était plus temps : depuis quelques années, je m'apercevais que mon œil gauche avait beaucoup baissé, et voilà qu'à présent je m'aperçois qu'il est tout à fait perdu. En mettant la main sur mon œil droit (le bon, le très bon œil), je me trouve dans les ténèbres. Songez, songez bien qu'il faut que les deux yeux soient également aidés par le verre, quand verre il y a. Celui qui n'en a pas fait de trop grands efforts, qui, à la longue, finissent par l'épuiser, du moins j'explique ainsi la perte de mon œil, que j'ai perdu du reste sans aucune souffrance et sans m'en apercevoir.

Votre bien affectionnée.

Me voilà donc à mon bureau, mon ami ! pour vous écrire, et répondant à votre lettre, de je ne sais quelle date, car vous ne datez jamais. J'ai été bien heureuse de la recevoir après ces cruels moments d'épreuves que vous veniez de traverser ; mais vous étiez souffrant d'un gros rhume ; je voudrais savoir

tispice par Célestin Nanteuil ; l'exemplaire d'Asselineau était orné du dessin à la plume de C. N. qui devait servir de frontispice), est le récit d'un voyage de neuf mois qu'Asselineau avait entrepris, *pour oublier, pour partir*. Mme veuve Aupick avait suivi le général nommé en 1848 ministre plénipotentiaire à Constantinople.

comment vous êtes maintenant et comment votre estomac s'est arrangé du triste régime qu'il a dû subir, pendant l'investissement de Paris. J'ai bien pensé à vous et comme je vous ai plaint ! A votre tour maintenant, de me plaindre : Si vous avez vu Mme Baudelaire, elle vous aura dit que nous avons les Prussiens depuis plus de huit jours, ils sont aujourd'hui 1800, et on en attend encore ; ils se conduisent bien, mais il faut les loger et les nourrir, et, pour cela, pourvoir à des exigences parfois onéreuses. Mais il faut bien faire tête à l'orage et se mettre au niveau des circonstances, quelque dures qu'elles soient, d'autant plus qu'il y a des gens bien plus malheureux que moi, après cette guerre, qui ont été ruinés, pillés et qui même sont sans asile. Il faut espérer que cela touche à sa fin, s'il est vrai que la paix est signée. J'apprends qu'il y a eu des troubles à Paris, à la Bastille. J'ai peur pour vous comme garde-national. Ecrivez-moi, parlez-moi de votre sœur, de sa santé. A-t-elle eu des Prussiens à sa campagne ? Parlez-moi des Banville mère et fils, du gentil docteur Piogey. M. Emon a été sensible à votre mot de souvenir pour lui. Nicolas Hamel (ce qui veut dire sans doute Michaud je ne sais pas pourquoi) aussi. Il est toujours bon et serviable pour moi. Je vous serre la main bien affectueusement, pourquoi ne vous dirais-je pas que je vous embrasse ? oui, et à grands bras.

Ce 6 Septembre.

Je voulais, il y a déjà quelque temps, mon ami, vous écrire pour vous remercier d'être allé voir Mme Baudelaire, à son retour à Paris, et d'avoir remonté le moral de cette chère peureuse. Mais les événements si graves qui se sont passés depuis m'ont tellement absorbée que je n'en ai rien fait. Je désirais cependant vivement avoir de vos nouvelles. Ce désir est toujours et plus que jamais persistant.

Je sais que Paris, maintenant en République, est fort calme.

Mais en sera-t-il toujours ainsi et ne peut-il pas avoir à subir un siège ? Et, dans ce cas, n'auriez-vous pas quelques dangers à courir, comme garde-national ? Lorsque vous m'écriviez, vous attendiez le soir même votre sœur et votre nièce.

J'aime à vous savoir en famille, choyé et aimé comme vous méritez de l'être. C'est appréciable, surtout dans des moments de calamités.

Je sais par une lettre de Mme de Banville que vous vous êtes acquitté auprès d'elle de ma commission et que vous avez fait valoir la faiblesse de ma vue qui déménage comme la cause de mes longs silences avec elle. Je vous prie de me dire si son fils, malgré sa mauvaise santé, doit prendre le fusil.

Les lettres que m'écrit Mme Baudelaire témoignent des transes mortelles, où la jette une frayeur fébrile où elle est en proie. Elle dit qu'elle ne peut supporter l'idée qu'elle aura à entendre le bombardement de Paris. Moi, je déplore tant de sang versé et je gémis surtout pour tant de mères et de veuves désolées ! Et quelle humiliation pour notre pauvre France ! Où en sommes-nous réduits ! mais pourtant, j'ai une telle horreur des tueries et du carnage que je fais des vœux pour une capitulation et la paix à tout prix.

Votre vieille amie.

Ce 16 Septembre.

Votre lettre, comme toujours, a été la bienvenue, mais plus que jamais à cause des tristes circonstances où nous sommes. Vos marches et vos longs exercices doivent bien vous fatiguer, pauvre ami. Je suis dans des transes mortelles pour Paris. Ah ! comme je vous aime, et comme je pense à vous, mes amis, dans cette affreuse tourmente où nous sommes ! Dites-le bien à votre ami, et dites à sa mère ou faites-lui dire par son fils que j'ai reçu aujourd'hui une nouvelle lettre d'elle, à laquelle je ne réponds pas encore, mais dont je suis très reconnaissante. Bientôt les communications vont être interceptées sans doute et nous ne recevrons plus rien de Paris, aussi, vous faites bien de garder le portrait du père Baudelaire, dont je vous remercie. Gardez-le pour des temps plus heureux. Quand arriveront-ils ces temps heureux auxquels j'aspire de tous mes vœux ! En attendant, bon courage dans les fatigues que vous allez avoir à endurer ! Et pourvu que votre santé ne vous fasse pas défaut ! Je vais bien prier pour vous. Mes compliments affectueux aux vôtres.

Votre bien dévouée.

17 Mars.

Mon cher Charles (je vais aimer à vous donner ce nom), je sais que vous êtes mieux, quoique vous ne me l'ayez pas

écrit, Mme Baudelaire vous ayant rencontré vous promenant sur le quai au soleil! Ici, nous sommes dans la Pluie, la Neige, les Tempêtes. Voici un second hiver qui nous arrive! Mais nous n'avons plus les Prussiens! C'est un fléau de moins, enfin nous respirons! J'étais bien peinée de vous savoir malade. Il vous faudrait, à vous autres hommes, une santé de fer, lorsque vous êtes garçons, tandis qu'une petite indisposition de temps à autre doit être un accident heureux dans un ménage : il procure à la femme aimante l'occasion de répandre tout l'amour et le dévouement dont son cœur est plein. Et combien il jouit celui qui est l'objet de tant de soins et de tant de tendresses! Je regrettais amèrement de ne pas vous savoir marié, lorsque je vous savais seul tristement assis au coin du feu avec un maudit vessicatoire sur l'estomac, qui est une atroce souffrance, pauvre ami!

Au moment où je viens de vous dire que nous sommes enfin tranquilles, que c'est bizarre! je m'interromps pour entendre Aimée (1) me crier : *Madame, des mobiles qui vous arrivent, qu'il vous faut loger!...* Je reviens à vous, mon ami, je viens vous dire que je me suis débarrassée de mes hommes, je les envoie à l'hôtel : j'aime mieux financer et être tranquille dans mon petit nid. Cette visite inattendue m'a toute troublée, je ne sais plus où j'en étais avec vous. Voilà une lettre manquée. Au prochain numéro; en attendant, une bonne poignée de main, de tout cœur,

Votre vieille amie.

Ce 29 Avril.

Mon ami,

J'apprends qu'on peut correspondre avec Paris, j'en profite bien vite pour vous écrire et vous demander de vos nouvelles. Vous vous portiez bien le 18, quand vous avez si gentiment profité d'un partant pour m'adresser une lettre, dont je n'ai pu vous remercier alors. Aujourd hui, je viens vous dire que j'ai été bien touchée de cette attention. Comment êtes-vous, ami, moralement surtout? bien triste, n'est-ce-pas? mais pas découragé, j'espère. Dieu finira, sans doute, par avoir pitié de nous et viendra au secours de la pauvre France, qui n'a que trop souffert. Dans ces cruels moments que nous traversons,

(1) La bonne de Mme veuve Aupick.

je connais tant de gens ruinés, et tant d'autres qui sont lésés plus ou moins dans leurs intérêts que voilà que je me surprends à m'inquiéter, tant soit peu, pour vous et votre famille. Est-ce à tort ou à raison? dites : avez-vous d'autres ennuis que ceux occasionnés par les calamités publiques? Quant à moi, absorbée dans les malheurs de mon pays et ne voulant pas m'occuper d'autre chose, et m'efforçant de mettre de côté tout intérêt personnel, je ne puis me défendre maintenant d'une certaine inquiétude à l'endroit de ma pension (1) : je ne touche rien ; si ce n'est qu'un retard, ce n'est rien, mais voudrait-on me la supprimer, cette pension, le plus beau, et pour ainsi dire le seul fleuron de ma couronne! Ce serait grave. Que ferais-je?

. . . . . .

Ce 2 Juin.

Mon ami,

. . . . . .

Vous me dites que jusqu'au moment où vous m'écrivez il ne vous est rien arrivé de fâcheux; mais depuis, au milieu de ces obus, de ces incendies, de toutes ces horreurs enfin, commises dans Paris, avez-vous été épargné? Votre maison, car vous m'avez dit que vous étiez propriétaire, est-elle restée intacte? Je regrette de vous avoir inquiété au sujet de ma pension qu'on ne payait pas. J'en ai été quitte pour un retard. Voilà ce qui est arrivé. J'ai dû réclamer, ou plutôt faire réclamer. Il a été répondu que, par une singulière erreur, j'avais été rayée de la liste des pensionnés, parce qu'on s'était figuré, *bien à tort*, que je cumulais, et qu'avec cette pension accordée par l'Etat comme récompense des services rendus par le Général je touchais en outre la pension ordinaire des veuves de généraux. L'erreur étant reconnue et rectifiée, je touche comme par le passé. Que c'est gentil à vous de vous être préoccupé de cette affaire et n'ai-je pas été un peu par trop personnelle, dans les calamités qui fondaient sur le pays, de vous entretenir de

(1) Par décret du 25 mai 1857, Mme veuve Aupick était pourvue d'une pension de 6.000 francs, avec laquelle se confondait la pension à laquelle elle aurait eu droit comme veuve de général. C'était, avec la rente de 2.000 francs qu'elle tenait de la libéralité de son premier mari, à peu près tout ce qui lui restait de « l'existence dorée » qu'elle avait connue. (Georges de Nouvion, *la Famille de Charles Baudelaire*, p. 34).

mes intérêts!... Soyez donc courageux dans vos déceptions. Bon, aimant et dévoué comme vous l'êtes, vous comptez trop peut-être sur la réciprocité : n'y comptez jamais. Contentez-vous de ce que vous faites pour les autres, sans rien attendre d'eux. Vous trouverez, dans le dévouement, dans cette parfaite abnégation, de certaines jouissances...

Dimanche, 11 Juin [1871].

Mon ami,

J'apprends, par une lettre de Mme Baudelaire, une chose qui me fait tant de plaisir que je prends la plume bien vite pour vous écrire : elle me dit qu'elle a vu dans *le Gaulois : M. Ch. Asselineau, conservateur de la Bibliothèque Mazarine, n'avait pas voulu quitter son poste, malgré les menaces de la Commune : au risque de sa vie, il a sauvé les livres, en empêchant les fédérés de s'en servir pour faire des meurtrières* (1). Jugez de ma joie, en lisant cet article, qui nécessaire-

(1) Asselineau était bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine (il arriva à toucher jusqu'à 80 francs par mois ; il trouvait que c'était excessif, dit Banville, et, sans en rien dire, il dépensait en charités cet excédent de revenu). Il habitait 43, rue du Four ; la Croix-Rouge était alors un point stratégique important et les fédérés y avaient établi une puissante barricade, armée de canons ; toute la rive gauche était en feu. La bibliothèque du Louvre avait été incendiée : Asselineau y avait heureusement pris une copie de *La Vie des anciens poètes*, de Colletet, dont le manuscrit, jamais imprimé en entier, fut anéanti. On craignait pour la Mazarine. Voici la note du *Gaulois*, mercredi 31 mai 1871 : « M. Charles Asselineau n'avait pas voulu quitter son poste, malgré les menaces de la Commune et quoiqu'il eût été remplacé par Benjamin Gastineau. M. Asselineau, au risque de sa vie, a sauvé les livres en empêchant les fédérés de s'en servir pour faire des meurtrières. » *Le Bien public* relatait l'incident ainsi, dans son n° du 30 mai : « La bibliothèque Mazarine n'a dû son salut qu'à l'état d'ivresse où se trouvait l'homme que l'on avait chargé d'y rouler le tonneau de pétrole ; cet insurgé était tellement ivre qu'il est littéralement tombé à côté de son baril. Mais, pendant la bataille, un grand nombre de livres de valeur ont été sauvés par le bibliothécaire Asselineau qui, dans un but de conservation, n'avait pas voulu abandonner son poste. Croira-t-on que les gardes-nationaux avaient fait main basse sur les livres, pour en faire des meurtrières ? Nous supposons que ces livres étaient de grands in-folio ; — et ce n'est que grâce aux courageuses représentations de ce bibliothécaire que n'a pas été détruite une partie du Trésor de l'esprit humain. » Asselineau fit insérer, dans le n° du 31 mai, cette réponse : « Permettez-moi, Monsieur, deux mots de rectification à l'article d'ailleurs très bienveillant pour moi de votre numéro du 30 mai, où je suis représenté comme le sauveur de la Bibliothèque Mazarine. La Bibliothèque était fermée par mesure d'ordre intérieur, lorsque la Commune y envoya un délégué. Restés seuls à Paris, mon confrère M. Berrier et moi, nous avons cru devoir proposer de nous partager le service jusqu'à nouvel ordre, afin de sauvegarder les positions de nos confrères et de prévenir l'intrusion d'employés étrangers. Il va sans dire que ce service eût cessé avec l'avénement d'une administration nouvelle. Votre rédacteur en chef n'est également inspiré que de sa bienveillance pour moi quand il parle de mon intervention, au moment du combat. Lorsque les fédérés occupèrent la Bibliothèque, j'étais enfermé chez moi, et fort empêché d'en sortir. Et c'est grâce au zèle des gardiens que les volumes du catalogue ont évité l'affront de servir de créneaux. Il y a, comme vous le voyez, beaucoup à rabattre de mon

ment sera une bonne note pour vous, et pourra même peut-être vous donner de l'avancement. Dans cet article, on vous donne le titre de conservateur ; je ne sais si c'est bien exact, mais, d'après votre courageuse conduite, vous avez tous les droits possibles à devenir bibliothécaire en chef. Je vous porte trop d'intérêt pour ne pas désirer vivement pour vous cette position..... A propos de questions, qu'est devenu A ? Est-il toujours misérable ? fait-il quelque chose ? en souvenir de Charles, je ne puis pas ne pas m'intéresser à lui.

[Mme veuve Aupick va mourir ; Madame Alphonse Baudelaire tient Asselineau au courant du même mal mystérieux qui emporte la mère comme il avait emporté le fils (1) :]

Monsieur et ami,

. . . . . .

Me voilà donc auprès d'elle, cherchant à la deviner, car, sans être aussi frappée que son pauvre fils, elle me semble avoir la même affection, elle parle de tout, comprend tout ; mais le mot dont elle voudrait se servir ne vient pas, elle en dit un tout autre ou parfois 50 centimes ou 80 centimes. Comme la raison n'est pas atteinte, vous devez comprendre combien cet état est affligeant. Cela est venu sans secousse. J'ai été prévenue tardivement, car elle redoutait de se laisser voir ainsi ; mais, enfin, voyant que cette difficulté de s'exprimer persistait, elle s'est décidée à me faire dire de venir.

Nous parlons tous les jours de vous, cher Monsieur, et notre pauvre amie dit sans cesse : *comme il va être étonné!* Vous savez qu'elle vous aime beaucoup, et elle aimerait vous voir ; mais ce désir est combattu par un sentiment de honte de se laisser voir ainsi inférieure à elle-même.

. . . . . .

Mon arrivée a fait éprouver une vive émotion à notre pau-

héroïsme ; mais plus mon rôle a été modeste, plus il m'appartient de le maintenir. » Il est piquant d'ajouter ici la note de Th. de Banville, p. 302 des *Souvenirs* : « La conduite d'Asselineau fut mal jugée par un de ses chefs, qui n'avait pas cru devoir rester à Paris, et qui, même, à cette occasion, le traita un peu de *Communard*. Lui, grands Dieu ! qui, en fait de politique, avait les mêmes idées que moi, c'est-à-dire pas du tout d'idées, et se bornait à appartenir au parti... romantique. »

(1) Alphonse Baudelaire était également mort en 1862 des suites d'une hémorragie cérébrale et l'hémiplégie du côté gauche avait aggravé le diabète dont il souffrait. Des deux côtés des ascendances de Charles Baudelaire, des tares ataviques : la maladie, mortelle et unique, en prit possession au début de son existence, pour le conduire prématurément au tombeau, comme l'a prouvé Georges Barral (ses articles du *Petit Bleu de Bruxelles* sur Baudelaire, 1907).

vre malade, et j'ai eu peur d'une crise nerveuse; mais cela a passé assez vite, et elle paraît très contente de m'avoir près d'elle. Elle manifeste la crainte de devenir méchante, elle veut être douce et bonne, et elle l'est.

Je suis bien profondément touchée de sa continuelle sollicitude pour moi, et aussi pour ses amis.

Le fond de la santé est bon, elle marche seule, mais elle n'y voit presque plus.

. . . . . .

F. BAUDELAIRE.

Honfleur, 25 Juillet.

Cher Monsieur Asselineau,

Peut-être savez-vous déjà par ma belle-sœur que notre pauvre amie avait eu une nouvelle crise depuis quelques jours, elle est donc moins bien que dans le commencement de mon arrivée. Elle a toujours bon visage et il y a encore beaucoup de vitalité; mais je dirais presque que ce n'est que plus triste, car elle assiste vivante à la mort de ses facultés. C'est presque l'état de son pauvre fils : elle sait ce qu'elle voudrait dire et le mot juste lui manque. Heureusement pour elle et pour nous qu'elle est assez calme, elle conserve ce fonds de bienveillance et de bonté qui la rendait si agréable pour tous; elle conserve aussi ses sentiments religieux, et elle paraît heureuse de m'entendre faire les prières qu'elle ne peut plus dire comme par le passé.

Le médecin vient tous les jours. C'est un homme très bien qui ne lui déplaît pas. Aimée est très dévouée. Le voisin Michaud toujours parfait, les Emon aussi.

. . . . . .

Je n'ose plus parler de rien ni de personne à la pauvre malade de crainte de l'agiter et de provoquer des explications qu'il ne lui est plus possible de faire.

Cependant, quand j'en crois l'occasion possible, je lui parle de vous, de votre affection pour elle, enfin je fais de mon mieux; je n'ai pas besoin de vous dire combien je regrette ce charmant espoir d'une réunion avec vous ici; la vie se passe à désirer et à regretter, le souvenir reste et me conserve le vôtre ici.

Mille compliments affectueux.

F. BAUDELAIRE.

[Même témoignage de Mme Ducessois, qui décrit à Asselineau *cette pauvre femme frappée de la même maladie que son fils, ne pouvant plus trouver les mots et s'en attristant beaucoup.*]

[Un dernier billet de Mme Baudelaire :]

Lorsque vous recevrez ces quelques mots, notre pauvre amie n'existera sans doute plus. Vous ne doutez pas de tous les bons soins dont elle est entourée; notre bon voisin M. Michaud va ajouter quelques lignes aux miennes,

A vous de cœur.

[Suivi en effet de quelques lignes du bon voisin :]

Cher Monsieur et ami,

J'ai vu hier soir et encore ce matin votre bonne et ancienne amie. Ses facultés semblent anéanties et le dénouement fatal ne saurait tarder. Je viens de voir Mme Tournier, qui sort d'auprès d'elle, et qui pense que cette visite est un dernier adieu. Mme Baudelaire vient de me faire appeler, afin de concerter avec moi cette lettre que nous vous écrivons. Comme elle vous le dit, ce soir ou demain, Mme Aupick aura cessé de vivre, et nous pensons vous donner une consolation, en vous faisant assister avec nous à ses derniers moments.

Votre piété toute filiale pour Mme Aupick m'était déjà connue par les bonnes et franches conversations que j'ai eu le bonheur d'avoir avec vous. Et, de son côté, Mme Aupick avait porté sur vous une grande part de l'affection qu'elle avait pour son fils. Je partage, mon cher Monsieur, tous vos regrets pour cette excellente dame, pour cet esprit orné, ce cœur simple, dévoué, et aimant, cette âme confiante et reconnaissante, avec laquelle j'ai entretenu pendant huit ans un commerce assidu, où elle persistait à vouloir trouver de ma part du sacrifice, et où en effet il n'y avait pour moi que du plaisir. Les dernières paroles intelligibles de Mme Aupick, paroles souvent répétées, comprenaient, parmi les noms de ses amis les plus chers, votre nom, et, à côté de lui, le mien; elle eût voulu vous voir, nous voir encore réunis, comme l'année dernière; mais la maladie a fait des progrès, et elle a dû dire adieu à cette dernière satisfaction.

Dans peu d'heures peut-être j'aurai à vous écrire de nouveau. Veuillez recevoir l'expression de toutes mes amitiés,

CH. MICHAUD.

9, rue du Neubourg. Honfleur.

Honfleur, 11 Août 1871.

Mon cher Monsieur,

Madame Baudelaire, qui a reçu votre lettre hier, avait voulu répondre ce matin. Une nuit entière passée au chevet de Madame Aupick l'a tellement fatiguée que, la voyant ce matin, je ne puis m'empêcher de lui offrir de prendre provisoirement sa place auprès de vous.

Madame Aupick va de plus en plus mal, et le dénouement fatal est prévu dans un bref délai. Elle a paru heureuse, hier encore, quand on a prononcé votre nom, et annoncé qu'on venait de recevoir de vos nouvelles. Je doute que ce matin elle ait encore ce degré de connaissance, car la nuit a été fort mauvaise, et visiblement la paralysie fait de nouveaux progrès. Cette chère dame et moi nous nous sommes fort entretenus de vous cet hiver, pendant le siège, et ensuite pendant les affaires de la Commune; vous avez dû éprouver bien des angoisses pour vous et les vôtres. J'espère que, malgré tant d'émotions, votre santé se sera soutenue. J'espère que vous voudrez bien me l'apprendre.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression des meilleurs sentiments de votre dévoué,

CH. MICHAUD.

Honfleur, 16 Août 1871.

Mon cher Monsieur et ami,

Suivant notre pressentiment, Madame Aupick n'a pas tardé à rendre son âme à Dieu. Madame Baudelaire et Aimée sa gouvernante ont reçu son dernier soupir ce matin, vers les quatre heures.

Afin de laisser du temps aux parents, le cercueil ne sera conduit à l'église que *samedi*, à 10 heures. Le soir, il partira pour Paris, où l'inhumation aura lieu suivant le désir exprimé, dit-on, dans le testament de Madame Aupick (1).

M. Ancelle est attendu, c'est lui, paraît-il, qui est dépositaire des dernières volontés de la défunte.

Vous verrai-je, mon cher Monsieur, les fatigues que vous avez essuyées, la fatigue à affronter par ces chaleurs tropica-

(1) Mme veuve Aupick, le général Aupick et Charles Baudelaire reposent au cimetière Montparnasse, dans le même caveau (n° 3.62 — 1857).

les me font craindre que vous ne puissiez rendre vos derniers devoirs aux restes de celle qui eut une si grande part dans vos affections qu'à Paris seulement. J'offre à M. Emon de partir à sa place ; mais, esclave de sa fidélité au Général Aupick et à sa veuve, il veut la conduire jusqu'à sa dernière demeure (1).

CH. MICHAUD.

(1) Asselineau mourut en 1874. Il imaginait ainsi la vie future : nous continuerions à y faire des contes, des nouvelles, des éditions, des préfaces, des études, des notices, et la copie y serait payée très cher par des Buloz extrêmement agréables qui alors seraient trop honorés de l'obtenir à raison de mille francs la feuille... Asselineau a la bonne place au Paradis des Gens de lettres.

LE CHANT DU CYGNE

NIETZSCHE, ROUSSEAU, SCHUMANN, MAUPASSANT

—

Les beautés des choses qui vont mourir nous ont toujours paru plus touchantes. Les poètes s'attendrissent sur les charmes de l'automne et les lueurs du jour qui s'éteint rendent le « philistin » rêveur. Nous sommes d'ailleurs tous plus ou moins romantiques à ce sujet. Le ver de terre près d'une étoile nous séduit... même quand il n'en est pas amoureux, et la fleur dans les ruines fait remonter des profondeurs de notre subconscient toutes les comparaisons fanées que nos hérédités les plus lointaines y avaient déposées.

Il faut toute l'insensibilité professionnelle pour ne pas s'émouvoir devant un aphasique qui, privé de mots, peut cependant chanter, devant des lèvres incapables de prononcer une phrase et d'où jaillissent parfois des strophes harmonieuses.

Mais il n'est pas d'anesthésie acquise qui tienne devant certains spectacles. Qu'un Jean-Jacques Rousseau, usé par la sclérose de ses organes, délirant, persécuté mélancolique, donne avant de mourir « le plus beau, le plus immortellement jeune de ses livres » ; que Nietzsche, paralytique général, ne pouvant plus écrire une prose rationnelle, termine sa vie intellectuelle par une impeccable poésie ; que Schumann, dans la nuit de la démence, jette, suprêmes clartés, des chansons immortelles ; que Guy de Maupassant, dans sa désagrégation cérébrale commençante, dans ses hallucinations, ne trouve que des motifs de rendre son œuvre plus belle..., et l'esprit le plus froid, le plus averti, sent confusément le romantisme l'envahir, rêve de fleurs dans des ruines, de chants de cygnes divins, de crépuscules émouvants.

Quelle merveille ! Ces hommes ont perdu les qualités les plus communes. Ils ne savent plus se conduire comme M. Homais et ils chantent comme des Dieux.

Rousseau se sent vieillir, décrit lui-même les progrès de sa présénilité (Régis), nous étale sa dégradation, nous dit ses difficultés d'association d'idées, de compréhension.. ; et sou-

dain s'élève à nouveau vers les hauteurs émotives les plus fraîches et nous les dépeint en une langue souple, rythmée et sonore. L'harmonie des phrases nouvelles couvre ses cris de désespoir. L'homme est fini. L'esprit meurt, telle une plante sectionnée ; de la tige sourd une perle, un parfum monte du foin coupé.

Maupassant est un processif, un autoscopique, la peur le secoue, il se fuit, cherche à s'évader de sa psychose, la promène dans divers pays et nous rapporte de chaque voyage « un livre dans sa valise ».

Schumann, fou à lier, entend Schubert et Mendelssohn dans ses crises de délire et compose des variations pour piano. La maladie a tué son intelligence et cet aliéné — ô mystère ! — est charmé, avant de disparaître, par des orchestres divins. « Tout bruit lui semblait une musique, écrit sa femme. Il disait que c'était une musique magnifique, avec des instruments si merveilleusement sonores qu'on n'en a pas entendu de semblables sur la terre. » Les hallucinations, cause d'effroi, bercent cet esprit qui s'en va : « Elles progressèrent tellement, nous apprend Mme Schumann, qu'il entendait des morceaux exécutés par un orchestre complet, du commencement à la fin. Et le son du dernier accord persistait jusqu'à ce que Robert ait pensé à un autre morceau. »

Nietzsche, après une existence que tourmentèrent des accidents nombreux, entorse, dysenterie, diphtérie, affection oculaire, lésions hépatiques et stomacales, crises de mélancolie, avant que son être conscient s'endormît définitivement, s'exprima une dernière fois en vers, comme il le faisait jadis dans ses cahiers d'enfance, lorsque son émotion était trop violente.

Le génie littéraire et musical de ces grands hommes survit à leurs qualités intellectuelles. Il en est d'eux comme de ce temple de Russie où l'incendie dévora tout, sauf l'image de la divinité.

Est Deus in nobis agitante calescimus illo.

Comment ne pas croire qu'ils sont « inspirés » dans le sens primitif? Ils deviennent simples d'esprit et le royaume des cieux continue à leur appartenir. Leur délire est sacré comme celui de la Pythie de Delphes. Leur instrument n'a qu'une

corde, dirait Marcé, mais c'est elle qui mène droit à l'Olympe

Pourquoi faut-il que la médecine vienne chasser les Dieux hors du crâne des poètes... et des aliénés ?

Sans pitié pour les jolis mystères, elle a déchiffré le somnambulisme, la suggestion, bien des miracles et une partie du préscientifique.

Toutes ces choses subconscientes qui nous émerveillaient, la vie étrange du sommeil et des rêves, les victoires de la baguette divinatoire, la lecture de la pensée, le spiritisme, la cristallomancie, s'expliquent, hélas ! tout simplement par une *désagrégation polygonale*. Quelle horreur !

Les études d'un homme éminent, aussi grand croyant que grand médecin, nous aident à comprendre bien des faits considérés autrefois comme divins. *Et tu quoque*, Grasset !

Nous allons donc refouler tout regret et essayer — sans toutefois la briser comme le Saint-Sébastien de d'Annunzio — de démonter la merveilleuse lyre afin de savoir si la corde sur laquelle jouent —nouveaux Paganini—nos pauvres grands hommes est bien une corde céleste.

— Le cerveau se compose de centres qui possèdent des fonctions définies : centres psycho-moteurs,centres sensoriels, centres du langage, et de régions intermédiaires qui les associent et qui sont le siège de l'intelligence proprement dite, le lobe frontal ayant sur les autres une prédominance manifeste.

Les centres du langage se divisent à leur tour en : verbo-visuel, verbo-auditif, verbo-moteur, verbo-graphique, ce dernier étant le plus discuté. Nécessaires à la compréhension et à l'expression, ils n'ont pas tous une importance égale ; c'est tantôt l'un, tantôt l'autre, qui s'hypertrophie, si bien que tout individu est, soit verbo-moteur, soit verbo-auditif, soit verbo-visuel (1). Le centre hypertrophié colore le psychisme du sujet. C'est ainsi qu'un musicien dont le centre verbo-auditif est anormalement développé dira, comme Beethoven, que la *Messiade* de Klopstock est écrite en *ré bémol majeur ;* c'est ainsi que tout ce qui affecte Schumann trouve une issue au dehors sous forme de musique. « Voilà pourquoi, dit-il, beaucoup de mes compositions sont si difficiles à comprendre : elles se rapportent à des événements d'intérêts lointains, quoique importants : mais tout ce que l'époque me

(1) Voir Saint-Paul, *le Langage intérieur*.

fournit de remarquable, il faut que je l'exprime musicalement (1) » ; c'est ainsi que la transposition inverse se fait chez les poètes plastiques et chez les peintres (2), que Victor Hugo a besoin, non de dire, mais d'écrire, de lire et souvent d'illustrer en marge ses vers, de transformer les images sonores en images visuelles et motrices : « Les *dentelles* de son que le fifre *découpe ;* la flûte *monte* sur l'alto comme sur la colonne un frêle chapiteau » ; c'est ainsi que Gœthe, jugeant une ouverture de Bach que venait de lui jouer Mendelssohn, s'écrie : « Comme cela est pompeux et grandiose. Il me semble voir une procession de hauts personnages, en habits de gala, descendant les marches d'un escalier gigantesque. »

Plus l'importance d'un centre par rapport au reste du psychisme sera grande, plus son indépendance sera marquée, son automatisme facile, sa survivance aux destructions des zones intellectuelles longue.

L'anatomie intime nous explique d'ailleurs et cette indépendance et cette survivance.

Pour accomplir leur double fonction : manifester nos émotions et extérioriser notre pensée, les centres du langage possèdent : 1° des relations avec nos organes, profonds, nos organes des sens, notre périphérie ; 2° des relations avec les régions plus nobles de l'écorce, les mots exprimant les raisonnements les plus abstraits.

Les premières se font à l'aide de fibres qui, à travers la moëlle épinière, montent vers le territoire cortical du langage ou en descendent. Elles se projettent allant aux sous-sols du système nerveux ou en jaillissant, faisant ressembler les centres verbaux à des maisons posées sur pilotis, ce qui leur vaut le nom de *zones de projection.*

Les deuxièmes s'accomplissent grâce à des fibres émanées des régions intermédiaires, unissant comme un fin treillis tous les divers rouages de l'écorce et faisant baptiser ces zones intermédiaires du nom de *zones d'association.*

Les relations des centres du langage avec notre organisme, avec notre cœnesthésie, sont les plus anciennes et les plus vivaces. Ces centres, en effet, ne sont que des colonies des centres psycho-moteurs et des centres sensoriels. Ils manifestent

(1) Voir Th. Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice.*
(2) Voir Arréat, *Psychologie du peintre.*

d'abord notre émotivité, extériorisent nos besoins, servent à la défense de notre corps avant d'exprimer une pensée embryonnaire. Les centres psycho-moteurs et sensoriels dont ils sont des filiales existent depuis longtemps dans la série animale et leur stabilité est grande.

Au contraire, les relations avec les zones d'association, avec les régions du psychisme supérieur, sont d'organisation récente. Les diverses parties du treillis associant : dendrites, épines dendritiques, stries de Baillarger et d'Exner, sont les dernières apparues dans l'évolution des êtres. Elles se trouvent par conséquent moins fixées et plus fragiles.

Elles pourront disparaître et le centre garder un fonctionnement relativement parfait ; et leur disparition sera d'autant moins remarquée que le centre plus hypertrophié aura pris l'habitude de colorer davantage le psychisme.

Plus le centre du langage sera de vieille famille, plus il aura su conquérir une indépendance que son antique origine lui permettait de convoiter, plus il se mouvra dans le domaine du subconcient et moins sa séparation d'avec le centre O de Grasset, d'avec le psychisme supérieur, l'affectera.

Il se passera pour lui ce qui s'est passé pour les centres psycho-moteurs qui existent chez tout animal pourvu de cerveau et de muscles, et qui commandent nos mouvements, le plus souvent en dehors de toute participation de notre conscience. Les régions du cortex les plus nobles peuvent s'altérer; nos centres psycho-moteur sassistent impassibles à cette altération, leur vie en est à peine modifiée, et l'individu qui délire, le dément qui perd une à une ses facultés, continuent à marcher avec sûreté.

La résistance d'un centre du langage aux causes d'altération de la pensée, sera d'autant plus marquée qu'il exprimera de façon plus prépondérante notre émotivité, notre psychisme inférieur, notre subconscient.

§

Et c'est le cas du centre de la musique.

L'acquisition des sons musicaux est antérieure à la parole, écrit Ribot ; beaucoup d'enfants peuvent répéter correctement une gamme avant de parler... Les images sonores (musicales) s'organisent avant toutes les autres, et la puissance créatrice, lorsqu'elle agit dans ce sens, trouve de bonne heure des matériaux à sa disposition.

Dans l'intéressant livre que M. Albert Bazaillas (1) a consacré à l'étude des rapports de la musique et de l'inconscience et dans lequel il discute et admet souvent les idées de Schopenhauer, nous avons pu cueillir les citations suivantes :

— Dans les récitatifs de Wagner ou dans ces rares moments d'intensité où la voix domine les sons de l'orchestre pour en constituer l'unité, la voix est traitée comme un instrument encore plus souple et plus vibrant que les autres, plus pénétré d'émotion ou de pathétique, instrument conscient, tout voisin de nous, chargé d'introduire une progression lumineuse dans nos sensations et d'en exprimer le sens sous une forme réfléchie. La voix humaine produit alors son effet, non par les idées qu'elle exprime ni par les désignations verbales qu'elle impose aux sentiments, mais par son allure même, par sa valeur personnelle, toute qualificative, par la force de ses accents la chaleur qui s'en dégage. *Elle n'exprime à aucun degré la pensée ; elle fait partie intégrante d'une émotion d'ensemble* (page 73).

— [La musique] n'a qu'un objet, qui est l'activité profonde des sentiments, et qu'un but, qui est de suivre cette activité dans ses degrés changeants de condensation et de relâchement (p. 87).

— C'est en pleine indifférence à l'égard de la pensée théorique, disons le mot, en plein inconscient, que le musicien invente la mélodie. Les concepts de la raison bien conduite n'ont ici aucune part : les intuitions seules prévalent. La nature hétérogène de la musique, l'atmosphère de demi-conscience et de passivité dont elle nous entoure, sa spontanéité qui la rend réfractaire à tout formalisme logique et à toute intellectualité s'expliquent par ses origines purement sensibles et comme inconscientes. Schopenhauer, en quelques traits que Wagner amplifiera, les a merveilleusement indiquées.

L'action du génie qui invente une mélodie se ramène à l'état d'une sensibilité qui se recueille ou d'un songe profond qui soumet nos états à la loi d'une organisation spontanée. Cette action est, ici, plus que partout ailleurs, manifestement indépendante de toute réflexion, de toute intention consciente, et c'est d'elle qu'on peut dire qu'elle est vraiment une inspiration. Le musicien, quand il compose son poème sonore, c'est-à-dire quand il recueille la mélodie ininterrompue qu'il perçoit vaguement en lui, « énonce la sagesse la plus profonde, dans un langage que sa raison ne comprend pas, ainsi qu'une somnambule magnétique dévoile des choses dont elle n'a aucune notion, quand elle est éveillée » (Schopenhauer) (page 98).

(1) Albert Bazaillas : *Musique et inconscience*, introduction à la *Psychologie de l'inconscient*. F. Alcan, Paris, 1908.

Nous avons dit plus haut qu'un centre du langage anormalement développé colore tout le psychisme conscient et inconscient. Nous avons vu les transpositions d'images et il nous est facile de comprendre que l'homme de génie ne peut pas suivre indistinctement tout chemin choisi par lui. La route lui est imposée ; comme le dit Ribot, il a sa marque et s'il tente quelque infidélité à l'égard de sa vocation, il tombe bien au-dessous de lui-même. « Le génie crée non parce qu'il le veut, mais parce qu'il le doit. » L'œuvre géniale, surtout musicale, s'ébauche dans les profondeurs du subconscient, tour à tour modelée par nos émotivités diverses, et jaillit souvent presque instantanément, l'artiste croyant généralement lui-même à la spontanéité de cette création. George Sand nous apprend que chez Chopin « la création était spontanée, miraculeuse... qu'elle venait complète, soudaine ». « Pendant une tempête qui faillit engloutir G. Sand, écrit Ribot, Chopin, resté seul à la maison, sous le coup de l'angoisse et à demi inconscient, composa l'un de ses *Préludes*. »

Ribot a remarquablement résumé tout le travail cérébral qui aboutit à la création musicale dans la phrase suivante : « Les événements traversent le cerveau du compositeur, l'ébranlent et sortent transformés en une construction musicale. »

Et tout ceci nous explique que Schumann ait pu, jusqu'à l'extrême limite de sa démence, produire des œuvres musicales. Son centre verbo-auditif résista longtemps à l'incendie, comme l'image de la divinité dans l'église russe dont nous avons déjà parlé ; base de son édifice intellectuel, il vit tout crouler autour de lui et ne tomba que le dernier. Nous avons résumé ailleurs ces particularités de la vie de Schumann (1).

§

Le poète se rapproche singulièrement, au point de vue physiologique, du musicien. La poésie exprime en effet surtout nos émotions, nos rêves, nos aspirations confuses. Les associations de mots lui sont plus chères que les associations d'idées.

Quand des rimeurs, dit Nordau (2), se proposent de créer une soi-

(1) Paul Voivenel, *Des résistances des qualités littéraires et musicales aux causes de démence. Revue des Idées*, 15 octobre 1911.
(2) Max Nordau. *Psycho-Physiologie du génie et du talent*. F. Alcan, Paris.

disant poésie d'idées, d'introduire la science dans leurs vers, ils prouvent simplement qu'ils n'ont pas la moindre idée de l'essence de la poésie. La poésie est émotion; vouloir faire d'elle une cogitation, ce serait vouloir transformer un rêve en une veille lucide, sans qu'il cessât pourtant d' tre un rêve.

Exprimant les variations de notre cœnesthésie, comme la musique, la poésie se sculpte aussi dans le mystère du subconscient. Elle est gouvernée par « cette tendance à l'économie de travail et de force par la plus large transformation possible d'activité libre en activité automatique », tendance si forte « qu'elle tend à prévaloir continuellement non seulement dans l'espèce, mais aussi dans l'individu » (Nordau, p. 77).

Elle est faite de rythme, d'harmonie et, comme la musique, s'associe au fonctionnement de nos instincts et en particulier du plus puissant de ces instincts, de l'instinct génital. « L'homme primitif, comme aujourd'hui encore toute une série d'animaux, a très vraisemblablement accompagné sa vie amoureuse de manifestations sonores (cris rythmiques, chants), ce qui a laissé dans nos centres cérébraux une association organisée des activités du centre génésique et du centre de la perception musicale. L'un de ces centres est-il excité, l'autre entre en même temps en activité. Les sensations amoureuses éveillent donc des impulsions musicales, l'activité du centre des perceptions musicales provoque le travail du centre génésique » (Nordau, p. 103).

Cette importance du rythme dans la poésie diminue la valeur de l'idée, augmente celle du mot comme symbole sonore et excuse presque les tentatives de nos décadents qui extériorisent comme ils peuvent des sensations que nous ne comprenons pas parce qu'elles eur sont personnelles. Comme les aphasiques, leur poésie, du langage, ne conserve que la chanson. Et nous soupçonnons ainsi qu'on peut être un grand poète et un parfait imbécile et qu'un critique puisse être plus intelligent qu'un rimeur ou prosateur de génie... et c'est toujours une consolation. Il nous suffira, pour avoir à ce sujet l'âme tranquille, de vous citer les opinions suivantes d'un illustre poète. Théophile Gautier en effet écrit : « Il ne faut pas qu'il (le poète) ait plus d'intelligence qu'un ouvrier et sache un autre état que le sien, sans quoi il le fait mal. Je trouve très parfaitement absurde la manie qu'on a de les guinder

sur un socle idéal; rien n'est moins idéal qu'un poète. Pour lui, les mots ont, en eux-mêmes et en dehors du sens qu'ils expriment, une beauté et une valeur propres, comme des pierres précieuses qui ne sont pas encore taillées et montées en bracelets, en colliers et en bagues ; ils charment le connaisseur qui les regarde et les tire du doigt dans la petite coupe où ils sont mis en réserve. »

La poésie manifeste donc beaucoup plus l'émotivité que l'intelligence. Les grands poètes furent des émotifs, leurs rêves n'ont été beaux que parce qu'ils se sont déroulés au loin de la raison. Non seulement l'aliénation mentale peut laisser subsister les qualités poétiques, mais encore il est fréquent de voir, à la suite d'une psychose, des centres de rythme et des mots, libérés, excités par cette psychose, fonctionner de telle manière que le sujet ne commet des vers qu'à l'occasion de cette psychose (1).

Or, nous considérons Nietzsche comme un poète, un vrai poète, qui posséda à un degré marqué le sens de la musique verbale. Tout jeune il montra des dispositions musicales telles qu'il composa une série de partitions dont les accents accouraient facilement. En même temps il subit dès ses premières années ces impulsions à écrire, à calmer son émotivité par l'extériorisation qui caractérisent sinon les élus, du moins les candidats au génie littéraire. Il commença son journal d'enfance, et quand, au cours de cette rédaction, ses états d'âme étaient trop tumultueux, *spontanément la prose se muait en poésie dont le cours et le rythme s'harmonisaient mieux avec l'agitation intérieure de Nietzsche* (2).

Homme aux visées hautes, il abandonna pour parler à ses semblables la poésie qui chante et caresse, pour la prose, langue du commandement, mais plus tard, quand, démantelé par la paralysie générale, son organisme psychique se démolit pierre à pierre, c'est dans la langue des Dieux qu'il donna ses dernières impressions personnelles, qu'il composa son chant du Cygne.

§

Et il en est de même de Rousseau. Sa prose musicale et

(1) Paul Voivenel, *Du rôle de la maladie dans l'inspiration littéraire.* — *Mercure de France*, 16 juillet 1911.

(2) Voir Daniel Halévy, *la Vie de Frédéric Nietzsche*. Calmann-Lévy, Paris.

coulante n'a d'autre but que d'exprimer ce qu'il ressent. Il se retrouve aussi bien dans ses ouvrages dits théoriques que dans ses *Confessions*.

Le « cas Rousseau » paraît compliqué, surtout quand il faut dépouiller la formidable bibliographie qui s'est accumulée autour de lui. Elle l'encombre si bien qu'elle en arrive à le cacher et à le rendre mystérieux et qu'il attire encore les Nick-Carter et les Sherlock Holmès de la critique.

Pendant sa vie, ses contradictions, ses sautes d'humeur, son singulier mélange de véridicité et de mensonge déroutèrent ses contemporains.

Aujourd'hui, l'imbroglio s'est encore obscurci. Eut-il des enfants? N'en eut-il pas ? Fut-il mené par sa folie ? S'amusa-t-il de nous? Est-il mort de sa belle mort? L'a-t-on empoisonné ? S'est-il suicidé ? et si l'exhumation de ses restes et l'examen de son crâne ont prouvé qu'il ne se tua pas d'un coup de pistolet, a-t-il été empoisonné par Thérèse Levasseur ?

Pour nous, qui ne sommes ni un admirateur ni un adversaire des idées de Jean-Jacques, pour nous, qui avons suivi le procès dans les rangs du public et qui avons aussi tranquillement écouté les plaidoyers et les réquisitoires, le cas nous paraît fort simple. Fils de parents dont les uns étaient d'une intelligence remarquable et les autres des névrosés, Jean-Jacques porta dès son enfance un germe de dysharmonie que les luttes et les heurts accentuèrent. Sa sensibilité affinée le fit vibrer beaucoup trop et l'éducation désastreuse de son père exagéra cette acuité de l'émotivité. Flottant comme une étoffe sous le vent, au gré de ses impulsions, il vagabonda, il vola, il mentit, il aima, il détesta, il s'enthousiasma, se déprima, variant comme varie tout ce qui est émotif, comme s'agite ou retombe une étoffe.

Cet excès d'émotivité, qui explique sa vie, explique aussi son œuvre. *Il s'exprima*. L'homme, à l'état de nature, était bon parce que lui, Rousseau, souffrait de *la* Société, et c'est lui, toujours lui qu'il dépeint dans *l'Emile*, dans *la Nouvelle Héloïse*, et dans toutes ses œuvres, autant que dans ses *Confessions*.

C'est sa sensibilité qui le fait accuser subitement ceux qu'il portait aux nues (les amoureux, ces supra-sensitifs, ne font-ils pas ainsi?); c'est elle qui permet tour à tour de le prendre

pour un *persécuté*, pour un *interprétant*, pour un *mythomane*, pour un *dromomane*.

Les troubles urinaires ne firent que l'accentuer, d'autant plus que Jean-Jacques cherchait toujours un clou pour accrocher ses inquiétudes. Il s'obséda. Il parla continuellement de ses troubles et ainsi peut-on prononcer les mots de psychopathie urinaire.

Puis, sa vie agitée, son hygiène déplorable, un abus de vin (Régis) développèrent des phénomènes artério-scléreux qu'exagéra une hypertrophie de la prostate. Il eut ainsi, dans sa présénilité, cette phase de mélancolie, si bien connue au « retour d'âge » de l'homme et que nous avons nous-mêmes décrite (1).

Tant bien que mal, il continua à vivre toujours luttant avec un rein défaillant, et, un jour, il succomba à une crise suraiguë d'urémie, qui tue en quelques heures et qui est fort bien connue à notre époque. Ses adversaires interprétèrent cette mort subite et ce sont eux qui firent des interprétations délirantes. Au milieu de tout cela, un organe de Jean-Jacques Rousseau fonctionna toujours admirablement : celui du langage. Ses centres corticaux du langage étaient si bien doués que Rousseau « se soulageait » en quelque sorte en écrivant, quitte à raturer ensuite, comme le montrent ses manuscrits.

Tout le monde connaît la scène du gilet mouillé de larmes, celles-ci jaillissant avec l'inspiration.

Et plus tard, quand Jean-Jacques est vieilli, diminué cérébralement, son style garde sa beauté, sa fraîcheur, et il écrit ses meilleures « Rêveries ».

Et là, vraiment, est le Jean-Jacques, celui qui mérite le nom *d'homme de génie*... Ce qui est bien à lui, qui le met au-dessus de son époque, c'est sa *forme*, c'est la musique de son langage. Ses idées sont pauvres et banales et ce serait s'amuser que d'essayer de les réfuter, comme dit Jules Lemaître...

Par sa langue seulement, Rousseau durera, tant il est vrai que la parole est la plus belle des qualités humaines, tant il est vrai que, sur des pensers anciens, il faut se contenter de mettre des parures nouvelles, tant il est vrai que « les mots

(1) Remond et Paul Voivenel, *Essai sur la ménopause chez la femme et chez l'homme. Encéphale*, février 1911.

ont toujours gouverné les peuples, fait les rois et détruit les empires », comme il est écrit dans les *Mille et une nuits*.

Rousseau fut un poète. Son action sur la Société de la fin du XVIII[e] siècle s'explique à la fois par la fougue de sa conviction et par la préparation particulière de cette société dont Rousseau enregistra inconsciemment les besoins et les modifications. On peut dire qu'ici l'action du grand homme n'est qu'apparente. Ses écrits ont surtout polarisé des tendances. C'est là une très grosse question que nous ne pouvons qu'effleurer.

§

Maupassant paraît, au premier examen, bien différent. Son talent d'observation, son tsyle clair et précis, son allure classique l'ont fait traiter d'écrivain « objectif ».

Mais, s'écriait Henry Fouquier, le 27 mai 1900, à l'inauguration de Rouen, à l'heure où l'immortalité du bronze et du marbre est assurée à un écrivain, il entre à la fois dans la légende et la légende doit disparaître pour lui. Au visage de Maupassant, il faut ôter le masque d'insensibilité qu'on lui attribue trop aisément, quand bien même il aurait voulu lui-même l'attacher sur ses traits qu'il cache. Il faut savoir ce que les hommes ont été, quand on a le document de leur œuvre, sans s'arrêter trop à ce que, parfois, ils ont voulu être.

L'observateur attentif voit vite que Maupassant eut plus que tout autre le besoin de conter les palpitations de son moi, de confier à la phrase ses souffrances et ses craintes. Il entendit comme Schumann, Nietzsche, Rousseau, l'impératif catégorique : écrire ; il eut toujours, malgré ses irrégularités d'existence, « la préoccupation hallucinante de l'œuvre à produire, des pages à écrire, la hantise de la besogne qui le poursuivait même en voyage » (E. Maynial) (1). Il fut un véritable homme de lettres, ce qui ennuyait beaucoup E. de Goncourt, « aristocrate qui faisait joujou avec la littérature ».

Nous retrouvons chez Maupassant une subjectivité extrême. Nous reconnaissons dans son œuvre jusqu'au moindre frisson de cet homme que Taine nommait un « taureau triste » ; nous y voyons aussi toute l'indépendance de l'imagination propre-

(1) Edouard Maynial, *la Vie et l'œuvre de Maupassant*, Soc. du Merc. de France, 1906.
Voir aussi le beau livre d'Albert Lombroso : *Souvenirs sur Maupassant*. Rome, Bocca frères éditeurs, 1905.

ment dite, de l'inspiration par rapport à la pensée. Des sensations spéciales déclanchaient chez lui la machine à composer. Comme son maître Flaubert, comme Zola, des impressions olfactives favorisaient la création et, si nous nous rappelons les rapports de l'olfaction et de l'instinct sexuel (1), ceci ne nous étonnera pas chez des écrivains qui ont eu la hantise de l'amour.

Maupassant posséda aussi cette spontanéité (n'excluant pas les corrections successives) qui caractérise les écrivains de génie.

Si l'on songe, dit Maynial, que presque toutes les œuvres qui naquirent aussi hâtivement, en quelques années, ne sont pas éloignées d'être des chefs-d'œuvre, qu'elles sont écrites en une langue élégante et pure, une des plus limpides de notre litterature, il ne suffit pas pour expliquer un effort aussi soutenu, de dire qu'il etait servi par une volonté énergique et une facilité exceptionnelle.

Son organisation cérébrale du langage résista, pour les mêmes raisons, comme chez les auteurs précédents, aux causes de désintégration. Ses hallucinations, ses phobies, ses idées folles gravèrent plus profondément pour la postérité des chefs-d'œuvre. Ses pages les plus émouvantes sont les dernières. Il eut aussi son chant du Cygne.

§

Pourtant chez Rousseau et chez Maupassant, la survivance du génie fut moins marquée que chez Schumann et chez Nietzsche.

Chez Rousseau, la folie est manifeste quand il produit un de ses chefs-d'œuvre.

Dans ses deux dernières années, c'est-à-dire dans un temps où il donnait les signes les plus évidents de folie, il écrivait les dix chapitres des *Rêveries d'un promeneur solitaire*, c'est-à-dire le plus beau (avec *les Confessions*), le plus original, le plus immortellement jeune de ses livres (J. Lemaître) (2).

Rousseau donne dans ce livre lui-même les détails les plus nets sur son usure intellectuelle (3) :

(1) Remond et Paul Voivenel : *le Génie littéraire*. Bibl. de philos. contemp. Alcan, éditeur. Paris, 1912.

(2) Jules Lemaître : *J.-J. Rousseau*, p. 328. Calmann-Lévy, Paris.

(3) Voir Régis : *la Phase de présénilité chez J.-J. Rousseau*. — *Encéphale*, 24 août 1907. Congrès de Genève, 1907.

Mon imagination, déjà moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime ;... il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais... l'esprit de vie s'éteint en moi par degré (1). — Je ne puis plus, comme autrefois, me jeter tête baissée dans ce vaste océan de la nature, parce que mes facultés affaiblies et relâchées ne trouvent plus d'objets assez déterminés, assez fixes, assez à ma portée, pour s'y attacher fortement et que je ne me sens plus assez de vigueur pour nager dans le chaos de mes anciennes extases. *Mes idées ne sont presque plus que des sensations*, et la sphère de mon entendement ne passe pas les objets dont je suis immédiatement entouré (2).

Ses idées ne sont plus que des sensations ! mais cela suffit à un poète comme lui... et c'est ainsi que *les Rêveries* et *les Confessions* sont ses livres les plus beaux et les plus originaux. Malgré cela nous ne pouvons pas dire que les qualités littéraires de Rousseau aient résisté comme les facultés artistiques et littéraires de Schumann et de Nietzsche. En effet, la psychose dont il fut atteint ne s'aggrave de régression intellectuelle qu'après une longue évolution, et cette régression n'est en rien comparable à celle qui accompagne la paralysie générale qui tua Nietzsche, Schumann. A lésions égales, le génie de Rousseau eût été détruit plus tôt.

Et c'est ce qui arrive chez Maupassant. La paralysie générale altéra plus vite son mécanisme littéraire... Longtemps avant la fin, alors qu'il se défendait, bien souvent à tort, contre ses éditeurs, son style est lourd et tourmenté :

La lettre au *Figaro* (janvier 1888), écrit Maynial, est remplie de surcharges et de corrections ; celle de Charpentier (mai 1890) est d'un style pénible et compliqué ; celles enfin où il est question du procès d'Amérique (novembre-décembre 1891) sont presque inintelligibles : elles renferment des fautes d'orthographe et de français, des phrases inachevées, des propositions contradictoires, des mots visiblement mis pour d'autres.

— Ce que nous avons dit plus haut nous permet de comprendre cette altération relativement plus rapide des facultés géniales chez les prosateurs.

La poésie jaillit, fuse comme un chant. Elle cristallise au-

(1) *Les Rêveries*, deuxième promenade.
(2) *Septième promenade*, p. 332.

tour de la rime. La musique encore plus est fille de l'émotivité et de la subconscience.

Le prosateur fait davantage appel à l'intelligence. (Pas toujours, car il est des poèmes en prose.) Touché par la démence, les œuvres les plus objectives seront celles qui lui seront le plus tôt interdites... et c'est pour cela que Rousseau et Maupassant terminèrent par les plus subjectives, les plus émotives de leurs œuvres.

§

— De tout ceci découlent des conclusions qui étonneront plus d'un.

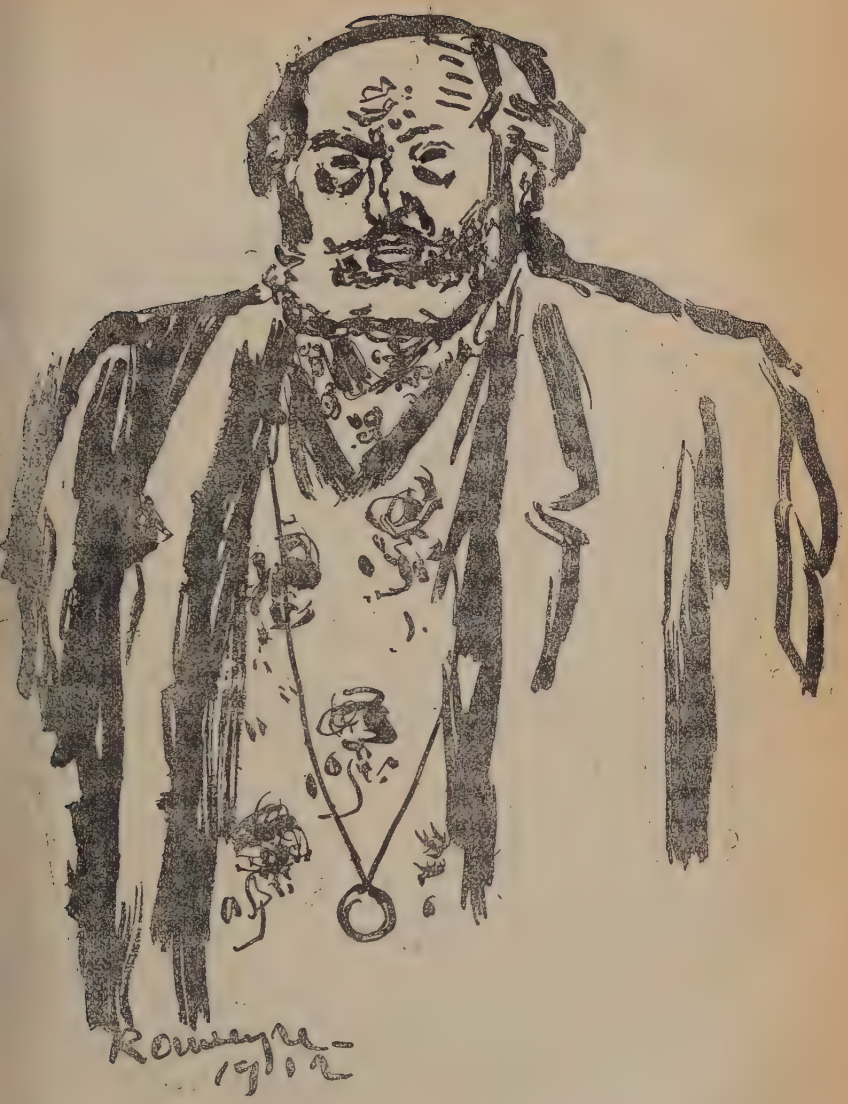
L'intelligence doit aller en augmentant du musicien au poète au prosateur... et au critique, et c'est bien le moins qui puisse arriver à celui-ci.

Le critique n'est généralement qu'un Grand Homme raté... Il n'a que la raison, et hélas ! ce qui compte c'est la forme, c'est l'expression. Tout critique peut se consoler et, comme Sainte-Beuve, désarçonné par Pégase, se sentir « plus intelligent que tous ces « hommes de génie » qui presque tous blessaient son goût par l'emphase et le vide de leurs sentiments et de leurs idées, par leur manque de critique, par un certain fonds de sottise qui n'est pas incompatible avec la production même de belles œuvres d'imagination, par leur orgueil ridicule, par leur cabotinage (1) ». Le Grand homme produit son œuvre comme un bel arbre... Le critique, dans le fruit, cherche souvent le ver... Quelquefois le fruit lui tombe sur le nez, mais qu'importe s'il est plus intelligent...

Et comme dirait ce brave Pangloss : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. »

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

(1) J. Lemaître, *les Péchés de Sainte-Beuve. Revue hebdomadaire*, 21 janvier, 28 janvier 1911.



RICCIOTTO CANUDO

LE MAITRE DE LA MORT

EXTRAIT DES NOTES

DU PROFESSEUR ALFRED BARNIER

—

A la grande ombre d'Egar Allan Poe,
en toute humilité.
L. C.

Les milieux scientifiques furent vivement intrigués, il y a quelques années, par la brusque retraite dans laquelle s'enferma, en pleine apogée de sa réputation, le docteur Alfred Barnier, chevalier de la Légion d'Honneur, professeur libre de physiologie. L'éminent praticien à la suite d'une terrible expérience sur laquelle il ne voulut jamais donner des détails précis, abandonna complètement les études qui lui avaient valu une si juste renommée et se cloîtra dans une vie presque végétative. Sa prostration devint telle que ses proches éprouvèrent un instant les plus graves craintes pour sa raison. Le professeur, comme on s'en souvient, mourut au bout de dix-huit mois, sans que l'on ait pu expliquer le mystère de la soudaine modification intervenue dans la carrière d'un de nos savants les plus estimés.

Or, quelque temps après le décès, les lignes suivantes furent découvertes parmi les notes manuscrites du docteur. Leur publication donnera le mot de cette retentissante énigme.

16 octobre 19.. — Pour la première fois que je tiens régulièrement ces notes — depuis de longues, longues années, — j'obéis en écrivant à une hâte fébrile, une hâte inexplicable.

Il y a quinze ans (j'en avais par conséquent vingt-quatre), j'ai reconnu une fois pour toutes la nécessité d'un enregistrement méthodique de mes réflexions quotidiennes — quintessenciées en quelques mots abréviatifs — des faits saillants de mes observations, des progrès de mes expériences de tout ordre.

Je vois dans ce travail un calmant sûr, une sorte de décantation qui clarifie le flot bouillonnant — quelquefois trouble —

de mes idées, ainsi qu'un moyen de repasser plus tard par chacune des émotions de ma vie scientifique.

Mais ce soir, il ne s'agit plus d'exposer de tranquilles observations. Et puisque ce préambule, rédigé posément dans l'espoir insensé de m'apaiser moi-même, me laisse dans la même fièvre, dans la même agitation terrifiée, il faut bien que j'en arrive à écrire *ce qui m'est advenu...*

Hier... C'était hier ! Lorsque je suis revenu de *là-bas* et que j'ai eu chassé, de mon geste encore grelottant d'horreur — et faible, si faible — mon confrère le docteur Danglade, je me suis abattu de nouveau dans le fauteuil et j'ai dormi. Que j'aie pu dormir encore, voilà qui me confond. Et pourtant j'ai dormi pesamment comme une brute, sans rêves... Sans rêves, grâce à Dieu !

Aujourd'hui, Danglade est venu me voir, il s'est inquiété de ma santé. Mais quand il a voulu m'interroger sur ce qui s'était passé, je l'ai prié, avec des tremblements, de ne plus jamais me parler de cela, plus jamais. Et il s'est tu.

Il s'est tu, mais ce qui est en moi ne se tait pas. Il n'est pas en mon pouvoir d'empêcher *Cela* d'avoir été... Je voudrais douter, et je ne peux pas. Et il faut que je raconte *Cela*, comme le reste, avec la même plume, ô dérision !

Je me souviens de tout, dans les moindres détails, avec une effrayante lucidité. Mais trouverai-je des mots pour redire la surhumaine aventure, existe-t-il des mots qui puissent la retracer ?

Essayons cependant.

LA MACHINE HUMAINE

Hier après-midi, vers quatre heures, je me trouvais dans mon cabinet de travail — ici même — en tête-à-tête avec Danglade.

Je ne sais comment la discussion avait commencé, mais nous discutions passionnément, comme toujours.

Il est inouï, pensais-je, qu'une science comme la physiologie puisse servir d'aliment à des mentalités aussi dissemblables que les deux nôtres. Il semblerait pourtant que des études similaires, des recherches parallèles dans un même champ d'actions dussent fatalement amener les esprits à des conclusions analogues. Or, les théories du docteur Danglade et les mien-

nes sont essentiellement divergentes, ce qui, du reste, ne nous empêche pas d'être bons amis, et peut-être même consolide notre amitié.

Amitié, au surplus, purement intellectuelle, où nous nous recherchons mutuellement, en résistant souvent à l'envie de nous étrangler.

Des mêmes matériaux, nous édifions deux systèmes opposés et réfléchir à cela me jette parfois dans de muettes indignations.

Est-il possible qu'un homme aussi documenté que mon confrère, qui a pâli sur nos plus illustres physiologistes modernes, en soit encore aux doctrines de Buffon et de Cuvier, admette encore je ne sais quel obscur *quid divinum* dans la constitution et surtout le *fonctionnement* de l'organisme humain !

Notre machine corporelle n'a-t-elle pas été analysée et démontée dans ses moindres rouages par ces génies qui ont nom Magendie, Claude Bernard et leurs successeurs ? Ce fameux matérialisme, si critiqué et si dénigré, n'est-il pas parvenu à s'imposer victorieusement, et la science expérimentale, remontant des effets aux causes, n'a-t-elle pas éclairci les mystères jadis les plus insondables, n'a-t-elle pas ébloui de son évidence précise les intelligences encore endormies dans le vague et l'inexpliqué ?

Et cependant, des gens de valeur prétendent ne pas comprendre, et ne se déclarent pas satisfaits. Quelles preuves leur faut-il donc, ou quels prodiges attendent-ils pour se rendre à la raison ?

Ces réflexions étaient les miennes, hier; et je les retrouve encore, toutes claires, rangées en bon ordre dans mon cerveau, même maintenant.

Les passionnantes expériences rapportées par Claude Bernard sur l'action des poisons — considérés en tant qu'agents d'analyse physiologique — me revenaient alors à l'esprit, et j'accablais de ce faisceau d'observations lumineuses mon obstiné collègue.

— Jusqu'à quand, lui demandais-je, vous entêterez-vous à voir dans la vie humaine l'intervention de quelque pouvoir mystérieux ? L'hypothèse de votre âme fantômatique, principe vivifiant de l'organisme, résiste-t-elle un instant devant les faits cités par notre grand découvreur ? N'a-t-il pas prouvé

surabondamment que la vie était un phénomène d'ordre tout matériel, causé par le fonctionnement normal des organes? Puisqu'il est loisible à l'homme de provoquer, d'empêcher la mort, je ne vois pas ce qui, pour vous, peut subsister de surnaturel.

— Le fait de causer la mort à volonté ne suffit pas à prouver son caractère uniquement matériel, fit Danglade d'une voix revêche.

— Et le fait de la suspendre, cette mort, d'éteindre et de rallumer la vie comme un flambeau, ne prouve-t-il rien?

— Allons, que dites-vous là?

— L'exacte vérité. Vous vous souvenez sans doute de l'expérience de Watterton et Brodie, en 1815? Je vous cite celle-là entre cent autres. Je ne vous rappellerai pas les effets de l'empoisonnement par le curare, ce terrible toxique américain; vous connaissez tout le parti que Claude Bernard a su tirer de cet agent de mort... Eh bien, lorsque Watterton et son confrère, après avoir inoculé le poison à une ânesse adulte, ont vu les muscles de l'animal se paralyser progressivement, le jeu des poumons s'arrêter peu à peu, le cœur cesser de battre, en un mot la mort se manifester sous tous ses symptômes, il a suffi qu'ils provoquassent avec un soufflet *ad hoc* une respiration artificielle pour faire reprendre à chaque organe son fonctionnement suspendu. Ils ont prolongé l'insufflation le temps nécessaire pour laisser s'éliminer le poison. L'effet de celui-ci disparu, l'animal a repris sa vie normale. Et une heure auparavant il était bel et bien mort, aussi mort qu'on peut l'être... Que dites-vous de cela?

— Je dis que vous choisissez un cas spécial. Le curare n'est en somme qu'un engourdissant...

— Et moi je dis que vous êtes un homme de mauvaise foi. Le curare est un poison foudroyant, qui amène en dix minutes la mort de tout être soumis à son action. Mais ce qui démontre que la machine humaine n'est qu'une machine comme une autre, c'est qu'il suffit, lorsque aucune lésion, aucune décomposition des tissus n'intervient (ce qui est le cas pour le curare, qui cause la mort uniquement par la paralysie de tous les nerfs moteurs, y compris ceux de la respiration), il suffit, dis-je, de suppléer à l'impulsion absente pour actionner de nouveau tout l'ensemble.

Il en est de même pour un mécanisme d'horlogerie dont le ressort est détendu : tout est immobile. Que la pression de votre doigt remplace la pression du ressort, les moindres rouages reprendront leur mouvement.

— Je vous accorde, concéda Danglade, que des exemples surprenants de résurrection ont été constatés. Mais on n'a jamais opéré méthodiquement, somme toute, que sur des animaux. Et sans vouloir tomber dans les doctrines de Malebranche et consorts, on peut admettre que la mort offre chez les bêtes un caractère moins mystérieux, plus *matériel*, si vous préférez ce mot, que chez les humains.

— Qu'allez-vous chercher là, mon bon ami! Mais l'homme n'est qu'un animal comme les autres, absolument comme les autres. Il possède une plus forte proportion de matière cérébrale, voilà tout. Nous ne sommes que deux mammifères, de l'ordre des primates, mon cher. Et si vous voyez dans l'homme je ne sais quel être sacré auquel ne s'appliquent pas les autres lois de l'espèce, vous n'êtes qu'un esprit arriéré, indigne de la science que vous professez.

LE SPECTRE

— L'expérience dont vous me parlez, fit Danglade sans broncher devant ma sortie furieuse, a-t-elle été renouvelée sur un être humain?

— Pas que je sache. Mais elle peut l'être, le jour où vous voudrez.

— Hum! c'est possible. Je serais pourtant curieux de voir cela.

— Eh bien, je soutiens que si l'on me procure un sujet je me charge de le tuer, de le tuer assez incontestablement pour que vous, médecin, n'hésitiez pas à reconnaître le décès, et, une fois cette mort constatée, de ranimer le cadavre, d'abord *artificiellement*, puis ensuite *définitivement*.

— Allons donc! Théories que tout cela.

— Je me fais fort de les mettre en pratique.

— Vous savez bien que vous ne trouverez jamais de sujet. On ne joue pas avec une vie humaine. Souvenez-vous de William Patterson...

Ces mots sonnèrent lugubrement. Le souvenir ainsi brusquement évoqué par mon confrère me plongea dans un silence

mécontent. Quel spectre Danglade venait-il de faire sortir de l'oubli! Trois ans se sont écoulés depuis cette triste affaire, menée par moi avec tant de méthode, et pourtant terminée d'une façon tellement épouvantable... Comme cela est déjà loin de moi! Sous l'afflux incessant de mes préoccupations scientifiques, tout s'était effacé de ma mémoire... Et voici que je me souviens avec une tragique intensité de ce jeune lord Patterson, frêle millionnaire infirme, n'hésitant pas à me laisser pratiquer sur sa personne, grâce au dévouement intéressé d'un pauvre bougre vigoureux, une tentative audacieuse de greffe animale : l'adaptation d'un nouvel estomac. Malgré tous mes soins, l'opération, que je croyais réussie, se terminait par un drame. La double mort qui clôturait brutalement l'expérience me plaçait, moi Barnier, le sévère physiologiste, sous le coup d'une instruction criminelle.

J'ai été acquitté par la justice et l'opinion publique, et ma conscience ne me reproche rien. Cependant, il demeure en moi une timidité vague, que la phrase de mon confrère ressuscite. Danglade a raison : on ne peut pas jouer avec une vie humaine.

Tandis que je songe ainsi, et que ma tête se penche, mon interlocuteur croit m'avoir confondu et le timoré se réjouit de l'apparente défaite de l'audacieux.

Mais je relève le front. Une idée vient de m'envahir, fulgurante.

— Vous avez raison, mon ami. On ne peut pas encore disposer de la vie d'autrui, je l'ai malheureusement constaté. Mais qui m'empêche de disposer de la mienne?

C'est au tour de Danglade à se taire. Une stupeur se lit dans ses yeux.

— Pour vous prouver, dis-je, à quel point je suis sûr d'une telle résurrection, voici ce que je vous propose : Je vais me prêter, moi qui vous parle, à l'expérience en question, et c'est vous, Danglade, qui allez y procéder. Vous suivrez mes instructions et lorsque vous aurez constaté ma mort, *vous me ressusciterez*. Vous voyez qu'il faut que j'aie confiance.

— Vous êtes fou, fait-il en levant les épaules. Votre grand défaut, Barnier, est de prendre les décisions les plus folles avec impétuosité, pour la moindre contradiction. Je ne me prêterai pas à une tentative semblable.

Mais sa voix tremble en disant cela, et je sens une hésitation dans son refus. J'insiste :

— Quelle peur vous retient ? Craignez-vous de voir s'effondrer devant la réalité victorieuse vos théories personnelles ou bien reculez-vous devant le danger ?

— Je ne veux pas vous tuer, fait sa voix sourde.

— Me tuer, allons donc ! Vous êtes épouvanté devant le mystère, vous tremblez de m'aider à vaincre la mort... Danglade, un savant n'a pas le droit d'être lâche.

— Non, je ne pourrais pas. Ce serait un crime...

Cependant, un vertige grandit dans les prunelles de mon ami. Il me fixe d'un regard dans lequel je distingue à la fois de l'effroi, de la haine — oui, de la haine — et par-dessus tout une curiosité exaltée qui finit tout de même par dominer. L'appétit du chercheur se réveille. Danglade se défend de plus en plus mollement. Puis, comme d'une voix résolue je l'objurgue avec véhémence, il baisse la tête et murmure un consentement lassé :

— Tant pis, après tout. C'est vous qui l'aurez voulu...

PRÉPARATIFS

J'avais arraché l'acquiescement de Danglade ; mais peut-être cet esprit timide allait-il regretter bientôt sa soudaine décision. Il me fallait profiter de sa bonne volonté passagère et, comme on dit vulgairement, battre le fer pendant qu'il était chaud.

Comme, d'un autre côté, je ne doutais nullement de la réussite de notre expérience, il m'importait peu qu'elle ait lieu un jour plutôt que l'autre. Je mettais même une sorte de fanfaronnade intérieure à ne pas vouloir songer aux conséquences éventuelles, à ne pas prendre la plus élémentaire précaution. Faire le moindre préparatif en vue d'une mort hypothétique était m'avouer la possibilité de cette mort. Or, j'écartais absolument l'idée de cette possibilité-là.

Aussi, lorsque Danglade, après avoir cédé à mes instances, se fut laissé aller, comme brisé, dans le grand fauteuil de mon cabinet de travail, je m'empressai de me lever, affectant une liberté d'esprit que j'étais loin de posséder.

— Eh bien, mon cher ami, nous allons vérifier la chose sans

retard. J'ai là tout ce qu'il faut. Soyez tranquille, votre rôle sera des plus simples.

Soyez tranquille... C'était à moi, la victime bénévole, de tranquilliser mon opérateur. Ce renversement de rôles me fit sourire, tandis que je préparais sans hâte les produits et les appareils nécessaires.

Je pris dans mon laboratoire une fiole de curare dissous — ma provision entière, de quoi tuer trente hommes — ainsi qu'une minuscule seringue de Pravaz. J'adaptai à un soufflet de cuir, tout neuf et soigneusement aseptisé, un des tubes flexibles qui me servaient pour mes inhalations pulmonaires. Puis je revins dans mon cabinet.

Danglade n'avait pas bougé et semblait plongé dans une profonde rêverie.

— Voici ce qui va remplacer tout à l'heure le souffle du Créateur, fis-je jovialement. L'appareil est peut-être un peu primitif, mais la leçon n'en sera que plus frappante. Sans doute, on pourrait imaginer une pompe à mouvement alternatif plus appropriée à cet usage. Il y a là quelque chose à chercher... Bah ! à la guerre comme à la guerre. Vous en serez réduit à me souffler à la main, comme un feu de braise... J'espère que vous ne laisserez pas mourir le feu, n'est-ce pas ?

— Barnier, dit alors mon confrère avec une lenteur effrayée, et comme s'il n'avait rien entendu, nous allons accomplir une terrible tentative.

— Mais j'y compte bien, mon bon ami, j'y compte bien.

Et, venant lui taper sur l'épaule, en camarade :

— Allons, Danglade, vous n'allez pas faire l'enfant. Vous avez pratiqué la chirurgie, que diable ! L'opération en elle-même n'a rien qui puisse vous épouvanter. Est-ce que j'ai peur, moi ? Il me semble pourtant que j'ai plus à craindre de l'aventure que vous.

— Je ne sais pas, fit-il gravement.

A mon tour, je fus secoué d'un frisson, et je cherchai à lire dans ses yeux le sens de ces mots énigmatiques. Mais son regard demeurait impénétrable. Par un brusque effort de volonté, Danglade semblait avoir repris tout son empire sur lui-même.

— Voyons, dis-je en chassant l'impression pénible qui

venait de m'étreindre, nous allons commencer tout de suite, si vous voulez bien.

— Commençons... Où vous mettrez-vous?

— Mais dans ce fauteuil, tout simplement. Le curare, en paralysant tous mes muscles, va me maintenir immobile aussi bien que le plus complet ligotage. Je vais m'injecter moi-même la dose voulue de poison.

Et ce disant j'emplissais à demi la seringue et je refermais avec soin le flacon.

— Au bout de dix à douze minutes — j'ignore ma propre force de résistance — je vais être complètement inanimé. Vous ferez alors pénétrer l'extrémité du tube dans ma trachée artère. Vous attendrez que tous les symptômes de la mort interviennent : d'abord arrêt total de la respiration, fixité du regard, puis arrêt du cœur. Alors, vous laisserez s'écouler un délai de dix secondes, pas davantage ; cela vous suffira pour bien constater les apparences du décès. Les dix secondes passées, vous mettrez en action le soufflet préparé, en faisant alterner les insufflations avec les expirations ; mes poumons, s'emplissant d'air, pourront à nouveau alimenter d'oxygène mon sang ; le cœur recommencera à battre et tout l'organisme reprendra son jeu normal.

C'est à ce moment, mon ami, qu'il vous faudra de la patience. Vous comprenez que la vie ainsi provoquée ne sera qu'une vie en quelque sorte artificielle. Il est nécessaire de laisser au curare le temps de s'éliminer progressivement de l'organisme par l'intermédiaire du rein, ce qui demandera une heure environ.

Vous pourrez éprouver, en suspendant par instants la manœuvre respiratoire, les progrès de cette résurrection. A un moment donné, la machine entière de mon corps continuera à fonctionner de son propre élan lorsque vous vous arrêterez. Cela vous marquera le retour total à la vie. Et alors, mon cher, nous pourrons vraiment dire que nous avons vaincu la mort.

— Ce n'est pas sûr, fit Danglade entre ses dents.

— Vous avez là, repris-je sans paraître l'entendre, du papier, des crayons. Je compte sur vous pour prendre toutes les notes utiles. Tâchez de me remplacer auprès de moi-même. Croyez bien que je regrette vivement de ne pas pouvoir être

à la fois le sujet et l'observateur. Le rôle passif n'est guère amusant.

Je parlais avec un enjouement un peu forcé, pour tenter de remonter moralement mon confrère. Mais lorsque je me tus, il me fixa d'un œil suppliant :

— Barnier, je vous en prie, renoncez à cette expérience.

— Jamais de la vie, fis-je. C'est beaucoup trop intéressant.

Et je m'étendis sur le fauteuil. Je relevai ma manche gauche et entrai l'aiguille dans la chair de l'avant-bras. La douleur s'éteignit très vite : le curare engourdissait déjà les alentours de la piqûre. Je posai la seringue sur la table et m'abandonnai au capitonnage du meuble.

— Maintenant, mon cher, dis-je à Danglade, je suis mortellement empoisonné. Si vous voulez me sauver, vous n'avez qu'à suivre mes instructions. Ma vie est entre vos mains.

JE SENS QUE JE DEVIENS CADAVRE

Nous demeurâmes un instant sans rien dire. Danglade semblait remis de son émotion et restait debout près du fauteuil, la mine grave. Devant moi, sur le mur, ma pendule étalait son large cadran d'émail. Je la consultai : cinq heures vingt-deux.

— Mon ami, fis-je, je peux encore vous parler pendant quelques minutes. Profitons donc de cette faculté. Vous savez que le langage est une des fonctions qui se paralysent le plus rapidement. Lorsque ma parole sera annihilée, vous pourrez encore m'interroger ; j'ai tout lieu de croire que le sens de l'ouïe subsiste presque jusqu'au bout. Je vous répondrai par des mouvements de paupières ; les muscles de l'œil sont parmi les derniers à s'engourdir.

Mon collègue, sans répondre, réfléchissait. Son attitude, si différente de la mienne lorsque je m'exalte devant un problème sur le point de se résoudre, me frappa désagréablement. Quelle méditation austère l'absorbait donc, pour que je ne visse pas à Danglade cette curiosité en éveil presque obligatoire chez l'expérimentateur à son poste ? Je fis jouer mes doigts :

— Mes phalanges fonctionnent encore. Il faut que le poison, injecté dans les tissus, remonte le système veineux jusqu'au cœur, puis revienne aux extrémités par le moyen des artères.

Comme je disais ces mots, je sentis soudain que ma main gauche cessait d'obéir à ma volonté et retombait, flasque, sur l'accoudoir du fauteuil.

— Notez, Danglade, fis-je : début de la paralysie — trois minutes. Les progrès vont être désormais plus rapides.

A mon grand étonnement, je vis que mon compagnon ne prenait aucune note. Il me regardait de ce même regard grave qui m'avait tant surpris.

— Savez-vous, Barnier, que vous êtes un homme effrayant? Vous pouvez conserver votre sang-froid dans une pareille occurrence. Cela vous révèle encore plus terrible que je ne pouvais l'imaginer. Est-il possible que devant la mort qui vous menace, qui vous étreint déjà, vous n'ayez pas une révolte de tout votre être? Mais si vous êtes capable de vous sacrifier de la sorte vous-même, quelle épouvantable férocité n'êtes-vous pas appelé à montrer pour autrui? Quel crime commettrez-vous demain ?

— Ah ça, mon cher, interrompis-je, est-ce un sermon que vous me faites? Vous choisissez un instant singulier.

— Peut-être... Voyez-vous, j'ai peur en ce moment de ce qui peut arriver... Si vous alliez ne pas vous réveiller ?... Je réfléchis au monstre que vous êtes, Barnier, et je me demande s'il ne vaudrait pas mieux... *que vous ne vous réveilliez pas...*

Sa voix s'étrangle en disant cela, et moi je doute d'avoir bien entendu.

Danglade est un de ces médecins de la vieille espèce, imbus de préjugés, qui n'admettent de la science que ce qui offre une utilité immédiate, et que toute audace scandalise. Lui, qui se satisfait de son humble rôle d' « officier de santé », m'a souvent déclaré que j'étais « un être dangereux »... Dangereux, pourquoi? Ce sont là des paroles creuses, tout simplement.

Toujours est-il qu'il me déteste et me méprise; je le sais depuis longtemps, et pourtant je n'ai pas hésité à lui confier ma vie. Je pressens devant moi un vague danger inattendu.

Mais le calme de mon compagnon me rassure. Mon intelligence s'affaiblirait-elle déjà? J'ai un coup d'œil pour la pendule : cinq heures vingt-sept. Mon bras gauche tout entier s'engourdit. Ma main droite, à son tour, se paralyse.

— Danglade, fais-je d'une voix qui commence à s'empâter, trêve de réflexions odieuses, je vous en prie. Dans cinq minu-

tes, je serai un cadavre. C'est le moment d'être scientifique. Faites votre devoir.

Alors, il me regarde d'un air égaré et prononce ce seul mot :

— « Lequel ? »

A partir de cet instant, mes impressions, mes idées se précipitent. Je ne sais quel phénomène accélère le jeu de mon cerveau, affine mes sens jusqu'à l'exaspération. Je distingue maintenant la marche du curare le long de mes membres. Un froid de mort glace mes muscles. Je constate que mes deux pieds n'obéissent plus. Puis je relève les yeux vers le cadran : douze secondes à peine se sont écoulées depuis que les lèvres de Danglade ont proféré ce mot, dont le souvenir me revient comme une onde :

— Lequel ?

Et une terreur folle me secoue, à présent. Quelle absurdité ai-je commise de confier un tel rôle à mon confrère ? N'est-il pas homme à subir quelque épouvantable vertige ? Par malveillance ou par maladresse, s'il allait ne pas me ranimer...

Cette crainte, subitement, devient une effroyable certitude. Je sens que je vais mourir. Et toute ma chair vivante frissonne, mon dos s'arc-boute, je tente un effort désespéré pour me dresser sur mon fauteuil, pour secouer la torpeur qui m'étreint.

Puis, plus vite encore, la peur s'évanouit. Un flot d'espérance et de tranquillité m'inonde l'âme, malgré ce froid de paralysie qui chemine bizarrement, le long de mon épaule. Mes jambes sont mortes. Mes cuisses sont mortes.

Quels sont ces craquements qui retentissent à de tellement interminables intervalles ? Je cherche, et je comprends soudain que le tic-tac de la pendule, amplifié par mon ouïe exacerbée, traîne pour moi, pour moi qui meurs, des secondes d'éternité.

Je veux éprouver une dernière fois ma voix :

— Danglade, notez donc que...

Mais c'est en vain que j'essaye de prononcer. Ma langue sans force reste immobile. Un grognement rauque, seul, résonne au fond de ma gorge et ébranle toute ma tête. Danglade se penche vers moi. Je devine à son attitude que quelque chose l'intéresse enfin.

— Vous ne pouvez plus parler ? M'entendez-vous encore ?

Mes paupières répondent : « Oui. » Et je constate : cinq

heures trente. Je n'ai plus guère que deux ou trois minutes à vivre. Mais je crains de me tromper et je recommence le calcul. Cela fait bien huit minutes depuis la piqûre. Je pense alors à ma folle terreur : quel enfantillage! Danglade, incontestablement, se passionne comme moi pour le problème. Et moi je vais savoir ce que c'est que la mort. Un sentiment fait d'extase et d'horreur germe en moi, sans que ma curiosité diminue. Et je relève les yeux vers le cadran : cinq heures trente, encore.

Ah ça, c'est impossible! Ou je deviens fou, ou la pendule est arrêtée. Mon esprit hésite un instant. Mais le tic-tac s'élève toujours, plus lent qu'un glas. Mes dernières secondes s'allongent indéfiniment.

Tout mon être devient inerte et insensible. Ai-je encore un corps? Mes membres me paraissent se trouver à une énorme distance de moi, de ce moi que constituent ma tête et ma poitrine, où mon cœur, lentement, de plus en plus lentement, résonne comme un tambour de cauchemar...

LE GRAND VERTIGE

Et toujours mes pensées se précipitent, vertigineuses. Il me semble que mon cerveau fonctionne à toute vitesse, comme une mécanique qui s'affole avant de se détraquer. Mais les alternatives de crainte, de confiance, de longues méditations qui durent l'espace d'un éclair, tout cela s'affirme nettement dans mon âme et s'imprime dans ma mémoire, où je sens que je le retrouverai, *si je reviens de là-bas*.

De là-bas... Où vais-je, vers quel épouvantable destin ma volonté de tout à l'heure me précipite-t-elle ? Je cherche à évoquer en moi cette idée : la mort. J'essaye de répéter ce mot : la mort, mais je ne peux pas retrouver la signification familière, la signification à laquelle, la minute d'avant, je m'accrochais. J'évoque désespérément des paroles : « ... la machine humaine... arrêt des fonctions vitales... intervention d'une action artificielle... ». Et voici que tout cela ne signifie plus rien pour moi.

J'ai le douloureux sentiment d'une impuissance intellectuelle. Pourtant, mon sens critique ne me paraît pas affaibli. Mon attention, qui se concentrait en moi, se fixe sur le dehors. Le cadran luit toujours sur le mur : cinq heures trente-deux...

Dix minutes, déjà... Il n'existe plus pour moi que ce pan de tapisserie avec un cadran d'émail et ses aiguilles noires, et puis des grands coups sourds, profonds, lugubres, et qui sont les battements de mon cœur. Ce vague sifflement qui m'arrive de tout contre mon cerveau doit être ma respiration... Dix minutes, et je respire encore. Je durerai plus longtemps que je ne le prévoyais.

Danglade se courbe vers moi et me parle. Sa voix me parvient, mais si frêle, si frêle, une toute petite voix lointaine :

— N'ayez pas peur, Barnier, je...zz...zzz...zzzz...

Je n'ai pas pu comprendre la fin. Ses lèvres remuent, mais mon tympan ne perçoit plus qu'un bourdonnement suraigu, quelque chose qui traîne, comme la chanson d'un moustique. Voici que je suis devenu sourd.

J'ai l'impression que tout mon corps vient de m'abandonner et que je nage, sans pesanteur, dans un éther impondérable. Cette sensation est d'abord une béatitude, puis, sans transition, devient une gêne affreuse, qui s'accroît jusqu'à la torture.

Je sais, par ma mémoire qui subsiste, que mon front pensant, que ma gorge où je sens une sécheresse, que mes yeux dont les paupières battent encore sont supportés par un cou qui relie ma tête à mon tronc. Je sais cela, et ce cou ne m'appartient plus. Un désir infini, lamentable, me tenaille : tourner la tête, sentir ce faisceau de muscles m'obéir encore une fois. Je donnerais ma vie — ce qui me reste de vie — pour le faire, pour réagir contre cette paralysie qui sépare mon être de sa substance. Et je ne peux pas, parce que je suis enfermé dans un cadavre.

Ce cadavre-là devrait être moi. Et pourtant je sens que nous sommes deux, moi et le cadavre. Je renonce à m'expliquer ce prodige : je le sens, voilà tout.

A ce moment une nouvelle idée surgit, s'impose et chasse toutes les autres. La mort est là, tout près, et je ne vais pas avoir *tout pensé*. Il me semble que j'ai encore des années et des années d'intelligence à vivre, que j'ai le droit de penser tout cela, et que l'on va m'arracher mon dû... Qui, on ? Moi-même.

Ma perception de la mort se précise et grandit. Il y a là, devant moi, un gouffre où je tombe. Quel est-il, ce gouffre que

ma raison n'admettait pas ?... Je veux lui faire un dernier appel, à cette raison... et je constate qu'elle n'est plus en moi.

C'est fini, mes pensées humaines s'en vont l'une après l'autre. Tout à l'heure, j'avais de la peur : je devinais que Danglade allait me laisser mourir. Cela ne veut plus rien dire, à présent, puisque je suis déjà presque mort. Et je sens que je n'ai plus de peur.

Tout à l'heure, j'avais de l'espoir : je m'accrochais à l'idée de ma résurrection prochaine. A présent, je perçois mystérieusement que l'espoir n'est plus possible, que l'espoir *n'existe plus*. Je viens de franchir je ne sais quelle porte que l'espoir ne franchit point.

Cependant, j'observe toujours, je contemple inlassablement tout ce que mes yeux, que je sens s'engourdir, peuvent encore voir : ce mur où les motifs de la tenture s'embrouillent, s'enlacent, immatériels, avec mes idées, se confondent, et plus que le reste, cet œil blafard et rond de l'horloge. Mais je m'aperçois tout à coup que si je distingue les aiguilles, je ne comprends plus l'heure. Je vois un angle noir, et cet angle *ne signifie plus rien*.

C'est bien la fin, et je tombe de plus en plus dans le gouffre. Les derniers lambeaux du monde tangible s'éloignent de moi ; je roule épouvantablement vers je ne sais quel vide. J'ignore si j'ai fermé les yeux, mais aucune image ne perce plus le grand drap rouge qui vient de remplacer ma vue.

Rien ne me parvient plus, ni son, ni vision, ni impression tactile. Je suis seul, d'une solitude inconnue des humains, d'une solitude que je devine infinie, et *le cadavre* ne m'est plus de rien.

Néanmoins, si *moi* je ne sens plus, une sensation dernière traverse le cadavre, une sensation que j'enregistre... Quelle force vient de lui écarter les dents, quel râclement lui éraille le palais et se prolonge dans l'arrière-gorge ? Le cadavre ne la sait pas, et le *moi* ne le sait pas non plus. . . . . .

. . . . . .

Insuffisance des mots humains !....

Je flotte dans le vide absolu, dans le néant éternel. Et je ne suis qu'une parcelle de ce néant... Depuis des siècles, semble-t-il, depuis toujours... Je ne suis plus...

Et tout à coup voici que ce néant s'entr'ouvre, que je suis

inondé d'une vague de lumière. Mon être se précise et se fixe... De nouveau, j'existe, et cependant le cadavre n'est plus là...

Il me paraît que je me lève et que je marche, mais d'une marche qui n'est plus celle de la Terre... Un mystère énorme m'entoure et m'accueille... Et la vague de lumière ruisselle de plus en plus sur moi... Elle me pénètre, je comprends que ma substance va se fondre en elle... Et mon âme n'est plus qu'un œil infini qui va voir L'ABSOLU.

. . . . . .

RÉSURRECTION

Soudain, un épouvantable fracas silencieux détruit tout ce qui allait être... Un voile lourd, couleur de sang, m'enveloppe de ses plis... Une nouvelle chute me roule et m'entraîne, mais à présent mille fois plus effrayante... *Et je comprends que cette chute-là descend.....*

Brusquement, dans un choc qui fait hurler quelque chose en moi, une des sensations mortes s'établit... Et cette sensation, que nulle parole d'ici-bas ne saurait définir, m'apparaît monstrueuse de réalité... Elle est monstrueuse parce qu'elle est réelle... Et je comprends que la vie — ce que nous appelons la vie — vient de me ressaisir.

C'est une onde pesante qui court à l'intérieur de mon être, une mémoire embryonnaire qui n'exprime que de l'inexprimable, et qui efface l'ineffable lumière de tout à l'heure. Je devine que j'ai rejoint le cadavre et que de nouveau je ne forme plus qu'un avec lui....

Oh ! un langage, un langage plus subtil pour exprimer cela ! Que nos phrases terrestres sont pénibles et impropres ! Si jamais je deviens fou, ce ne sera pas à cause de ces sensations extra-humaines, mais bien de l'hallucinante disproportion qui subsiste entre mes mots et mes idées...

Je sens que l'Existence me conquiert peu à peu. C'est d'abord un flot de souvenirs abolis qui surgit et qui blesse mon cerveau, comme un jour brusque blesse une rétine obscure : je sais qui je suis, et où je suis. Je sais que je lutte contre la mort et que quelqu'un — qui, je l'ignore encore — doit être là, près de moi, pour m'aider à lutter.

Et, de nouveau, mes fonctions mentales s'amplifient, s'enrichissent. Voici toutes mes peurs et voici mes espoirs. Et

voici des sensations matérielles — si familières et si bonnes. Je sens que mon cœur bat, et une joie m'inonde, une joie d'animal.

Quelque chose me gêne dans la gorge — donc je sais que j'ai une gorge,— mes poumons s'emplissent d'air — donc j'ai des poumons, et l'air existe toujours.

Je me souviens, je me souviens de tout. Je suis Alfred Barnier, je suis couché dans mon fauteuil capitonné, et c'est Danglade, ce très excellent Danglade, qui vient de me rappeler à la vie.

Successivement, le brouillard rouge réapparaît devant mes yeux, puis se crève, et je vois le panneau de tapisserie et le rond blafard de l'horloge. Je ne peux pas encore distinguer l'heure je suis si faible, mais je sais que bientôt je le pourrai...

Mes sensations se précisent : je perçois la pression du tube flexible sur ma langue et le souffle doux et régulier qui soulève ma poitrine. Soudain, j'ai un frisson aux épaules et pour la première fois depuis... depuis ma mort, j'éprouve l'action d'un de mes muscles.

Je frissonne, et c'est un bonheur ; j'entends, et c'est un bonheur délirant, j'entends Danglade murmurer à mon oreille :

— « Barnier, mon ami... Barnier... »

Je ne puis parler, mais mes yeux cillent éperdument pour montrer que cette voix, cette chère voix, me parvient.

— Vous êtes vivant, bien vivant, Dieu soit loué ! fait-elle. Soyez heureux, vous avez triomphé. Mais j'ai eu peur... Cela ne vous fatigue pas que je vous parle ?

— Non, fait doucement ma tête, car elle commence à m'obéir.

— Vous voyez, poursuit Danglade, je suis vos instructions point par point. Cela fait dix minutes que je vous souffle comme un ballon.

Je regarde la pendule : cinq heures quarante-huit.

Combien de siècles se sont écoulés en ces vingt-six angoissantes minutes ! Dans mon cerveau maintenant éclairci, je constate la surprenante bonne humeur de mon confrère. Quelle impression puis-je lire dans ses yeux ? On dirait une satisfaction douce et orgueilleuse. Le fait d'avoir triomphé de la mort suffit-il, ou n'y a-t-il pas là plutôt la trace d'un triomphe silencieux sur soi-même ? Je ne le sais pas, je ne le saurai jamais.

Danglade plaisante : — Si vous voulez, Barnier, je peux recommencer l'expérience. Désirez-vous que je m'arrête de souffler? Vous savez ce qui vous attend.

Cette fois, je fais un terrible effort pour parler, malgré le tube de caoutchouc qui m'obstrue le larynx, et je réussis à proférer un grognement rauque qui signifie :

— Je ne veux pas...

— Ah ! ah ! retour de la parole — vingt-sept minutes. Très bien, je continue. Nous n'avons qu'à attendre l'élimination progressive du curare.

Mais maintenant, si mes membres sont encore engourdis, je sens en moi tous mes organes vivre. Je ferme les yeux et j'attends. Je suis brisé et je ne pense plus à rien, sinon à la vie, à la bonne et douce vie, que j'avais perdue et que je retrouve.

Un long temps s'écoule ; nous nous taisons ; je n'ai pas conscience de la durée. Puis Danglade me tire de ma torpeur :

— Allons, Barnier, cela doit suffire. Une heure d'insufflations... Le curare doit être entièrement éliminé par le rein. Vous allez pouvoir « vivre seul » à présent.

Et, de fait, le tube enlevé, mes poumons continuent à fonctionner normalement. Je veux mouvoir mes bras, et mes bras m'obéissent ; je veux me lever, et j'y parviens. Mais mes jambes fléchissent sous moi.

— Comme vous êtes abattu ! fait Danglade. D'où revenez-vous donc?

Ces simples mots me secouent épouvantablement... D'où revenez-vous donc?... Depuis une heure, je m'appesantissais dans une somnolence toute animale, et voici que surgit la brusque évocation de ce que je viens d'éprouver...D'où viens-je, en effet? D'où, de quel abîme, de quel mystère?

Et tandis que Danglade poursuit posément :

— « Vous avez été bien mort, vous savez. Quelques instants après que j'ai introduit l'appareil dans votre gosier, le cœur s'est arrêté, les yeux se sont révulsés. Alors, j'ai attendu dix secondes, comme vous me l'aviez prescrit, puis j'ai commencé à injecter l'air... Ah ! j'avoue que je n'avais plus grand espoir. Décidément, je suis convaincu, et vous êtes un homme prodigieux »... tandis qu'il dit cela, je comprends ce qui s'est passé.

Je comprends que ces dix secondes de mort physique ont été pour moi — pour le Moi qui s'était séparé du cadavre —

l'*entrée dans un état nouveau*, dans quelque au-delà dont je n'entrevoyais même pas la possibilité.

Cette mort, cette mort que j'ai bravée, est-elle donc autre chose qu'un simple arrêt de l'organisme? Je sens mes théories s'effondrer lugubrement en moi... Qu'y a-t-il donc de l'autre côté, qu'y a-t-il que j'allais connaître lorsque la vie, la mystérieuse vie si grossièrement ressuscitée est venue m'en arracher? Je ne le sais pas, je ne peux pas le savoir, mais je suis à présent certain qu'il y a quelque chose... D'avoir seulement effleuré l'immense énigme, j'en garde — et pour toujours, pour toujours — la certitude qui me bouleverse. Je frissonne et je m'humilie devant l'éblouissante lumière maintenant évanouie pour moi...

Et lorsque Danglade, avec du respect plein les yeux, me dit de sa voix grave : — « Barnier, je dois m'incliner devant votre audace. Vous êtes véritablement *le maître de la mort* ... » Je clame désespérément :

— Insensé ! Mais personne ne vaincra jamais la mort. Je viens d'entrer dans son domaine, je viens d'accomplir l'épouvantable voyage. Et voici que je suis brisé par l'Innommable, que je m'anéantis devant quelque chose d'incompréhensible, quelque chose qu'il faudra pourtant bien que je finisse par connaître... Moi, maître de la mort !... Oh ! insensé, insensé !

Et comme il me regardait, tremblant, croyant que ma raison s'en allait, je l'ai chassé, je l'ai chassé pour rester seul, pour rester seul avec mes souvenirs...

J'ai dormi toute la nuit. Comment, je l'ignore !... Et depuis ce matin je vais et viens dans cette pièce sévère et calme, qui vit mon agonie et ma résurrection.

Toute la journée, j'ai marché dans cette pièce, comme un fauve en cage. Et je pressais mon front, mon front infatigable et torturé, dans mes poings...

Et je me suis abattu, ce soir, devant ma table de travail. Et depuis des heures j'écris, j'écris fébrilement, amoncelant les feuillets de papiers où je retrace ma terrible Aventure...

Personne ne lira jamais ces lignes. Et pourtant il faut que je les écrive, il faut que tout ceci demeure... Pourquoi, je ne sais, mais il le faut...

Si j'allais mourir demain...

LOUIS CHAMPEAUX.

ARIANE A THÉSÉE

—

Lis, ce n'est pas le cri furieux d'une amante
Dont l'orgueil plus encor que l'amour est blessé
Et ce n'est pas la plainte inutile et dolente
D'un pauvre cœur vaincu, sanglotant et lassé.
Il est vain de vouloir ramener qui oublie;
Les injures ne font que l'irriter encor
Et les pleurs sont pour lui, réveillant des remords,
D'autant plus importuns que plus ils s'humilient.
Les mots que je dirai sont des mots apaisés;
Je n'ai plus dans le cœur d'amertume ou de peine;
Gardant un souvenir très calme du passé,
Je n'ai plus, pour t'aimer toujours, assez de haine.

Et pourtant j'ai souffert, Thésée! Oh! ce réveil
Dans l'ironique éclat du matin solitaire!
Je sortais d'un beau songe où riait du soleil
Sur des fleurs que l'amour effeuillait pour me plaire.
Heureuse et paresseuse un peu, je m'étirais;
Je murmurai le nom qui m'était cher: Thésée!
Et, par ruse gardant mes paupières fermées,
J'espérais qu'un baiser de toi les ouvrirait.
Mais tu n'es pas venu; je t'appelai, plaintive,
Et te cherchai autour de moi d'un air boudeur :
Je vis la plage vide et ta nef fugitive
Qui déjà n'était plus au loin qu'une blancheur!

Après, je ne sais plus ; j'ai insulté les vagues
Dont la sérénité t'emportait ; j'ai craché
Vers la mer ; j'ai pleuré ; je fus la loque vague
Que le vent promenait de rocher en rocher.
Echevelée, errante, hurlante et délirante
Je passais ; je tordais des bras fous vers les cieux
Et mes mains que crispait ma rage véhémente
Se dressaient vain reproche au sourire des dieux ;
Je blasphémais et je criais des mots farouches,
Du fond de mon instinct obscurément surgis,
Des mots dont tes marins peut-être eussent rougi
Et qui montaient pourtant sans peine vers ma bouche.
Déchirant sur les rocs ma tunique en lambeaux
Et déchirant mon sein de mes mains éperdues,
J'allais, jusqu'au moment où sur le sable chaud
Je tombai de fatigue et de colère, nue.

C'est là qu'il m'a trouvée ; il était calme et blond,
Inclinant sa puissance auprès de ma faiblesse ;
Une joie émanait de toute sa jeunesse ;
Je ne sais quoi de clair, de robuste et de bon
Faisait autour de lui mouvoir de la lumière ;
Et son corps d'ambre pâle était un peu doré.
Je sentis dans mon cœur une paix singulière
Circuler comme un sang plus pur et je pleurai !

Alors il me parla, avec des mots de frère,
Tendrement, comme on berce une peine d'enfant ;
Sa voix me caressait comme une main légère
Dont je sentais sur moi glisser le frôlement.
J'avais fermé les yeux pour l'écouter, perdue
Dans un bien-être étrange et jamais ressenti ;
J'avais tout oublié du passé, ta venue
Hautaine chez mon père et le meurtre hardi
De mon frère cabré et beuglant d'épouvante,
Ma faite, mon amour, mon bonheur effondré,

Tout s'était aboli dans la douceur présente,
Et je ne savais plus pourquoi j'avais pleuré.
Rien ne vivait en moi que la béatitude
D'être une chose infime et faible qui sentait
Cependant que sur elle, avec sollicitude,
Un dieu, plus tendrement qu'un homme, se penchait.

Nous nous sommes aimés et j'ai compris, Thésée,
Pourquoi, malgré l'horreur d'être seule, laissée
Parmi l'hostilité déserte des rochers
Un instinct cependant, plus fort que ma démence
Et que tout mon désir, m'empêcha de chercher
La mort que j'appelais du fond de ma souffrance :
C'est qu'avec ma douleur le destin préparait
La future splendeur des voluptés fleuries,
C'est qu'une vie en moi devait être assouvie
Qui s'éveillait à peine et qu'encor j'ignorais,
C'est que seul le fruit mûr doit tomber de la branche
Et que je mûrissais pour d'augustes revanches.

Le soleil un peu las commence à se pencher
Vers le glauque miroir de la mer qui l'attire ;
Son effort lutte encor, mais sa bouche désire
Le baiser du reflet que l'onde fait bouger.
Lorsqu'il sera tombé, masse sanglante et nue,
Dans le mystère à peine entr'aperçu des flots,
Je sais que l'heure aussi pour moi sera venue
D'aller vers l'inconnu des pays infernaux.

Je vais mourir, Thésée, et c'est une âme heureuse
Qu'Hermès crépusculaire emportera ce soir
Vers les chemins légers des rives ténébreuses
Et des lieux sans retour, sans cris et sans espoirs.
Je meurs et je n'ai point de regret de la vie,
Car tout ce qu'elle peut donner, je l'ai reçu
Et mon corps éclatant fut entre tous élu

Fleur d'amour au soleil splendide épanouie.
J'ai mis dans mes cheveux des pampres rutilants;
Rythmant l'hymne joyeux de la vigne sacrée,
J'ai dansé, conduisant la fureur inspirée
De la troupe divine et des prêtres hurlants.
Mes lèvres de bacchante ont connu la caresse
Du dieu, souillé encor des raisins écrasés,
Et mon corps s'est pâmé de cette double ivresse,
L'ivresse de la joie et celle du baiser.
Aussi je n'ai plus rien à désirer; contente,
J'emporte chez Hadès un si riche bonheur
Que le rayonnement de sa seule splendeur
Remplira de clarté les Ténèbres dolentes.

Mais l'heure de la mort est celle où comparaît
Devant le jugement de l'âme enfin calmée
Le passé qui ramène, images alternées,
Les troubles jours d'angoisse avec les jours de paix,
Et, sachant ce qui fut et ce qui devait être,
Ayant compris le sens de ma vie et pourquoi
Avant de m'exalter entre les bras du Maître
Il m'a fallu, héros trompeur, aller vers toi,
Je pense à nos amours humaines sans colère
Et c'est avec tendresse et douceur que je veux
T'envoyer, par delà la mer crépusculaire,
Ce soir, ce dernier soir, un fraternel adieu.

Adieu; j'étais la vierge inquiète et timide
Attendant le héros charmant qui m'aimerait.
Et tu vins, prince blond et malheureux, portrait
De celui qui passait dans mon rêve candide,
Je fus émue, et toi, tu te montras câlin;
Je t'admirai d'être si jeune et d'être brave
Et, comme tu parlais d'amour d'une voix grave,
Je mis ma main un peu tremblante dans ta main.
Je t'ai suivi, malgré mon père et mes scrupules,
Et je t'ai, ravisseur aux yeux clairs, naïvement,

Donné mon corps intact et mon âme crédule;
Mais je ne fus jamais dans tes bras qu'une enfant.

Si tu m'avais menée avec toi dans Athènes,
Mère de tes enfants, dans ton vaste palais,
J'aurais été l'épouse exemplaire et sereine
Qui vit sans souvenirs et vieillit sans regrets.
Mais, malgré ton serment royal, tu m'as laissée,
Vibrante et prête enfin à connaître l'amour.
Et ce jour qui devait être maudit, Thésée,
Je l'honore lui seul parmi mes autres jours.
Tu préparas le feu d'où jaillirent des flammes
Si hautes qu'en mourant je te dis : Vis heureux,
Plein de jours et d'honneurs, car tu m'as faite femme
Pour l'étreinte éperdue et sauvage d'un dieu.

AMI CHANTRE.

LES TENDANCES DE LA POÉSIE CONTEMPORAINE

—

Faisant fi de mes goûts, de mes désirs et de mes aspirations, je voudrais tenter aujourd'hui, avec toute l'objectivité possible, de tâter le pouls à notre époque, et d'en dégager la tendance maîtresse. Si je choisis à cet effet d'étudier la poésie, c'est que ce genre est de tous le plus spontané et partant le plus représentatif; mieux que tout autre il exprime l'âme profonde d'un temps. Le XVIII^e^ siècle, rationaliste, ne se mire-t-il pas au miroir de sa poésie sans lyrisme, parfois élégante et trop souvent galante, spirituelle et superficielle? En outre, la poésie est, de tous les modes d'expression artistique, celui qui est le plus dégagé de toutes considérations industrielles et commerciales. Sachant que la vente des vers est restreinte, que la gloire qu'on en peut tirer est précaire, les poètes sacrifient assez peu au public, leur effort répond à quelque nécessité intérieure, et presque tous sont sincères.

On a coutume, pour une pareille étude, de rechercher dans l'histoire du genre quelques points d'appui ou quelques points de comparaison. Cette méthode m'apparaît illusoire; à tout prendre, l'histoire c'est l'ensemble des faits du passé, pris en bloc, mais nous ne connaissons pas tout le passé; nous nous arrêtons à certains groupes de faits, qui sont à notre sens les plus saillants, nous les interprétons selon *notre* vérité, et nous créons des liens rationnels pour les unir les uns les autres.

Finalement nous nous trouvons en face d'un édifice par nous construit, en vue de certaines fins, et qui ne tire sa valeur démonstrative que de l'habileté logique que nous avons pu dépenser. Par l'histoire nous pouvons nous enrichir infiniment, nous solidariser plus étroitement avec l'humanité, mais nous n'avons aucun droit valable d'en tirer des enseignements ou des directions absolus. De plus, la méthode historique asservissant les œuvres à une étroite causalité, recherchant partout des identités ou des similitudes qui permettent une filiation,

en arrive à enlever à ces œuvres tout caractère d'originalité. Ce qui importe, ce ne sont pas tant les ressemblances que les dissemblances. La valeur d'une œuvre dépend moins des traditions dont elle est issue que de la puissance créatrice et de la valeur humaine de l'individu qui l'a conçue.

Je voudrais tenter de rechercher les caractéristiques du mouvement de ce temps, sans insister sur des sources possibles. Il est plus facile de se retourner vers le passé, ou de tendre tout son espoir vers l'avenir, que d'aimer le présent. C'est pourtant la plus belle et la plus forte des disciplines, que savoir s'imposer, sans aveuglement et sans renoncer à toute perfectibilité, un amour éclairé des choses présentes.

§

Le problème qui se propose à nous est infiniment complexe et ce n'est pas sans difficultés que l'on pourra parvenir à trouver une unité quelconque dans les réseaux multiformes des œuvres individuelles. La question se présente sous un double aspect, il faut envisager *la forme* d'une part et le *fond* d'autre part ; un problème d'esthétique et un problème philosophique, si l'on peut dire. Dans la poésie tout mouvement important et qui s'est résolu par un renouvellement du genre, a entraîné des modifications profondes de la forme. La technique du vers, la construction du poème et de la strophe ont subi des transformations considérables à chaque révolution poétique. Les changements éprouvés par le langage poétique et les modes d'expression sont significatifs et résument sous une forme tangible les étapes du genre. Toute révolution dans la poésie peut sembler, si l'on se contente d'un examen superficiel, avoir consisté uniquement dans un renouvellement des procédés techniques. Il ne faut pourtant pas perdre de vue que ces bouleversements de l'esthétique correspondent toujours à des changements dans la manière de sentir et de comprendre les choses. Lorsque les poètes s'en vont à la recherche de formes nouvelles, c'est qu'ils s'efforcent d'exprimer des sentiments et des idées qui ne trouvent point place dans les formes anciennes. C'est faire trop bon marché de leur sincérité que d'imaginer que seul un besoin de se distinguer à tout prix les incite à bouleverser la technique adoptée par leurs aînés ; s'ils recherchent une originalité dans la forme,

c'est qu'ils veulent exprimer des choses vraiment neuves, ou qui leur semblent telles.

A l'heure actuelle nous trouvons dans notre poésie des exemples de toutes les formes depuis le vers classique jusqu'au vers libre en passant par toute la gamme des licences imaginables. Les uns s'attachent aux traditions, les autres s'en séparant violemment, instaurent une technique très personnelle qui leur est nécessaire pour rendre leurs inspirations. On peut appeler l'extrême droite des littérateurs actuels : les classiques, et l'extrême gauche: les modernistes, sans perdre de vue qu'entre ces deux groupes s'échelonnent toutes les nuances possibles. Cette lutte de deux principes exclusifs, de deux écoles, n'implique-t-elle pas une contradiction et ne serait-on pas en droit d'imaginer qu'il y a deux courants contraires qui luttent l'un contre l'autre, avec la volonté de s'exclure l'un l'autre? Il n'y aurait, dans ce cas, aucune unité dans les tendances actuelles de la poésie. Je ne pense pas qu'il en soit réellement ainsi.

Il y a dans le courant d'un fleuve des remous et des tourbillons d'autant plus violents que ce courant est plus fort : il n'en est pas moins vrai que toutes les eaux sont entraînées, suivant les pentes, vers la mer. Il en est de même en littérature et quels que soient les remous et les tourbillons qui semblent résister contre le courant qui emporte tout, la poésie dans son ensemble poursuit bien sa course dans une direction visible.

A une inspiration nouvelle, proclament les *modernistes*, il faut une forme nouvelle; nous ne saurions exprimer ce que nous sentons et ce que nous pensons au moyen du vieil alexandrin ou des autres vers à coupe régulière. Pour rendre les aspects et les aspirations du monde contemporain, on ne peut point se contenter d'une versification désuète et archiusée; les poètes de la période symboliste ont inventé le vers-libre ; voici donc la forme esthétique nouvelle. A cela les *classiques* répondent : Vous faites foin des traditions; vous ne pouvez pourtant nier qu'il y ait dans la poésie française un fond infiniment riche d'humanité, et que, parmi les œuvres de nos devanciers, nous ne découvrions avec respect et joie d'éternels chefs-d'œuvre ; s'ils ont pu exprimer toute leur pensée et tous leurs sentiments dans la forme esthétique qu'ils ont créée et perfectionnée au cours des siècles, nous devons

pouvoir y exprimer tous les nôtres, et si nous n'y parvenons pas, c'est que nous y sommes inhabiles. Prenons-nous en donc à nous-mêmes et non aux formes éprouvées qui nous furent léguées.

Ce débat est d'une haute importance au temps présent, et nous propose un problème extrêmement difficile. Les arguments que l'on s'oppose de part et d'autre ne manquent ni de valeur ni de subtilité, et je ne saurais tous les examiner ici. Quoi que l'on veuille dire, les questions de forme ne sont pas à négliger. Le mouvement romantique et le renouvellement de la poésie lyrique qu'il suscita réside tout entier dans la création et l'application d'une forme nouvelle à un fond nouveau. Le symbolisme, où l'on a voulu voir une métaphysique originale, n'est que le prolongement du mouvement romantique et l'aboutissement, logique usqu'à l'outrance, des principes esthétiques du romantisme. Les écoles romantique, parnassienne et symboliste procèdent de la même esthétique et de la même métaphysique. Le romantisme mourant inaugure à la suite de Hugo le lyrisme populaire d'un Eugène Manuel et d'un François Coppée, pauvre poésie sans doute ; à la suite de Hugo et de Vigny, Leconte de Lisle et son école tentent de refaire, avec le luxe verbal de l'un et le pessimisme hautain de l'autre, les grandes fresques historiques qui racontent l'épopée de l'humanité. Le symbole apparaît chez Vigny clair et concret ; on le retrouvera tel à maintes reprises chez Leconte de Lisle et chez Baudelaire, et par la suite il devient plus obscur, plus enveloppé, plus abstrait chez nos modernes symbolistes. La vertigineuse virtuosité verbale de Hugo mène aux théories de l'art pour l'art, aux œuvres de Théophile Gautier et de Théodore de Banville et aux admirables poèmes de Baudelaire d'une si chantante musique. Dans toutes ces tentatives on entend, comme un murmure de source sous la glace, sourdre l'idéal de la métaphysique du romantique. Subjectivisme anarchique et révolte d'abord, puis pessimisme des vaincus, des troublés qui désertent un monde mauvais, une objectivité ennemie dont ils avaient eu à souffrir, et enfin refuge dans les seules joies de l'art pur, mépris de la terre, mysticisme de la forme, religion des initiés de la seule Beauté, apparition du mysthe Mallarmé.

Il y aurait une étude très intéressante à faire du mouvement

romantique, en ne perdant pas de vue qu'il aboutit jusqu'au seuil de la poésie contemporaine et que, même parmi les plus jeunes, tout n'est pas disparu de ce passé.

La mort du romantisme n'a sonné que lorsqu'est apparue une métaphysique nouvelle, encore inexprimée, mais déjà agissante et fortement sentie. A la métaphysique du désenchantement a succédé, si je puis dire, la métaphysique de l'enchantement ; les poètes sont enfin revenus vers la vie, avec amour, avec enthousiasme. Et c'est là que réside l'originalité propre de la poésie contemporaine, dont on peut penser qu'elle n'a pas donné ses plus beaux fruits, mais que ses balbutiements sont pleins de promesses. Nous y reviendrons tout à l'heure ; pour l'instant, il faut que nous envisagions encore la question esthétique.

Y a-t-il en esthétique des principes éternels? Ainsi posée la question est insoluble; pour juger du point de vue de l'absolu, il faudrait connaître cet absolu, et point n'est suffisant que nous prétendions avoir cette connaissance ; nous rentrons alors dans le domaine de la croyance. Ce qui fait que les adversaires en présence sont irréconciliables, c'est qu'il n'y a pas de discussion possible sur le terrain de la foi. Il y a des principes éternels, disent les *classiques*, et nous sommes à même de les découvrir dans les chefs-d'œuvre de notre poésie. Il y a des principes éternels, répondent certains *modernistes*, nous en convenons, mais ils ne sont point encore découverts, toutes les œuvres précédentes sont des étapes vers cet *absolu esthétique*, nous continuons l'évolution pour nous en approcher. Si nous quittons le domaine de l'absolu pour rentrer dans celui du relatif, qui est le seul réel, le problème change un peu de face. Que chaque poète porte en lui un idéal de perfection vers lequel il tende, rien de meilleur ni de plus certain, mais cet idéal est tout individuel et la poésie prétend à l'universalité ; elle est, au premier chef, humaine et répond à des besoins humains. Tout penseur, comme tout artiste, a eu de ces heures d'inspiration où il se sentait comme inondé de lumière, en possession de la Beauté ou de la Vérité. Mais l'égoïsme le plus étroit ne saurait se contenter d'être, il veut s'affirmer, dès lors il faut qu'il lutte pour rendre communicable sa Beauté ou sa Vérité. C'est dans cette affirmation de puissance que l'individualisme est créateur. Le solipsisme n'a pas de sens ; l'individu fort,

l'artiste, le poète sont avant tout des créateurs qui s'efforcent d'étendre leur action sur le monde. Une œuvre n'a d'existence qu'en tant qu'elle est communicable, ce qui ne veut pas dire que la plus aisément communicable soit la meilleure ou la plus riche. Pour qu'elle agisse, il faut qu'une œuvre puisse être sentie ou comprise, qu'elle ait donc cette qualité d'être sensible (1) ou intelligible.

Ainsi donc, l'œuvre d'art n'est pas d'intuition pure, elle n'existe qu'à condition de reconnaître une dépendance. La poésie est obligée de se réaliser dans une langue, qui soit compréhensible à certaines catégories d'hommes ; son intelligibilité est à ce prix. Mais ce n'est encore là qu'une nécessité qui n'a rien d'esthétique. Le poète vise à créer dans l'âme de ceux qui le lisent ou qui l'entendent une émotion artistique et cette émotion ne peut naître que moyennant une adaptation à certaines règles, je dirais presque à certains rites, auxquels est liée chez les auditeurs ou les lecteurs la notion de beauté. L'esthétique doit donc tenir compte qu'en dehors de l'intuition primordiale qui lui donne naissance l'œuvre d'art pour être belle doit répondre à certains caractères rationnels et par conséquent extérieurs à la personnalité du créateur. Il y a là une sorte de contrat tacite et d'une absolue nécessité, qui s'est établi entre les hommes pour que leur existence sociale et solidaire fût possible. On a enfermé le monde sensible dans les réseaux d'un principe commun : le rationnel. C'est la raison qui a façonné le monde extérieur selon les nécessités humaines, et dès lors, pour qu'une chose soit communicable, pour qu'elle prenne une valeur, il est nécessaire qu'elle soit, dans une certaine mesure, rationnelle.

Je n'insisterai pas davantage sur ces principes, mais il était nécessaire de les indiquer pour pouvoir faire une étude valable des formes poétiques.

Le vers français s'est constitué au cours d'une longue évolution; selon leur génie personnel les poètes l'ont réformé, modifié, assoupli, rendu plus apte à enregistrer leurs intuitions créatrices; néanmoins ils ont dû rester dans les limites de certaines normes. Ce qui distingue les vers de la prose, au point de vue théorique, ce sont certaines lois rythmiques et musicales, un certain ordre établi auquel doivent se plier les

(1) Au sens philosophique du mot.

phrases et les mots. La tradition bénéficie de ce fait qu'elle est le livre d'or sur lequel sont inscrites les œuvres particulièrement représentatives qui ont procuré au cours des temps des satisfactions esthétiques à ceux qui les ont lues. Il y a là sans doute une longue habitude, mais aussi une nécessité humaine; et les lois rigoureuses auxquelles se sont pliés les poètes répondaient à quelque chose de réel, de constitutif de la nature humaine. La raison a établi des règles, elle en établira d'autres, car rien n'est immuable; mais aucun principe esthétique n'est possible qui ne soit pas de quelque façon rationnel. *Les classiques* voudraient que l'on s'en tienne à des règles une fois pour toutes établies et justifiées par d'admirables chefs-d'œuvre. La lecture de ces chefs-d'œuvre nous invite malgré nous à accepter les règles qui les régissent comme vraies absolument ; et cependant l'histoire du monde est là pour nous montrer qu'elles ne sont pas absolues. Tous les poètes de génie ont imprimé des modifications aux formes précédemment reçues et à chaque fois des voix se sont élevées pour protester contre un crime de lèse-majesté commis contre les principes sacrés de l'art.

L'évolution n'en a pas moins continué, et cependant n'est-il pas vrai qu'au travers de toute la poésie française nous retrouvons toujours, en ce qui concerne la forme, certains éléments qui n'ont pas varié.

Dans la production lyrique de ces vingt dernières années, nous avons vu apparaître le vers libre, qui ne peut pas toujours être regardé comme une transformation du vers, puisque, dans certains cas, chez les plus révolutionnaires de nos poètes, ni le rythme, ni la mesure, ni la rime auxquels nous sommes accoutumés ne jouent aucun rôle.

Chez des poètes comme Henri de Régnier ou Verhaeren, le vers libre garde un rythme connu, les mètres pairs ou impairs qui s'enchevêtrent conservent une coupe binaire ou ternaire qui nous est familière, et la rime n'est presque jamais absente. Ces poètes, du reste, comme plusieurs de leurs contemporains, portaient si sûrement en eux l'héritage des règles de l'esthétique ancienne qu'ils y sont revenus. Sans doute le vers s'est « alibré », les anciennes lois de fer se sont assouplies, la rime s'est appauvrie jusqu'à l'assonance et de tout cela est résulté une musique nouvelle et pénétrante, moins rythmée, moins

plastique, mais si souple, si enveloppante, si propre à épouser toutes les formes du monde et de la vie.

Les jeunes n'ont cependant pas cru devoir se contenter de ces réformes, ils voulaient davantage, et ont poussé jusqu'à l'absurde, je le crains, les principes qui ont présidé à la formation du vers nouveau.

Dans une conférence récente sur le vers libre, M. Gustave Kahn disait ceci : « ... Ce qu'il y a de plus essentiel dans le vers libre, *c'est sa liberté*. C'en est le principe même. Chacun doit trouver en lui-même sa forme rythmique (1). » Voilà qui est fort bel et bon, mais encore !... La liberté n'est qu'une négation, on ne fonde rien sur elle ; elle peut permettre de détruire pour reconstruire ensuite, elle n'est pas la reconstruction. On peut prendre des libertés vis-à-vis de certaines choses, on ne peut pas prendre la liberté. Toute liberté a ses limites, et l'esthétique n'est en somme que l'explication, la codification des limites. Pas plus que je ne suis libre, de faire une statue sans matière, je ne suis libre de faire des vers sans mots. Voici déjà une restriction nécessaire à ma liberté. Pour que je puisse être vraiment libre, il faudrait que rien n'existât ; les choses, les lois, les règles sont des limitations de ma liberté. Ce n'est pas ainsi qu'il faut interpréter la chose, je le sais ; *il faut trouver en soi sa forme rythmique ;* trouver en soi la forme adéquate à l'intuition. Mais cette forme est purement subjective, elle ne répond à aucune nécessité extérieure ; elle ne correspond à rien de rationnel ; par conséquent, elle n'a pas d'existence esthétique. Si j'invente un rythme qui ne soit perceptible que pour moi seul, je n'ai pas fait une création artistique au sens humain du mot ; si d'autre part on m'objecte que le rythme du vers libre répond bien vraiment à quelque chose d'extérieur, qu'il obéit à certaines lois (2), je demanderai que l'on formule ses lois, mais que devient alors la liberté ! La poésie, dit encore M. Kahn, doit chanter sous peine de n'être point poétique ; auriez-vous oublié, monsieur Kahn, que le chant aussi, que la musique aussi à ses lois ? Si les lois du rythme ou de la rime vous gênent, Messieurs les vers-libristes, que ne faites

(1) Cf. *Vers et Prose*, tome XXVIII, p. 49.

(2) Louis Dumur avait bien compris la nécessité de certains principes rationnels lorsqu'il proposait une technique nouvelle au vers français, fondée sur l'accent tonique.

vous de la prose? Quant à moi, je sais trouver chez Bossuet, chez Chateaubriand, ou chez Michelet, pour ne citer que ceux-là, une prose ailée, où chantent souvent de beaux alexandrins, et d'un lyrisme plus haut que maints poèmes en vers libres. Et je songe aussi à cette phrase incomparable de Barrès : « Le paysage de Tolède et la rive du Tage sont parmi les choses les plus tristes du monde. » Il y a là le nombre et la mesure, et toute une harmonie secrète et pénétrante. Mais je ne veux rien condamner, je ne sens pas le vers libre, ni ne le comprends; je donne ici brièvement les raisons pour lesquelles je le crois condamné à disparaître, tel qu'il nous est présenté aujourd'hui. Il faut une discipline pour pouvoir exister, même en esthétique. Pour l'instant je me contente de regretter que quelques-uns, parmi les mieux doués des jeunes poètes contemporains, s'acharnent à sacrifier à un fantôme décevant.

La question de la forme n'en pose pas moins des problèmes importants, bien qu'il ne suffise pas de considérations techniques et esthétiques pour conclure à l'existence d'antinomies irréductibles dans le sens profond, dans la tendance générale de la poésie. Il serait intéressant d'étudier ce fait que la formule de Chénier : « *Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques* » semble souvent en contradiction avec ce qui se passe réellement; et que ceux-là qui veulent exprimer des « pensers nouveaux » soient précisément ceux qui s'efforcent de modifier profondément la forme poétique. La stérilité du classicisme apparaît, en ce que les moins originaux assurément et souvent les moins intéressants de nos poètes se contentent de sacrifier aux lois traditionnelles, tandis que les chercheurs, ceux qui se sentent une inspiration plus contemporaine et qui ont des choses nouvelles— ou qu'ils considèrent comme telles— à exprimer, s'attachent à faire triompher des révolutions dans la technique du vers. Il est vrai que chez la plupart de ceux qui ont déjà une œuvre considérable et dont on peut suivre l'évolution, il y a un retour vers les formes admises et vers les rythmes réguliers, une acceptation, plus ou moins complète, du système esthétique ancien.

De toutes ces fluctuations la poésie ressort agrandie et magnifiée, plus libre et pourtant attachée à ces lois rigoureuses qui lui confèrent un caractère artistique. De toutes les tenta-

tives il reste quelque chose lorsqu'elles se sont enfin disciplinées ; le vocabulaire demeure enrichi, les rythmes sont assouplis, et il semble que, revenu aux règles classiques, le vers rend cependant une sonorité nouvelle, plus originale et plus adéquate aux pensers et aux sentiments nouveaux qui s'y viennent exprimer.

Ainsi, au travers des mille vicissitudes, des révolutions et des tentatives successives, l'esthétique se trouve évoluer tout en conservant ce « quelque chose » d'éternel qui est la Loi de la beauté humaine. Les antinomies formelles sont donc de pures apparences, c'est derrière elles qu'il faut chercher l'essence de la poésie. Et l'on en vient à considérer que le *classicisme* le plus intransigeant et le *modernisme* le plus hardi sont deux forces en présence, l'une conservative et l'autre créatrice, deux forces nécessaires, l'une d'élan, l'autre de résistance, dont l'opposition se résoud dans une loi harmonieuse qui règle les transformations de l'esthétique.

§

Ainsi donc les idées, je dirai mieux, les intuitions profondes qui régissent la poésie sont indépendantes de la forme que cette poésie peut revêtir. Il est cependant logique, — et cela correspond à la réalité des faits, — que les poèmes les plus classiques soient les moins significatifs quant aux directions nouvelles. Le conservatisme formel implique un certain conservatisme dans les idées, et pour se plier aux cadres établis, le poète est amené à donner une tournure classique à son inspiration, il la dirige par sa raison dans une voie convenue. Si le poète a du génie, cette contrainte n'est pas pour lui nuire, les œuvres d'art les plus parfaitement belles supposent une discipline, non seulement acceptée, mais en quelque sorte assimilée. Pour ceux qui n'ont que du talent, et ce sont là les plus nombreux, l'acceptation de la discipline normale favorise la naissance d'une illusion ; on leur attribue facilement plus de valeur qu'ils n'en ont, ils sont bénéficiaires de la tradition. Leur œuvre n'est trop souvent belle que d'une beauté empruntée ; chez eux la forme fait passer le fond. D'autre part, on crie trop vite au génie lorsqu'un poète, se livrant tout entier à ses fantaisies les plus hasardeuses, semble vouloir créer une forme entièrement nouvelle pour rendre une pensée et des

sentiments qu'il veut faire croire d'une originalité telle que rien de ce qui a existé jusqu'alors ne la puisse rendre sensible.

On devrait pouvoir dire de tout poète vraiment grand ce que M. Gustave Lanson dit de Vigny « ... que la pensée soit haute, le sentiment puissant, l'expression s'enlève, acquiert une plénitude, une beauté incomparable ». Néanmoins ce n'est qu'après mille efforts, après des élans multiples et des chutes, des outrances folles et de vaines timidités que se constitue la matière nouvelle que pourra utiliser le poète de génie, qui lui conférera un caractère de perfection.

Je n'aurai pas l'outrecuidance de décider si nous avons des poètes de génie, ni de distribuer aux uns ou aux autres des prix de vertu ou des brevets de capacité. Je voudrais rechercher, en examinant les œuvres de quelques poètes contemporains, s'il est des traits communs dans leur inspiration, si leurs œuvres recèlent une tendance qui soit caractéristique et qui définisse une direction particulière à notre époque. J'ai choisi parmi la multitude des poètes ceux qui sont les plus notoirement connus et ceux d'entre les plus jeunes dont je connais le mieux les œuvres.

Parmi les traits distinctifs de la poésie de ce temps, il en est de négatifs qui sont d'une haute importance. Il n'est pas inutile, pour caractériser l'œuvre des poètes contemporains dans ses grandes lignes, de savoir ce qu'elle n'est pas, et ce qu'elle semble avoir volontairement ou inconsciemment négligé. Ce qui m'apparaît comme étant le plus significatif, c'est l'absence totale de l'histoire dans la poésie d'aujourd'hui. On ne trouve plus ni ces grandes fresques historiques, ni ces perpétuelles allusions à des faits de l'histoire que l'on trouve par exemple chez les romantiques ou chez les parnassiens. Tandis que les travaux historiques se multiplient, la poésie se dégage de leur influence; elle n'en veut tenir compte ni dans son fond, ni dans les cadres qu'elle imagine pour atteindre à un maximum d'expression. En liaison avec ce fait, on peut constater la disparition de la poésie narrative (1) et didactique (2); on ne trouve chez nos poètes ni le goût des récits dramatiques, ni la volonté d'enseigner quelque chose. D'autre part, l'art pour

(1) Si fréquente chez les romantiques et les parnassiens.
(2) Comme celle de Sully-Prudhomme, par exemple.

l'art, qui fut le culte de la forme pour la forme, l'amour de la virtuosité (1), a presque complètement disparu, et seuls quelques disciples attardés de Mallarmé, ce poète musicien, cherchent à tirer de l'assemblage étrange des mots des effets pour leur poésie. Enfin le pessimisme métaphysique a dû lui aussi disparaître; les générations montantes ne sont plus pessimistes (2). Ainsi la poésie est exclusivement lyrique, je veux dire qu'elle est un chant, profond et pathétique, qui n'a d'autre qualité que d'être un élan de tous les sentiments et de toutes les pensées, qui s'exaltent au spectacle de la vie. On ne peut point dégager de grandes idées de la poésie contemporaine, mais un principe directeur : le retour à la vie pour la vie, aux formes contemporaines de la vie; un intérêt puissant pour toutes les choses quotidiennes. C'est la vie avec ses tristesses et ses joies, la vie avec l'amour, l'exaltation de tous les sentiments vivants, le goût du présent et le courage, qui caractérisent maintenant la poésie. Le manque « d'historisme » s'explique par cette acceptation passionnée du présent. Plus que les souvenirs ou les regrets du passé, plus que les songes tendus vers l'avenir, c'est la journée d'aujourd'hui, vibrante et multiple, qui suscite les chants du poète. Il y a une belle sagesse et une promesse dans cette entente du *carpe diem*. L'individu s'exalte en se sentant solidaire du monde, il se grandit en participant à la vie universelle, il comprend tout pour tout aimer, et c'est pour être plus homme, plus vraiment vivant qu'il accepte même les souffrances et les tristesses.

Voici Mme de Noailles qui s'écrie :

Vivre, chanter la gloire et le plaisir de vivre ! (*Les Eblouissements.*)

. . . . . .

Vivre, avoir les rayons du soleil sur la face...(*Le Cœur innombrable.*)

Son souhait le plus ardent, elle l'exprime ainsi :

Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature. (*L'Ombre des Jours.*)

Elle résume sa philosophie dans ces vers :

Retenez du savoir ce qu'il faut au bonheur ;
On est assez profond pour le jour où l'on meurt.

(1) Chez Théophile Gautier et Banville, par exemple.
(2) Comme le furent Vigny et Laforgue, d'un pessimisme absolu. Ce dernier a des cris douloureux qui font songer aux doutes poignants de Pascal.

Vivez, ayez l'amour, la colère et l'envie;
Pauvres êtres vivants, il n'est rien que la vie. (*Le Cœur innombrable.*)

Voici Henri de Régnier qui chante aussi

Le tourbillonnement des forces de la vie. (*Le Vase.*)

Il s'élève à un panthéisme vivant :

Aucun de vous n'a donc vu
Que mes mains tremblaient de tendresse,
Que tout le grand songe terrestre
Vivait en moi pour vivre en eux,
Que je gravais aux métaux pieux
Mes dieux,
Et qu'ils étaient le visage vivant
De ce que nous avons senti des roses,
De l'eau, du vent,
De la forêt et de la mer,
De toutes choses
En notre chair
Et qu'il soit nous divinement.

(*Les Médailles d'argile.*)
(Liminaire.)

C'est encore cet amour de la vie qu'exprime *le Satyre ivre et triste :*

Je redemande le mensonge d'être encore
Celui-là qui sentait avec l'avril éclos
Le retour de la sève en ses membres nouveaux.

Et ce goût de vivre est si fort que lorsque le poète s'attriste et se met à songer en s'effrayant de sa passion pour les choses fugitives, il demande que quelque chose en reste qui soit éternel :

..... mon désir avide et misérable
Que tout ne soit pas vain dans le temps éternel.

Au travers de toute son œuvre on voit paraître comme un éternel symbole la

Fête mystérieuse et sainte de la Vie.

Cet élan moderne, nul ne l'a exprimé avec plus d'intensité et de violence que ce grand vivant qui a nom Emile Verhaeren, prêtre de l'effort, chantre de la vie contemporaine.

Et qu'importe souffrir, si c'est pour s'exalter!
(*La Louange du corps humain.*)

Ainsi s'affirme une conception tragique :

Tuer pour rajeunir et pour créer,
Ou pour tomber et pour mourir, qu'importe !
En attendant la vie ample se satisfait
D'être une joie humaine effrénée et féconde.
Les droits et les devoirs ? Rêves divers que fait,
Devant chaque espoir neuf, la jeunesse du monde.
(*Villes tentaculaires.*)

Ce qui attire plus que tout le poète, ce sont les villes, expression la plus saisissante du monde moderne, les *villes tentaculaires* qui attirent vers elles, pour la mêlée humaine, les *campagnes hallucinées*.

En ces villes, soudain terrifiée
De fête rouge et de nocturne effroi,
Pour te grandir et te magnifier,
Mon âme, enferme-toi.
(*Les Visages de la Vie.*)

Rien n'est indifférent à l'homme dans le spectacle du monde, et son amour, qui se saisit de tout, lui confère une grandeur puissante :

Il faut admirer tout pour s'exalter soi-même
Et se dresser plus haut que ceux qui ont vécu.
(*Multiple Splendeur.*)

C'est une philosophie de la joie qui surgit enfin :

O ces larges beaux jours dont les matins flamboient !
La terre ardente et fière est plus superbe encore
Et la vie éveillée est d'un parfum si fort
Que tout le cœur s'élance et bondit vers la joie.
. . . . . .
Ma vie infiniment en vous tous se prolonge,
Je forme et je deviens tout ce qui fut mon songe.
. . . . . .
Homme, ne te plains pas même en des temps mauvais.
Quel que soit le malheur qui te prenne pour proie,
Dis-toi qu'un jour, en un suprême instant,
Tu as goûté quand même, à cœur battant,
La douce et formidable joie
Et que ton âme hallucinant tes yeux
Jusqu'à mêler ton être aux forces unanimes,
Pendant ce jour unique et cette heure sublime,
T'a fait semblable aux dieux.
(*Multiple Splendeur.*)

Cet amour de la vie est bien caractéristique de la poésie contemporaine ; il n'est presque pas de poètes qui ne l'ait proclamé :

Retourne-toi, étreins la belle vie,
Immortalise en elle ta seule heure...
....Et chante dans la clarté de son sourire...

nous dit Vielé-Griffin dans *la Clarté de Vie*.

O jeune homme, entends-la, ma parole nouvelle,
C'est elle qui t'anime ! Elle imprime à ton sang
La palpitation de la vie éternelle...

annonce Saint-Georges de Bouhélier dans un livre au titre également significatif : *Les Chants de la vie ardente*.

Georges Duhamel parle volontiers de *Toutes ces choses naturelles et sublimes* et Francis Jammes, poète des campagnes, lorsqu'il nous raconte, par exemple, dans *le Triomphe de la Vie*, l'histoire de Jean de Noarrieu, peut écrire :

Jean de Noarrieu soudain sentit en lui
passer toute la beauté de la vie.

Dans le christianisme même de ses *Géorgiques Chrétiennes*, ce poète garde une faculté précieuse de s'émerveiller sur toutes choses, et c'est d'avoir fait la vie si intéressante et belle qu'il rend grâce à Dieu :

Notre père avant le sommeil et le réveil,
Voici la vie. Vous seul comprenez ce mystère
que j'existe, et qu'encore aujourd'hui le soleil
éclaire tout ce qui se passe sur la terre.

Cette admirable prière des *Clairières dans le ciel* se termine par cette strophe qui en résume la philosophie :

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi faut-il aussi longtemps,
pourquoi faut-il, pour que je puisse vous aimer,
que vous foudroyiez les fleurs de mon printemps ?
Mon fils l'abricot point déjà dans la ramée...

Fernand Benoît nous dit aussi la beauté du présent :

Cymbelin, Cymbelin, le présent seul existe ;
Hier n'est qu'autant qu'il rend notre présent divin.....

et dans son beau poème *le Voyageur*, où il nous montre, dans un vaste symbole, la vaine poursuite de la vérité, il finit par conclure que pour le héros mourant ce qui demeure de consolant, c'est le souvenir de la vie :

.... Son ardeur ne fut éperonnée
qu'à l'orgueil de poursuivre un but insaisissable.
Enfin, le voyageur s'est assis sur le sable,
au coin d'un soir, dans un désert, il songe et pleure.
L'heure où l'on se souvient n'a point convié l'heure
où l'on espère. Il pleure et la nuit tombe,
et l'espoir a fermé sur lui comme une tombe
ses ailes et le soir décline dans son rêve.....
. . . . . .
Il voit la plaine et le mancenilier funèbre
de sa désespérance et la grande ténèbre,
qui le guettait pour l'attirer sous ses ombelles ;
et las d'avoir marché pendant toute sa vie,
le voyageur s'endort dans la vision belle
des mirages domptés et des routes suivies.
(*La Foire aux paysages.*)

Enfin pour limiter les citations sur ce chapitre, je terminerai par ces vers de Guy-Charles Cros, qui sont toute une définition :

Mais toi, pour que tu vives,
il te faut conquérir chaque jour à nouveau
la vie rétive, la vie qui piaffe et qui renacle,
qui ne veut pas être asservie,
dont seul un perpétuel miracle
peut te livrer la crinière sauvage,
— les flancs humides et battants
et les larges naseaux qui fument.
— Toi, il faut que ta vie soit un acte d'amour,
pur de la rouille des regrets,
pur de la rouille des remords,
de bel acier luisant et clair...
Ton cœur, qu'il soit toujours large autant que ton rêve ;
n'épargne le flambeau que les dieux t'ont donné ;
et que le cri sublime jaillisse de ta chair morne,
de ta chair tout entière promise à la douleur,
de ta chair, patiente fiancée de la mort,
comme un diamant, hors de sa gangue, éclate.
(*Les Fêtes Quotidiennes.*)

Les plus intimes des poètes, les plus élégiaques, laissent aussi découvrir dans leurs œuvres une acceptation sereine de la vie, un amour des choses qui sont et qui passent ; la détresse romantique n'a plus de sens pour eux. S'ils sont mélancoliques ou s'ils se laissent bercer au rythme de leur rêve intérieur, leur poésie reste sans âpre é et sans révolte, on y sent une divine ferveur. Verlaine, l'initiateur génial de la poésie

contemporaine, est tout pénétré d'un pareil état d'âme; son œuvre est tout entière faite de sensations quotidiennes et les moindres gestes y sont prétextes à ces « bonnes chansons » si pénétrantes, à ces belles strophes si riches de vie profonde et mystérieuse. Le secret de la simplicité si prenante de Verlaine réside dans la perpétuelle ferveur passionnée dont il sait envelopper les choses les plus ordinaires comme les heures les plus vibrantes.

La poésie élégiaque est, de toutes, celle qui est le moins sujette à des fluctuations, car elle est fondée sur la réalité psychologique des sentiments humains éternels. Si la nature peut changer selon les climats, si le monde extérieur se modifie au cours du temps sous l'influence des travaux des hommes, les sentiments intimes, et je ne veux pas dire par là les sentiments moraux, sont immuablement les mêmes partout. Dans une ode de Sapho, ou dans une idylle de Théocrite, nous retrouvons le même amour qui nous étreint encore le cœur ; ce sont les mêmes cris et les mêmes larmes au travers des mêmes sourires. Les désirs, la jalousie et les regrets ont un accent toujours contemporain. Si nous lisons l'Anthologie, nous pouvons constater que les épigrammes amoureuses reflètent des états d'âme que nous avons connus ou que nous sommes prêts à accueillir; les épigrammes funèbres, par exemple, d'une beauté si sombre, ou les épigrammes votives, témoignent de conceptions qui peuvent n'être plus les nôtres, qui ne sont plus les nôtres, quel que soit notre amour de la Grèce antique, parce que plus de vingt siècles d'histoire nous ont façonné un autre entendement, une autre conscience morale ou religieuse.

Le poète élégiaque subordonne le monde au sentiment qui le domine, et en dehors duquel rien n'a vraiment de valeur. La nature tout entière lui apparaît comme un cadre, et ce n'est qu'animée par les accents de son amour qu'elle affirme sa splendeur, qui n'est apparente qu'en fonction d'un sentiment humain ; elle n'est rien par elle-même.

Qu'il chante l'amour, la mort ou la nature, le lyrisme élégiaque a sa source dans une analyse intérieure, dans un individualisme retourné sur lui-même. Un seul sentiment est là absolu, dominateur, l'amour, et tout s'y subordonne (1) ; la

(1) Ce vers de Lamartine est caractéristique de cet état d'âme
Un seul être nous manque et tout est dépeuplé.

réalité extérieure de la nature et la métaphysique de la mort. Il y a là comme une possession ; le poète, esclave d'un sentiment impérieux, se délivre en cris.

Mais poussée trop loin l'analyse est dissolvante, elle soustrait l'homme à la vie (1) ; pour le poète qui se complaît à en suivre tous les battements, le cœur est une prison dans laquelle s'agite douloureusement l'amour.

Je n'ai vu le monde qu'à peine
J'ai vécu tristesse ou douleur
Toute ma part de vie humaine
Sans pouvoir sortir de mon cœur.
.....
Je n'ai connu que les visages
Et les yeux confidentiels.

Voici l'aveu que nous fait un des élégiaques les plus charmants de ce temps : André Rivoire, et cette expression est très pénétrante et d'une très juste psychologie.

Le romantisme, ou du moins un certain romantisme, celui de Musset surtout et souvent celui de Lamartine, de Hugo et de Vigny, a pris sa source dans un état d'âme analogue, qui conduisait au sentiment de la solitude morale (2). Si l'amour a sa source dans un instinct, sa répercussion dans l'être est telle qu'il en bouleverse la psychologie et qu'en approfondissant son âme il lui révèle son incurable solitude.

Car, pour te glorifier, instinct farouche et vil,
il faut d'abord avoir deviné ton mystère
et que l'amour charnel par un détour subtil
introduit les élus à la vie solitaire.
(GUY-CHARLES CROS.)

Il y a donc dans l'extrême individualisme une limite à l'individualisme qui surgit. Dégagé de l'action, séparé du monde extérieur et des vivants, l'individu, en se retournant sur lui-même, se découvre seul, et, épris d'absolu, il se sent incompris.

Ainsi compris, l'individualisme qui tend à abstraire l'homme de la vie est un stigmate de faiblesse, un signe d'impuissance. Celui qui souffre de sa solitude et pourtant s'y complaît, celui qui n'a plus le courage d'un effort qui l'en fasse sortir,

(1) Voyez, par exemple, Amiel ou Sénancour.
(2) Cf. le beau livre de M. R. Canat : *Du sentiment de la solitude morale*, etc...

celui-là est un éternel blessé, un décadent. Il est remarquable de voir que, dans toute l'histoire, les périodes où fleurit le plus merveilleusement la poésie élégiaque sont précisément des périodes de décadence. Qu'on n'aille pas conclure de là que je veuille condamner un genre poétique et que je ne goûte pas le charme des élégies ; je ne me pose pas en juge, et les valeurs morales sont indépendantes de la valeur artistique. L'élégie comprend du reste de nombreux modes, et si j'ai tenu à en faire voir l'écueil ou l'absolu, si l'on préfère, il n'en reste pas moins qu'elle correspond à l'une des aspirations secrètes les plus émouvantes de la nature humaine. Elle épousera des formes diverses, mais dans son essence elle est de tous les temps et ses chefs-d'œuvre comptent parmi les plus profondément beaux de la poésie. L'amour a toujours été, et restera sans doute le thème principal de la poésie lyrique, parce qu'il est aussi, de tous les phénomènes de la vie consciente le plus poignant et le plus étrange dans sa simplicité coutumière. Il fait naître chez l'homme les aspirations les plus ferventes, et s'il laisse toujours un goût de mélancolie, c'est qu'il reste insatisfait. L'amour, si positivement physique à sa base, ne trouverait sa réalisation que dans un impossible absolu. Il incline l'individu à faire un retour sur lui-même ; le danger est qu'en le dégageant des rythmes de la vie il l'accule à la tristesse infinie de la solitude.

Notre temps est riche en élégiaques ; il en est et il en fut d'admirables, mais ici comme dans toute la production intellectuelle on retrouve la teinte spéciale, la nuance subtile de l'âme contemporaine. La métaphysique du romantisme, son individualisme malade et toujours blessé, a disparu ; la mélancolie a une note plus claire et l'espoir se fait jour dans le rêve des poètes ; l'espoir au lieu de la révolte.

On en trouve la preuve dans certains poèmes de Samain, élégiaque entre tous pourtant :

> O mon âme, sois donc forte et fuis la ngueur;
> L'âme s'englue au miel du rêve et de la flûte.
> La vie est à ce prix : raidis-toi pour la lutte,
> N'attends pas vainement : ton futur t'appartient....
>
> (*Le Chariot d'Or.*)

Je voudrais encore citer ici, en entier s'il n'était trop long, un beau poème qui me semble tout à fait significatif; j'en

extrairai quelques vers qui en donneront le sens général :

Dans le silence aux tiédeurs féminines d'église...
.... Des femmes aux grands airs indolents sont assises
Qu'on dirait d'un pays et d'un temps très lointains,
Des femmes pâles dans des pagnes de satin,
Et ces dames ce sont mes intimes Pensées...
... Or de ces Dames, l'une a nom Mélancolie,
L'autre Amertume, l'autre Espérance-Abolie,
Puis encor Souvenir, Exil, Renoncement,
Volupté, Lassitude et Découragement...
... Mais de l'Occident riche où la lumière sombre
Ce qui s'exhale est triste à l'infini dans l'ombre ;
Et les femmes penchent leur peine sur les fleurs,
Dans l'âme des parfums respirent leurs douleurs
Et sentent dans leur cœur opprimé par la terre
Descendre comme un grand désespoir solitaire...
... Or voici s'élever, là bas, vers la rivière
La sonore chanson des bonnes Lavandières
Qui reviennent, parmi des rires ingénus,
Saines, le baiser frais des eaux à leurs bras nus,
Contentes du labeur utile des Journées
Et soumises dans leur simplesse aux Destinées.
Leur chant robuste verse, en larges accords purs,
Un flot vivant de joie et d'aise aux champs obscurs ;
Et rien qu'en l'entendant, là-bas, les mornes femmes
Sous le satin splendide ont eu froid dans leurs âmes
Et, le cœur traversé du grand frisson humain,
Ont crié vers la vie, en meurtrissant leur sein...
(*Poèmes inachevés.*)

Ce poème est comme une page d'histoire, page capitale où est racontée l'accession de la poésie contemporaine à une inspiration nouvelle : la redécouverte de la vie.

On trouve l'expression de sentiments analogues chez Charles Guérin, qui nous dit :

Ramène donc ton cœur rayonnant à la terre...
(*L'Homme Intérieur.*)

et qui voulant se délivrer de la peine mélancolique qui l'obsède écrit :

Ma peine qui jadis ressemblait à l'hostie
Eblouissante et nue au cœur de l'ostensoir,
Cette peine est vraiment trop obscure ce soir :
Qu'on ouvre la fenêtre au large, sur la vie.
(*Le Cœur Solitaire.*)

Ou encore :

Ah ! lève-toi, Lazare, et romps tes bandelettes !
Que, miroirs élargis, tes prunelles reflètent,
Pour faire au fond des cœurs chastes un sang plus fort,
Le funèbre soleil du royaume des morts ;
Et, comme un enfant nu trempé dans une eau vive,
Avec un grand frisson plonge-toi dans la vie.
(*Cœur Solitaire.*)

Même parmi nos actuels élégiaques, cette tendance souveraine d'amour vivant, ce retour vers quelque chose de plus fort et de plus ardent se fait jour, un idéal à l'antipode de l'idéal romantique. Nos poètes lyriques ne peuvent plus se complaire à leurs souffrances secrètes, à leurs désirs meurtris; l'amertume de leurs larmes où le désespoir de leurs cris ne leur apparaît plus comme une raison suffisante. Chez les plus jeunes, cette tendance est encore plus manifeste. Oyez plutôt ces strophes d'un tout jeune homme :

Vivre la vie ! Eblouissement cru d'été ;
Lourde insolation des fleurs, ombres dansantes,
Epaisseur des parfums, clartés éblouissantes,
Anéantissement, extase et volupté !
.....
Et seul jusqu'au lever des étoiles vermeilles
J'écouterai la vie injurier la mort,
Croyant entendre, en contemplant les astres d'or,
Le bourdonnement blond de vivaces abeilles.
GABRIEL-J. GROS.
(*Les Yeux pleins de larmes.*) (1).

Dans un très beau, très grand livre : *Une Voix dans la Foule*, de Stuart Merrill, on peut admirer au travers d'une confession douloureuse et sincère l'ascension du poète qui, le cœur brisé par un amour déçu, s'élève lentement à de nouvelles vérités, plus larges et plus humaines.

Après toutes les défaites, après avoir invoqué la mort qui délivre, le roi, et c'est le poète qui parle, se ressaisit soudain et se calme stoïquement.

Pourtant, malgre mes vœux, je ne crains pas de vivre !
Je vous aime, ô soleils sur la terre assoupis !

(1) Dans un ouvrage d'Henry Dérieux, un autre jeune, qui vient de paraître : *le Regard derrière l'épaule*, cf. le poème liminaire, par exemple, avec ces vers :

... Regarde en avant. Songe à vivre.
Va je ne te dis pas d'oublier. Garde tout.
Aucun des jours passés ne vaut qu'on le méprise,
Car chaque jour vécu retient autant de nous.

J'ai faim quand sur les chars s'entassent les épis
Et quand les vendangeurs dansent, je me sens ivre.

L'aventure sentimentale, l'amour désespéré, le stoïcisme même et l'acceptation muette ne peuvent satisfaire un grand cœur; l'analyse pénétrante du poète qui a fouillé et lacéré son cœur malade, et qui a bu la coupe des détresses jusqu'à la lie, n'est pas allé jusqu'à dissoudre en lui les forces vives. Le livre se termine par un admirable poème : *le Vagabond*, qui chante l'épopée de l'homme moderne, tout entier tendu vers la conquête :

Vagabond, j'ai senti soudain que tu frappais
A mon cœur. Ton appel fit bondir ma paresse.
J'ai compris le secret de la folle allégresse
Qui te faisait lancer tes refrains vers les cieux
Comme un joueur lance une balle et rit des yeux.
En toi fleurit le sang trop chaud de la nature.
Ton nom ? C'est le désir. Ta route ? L'aventure...
.....
... Ce n'est pas en dormant dans les vieilles demeures
Qu'on apprend à bâtir sur les nouveaux chemins !
Plus d'obstacle à mes pas, plus de liens à mes mains !
Je veux suivre les vents, les ondes et les ailes...
.....
... Je ris à tous les cieux, je vais vers tous les êtres !
Je voudrais de mes bras étreindre l'univers
Et mourir du parfum de la terre et des mers !...
... Car toute ta douleur avec ta joie, ô monde,
Je voudrais l'assumer pour agrandir mon cœur !...
... La voix du vagabond ! C'est elle, appel au rêve,
Qui me redressera sur la dernière grève
Pour de nouveaux départs et quel nouvel espoir !...

Comme l'a montré Brunetière, les grands thèmes de la poésie lyrique sont assez peu nombreux, et l'on peut en discerner trois principaux, *la Nature*, *l'Amour et la Mort*, auxquels s'ajoutent quelques thèmes de moindre importance, comme *la Patrie* ou *la Gloire*. Tous, nous les retrouvons dans la production lyrique contemporaine, traités avec la nuance caractéristique de l'époque.

Mais il apparaît aussi un thème nouveau, c'est la Vie, la vie moderne, la vie présente dans tout le déploiement de son spectacle prodigieux. Sans didactisme, en lui donnant parfois une teinte épique, le lyrisme s'empare de la réalité d'aujourd'hui, du monde transformé par l'homme ; les conquêtes de

la science ne sont pas racontées, mais chantées, et chantés aussi les emmêlements de foule, la rumeur de la tourmente sociale, les révoltes et les efforts. Voici les villes et les ports et les longs voyages fervents et rapides, les usines et les grèves, la bourse, et le travail et les efforts humains canalisés dans les cités. Parfois ce sont des cris et des plaintes, et des espoirs vers demain; une tendance socialiste se fait jour chez M. Maurice Magre, chez Fernand Gregh ou chez Jehan Rictus;

Quoi tu pens's de not' société ?
Des becs de gaz.., des électriques.
Ho ! en vlà des temps héroïques !
Voyons ! Cause un peu ! Tu dis rien ?
T'es là comme un paquet d'rancœurs.
T'es muet ! T'es bouché, t'es aveugle ?
Yaou !... T'entends pas ce hurlement?
C'est le cri des chiens d'fer, des r'morqueurs,
C'est le cri d' l'Usine en mal d'enfant,
C'est l'Désespoir présent qui beugle !...

(JEHAN RICTUS, *les Soliloques du Pauvre.*)

Nous avons travaillé sous l'ombre des usines,
la force de nos corps coula dans nos sueurs,
nos rêves ont gémi dans le chant des machines,
nos dos se sont courbés sous le faix des labeurs.

. . . . . .

Nous sommes les vaincus, les souffrants qui gémissent ;
un souffle fraternel a joint nos humbles cœurs.
La misère a joué dans un grand clairon triste...
Nous marchons après elle à de nouveaux labeurs...

... Nous voulons notre place au banquet de la terre,
pouvoir jouir un peu de la clarté du jour,
dormir, boire, rêver, chanter avec nos frères,
notre part de soleil et notre part d'amour...

... Et plus tard un jeune astre, un matin de printemps,
fera monter parmi les pierres sa ramure,
et les mères verront dans les yeux des enfants
poindre, poindre les tours de la ville future.

(MAURICE MAGRE, *la Chanson des Hommes.*)

Plus tard, dans *les Lèvres et le Secret*, Maurice Magre a célébré les aspects de la vie intérieure, et même de la vie artificielle des villes la nuit, les théâtres, les bars ; sa poésie a

pris parfois le ton neurasthénique si caractéristique de la manière d'Henry Bataille, qui lui aussi dit la vie moderne, mais avec une sensibilité exacerbée et un peu malade. Voyez par exemple le poème intitulé *la Douleur moderne*, où se retrouvent ces vers

O la douleur, la grande douleur d'aujourd'hui !
Elle s'endort à la lueur lugubre des wagons
Et plaque ses yeux lourds à la portière ouverte...

et qui se termine ainsi :

Marche, mon cœur te suit. Marchez les Solitudes
De toute, toute votre force d'infini !
C'est une liberté souveraine et chérie
Que celle qui nous fait voyager avec vous !
Chères infortunées si lasses, et blémies,
Hors du temps, hors du sol, sans bouger, mais pendantes,
Vous dont toute la vie suit avec les bagages
Et que berce, bordé journellement d'aube rafraîchissante,
Le grand sommeil inconsolable des voyages.

(*Le Beau Voyage.*)

Ce poème de Bataille nous amène à signaler un trait curieux et typique de la nouvelle poésie : l'amour des voyages. Il n'en est presque pas parmi les nouveaux poètes qui n'aient senti et exprimé le charme indéfinissable des longues courses au travers des pays et le « *fernweh* », la maladie du lointain, est symptomatique de l'élargissement du monde.

...Tant de rêves brûlant aux chaleurs des charbons,
Tandis que le train va, par saccades pressées,
Eparpillant les champs, les villes dépassées,
Cinglant le vent sans force et déchirant les ponts !

Le confiant espoir, l'allégresse naïve
De croire que plus loin, d'autres cieux, d'autres mains,
Donneront de meilleurs et plus chers lendemains
Et que le bonheur est aux lieux où l'on arrive...

Ah ! la claire arrivée, au lever du matin,
Les gares, leur odeur de soleil et d'orange,
Tout ce qui sur les quais s'emmêle et se dérange,
Ce merveilleux effort d'instable et de lointain...

(*L'Ombre des Jours.*)

Mme de Noailles exprime dans ces vers un état d'âme qui se retrouve fréquemment chez beaucoup de poètes. Si j'en avais la place, je citerais encore ici : *Plus loin que les gares...*

le soir ! d'Emile Verhaeren (1), ou le beau *Poème des gares* de Paul Aeschimann (2). Il semble que tout le halètement de la vie moderne se symbolise et se contracte dans les gares ou dans les ports, les sentiments y sont intensifiés, les espoirs plus violents et les détresses plus désespérées, car les instants y sont comptés, chaque minute a quelque chose de définitif et de grave, et c'est le monde tout entier qui s'ouvre devant le voyageur, le monde avec les mille possibilités de la vie. Pour en revenir au thème social, nous pourrons encore citer l'exemple caractéristique de Fernand Gregh, qui, dans son grand poème *les Ancêtres*, résume ainsi les aspirations de l'humanité vers le bonheur :

... Si de l'humble ténèbre animale venue
La lente ascension de l'homme continue,
Dans ton simple désir de te perpétuer
Contribue, au long cours des âges, à créer
Un être qui, plus grand de naissance en naissance,
Résume ton effort, sublime ton essence...
(*L'Or des Minutes.*)

L'élan de ce poète, son inspiration revient aussi à chanter la beauté du présent et son acceptation comme suprême sagesse :

Mais à mon tour j'aurai comme le goût chaud de la vie,
J'aurai miré dans ma prunelle,
Petite minute éblouie,
La grande lumière éternelle ;
Quand j'aurai bu ma joie au grand festin sacré
Que voudrai-je de plus ?
J'aurai vécu... (*Les Clartés Humaines.*)

Avec plus ou moins de joie ou d'élan, la philosophie de la poésie contemporaine peut se résumer dans ces stances de Moréas, si stoïquement hautaines :

Ne dites pas : la vie est un joyeux festin.
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites point : Elle est malheur sans fin,
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la brise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux.
Et dites : C'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.
(*Les Stances.*)

(1) Dans *la Multiple Splendeur*.
(2) Paru dans *l'Art libre*, n° 11.

Une chose notable encore, c'est le goût du spectacle du monde, l'observation des foules en mouvement, l'émotion qui naît chez le poète de sentir graviter autour de lui l'univers tout entier, qui lui trace des limites et dont il est le centre et le reflet. Jean-Arthur Rimbaud a introduit dans la poésie cette ivresse du spectacle, et quelques-uns l'ont suivi. Ne suffit-il pas d'être vivant et de considérer la vie, n'est-ce point déjà vivre et aimer ?

Sur la chaussée un groupe meurt ; je suis content
Comme un petit garçon qui jette de la terre.
Des hommes maintenant se dispersent au pas ;
Tout à coup l'on dirait qu'un de leurs pas s'allume ;
Un bec de gaz s'est mis à flamber, et je l'aime
Comme on aime un baiser qui détend le désir.
Le roulement des voitures, je crois aussi
Que pour lui seul je resterais, rien que pour lui,
Sans plus bouger ; et cet appel d'une sirène,
Pour l'entendre, je resterais sur le trottoir
Ayant un doux frémissement du cœur aux joues...
(*Un Être en marche.*)

Avec quelque outrance, la poésie de Jules Romains exprime des états de pensée infiniment modernes. Et l'école unanimiste (1) dont il est le chef avéré tend à la représentation psychologique et métaphysique des natures diverses du monde et des efforts humains. Les théories de tous ceux qui se sont affublés des noms barbares de futuristes ou de paroxystes en reviennent à hypertrophier, parfois jusqu'au grotesque, la tendance incontestable de la poésie moderne que je me suis efforcé de mettre en lumière dans cet essai. Malheureusement les adhérents du futurisme et autres sectes analogues font beaucoup de théories et n'ont aucune œuvre qui les puisse défendre valablement.

Me voici parvenu au terme d'une longue étude, dont les conclusions ressortent d'elles-mêmes. Peut-être me reprochera-t-on d'avoir cité trop de poètes ou plutôt de n'en pas avoir cité assez. J'ai cherché à montrer, par des exemples qui m'ont paru caractéristiques, la grande tendance de la poésie contemporaine, les sentiments fondamentaux. Si les sources du lyrisme

(1) Cf. les œuvres de Jules Romains, Georges Duhamel, Charles Vildrac, P-J. Jouve, Georges Chennevières.

ne sont guère différentes aujourd'hui de celles d'hier, c'est qu'il y a là une nécessité psychologique dont la raison est dans la constitution de la personne humaine. Cependant, il y a une attitude particulière, une manière unique dans la manière d'envisager la vie et le monde qu'il était bon de mettre en pleine lumière, car on en peut tirer d'utiles conclusions sur l'état d'âme secret des hommes de ce temps. A travers la diversité des tempéraments et des formes d'expression, un même idéal se fait jour, qu'il se revête de mysticisme ou de réalisme. Les classiques d'aujourd'hui, comme les modernistes, recèlent au fond d'eux-mêmes, derrière leur foi, leurs croyances et leurs systèmes ou leurs procédés, au plus intime d'eux-mêmes, une direction secrète, une impulsion mystérieuse, qui donne une teinte unique à toutes les manifestations de leur intuition créatrice.

Je pourrais citer encore, si je voulais donner plus d'autorité à mes conclusions, des œuvres très nombreuses de divers poètes. J'aurais montré François Porché, poète de l'intimité quotidienne, Max Elskamp, le chantre amoureux des petites villes, Louis Mercier, le poète si ému de la terre, des saisons et de la vie campagnarde ; l'œuvre cyclique de l'admirable Paul Fort, qui promène au travers du monde son universelle curiosité fervente, fait surgir à nos yeux, au gré de sa lyrique fantaisie, toute la beauté de la France, la Montagne et la Mer, Paris sentimental, et qui nous enseigne à Vivre en Dieu. J'aurais cité aussi les profondes odes philosophiques d'Adrien Mithouard, les odes religieuses de Paul Claudel, des poèmes d'Emile Despax, d'Henry Spiess, de Paul Castiaux, Georges et Cécile Périn, Henry Franck, Marcel Martinet, Guy Lavaud, Henry Ghéon, Chuzevill, Léo Larguier, Françis Carco, J.-M. Bernard, F. R. Vanderpijl, Marguerite Burnat-Provins, Gérard d'Houville, Lucie Delarue-Mardrus, Marie Dauguet, Henry Dérieux, J. Imbert-Viet, Albert-Jean, Ami Chantre, André Spire, Jacques Chenevière, Robert de Souza, Léon Bocquet, André Mary, Emile Cottinet, etc...

Et partout nous aurions retrouvé le même courant souterrain, infiniment diversifié, mais pourtant reconnaissable.

Il me semble donc bien établi qu'au-dessus des chicanes d'écoles, en dehors des pédants, jeunes et vieux, théorisant ou dissertant sur de pseudo-crises, un idéal se fait jour qui

transfigure la poésie française contemporaine. Un idéal plein de promesses viriles, de courage, inspiré de l'amour fervent de la vie, et qui donne une indication rassurante sur l'état d'âme des hommes d'aujourd'hui. Si nous vivons dans une période infiniment tourmentée, du moins nous pouvons voir parmi les jeunes hommes, parmi les hommes nouveaux, une fierté de vivre qui apparaît plus largement, plus distinctement humaine, et que la poésie met clairement en évidence. Du désordre incontestable, mais si riche de ce temps, peut-être sortira-t-il un ordre nouveau, et, quel qu'il soit, nous le voyons orienté dès maintenant vers une meilleure entente de la vie, vers une conception plus héroïque de l'existence, à la fois simple et joyeuse, faite de l'amour des choses présentes et de l'espoir tendu vers les choses plus lointaines.

GEORGES BATAULT.

« LE BANIAN » D'ÉDOUARD CORBIÈRE

A la veille du jour où l'on va inaugurer, à Morlaix, le monument Corbière, il nous a paru curieux de donner ici un aperçu de l'œuvre de Corbière l'ancien.

C'est en effet un double médaillon que le sculpteur Bourdelle prépare en ce moment, ce qui veut dire que le comité Corbière a jugé les deux gloires inséparables ; mais si l'on connaît Tristan Corbière, on ignore généralement l'œuvre de son père, ces romans maritimes dont l'auteur des *Gens de mer* s'est si souvent inspiré.

On verra, d'après ces notes concernant un seul de ces romans, que Tristan n'y a pas puisé que des sensations et des termes de métier, mais aussi des idées littéraires qu'il saura, dans la suite, modifier à son gré et à l'avantage de ses poèmes.

C'est à l'auteur du *Négrier* que Tristan Corbière dédia *les Amours jaunes*. Le fils du romancier maritime proclamait ainsi son admiration pour l'œuvre d'Edouard-Antoine Corbière, et, d'accord avec le public qui fit le succès du *Négrier*, il voulait que ce roman fût le meilleur de tous ceux qu'avait produits son père.

Le Négrier contient en effet des pages vigoureuses et originales et donne bien la mesure du talent de Corbière l'ancien. Ce talent est fait de naturel plutôt que d'invention.

La mer et les marins ont été pour les premiers écrivains qui se sont essayés dans le même genre littéraire un décor romantique favorable aux histoires fantastiques préférées des lecteurs de 1830.

Edouard Corbière veut que la mer soit à la fois le sujet et le cadre ; il a observé les marins, il les aime tels qu'ils sont, toujours intéressants selon lui sans qu'il soit besoin de les mêler à des intrigues compliquées. Il fait un roman de ses propres aventures, décrit un bouge de Roscoff ou les pontons d'Angleterre, parce qu'il a vu ce bouge et parce qu'il fut prisonnier des Anglais à la suite d'un combat où le petit navire

qu'il commandait en second avait été coulé par une frégate ennemie (1).

Le Négrier toutefois est plutôt un ensemble d'épisodes qu'un véritable roman. *Les Pilotes de l'Iroise*, paru la même année, a déjà plus de tenue. Et *le Banian*, publié en 1836, offre un intérêt particulier.

Un « banian », selon la définition donnée par l'auteur lui-même, est un Européen nouvellement débarqué sur une côte lointaine qui, pour ne réussir qu'à vivre misérablement, se livre avec avidité au petit trafic et au bas négoce que repousse la délicatesse des autres Européens et des gens comme il faut du pays.

Ce sont les matelots des navires français qui ont marqué de cette épithète un peu flétrissante l'épaule des malheureux passagers qu'ils voyaient descendre à terre le ballot sur le dos.

Le personnage inventé par Corbière et surnommé le banian est donc, au début de l'histoire, une sorte de camelot, et l'auteur le fait aussi antipathique que possible.

Plein d'audace et dénué de scrupules, paresseux et poltron, le banian parvient assez rapidement à la fortune.

La description d'une fête donnée par ce parvenu à Saint-Pierre de la Martinique montrera une des faces du talent de Corbière, qui n'est pas toujours brutal dans le choix de ses descriptions.

... En pénétrant avec la cohue des invités de toute l'île dans la salle immense construite pour la fête, je fus d'abord ébloui de l'éclat soudain d'un millier de bougies inondant de leurs vives clartés le feuillage vert des orangers et des citronniers transplantés avec leurs fleurs, leurs fruits et leurs parfums dans le frêle et gracieux édifice dont ils couronnaient le faîte. Un dôme de guirlandes, de verdure et de branches de palmier, en retenant sur la tête des danseuses couvertes de pierreries l'air embaumé qu'enflammait le feu des lustres, répandait dans l'enceinte de ce palais enchanté la fraîcheur épurée que la brise du soir parvenait à faire pénétrer à travers cette mobile toiture ; car, par une prévoyance fort ingénieuse, le dessus de la salle

(1) Il n'était pas rare, vers 1811, qu'un homme de lettres ait commencé par être soldat. Un membre de l'Académie française, Viennet, auteur d'un grand nombre de médiocres vers et contemporain de Corbière, montrait avec orgueil le manuscrit d'une tragédie qu'il avait, cousu dans la doublure de sa capote, à la bataille de Bautzen. Le manuscrit, à demi traversé par une balle, avait protégé le soldat-poète. Les débuts et les idées de Viennet offrent quelque analogie avec les débuts et les idées de Corbière.

ne se trouvait recouvert que d'une tente fort légère, élevée de quelques pieds seulement au-dessus du pourtour de l'enceinte.

Une musique ravissante, s'exhalant du feuillage dans lequel l'orchestre était caché, donnait à cette réunion des plus jolies femmes de la colonie quelque chose de féerique et de merveilleux. Les pas des danseurs ne s'entendaient point sur les riches tapis qu'ils foulaient : la clarté des lumières, se projetant sur des toilettes aussi éblouissantes qu'elle, donnait aux formes fugitives des danses et des valses je ne sais quoi d'insaisissable et d'aérien. . . . . Vers minuit cependant il fallut s'arrêter : un vent bruyant, soudain, vint ébranler la toiture si peu solide qui protégeait tant de plaisirs et d'enivrement. La lueur vacillante des lustres et des candélabres s'obscurcit même sur ses mille trônes de cristal et d'or, et le son des instruments se perdit un moment dans les cris aigus de la folle brise . . . . . .

Les femmes furent un peu effrayées, une légère confusion régna dans les groupes ... Le banian ne demandait pas mieux : les éléments ce soir-là étaient avec lui ... Il traverse rapidement le théâtre de sa gloire, pour donner un ordre ... Bientôt un nuage de gaze verte dérobe à tous les yeux l'éclat déjà incertain des lumières : un bruit pareil à celui de la foudre gronde sur la réunion tumultueuse jetée tout à coup dans l'obscurité et les dames sentent, avec peur, tomber sur leurs toilettes, de la pluie, de la neige, que laisse descendre le feuillage sous lequel la foule s'était crue à l'abri des intempéries de l'air : on s'inquiète, on s'agite, on crie, on va fuir, lorsque le nuage de gaze se dissipe et laisse voir, à la faveur de la clarté renaissante, une pluie de pétales de roses blanches, d'œillets blancs, une neige de fleurs enfin... Et, prodige inouï ! pendant ce court moment de charmante frayeur, des tables immenses couvertes des mets les plus rares, des vins les plus limpides, des sorbets les plus délicats, des tables chargées de tout ce que la terre produit de plus exquis pour le goût, les yeux et l'odorat étaient sorties du sol, du sol où l'on dansait une minute auparavant et que la baguette d'un enchanteur avait frappé . . . . . Les froides imaginations qui n'ont admiré que les solennités dansantes de notre méthodique Europe ne pourraient se figurer le spectacle qu'offrait à trois heures du matin la fête du Banian : ce n'était plus un terrestre amusement, c'était un enchantement divin (1) . . . . . .

Après toutes ces splendeurs, nous assistons à la ruine du banian qui, à la suite d'événements tragiques, après avoir

(1) *Le Banian*, t. I p. 285 de l'éd. or.

exercé les métiers les plus répugnants, finit misérablement à Paris, non sans que ses mensonges et ses trahisons n'aient fait çà et là de nombreuses victimes.

La psychologie de cet aventurier ne différerait pas sensiblement de celle de tous les aventuriers de romans du même genre que *le Banian*, si Corbière n'y avait ajouté un détail lui permettant de flétrir, en même temps que les vices habituellement réprouvés, les conceptions artistiques et littéraires qu'il jugeait grotesques et folles.

Edouard Corbière détestait les omantiques.

Il faut lire dans ses premiers articles de *la Nacelle* (1) les éreintements qu'il prodigue à l'école nouvelle dont Victor Hugo avait été proclamé le chef.

On peut y voir, à propos des *Odes* de Hugo, qui venaient de paraître, des critiques comme celle-ci :

> Combien à votre mort vos amis et vos proches,
> Hélas ! auraient versé de pleurs.

Ce mot *proches*, à peine supportable dans le langage familier, est ignoble en poésie et surtout dans une ode. Mais on ne finirait pas si on voulait citer tout ce qu'il y a de pitoyable dans ces productions d'un *jeune homme qui* NE CONNAIT PAS LA MESURE DE SES FORCES.

Il s'agit de Victor Hugo. — Et l'auteur de l'article conclut ainsi :

Journaux fanatiques, académiciens des *Bonnes Lettres,* nobles chevaliers de l'éteignoir, vantez les œuvres de vos amis : Vous ferez quelques dupes parmi les contemporains. Mais la postérité saura-t-elle seulement que vous avez vécu ? Si elle l'apprend un jour, la raison en sera facile à donner : le ridicule imprime une tache ineffaçable (2).

En conséquence, l'auteur du *Banian*, voulant que son personnage eût tous les défauts, ne trouva rien de mieux, après en avoir fait un faussaire, un parjure, un voleur et un lâche, que de l'imaginer *poète romantique !*

Le rôle n'est malheureusement pas assez soutenu en ce sens. L'impossibilité pour Corbière de pousser la plaisanterie

(1) L'article est signé H. T. et a probablement pour auteur Ed. Corbière. *La Nacelle* s'imprimait à Rouen.

(2) Voir la biographie de Tristan Corbière, que j'ai publiée au *Mercure de France*, 1904.

plus loin qu'il ne l'a fait aurait même dû l'avertir,lui montrer qu'il faisait fausse route et que le romantisme n'était que rarement matière à moquerie.

Mais, où l'erreur du romancier est surtout apparente, c'est lorsque, voulant donner un exemple de poésie romantique, il fait écrire à son banian une pièce de vers qui se trouve être la plus curieuse, je suis tenté de dire la meilleure, qu'ait jamais composée Corbière l'ancien.

La voici et je prolongerai un peu la citation pour que se voient mieux les intentions de l'auteur :

A ELLE ! A ELLE ! A ELLE !

Oh ! qui pourra dans ton cœur, femme,
Mouiller l'ancre des passions,
Et crocher son âme à ton âme
Du grappin des tentations !
Dans le calme plat de l'orage
Ton œil seul guide mon esquif.
C'est vers toi que ma barque nage
En gouvernant sur ton œil vif !

Sur ton front Dieu jeta l'étoile
De poésie et déjà j'ai
A tes yeux déferlé la voile
Dont mon amour s'est ombragé.
Ange, myte, gnome ou sylphide,
Qu'importe ! Voici venir l'ins-
tant où ta paupière limpide
Comprendra mon regard de Linx.

Au désert blanc, neigeux de sable,
Où la tente se plante, moi,
Je voyage, chameau minable,
Mais j'ai soif et j'ai soif de toi ;
Je boirai dans ton puits de grâces
Oui, je boirai, je boirai tant,
Que mes pas laisseront leurs traces
Sur tes appas, sable mouvant.

Souris, oasis de ma vie,
Souris au chameau malheureux,
Le mirage c'est sa patrie
Et sa patrie est dans tes yeux.
Que nous fait que le désert roule
Du sable plein tout l'univers,
Le vent en un instant s'écoule,
Mais le sable garde les vers !

— Lorsque j'eus assez ri tout seul et tout à mon aise de la sublime

épître qui venait de m'être confiée, j'allai retrouver mon poète que j'avais laissé sur le gaillard d'avant. Il attendait mon jugement avec une anxiété visible et comme un auteur attend l'arrêt du parterre.

En me voyant revenir à lui il me demanda :

— Eh bien ! que pensez-vous de ces vers-là ?

— Mais, je n'en pense rien encore.

— Avez-vous remarqué les idées neuves que j'ai réussi à jeter, à semer dans la langue poétique que je me suis créée ?

— Oui, j'ai remarqué surtout quelques expressions un peu hasardées.

— Lesquelles ?

— Vous vous comparez à un chameau, par exemple, et vous faites des charmes de votre belle un sable mouvant...

— C'est justement là le sublime : images orientales !...

Et mon désert *neigeux de sable*, et mon *puits de grâces* dans le désert où la tente se plante, la tente arabique, la vraie tente des caravanes ! Et puis que dites-vous de l'adresse avec laquelle j'ai mêlé l'allusion maritime à tout ce fracas de sentiments passionnés, le *mouillage de l'ancre des passions* sur le *fond de l'âme*, le *grappin des tentations* crochant nos deux âmes *à l'abordage*. Voilà du frappé, j'espère, de l'actualité palpitante !...

— Et vous aurez l'audace de faire remettre cette épître à la comtesse ?

— Et, à ma place, que feriez-vous, je vous le demande ?

— A votre place, à vous parler franchement, je m'en servirais pour allumer demain matin le feu de ma cuisine !

— Allumer le feu de ma cuisine avec mon épître ?

Ah ! je me doutais bien que vous étiez un *raciniste*, un des moutons routiniers de Despréaux et un admirateur momie du marquis Arouet de Voltaire... Allumer le feu ! oui, elle allumera le feu dans son âme brûlante qui a déjà su comprendre l'âme du poète malheureux...

L'auteur du *Banian* ne semble pas se douter que les expressions les plus mauvaises de sa parodie devraient être attribuées, non pas aux poètes de l'école de Victor Hugo, mais plutôt à ceux qui, comme Corbière, détracteurs acharnés du romantisme, donnaient le nom de classiques à des barbares.

C'est dans Viennet ou Ancelot qu'on trouvera des vers comme ceux-ci :

Ton œil seul guide mon esquif
En gouvernant sur ton œil vif

ou encore :

Que mes pas laisseront leurs traces
Sur tes appas, sable mouvant.

Mais on n'y trouverait certainement pas une strophe du genre de celle qui commence par ce vers :

Sur ton front Dieu jeta l'étoile.

L'effet très heureux que Corbière a tiré du rejet, de la rime, puis de l'énumération jusqu'au mot : « Qu'importe ! » lui échappe.

Involontairement il emploie, vingt ans avant *les Odes funambulesques*, des procédés de versification dont il ne voit pas la richesse. Confusion et parti-pris évidents.

Cela n'empêche pas, du reste, *le Banian* d'être une œuvre romantique et de renfermer plus d'une page dans le goût de l'époque.

Ajoutons que, parmi les auteurs de second ordre de son temps — Fulgence Girard, Jules Lecomte, Ernest Fouinet, la duchesse d'Abrantès — Corbière occupe la première place.

Tristan Corbière connaissait-il les vers du *Banian* ?

Oui, assurément. D'abord, nous le savons grand admirateur de l'œuvre paternelle. Et si nous l'ignorions, la pièce en question suffirait pour nous apprendre que Tristan avait au moins lu *le Banian*.

Je crois même qu'il a su profiter étrangement de ces quelques strophes qui lui ont peut-être révélé sa manière.

Dès son premier essai il trouve bon de se comparer non à un chameau, mais à un crapaud :

Bonsoir ! ce crapaud-là, c'est moi !

Dans *le Poète contumace :* « Ma fièvre de toi » traduit presque le « j'ai soif de toi » du banian — et le poème pourrait s'intituler : *A Elle ! A Elle !* Dans *le Pardon de Sainte-Anne* a-t-il pensé au « puits de grâces » lorsqu'il écrit :

Si nos corps sont pesants sur terre
Ta grâce est un bain de santé ?

Dans *les Gens de mer*, il mêle l'allusion maritime au *fracas des sentiments*, comme dirait le banian :

Tous les ans plus ou moins *je relâchais près d'elle*
Un mois de *mouillage* à passer

Et je la relâchais tout fraîchement fidèle
Et toujours à recommencer.

Donc quand la barque était à l'ancre, sans malice
J'accostais, novice vainqueur,
Pour *mouiller un pied d'ancre, espérance propice,*
Un *pied d'ancre dans son cœur !*

Ah ! *la mer* et *l'amour !* — on sait — c'est variable.

Et toujours et partout dans ses poèmes il y a un goût de la parodie qui s'alliait parfaitement avec ses instincts de mystificateur.

Car, non seulement il dissimule sa personnalité vraie derrière un Corbière de parade, mais il sait intervertir les dates de ses poèmes, confondre volontairement les contrées où il ne fait que passer avec des pays lointains où il n'a jamais mis les pieds, inventer, durant un séjour à Capri, un Saint *Tu-pe-tu* de Bretagne dont la chapelle est introuvable (1) — rude besogne préparée à ses biographes, et malheur à ces derniers s'ils n'ont pas accueilli avec circonspection les récits des amis de Corbière qui furent les premiers mystifiés.

Tristan, lui aussi, se moqua des romantiques, mais, trop adroit pour critiquer leur versification, trop sensible pour ne pas goûter la manière sentimentale qu'il devait s'approprier quelquefois, il voulut seulement rire aux dépens de ceux qui larmoyaient à propos de tout ou de rien :

... J'en ai lus mourir.

Dans la pièce *Un jeune qui s'en va*, il prouve qu'il les a lus tous et sa critique ressemble à une suite de petits croquis avec des traits exacts cachés sous la caricature énorme.

Si *le Banian* n'avait qu'un mince intérêt, il faudrait encore lui donner une place à part dans l'œuvre d'Edouard Corbière à cause des vers qui ont dû fournir au génial auteur des *Amours jaunes* une indication qu'il n'a pas dû négliger.

Mais *le Banian* n'offre pas qu'un intérêt de curiosité, on peut le lire avec plaisir. C'est un roman d'aventures mieux construit que *le Négrier*, et on pourrait même se demander pourquoi Edouard Corbière fut toujours appelé l'auteur du *Négrier* plutôt que l'auteur du *Banian ?*

(1) Voir *le Fureteur breton*, juillet. Article de Léon Durocher.

Et Tristan Corbière lui-même dédia son livre à l'auteur du *Négrier*.

Faut-il y voir une intention?

Ce grand mystificateur qui disait :

L'Art ne me connaît pas, je ne connais pas l Art !

et qui mentait, en disant cela, avec un art infini, a-t-il voulu cacher aux yeux des lecteurs futurs la bévue paternelle ou dissimuler la source de cet immense rajeunissement du romantisme que furent *les Amours jaunes?*

Pour ces deux raisons, peut-être, il n'a jamais parlé du *Banian*. Il fit semblant d'ignorer ce roman comme il supprima d'*Oceano Nox* la strophe (1) qui eût pu nuire à la magnifique apostrophe :

Eh ! bien ! tous ces marins, matelots, capitaines.

Dans les deux cas, il a bien fait.

RENÉ MARTINEAU.

(1) Voir : Ch. Morice, *Tristan Corbière*, conférence publiée chez Messein au profit du monument Corbière.

L'ILLUSTRE FAMILLE

A votre place, je jetterais ces choses-là sur le papier.

DIDEROT.

I

LE COQ

S'il plaît au roi de permettre à l'un d'eux d'ajouter à son habit une certaine broderie, voilà qu'il se croit un général.

X. DE MAISTRE : *Voyage autour de ma chambre.*

L'histoire de ma famille vaut la peine d'être recueillie. Mon père Claude Charmot-Desrolles est illustre, ma mère davantage, ma sœur Lili le deviendra et moi, leur fils, je mérite de l'être par la chienne de vie que j'ai menée et la sincérité que je vais mettre à peindre ici même, en groupe, ma parenté.

Nous devons intéresser par notre allure nouvelle et en avant.

Je conterai à peu près tout ce que l'on oublie de dire dans nos romans concernant cent mille héros ou héroïnes qui épousent ou n'épousent pas, tuent ou procréent, selon les règles de l'époque, et qui laissent croire que la Parisienne passe sa vie les pattes en l'air pour ne se reposer qu'à l'essayage chez le couturier. Généralement ces livres finissent par des mariages ; le mien part de là.

Je dirai même que si M. Claude Charmot n'eût été atteint, par contagion, « de l'influenza » du mariage, quelques-uns de mes modèles n'existeraient pas, moi du moins ! Cela aurait peut-être mieux valu.

Je ne prétends pas, en affirmant que ma famille est illustre, qu'elle le soit dans les cinq parties du monde, ni même à Paris ; mais si son renom ne dépasse pas les fortifications, il est haut coté dans notre coin de banlieue, et surtout par nous-mêmes.

Napoléon l'a ordonné : on ne lave qu'en famille !... Aussi,

pour rester traditionnel, je me garderai bien de lessiver un autre linge que le nôtre.

Le difficile c'est de coordonner et de donner une forme attrayante à ces variations sur un vieil air. Il faut penser que j'aurai peut-être quelques lecteurs ? Ensuite, je ne tiens pas à être jugé mauvais fils ! Peut-être que le hasard de la vie don-

nera à ce récit un lien plus réel qu'en combinant des péripéties et des coups de théâtre. La vie, qui est plus forte que nous, suit paisiblement son joli cours, telle notre Seine avec les mirages du ciel, le reflet mouvant des peupliers au long des îles et ses chiens crevés.

L'autre soir, dominant les lampes électriques, les falots des ponts et des quais, apparaissait au loin le Grand-Palais, dessiné par mille girandoles de feu sur les gris bleutés du crépuscule et les voiles évaporés du fleuve ; il flamboyait comme un étrange château féerique, enguirlandé de topazes et de rubis, alors que le matin même il sombrait dans un noirâtre « fog » londonien.

Les deux aspects intéressent, tandis que l'on ne regarde pas la bâtisse terne et nulle de tous les jours dont les quadriges épouvantés qui la dominent n'escaladeront jamais le ciel.

Oui, je prétends que ma famille est le cerveau du monde et quand elle a porté un jugement, il est sans appel ! Nous nous fichons de l'opinion des autres et de leur existence, surtout si nous n'en avons rien à tirer ; nous n'estimons que ce qui sort de notre cerveau, mais nous le laissons peut-être trop apercevoir.

Si M. Claude Charmot commence généralement par avoir un avis contraire à celui de son épouse, il n'en devient ensuite que plus ferme dans le sens indiqué par elle.

Plusieurs familles illustres ont enrichi l'histoire, les Agamennon, les Capulet, Plantin, Callas, celle du ministre de Wakefield, les Cardinal, célèbres par leurs actes, hilares ou tristes, le plus souvent tragiques.

La mienne a son côté de grandeur, grandeur moderne, je dois le dire, à l'aune de notre époque.

La plus célèbre de nous tous, ma mère, Mme Dorothée Charmot-Desrolles, a ajusté le second nom, celui de sa famille, au premier, un peu court et plébéien. Son mari l'appelle Daisy, c'est plus chic.

Daisy commande et dispose de tout ; on ne frotte pas une allumette sans sa permission. A douze ans, elle montait déjà à cheval dans la propre culotte de son père le colonel, retaillée à ses mesures. Elle prit là une assiette extraordinaire, au figuré et au physique.

Cette assiette enthousiasma tellement mon père qu'il fit sa cour et des vers, loua au mois un coupé de remise, l'emplit chaque fois de fleurs, meubla la future demeure, « les Roitelets », acheta le chien à la mode d'alors, s'enquit pour le jour du mariage d'un maître d'hôtel solennel, tout cela à valoir sur la dot de la future.

Lorsque la jeune épouse, « l'ange blond », propres termes de mon père — maman est blonde, courte de nez, de taille, son teint est ravissant — quitta l'église pour « les Roitelets » au Raincy, Miarko le chien, assis sur une chaise devant la table, une fleur au collier — j'allais écrire à la boutonnière — et le maître d'hôtel, debout, attendaient gravement celle qui devint ma tendre mère.

Mme Daisy Charmot-Desrolles s'occupa d'abord comme nous tous de littérature. Elle en fit... à vingt ans, avec aplomb ; mon père redressa les phrases, mit de l'ordre dans le désordonné, sans jamais rencontrer de fautes. Daisy est grammai-

rienne ; mais personne, hélas! ne l'a lue, sauf la famille. Claude l'admire et essaye depuis deux décades de la faire imprimer... Nous l'admirons tous !

Daisy a une jolie main. Je ne dis pas jolie dans le sens qu'y attachent les bureaucrates, non, jolie main, bien faite, fine, potelée, aux ongles très soignés couleur d'agathe, frottés de roses — elle ne fait d'ailleurs jamais rien — avec, ô douleur ! un pouce difforme, trop court et large du bout.... un sucre de pomme... un manche de fourchette... une spatule... mais pas un doigt !... Un pouce de sculpteur, affirma M. Charmot.

Aussitôt l'ange blond, délaissant la littérature, se prit de goût pour la terre glaise; il modèle, il sculpte !...

J'ai marché très tard; je glissais sur la boue de l'atelier, où tous les meubles s'entassaient dans un coin à la va-comme-je-te-pousse.

Peut-être aussi, perdais-je si souvent l'équilibre faute de force. Ma mère, ayant eu trop de lait à ma naissance, prit une fièvre sensationnelle. M. Charmot, devant cette violente poussée, évoqua la décoration du Tintoret au Palais des Doges où Mercure, pressant le sein de la déesse, fait partir au ciel cette fusée qui créa la voie Lactée... C'était cependant si simple de m'envoyer par le bec le jet de Daisy ! Ah bien, ouiche ! On m'acheta le lait de ces diaboliques chèvres pyrénéennes, dont le troupeau passe chaque jour devant chez nous et se charge de la voirie des trognons de choux et autres broutilles légumineuses.

Daisy abandonna très vite la sculpture; elle amena cependant, avant de la délaisser, une jolie œuvre en chair et en os, ma sœur Lili, son portrait vivant — sauf les cheveux rouges de papa — ... Un petit coup de four de trop !...

Nous nous sommes instruits aux jugements de Daisy sur les hommes de lettres, les peintres ou les sculpteurs... sur les quat-z'arts. Anatole France ou Rodin n'ont qu'à venir « aux Roitelets », ils y apprendront leur métier.

Ces jugements définitifs sont aussitôt acceptés. Nous ne nous fatiguons pas à les creuser.

Daisy est persuadée que la fille du colonel Desrolles est une femme supérieure et il ne faudrait pas que son mari fasse devant elle l'éloge d'une autre personne de son sexe. Son ascendance lui a ouvert autrefois Saint-Denis où son éducation

s'est parachevée en même temps que celle de ses deux sœurs aînées.

A Saint-Denis, on a enterré les rois et éduqué des jeunes filles privilégiées d'un rang presque égal; la nation a payé les obsèques des souverains et le salaire des maîtresses du pensionnat. Le fait est que plusieurs de ces demoiselles de Saint-Denis ont également régné sur Paris...mais de la main gauche. Si on ne parle pas des autres, c'est que ce sont des

sages qui ont déchu dans le mariage régulier. Daisy laisse sentir à son époux un peu de cette façon de penser.

Un ami de M. Charmot ayant déclaré, à déjeuner, sans y mettre de malice, qu'un colonel était à l'armée ce qu'est un chef de bureau est au ministère, s'est vu — le goujat — condamner notre porte à jamais.

Tant de gens connaissent Daisy que je n'insiste plus que pour faire connaître son caractère familial, tout différent de celui qu'elle promène dans le monde et que lui prêtent les habitués des premières, vernissages, thés, potinières, conférences. Elle s'habille de toilettes chiffonnées, luxueuses, assez voyantes, jamais tout à fait fraîches, des toilettes de seconde main ; « second hand », comme disent les brocanteurs de Soho Square; tout comme une autre, elle sait placer en temps opportun, en souriant, des perfidies enveloppées.

C'est la charmante petite M^me^ Charmot.

Si les malheureuses et successives bonnes des « Roitelets » ne lui décernent pas cette épithète, c'est que, chez nous, elles n'en ont guère le temps. Ces « filles » supportent encore de ne pas manger à leur faim, de grelotter sans feu l'hiver sous le toit, mais pas le mépris de ma mère !

Je me souviens d'une malheureuse à qui elle faisait enlever ses savates pour laver le perron :

— « Les chiennes n'ont pas besoin de chaussures ! »

Mon père faisait le fréquent intérim, bien que Mme Charmot eût souvent énoncé qu'elle ne le comprenait pas ! Un homme qui lave la vaisselle, c'est ridicule !

Qui donc, bon Dieu, aurait pu le faire?

Il faut, en outre, que je fixe, comme on le fait pour les célébrités, une des particularités de sa naissance.

C'est grand'mère qui l'a contée ; elle est gaillarde, grand'mère, et ses historiettes ont toujours le charme « vieille France » et des dictons que les étrangers ne comprendront jamais !

Neuf mois avant la naissance de Daisy, Mme Desrolles vivait à la campagne. C'était en janvier, elle était au lit ; le colonel, alors capitaine, ronflait ; elle écoutait la rafale glaciale qui secouait les volets et soulevait les tuiles du toit. Le froid devait envelopper son bel essaim de pondeuses dans le poulailler mal clos...

Cette pensée lui devint intolérable... Ma foi, tant pis, elle s'enveloppe d'un peignoir, d'un dolman militaire fourré, allume une lanterne et s'en fut au jardin dans les coups de vent... Cristi, quel froid... Les poules dormaient, serrées sur le perchoir en rêvant tout haut... Mais le coq, un superbe Faverolles, était à moitié mort ; il portait des barbes de glaçons et, à la lumière, roula éperdu le cercle d'or de son œil au-dessus duquel retombait sa crête, telle une cerise gelée.

Mme Desrolles l'emporta. Lorsqu'elle voulut le recouvrir de l'édredon pour le réchauffer, il se mit à pousser des cris de possédé et réveilla le mari.

Un instant interdit, puis amusé, sans doute, par le costume de sa femme échevelée, le capitaine se mit à rire :

— Ah! il te faut deux coqs maintenant!...Et celui-là c'est un Africain... il a une chéchia de zouave... Je vais te prouver, coquine, qu'un seul suffit !

Mme Desrolles, à cette époque, ne voulait plus avoir d'en-

fants : « Mais, pour le coup, tant pis, conclut-elle, arrive qui plante... Il fait par trop froid ! »

Daisy est donc venue au monde par la faute d'un moment d'indolence et d'un coq gelé.

Mme Charmot-Desrolles a hérité de cette indolence — si on peut dénommer ainsi sa paresse invétérée — et de la prétention du coq que chacun peut constater à sa façon de marcher en relevant haut les pattes, comme s'il passait sur ses œufs... tous ses œufs !...

Sautons les années de ma première enfance, dont je n'ai pas gardé souvenir, pour présenter une personne qui vint prendre sa place aux Roitelets de façon intermittente, mais fréquente.

Mme Charmot, en nous annonçant la visite de son amie Mme Jeff — la baronne Jeff, — nous recommanda d'être parfaitement aimables : c'est une vieille dame sans famille, très bien, à espérances !

De fait, Mme Jeff, grande, ridée, avec le regard vif d'un prestidigitateur, nous fit assez bonne impression. Elle était fort bien mise et par ses paupières en coquilles d'œufs, « ses yeux à la coque », dit notre ami le docteur Leminil, avait un air de parenté avec le perroquet dont elle ne se séparait jamais. Elle l'appelait « Coco mon fils ». En lui tendant un morceau de sucre, elle faisait miroiter sur sa main tavelée de rousseur tout un baguier étincelant qui occupait la première phalange de quatre de ses doigts.

Deux lourdes boucles d'oreilles démodées, deux lunes de brillants avaient étiré ses lobes, dont le centre semblait fendu d'un long coup de canif. Les nombreuses malles et le perchoir du perroquet encombrèrent une pièce.

Devant ses exigences sans fin, notre bonne Félicie donnait vite ses huits jours, c'est-à-dire qu'elle les abandonna pour partir plus vite.

Ma mère dut mettre la main à la pâte pour ne pas mécontenter Mme Jeff. Je dus cesser d'aller à l'école pour remplacer l'esclave et mon père s'enferma à double tour pour laver les assiettes.

Un soir, Mme Jeff nous montra sa boîte à bijoux ; nous entourions la table, lorsqu'elle la vida sur la nappe à la lueur des lampes.

Le ruissellement nous émerveilla. Toutes les pierres, les

métaux précieux, les ciselures rares ou anciennes luttaient de nuances et de formes. Le feu magique des émeraudes brillait sur une torsade de platine; des diamants à monture ancienne lançaient leurs feux secrets reflétés par le vermeil ; des coraux roses s'embrumaient de leur sertissure de minimes perles noires; des bagues, de nombreuses bagues s'entremêlaient aux autres bijoux.

Daisy en avait la petite fièvre aux joues et choisissait !

Claude, un peu pâle, ne disait mot, tandis que Lili touchait à tout.

Mme Jeff n'offrit rien, pas une babiole, soupira : « Dire que je n'ai plus de famille ! » remplit son coffret, le referma et conta des anecdotes de villes d'eaux et de sport, les délices de Mme Charmot, qui se gargarisait d'aise à l'énoncé des personnes titrées ou milliardaires.

Nous luttions tous contre le sommeil, nous efforçant au sourire, et Daisy était encore là, les yeux brillants, à écouter...

II

LES TROIS CONSCIENCES

> Seigneurs, je suis de Ségovie; mon père, originaire de la même ville,— Dieu, le retienne aux cieux! — se nommait Clément Pablo.
>
> DON FRANCISCO DE QUEVEDO-VILLEGAS : Don Pablo de Ségovie.

M. Claude Charmot est grand, fort, il ressemble à François Ier en plus gras ; il a le cheveu rouge, la dentition ravagée et partant le sourire discret ; sa main est large, il porte les ongles du petit doigt excessivement longs, en pelle à sel.

Ah ! je les connais, ces mains, je les ai vues de si longues heures occupées à écrire — il est homme de lettres.

Il est très calme, très bon avec moi ; j'ai ignoré les genoux de ma mère, mais j'ai eu quelquefois les siens.

De goûts simples, il se contente de tout; c'est heureux, car il a une vie compliquée et pas de chance dans ses entreprises. A bien approfondir, je crois que c'est maman « qui la lui coupe ». On ne peut avoir Daisy et tout avec !

Mon père n'est devenu illustre qu'en entrant dans la famille Desrolles. Il fut de bonne heure interné dans un lycée, où il prit du goût pour la littérature et de l'amitié pour deux

jeunes gens. L'un est devenu médecin, le docteur Leminil ; le second, le vicomte Braine-Letard, n'a pas de métier ; peut-être a-t-il de la fortune ? C'est dans les choses possibles... Aux « Roitelets », ce sont des amis.

M. Charmot, j'en ai parlé, composait des vers, lorsqu'il faisait sa cour ; chaque gerbe de roses en renfermait de nouveaux. Je crois qu'ils ne cassent rien. M. Charmot n'aime pas innover, il procède plutôt de ceux qu'il admire. Tels qu'ils étaient, ils avaient flatté l'ange blond. Bien entendu, j'ai su tout cela plus tard ; je l'écris tandis que je l'ai en mémoire.

M. Charmot a fait des livres — comme tout le monde ! — Je n'en ai jamais entendu parler ailleurs que chez nous. Grand' mère Desrolles avoue qu'elle en prend un lorsqu'elle a de l'insomnie ; mais elle aime peu son gendre.

Ce fut l'apport de M. Charmot à la communauté contre les billets de mille de Daisy ; pas des tas, ces billets, dont on parle encore après vingt ans de mariage et qui passèrent en bonne partie au voyage de noces en Suisse et en Italie. C'est ainsi que les pigeons de la place Saint-Marc profitèrent de la dot de ma mère.

La plupart des confrères de mon père ont fait leur chemin ; les uns tirent à trente, à vingt éditions, d'autres ont leur journal et une rédaction, d'autres sont directeurs de théâtre, conservateurs de palais ou de musées, etc.

Lui seul, d'après son épouse, est resté en chemin ; elle veut ignorer ceux qui n'ont pas réussi ou qui sont morts... ou dans une pétaudière pire que la nôtre !

Mon père — puisque l'auto a tué le livre — fait de la publicité, des articles pour les quotidiens et les revues.

Dans sa façon de travailler, c'est un génie, le mot n'est pas trop fort. Quel est l'écrivain contemporain capable, comme lui, d'écrire n'importe où, en auto ou même sur des chevaux de bois ?

Il n'écrit pas quatre lignes, dix, jamais plus de vingt, sans que Daisy l'interpelle :

— Claude, allumez le fourneau !

— Claude... passez immédiatement chez l'épicier, ce lard sent le vieux cuir.

— Claude... le compteur ne s'ouvre plus.

Et à peine l'homme de lettres a-t-il repris sa plume :

— Claude... venez boutonner mon corsage.

Le plus fort, c'est que l'article se termine quand même et cela sans colère, sans que change le son de sa voix. Il a un pot à l'eau à son côté, il boit beaucoup — il a du diabète ; — il se faufile dans son coin, entre nos bicyclettes, le panier de ling

à raccommoder — que l'on ne raccommode jamais — les cartons à chapeaux, les étrilles et les brosses de notre petit âne, car le cabinet de travail est le dépotoir de ma mère. Entre les jambes, il a la niche de nos petits chiens, et, du printemps en octobre, des tuyaux de poële.

Lui, si grand, si fort, n'a besoin que d'un bout de table pas plus large qu'une enveloppe. J'ai toujours pensé que si son écriture est si fine, c'est parce qu'il n'a jamais eu de place pour s'installer. Sa plume couvre les feuillets, véritables papiers à cigarettes, et ses hiéroglyphes semblent être vus par le petit bout d'une lorgnette.

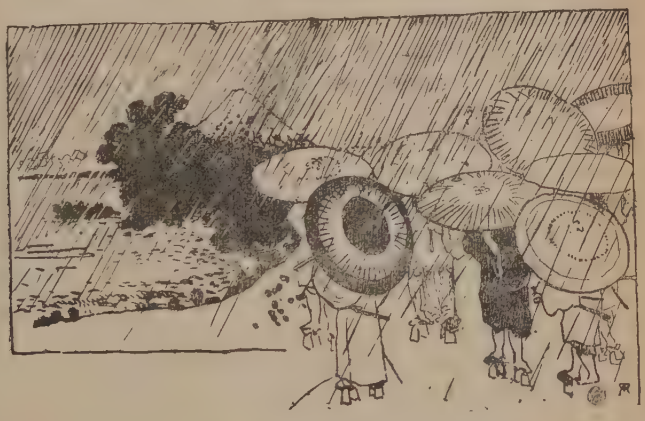
Et jamais de coups de pied aux bêtes, jamais le moindre fracas de tuyaux de poele ; car, enfin, il en est qui se vengeraient sur la gueule de nos énervants terriers, les braillards Pif et Paf.

M. Charmot fume son cigare tant qu'il travaille... il le fait durer en le mâchonnant.

Il est très calé, il sait tout, il pond sur tout. Ce qu'il appelle pondre, c'est lâcher ses articles. Il prononce même quelquefois un mot évoquant quelque chose de plus liquide, qui rappelle la célèbre petite fontaine belge; mais c'est par un mouvement de bile, quand la barricade de vélos est par trop enchevêtrée.

Il couvre autant de pages qu'on lui en demande ; plus, quand il a l'idée que *ça passera*, et sait exactement ce que cela donne en imprimé, à tant la ligue. C'est un bon robinet moyen à vis bien graissée, il n'y a qu'à tourner et ça coule, naturellement, sans fatigue et documenté!

M. Charmot connaît ses manuels, les dictionnaires spéciaux, les catalogues. Il pond d'affilée, sur la sculpture fidjienne, le divorce et les maisons de correction, sur la poésie de Lermontieff — les Japonais c'est la pluie ! — sur les Koenigsmark,



bons étalons, et les princes consorts, il compose vingt pages de mémoire à propos d'un peintre primitif ou de Chodowiecki, peintre et graveur polonais que Greuze n'ignora pas.

— Claude... il y a de la friture au téléphone!

— Claude... mon bouton de bottine a roulé sous le lit!

M. Charmot a trois consciences... Je sais que l'on s'est fort gaussé de certain philosophe, pour avoir écrit qu'il s'en connaissait deux ; en y réfléchissant, c'est probant! Or, M. Charmot en a trois.

La première est celle qu'il promène en ville, chez les édi-

teurs et aux salles de rédaction, celle qui s'adapte à la ligne de conduite du journal. Ce qu'il livre dans cet état d'esprit n'est pas le fond de sa propre pensée, pas plus que s'il écrit sous la surveillance et les idées de madame ma mère; celle-ci, c'est sa seconde conscience, parce qu'au moment des élucubrations, elle remet moralement la culotte du colonel et édicte ses ordres, péremptoirement.

— Vous éreinterez la pièce de Laroze: sa femme prend des airs qui ne me plaisent pas !

— Comment, Carolus ne vous a pas donné d'étude?... Plus un mot sur lui, le saligaud !

— C'est pas parce que les Erisman nous ont hébergés trois semaines à la mer, que vous avez besoin de louer la musique de ce monsieur !

La troisième conscience de mon père, moi seul crois la connaître et c'est celle d'un digne homme; elle ne peut s'exprimer librement, louer ses amis — Daisy le brouille avec tout le monde, — mais il faut qu'on sache, pour l'honneur de l'écrivain, que, s'il égratigne souvent, il n'en pense pas un mot! Il aimerait bien mieux, s'il l'osait, prouver à certains en quelle estime il tient leur talent. Que de fois je lui ai entendu louer tel livre ou telle œuvre d'art ! Sa troisième conscience se manifeste par la parole, et jamais par la plume.

L'article nécrologique, aux débuts du ménage, donna satisfaction. Nos dossiers étaient en ordre. Sitôt le décès d'un homme connu, M. Charmot courait à son coin de table pour l'éloge du disparu — que dis-je? l'éloge plusieurs éloges sur le même canevas, un pour chaque journal. — Pour la nécrologie, Daisy autorisait l'appel des trois consciences et M. Charmot arrivait bon premier au boulevard.

Maintenant, chaque feuille qui se respecte a ses oraisons personnelles composées à l'avance, sur deux ou trois colonnes, selon la célébrité du défunt; eh oui, hommes illustres, elles attendent votre bon plaisir; elles sont *sur le marbre*, comme disent les gens de métier, et mon père pesait au trébuchet l'importance de ses contemporains.

Dans ce temps-là, si l'on entendait à la maison annoncer d'une voix joyeuse la disparition d'un artiste illustre, on n'aimait pas les crimes retentissants, ni les interpellations à la Chambre, ni les catastrophes, ils encombrent les « canards »

— encore un terme de chez nous.— Car alors notre prose ne passait pas ou si diminuée qu'il vaut mieux n'en point parler.

Au moment d'une épidémie M. Charmot n'aurait pas entrepris le moindre voyage.

Nous avons pour amie une vieille dame,ce n'est pas Mme Jeff, qui a la chance de garder la même bonne depuis huit ans et elle lui regagne ses gages aux cartes. Nous la lui avons souvent enviée; mais ce trésor n'a ni sœur, ni cousine, c'est dommage. Après déjeuner et un fredon à la bouche, M. Charmot attaque la vaisselle ; c'est parfois avec des serviettes de toilette. Dès que je l'ai pu, je me suis mis à l'aider.

Le rang de Mme Charmot-Desrolles ne lui permettant pas d'intervenir, ma sœur Lili, qui partage le « tchin » de sa mère, vient nous regarder. Et ça ne traîne pas, les faïences reluisantes vont se rejoindre au buffet, couteaux et fourchettes s'accotent brillants en rangs, dans le tiroir.

Plus tard, par la force des choses, j'ai déchargé l'auteur de mes jours de mille petits soins, et je doute qu'il y ait à Paris un valet de chambre qui me fasse la pige.

Je suis l'enfant à tout faire !

Coudre des boutons, réparer un pneu, savonner des bas, laver un parquet, le passer à l'encaustique, moucher une lampe ou ma petite sœur, cirer les bottes, peler une pomme de terre — et la peau mince! — nettoyer des gants, tordre une lavette, passer un lacet de corset, tout cela, c'est pour moi jeu d'enfant.

Je crois que Daisy met quelque malice à ne pas trouver d'esclave... Elle ne sera jamais mieux servie que par nous !

Il n'y a pas de papier d'émeri qui fasse aussi bien reluire les cuivres que les nobles pattes du petit-fils du colonel.

Nous avons souvent des fins de mois dures à tirer, nos gains ne suffisant que difficilement à balancer nos comptes.

Je retrouve un papier sur lequel est établi le budget recettes d'un mois complet, je recopie, sauf les dates :

14 fr. 75. Article à la Revue Néo-Normande sur le théâtre annamite et Maurice Donnay.

28 fr. Livres vendus (dédicaces arrachées).

7 fr. 80. Envoyés par M. Pumpernickel, éditeur à Bruxelles, pour une monographie d'Odilon Redon, dont :

4 fr. 25, mandat international, et 3 fr. 55 en timbres-poste belges.

157 fr. 30. Chèque de Boston (Irish Messenger), étude comparative entre Longfellow et Albert Samain.

1 fr. 25. Nécrologie d'un député félibre dans la Revue Esotérique des Basses-Alpes.

3 fr. « tout rond », de la Epoca de Madrid: L'anarchie en Savoie et M. de Maistre.

12 fr. 50. Nécrologie d'un peintre préraphaélite, Holman Hunt, à l'Echo du Limousin.

Chien de métier, maugréait mon père. Et c'était un budget notable; nous en avons eu de moins brillants! Je crois n'avoir rien oublié.

Je reste encore étonné que tant de travail rapportât si peu de chose.

Chien de métier!

Si encore il n'y avait que M. Charmot-Desrolles! Mais il y a le maître de nous tous, le pur esprit, le maharadjad de notre ménagerie, l'âne!

Notre âne Fanfan.

Je consacrerai un chapitre à nos bêtes, car les animaux d'une maison comme a nôtre ne ressemblent en rien aux bêtes du commun; ils se ressentent du cercle illustre dans lequel ils coulent leurs jours. M. Charmot obtint un jour la faveur d'aller recueillir l'interview d'un académicien nouvellement élu; il devait en outre saisir un « tuyau » sur la façon dont le rival avait été coulé. M. Charmot, au moment de filer, lustrait déjà du coude son chapeau de soie, lorsque du fond du jardin la voix de Daisy s'éleva.

— Claude... ne partez pas, Fanfan a des coliques, venez vite!

— Mais, Daisy, l'interview de...

— Je m'en fiche... venez vite, il faut que Fanfan prenne de l'exercice... emmenez-le au pré.

M. Charmot, dompté, déposa son haut de forme pour se coiffer d'une casquette de chauffeur. On ne garde pas un âne en chapeau de soie.

A côté de chez nous, un terrain vague, clos d'échalas et de murailles, étale ses débris; c'est là que Fanfan vient se dégourdir; il en renverse d'aise ses longues oreilles sur le cou et galope comme un toqué. Lili et moi nous sommes les picadors, et lui, le taureau! M. Charmot s'asseoit sur une pierre, reprend sa copie en écrivant sur ses genoux.

L'herbe sent bon vers le soir, la reverbération du couchant joue sur les grands murs d'en face. Le dernier rayon dore la cime des maisons, passe de la pourpre vive sur la plus haute cheminée et s'éteint... Alors il pleut des mauves.

Mon père a passé bien des fins d'après-midi dans ce closeau à peine vert, tandis que Fanfan broutait des tessons de bouteille.

Je pense que M. Charmot est redevable à ces moments de répit, au baudet et à « l'alpenglühn » sur les toits, de sa force de résistance à l'amour de maman, lequel est comparable au vent de Madrid : il ne souffle pas une chandelle, mais il tue son homme !

III

BUSTE

— Bertaud, c'est un grand cas, quoy que l'on puisse faire.
— Il n'est moyen qu'un homme à chasqu'un puisse plaire.
MATHURIN RÉGNIER : *Satyre V.*

—Ça y est, Daisy, Salvator commence mon buste demain !

Et mon père, tout heureux, cherche la pose, se met devant un miroir, penche la tête à gauche, à droite, la relève en homme inspiré, la baisse méditativement, contracte les sourcils, enfle les narines, défait le bouton de son col et admire le jeu de ses muscles de cou.

Oui, décidément, un buste dans le genre de celui d'un philosophe du dix-huitième. On travaille, on est dans le prurit de l'inspiration, on a défait largement le haut de sa chemise, on a la tête rejetée en arrière, la chevelure est négligée, le regard scrute l'insaisissable, là-haut dans le coin de la chambre !

Mme Jeff assistait à la répétition avec Coco mon fils.

Ma mère n'avait pas l'air enthousiasmé ; on sut vite pourquoi :

— Vous êtes un égoïste, Claude... je trouve qu'un buste d'homme c'est ridicule et nullement décoratif ; une femme a sa coiffure qui porte une belle ombre sur le front, et il y a la poitrine !...

Et Daisy faisait saillir la sienne en tapotant, fâchée, un côté de sa chevelure ébouriffée.

— Mais, reprit M. Charmot, Salvator m'a offert ça si gentiment... il a été heureux des quelques lignes que je lui ai consacrées; j'ai accepté... c'est difficile de demander maintenant de remplacer mon buste par le tien... il se fâchera, peut-être, et nous n'aurons rien du tout !

Il y tenait,à son buste; l'envie l'en tourmentait depuis belle lurette.

— Je suis certaine, minauda notre amie, cher monsieur Charmot, qu'un artiste ne pleurera pas de remplacer un vilain mari par une charmante femme! .

Au milieu de la discussion, Salvator se fit annoncer. Salvator est notre voisin. Son pavillon touche au nôtre; il y a longtemps que nous nous fréquentons. Il a même donné deux leçons à Daisy.

C'est un superbe garçon, brun, découplé, il a trente ans, le

nez cassé de Michel-Ange, de magnifiques prunelles câlines et un défaut — aux yeux de ma mère : — il aime beaucoup trop sa femme. Il est instruit, il a beaucoup lu et comparé.

Ce sont de petites gens, ces Salvator. Son père était tailleur de pierres du côté des Pyrénées et sa mère, pauvre femme, lui avait fait suivre le soir des cours de dessin et de modelage, à l'insu de son homme, sur de pénibles économies... Il ne ferait pas bon toucher à la maman Salvator!

C'est une âme simple, il a rencontré une ouvrière qui lui a

plu par sa figure et son esprit. On s'est mis en ménage sans aucune formalité. Il a tant l'horreur de toute démarche que, s'il avait dû en accomplir, il serait resté garçon.

Leur intérieur, reluisant de propreté, ne ressemble à aucun autre de par ses bibelots, ses poteries vernissées, ses meubles de campagne anciens, les tentures sobres, le soleil des beaux cuivres et les fleurs fraîches.

Son atelier, un grand hangar dans le fond du jardin, est garni d'ébauches et de projets. Salvator, peu connu du grand public, l'est de ses pairs, qui savent ce qu'il vaut et, prudents et jaloux, ne parlent guère de lui. C'est un isolé.

Mme Salvator ne voit que par ses yeux; c'est le dévouement et l'aide continus qu'il faut à ce grand enfant de sculpteur. Moi, je la trouve très bien, Mme Salvator, n'en déplaise à Daisy. Elle a les yeux si lumineux sous de fiers sourcils, de beaux cheveux ondés et la peau mate d'Orient; ce génial et damné Lautrec a gravé d'après elle son unique bois.

Après quelques phrases sans importance, Mme Jeff fit savoir à Salvator que ces enfants — mes parents — avaient une délicate prière à lui adresser et que, n'osant la formuler, elle croyait bien faire en parlant en leur nom.

Inquiet, M. Charmot la regarda. Avec son formidable toupet, pensa-t-il, voilà qu'elle va faire s'évanouir mon buste.

— Voici ce qu'il en est! Et Mme Jeff fit miroiter ses bagues en désignant un moulage du lion de Barye qui est sur notre cheminée.

— Vous avez, Monsieur, le plus beau métier du monde; avec de la boue et vos doigts, vous animez la matière, vous créez des dieux... quelquefois! Me parlez pas de ces barbouilleurs, qui, armés de petits bouts de bois, tapotent la toile pendant des journées entières... chaque fois que je vois un homme peindre avec quelques cheveux, j'en ris toute seule.

Mme Charmot n'ose pas vous le demander... Son désir le plus profond est que vous la fassiez poser à la place de son mari... Plus je vous regarde, monsieur Salvator, plus je pense que vos yeux vous fleuriront l'avenir heureux que vous êtes en droit de souhaiter... Il me semble que vous prendrez du plaisir à modeler ce front volontaire, ce nez sensuel... et voyez quel parti vous pouvez tirer de la rare chevelure de Mme Charmot-Desrolles!...

Avez-vous connu Vittoria Viti?... non... le chef-d'œuvre que Carpeaux fit d'elle lorsqu'elle vint danser à Paris... J'étais jeune fille alors.

Vittoria Viti était première à la Scala de Milan lors de la campagne d'Italie, et l'amie de Victor-Emmanuel, — pas comme tant d'autres, — l'amie de cœur. C'est à elle qu'il écrivit la veille d'une bataille :

« Doce e Dolce Carissima !

« Viens ce soir sous ma tente, demain on se bat, je veux « aussi la bataille toute la nuit... mais avec toi! »

L'aide de camp, sur l'ordre qu'il en avait reçu, entra au petit jour sous la tente et trouva le roi nu et endormi, sa formidable moustache reposant sur l'épaule de la danseuse.

Vous avez remarqué le buste — chaque fois que je le vois, il me fait souvenir du poil royal; — Vittoria Viti est mince, mince... une ligne de plus ce serait la maigreur ! Les grandes lignes du cou et des épaules sont brusques, presque géométriquement coupées, et cependant il est « gras », comme vous dites, vous autres. Vittoria avait elle-même donné le marbre, un fragment du fût de colonne d'un arc de triomphe, rosé et doré par le soleil de vingt siècles; lorsqu'il fut taillé, il devint presque transparent comme un rayon de miel.

Ainsi, chose étrange, le bloc de pierre renfermait déjà au temps des Césars le buste de Vittoria; Carpeaux n'eut qu'à abattre la gangue en laquelle il dormait et qui l'emprisonnait étroitement. La danseuse était ensevelie dans le trophée de victoire depuis deux mille ans.

— Eh oui... à abattre, rien que ça, dit Salvator en riant... Mme Charmot n'a pas, je crois, les lignes tendues de Vittoria Viti, elles sont autres... Il ne me faudra plus que la pierre romaine et la main d'un maître pour réveiller, moi aussi, un chef-d'œuvre!

C'est entendu, j'apporterai demain matin ma terre et la selle, mais, pour moi, le plus beau métier de l'homme, c'est l'écrivain qui le détient.

Le peintre a plusieurs petits bâtons, comme vous dites, l'écrivain un seul, sa plume, et elle suffit pour écrire le livre qui vous devient un ami comme il n'y en a pas. — Quel est le camarade avec lequel vous passerez quinze jours, sans qu'il y ait des heures vides?

Vous lisez votre livre d'une haleine, vous ne le quittez qu'à regret lorsqu'il a tout dit. Il vous laisse son souvenir pour toute la vie, parfois ! Pensez à ce pouvoir stupéfiant qui va jusqu'au plus profond de vous-même, vous fait part de ses pensées en toute leur fleur ; il fait rire ou pleurer une race entière et celles qui la remplaceront. L'écrivain, tel que je le conçois est beaucoup plus qu'un roi.

Il ne faut pas être modeste, reprit Mme Jeff ; à notre époque c'est un crime, et elle releva ses longues paupières pour regarder bien en face le sculpteur et lui imposer son conseil.

Je vous présenterai à quelques-uns de mes amis... peut-être trouverons-nous quelque Mécène intéressant !

Mme Jeff n'en pensait pas un mot, mais elle connaissait le pouvoir des vagues promesses et l'espoir qu'elles versent pour quelques semaines... Elles aident à vivre...

Ah ! les journées que j'ai passées chez les Salvator ! Je ne les aurais plus quittés ! M. Salvator me dodelinait et, faute d'y être accoutumé, c'était un délice pour moi. Une nuit de Noël, ils chargèrent un sapin de cadeaux pour Lili et moi. Le sculpteur vint à la maison nous chercher. Déjà couchés, on dut nous transporter en chemise de nuit, enveloppés de manteaux, devant l'éblouissant sapin ; mais en notre demi-sommeil nous aurions pensé avoir rêvé, si, le lendemain, nous n'eussions cueilli les noix dorées et les jouets. Entre autres, un fusil et une giberne.

Je vois encore ce grand Salvator transformé en ours à l'aide d'une peau de chèvre et comme je tirais dessus ! Il se cachait dans les buissons, escaladait les arbres et, à chaque explosion de capsule, il imitait la bête blessée, tirait la patte, se frottait le ventre ou la tête avec toutes sortes de grimaces si comiques que j'en pleurais de rire, et que mon arme en tremblotait en visant.

Autre agrément : notre grand ami nous modelait, en quelques coups de pouce, des moutons, un chat, un éléphant, un soldat avec un képi en terre rouge et un sabre fait d'une allumette suédoise.

— Ah ! rugissait-il, il l'a trempé dans le sang d'un zomard !

On travaillait ferme aux Roitelets ; Salvator avait apporté

ses compas, ses outils de buis, et, dans un baquet, de grosses mottes de glaise.

Après avoir bâti et évidé sa forme, il commença à empâter le buste. Daisy s'était composé un large casque de ses cheveux et posait en décolleté. De temps à autre, Salvator approchait son grand compas de bois de la figure du modèle et reportait ses mesures sur son ébauche.

Bien avant la fin du travail, aussitôt le sculpteur parti chez lui, le jury siégeait, composé de notre illustre famille. Ma mère, se souvenant de ses essais, regardait d'un œil sévère la masse encore informe :

— Non... le nez est trop court... et j'ai les yeux plus grands !... Vous entendez, Claude, dites-le dès demain à Salvator !... Remarquez ce que j'ai de phénicien dans la paupière !

Nous étions tous d'avis d'attendre et mon père se trouvait fort gêné de devoir faire des observations prématurées. On demanda l'avis de nos amis. A chaque visite, Daisy retirait les linges mouillés et se faisait voir. Braîne-Letard et le docteur Leminil, le docteur Mimi, comme on le nommait familièrement chez nous, se récusèrent.

L'élégant vicomte Braîne-Letard, le beau vicomte — il a tout trop grand et trop noir, selon le jugement amusant de Mme Salvator — flaire l'avis des autres, avant d'avancer une opinion. Il ne se fait pas d'ennemis et il ne se lie que lorsqu'il y a quelque chose à glaner.

Le docteur Mimi, lui, plus brusque : « Moi je n'y connais rien ! M. Salvator est un confrère en anatomie, seulement il ajoute pour donner la vie... moi je coupe pour la prolonger ! »

Le docteur Leminil est jeune encore, il porte une martiale moustache et sur la figure le masque jaune de l'ambition ou d'une maladie de foie ; il est très nouveau jeu, très dans le train ; trois domestiques, deux autos, un chauffeur, il a une grande maison, un grand jardin planté de cordons entrelacés de bégonias qui laissent croire qu'il a été fleuri de débris anatomiques, entrailles et poumons, fragments de chair aux belles couleurs rouge vif, mauve, violet, saumon et pourpre.

Ce charmant docteur, pour un oui pour un non, pour quelques centaines de francs, vous ouvre le ventre en souriant, même sans nécessité, il a tant de besoins !

D'ailleurs — commodité ironique — une entreprise de

pompes funèbres, habitée par le directeur, jouxte sa propriété. Les deux voisins ont l'air de s'ignorer ; ils ne doivent se parler que de nuit !

Daisy admire beaucoup M. Leminil ; c'est notre médecin et nous l'avons « à l'œil ». M. Charmot lui a dit une fois pour toutes :

— Tu sais, chez nous... on n'aime pas la charcuterie !...

C'était alors la mode de l'ovariotomie et quantité de nos amies y avaient passé. On a bien le droit de se défendre par une phrase grossière.

— On ne cueille que sur les arbres à fruits, nigaud ! — lui répondit Leminil, non moins aimable que son Labadens.

Comme mon père ne se décidait pas à faire d'observations à Salvator, on chargea Mme Jeff de ce soin. Elle s'en tira avec son tact ordinaire.

Le sculpteur répliqua qu'il ne faisait qu'établir... La ressemblance viendrait ensuite ! — « Avant de rien faire, il faut une carcasse en place et solide, ce n'est plus guère la mode, mais je suis comme ça, moi ; c'est aussi indispensable que la charpente d'une maison. Il paraît qu'on fait maintenant de la musique et de la peinture avec la seule façade ! »

Puis le travail avança ; ma mère se fatiguait. Salvator absorbé ne disait plus mot, il était tout à son œuvre et regardait son modèle de cet œil singulier de l'artiste qui a l'air — si j'ose m'exprimer ainsi — d'être le regard du cerveau. — Il posait ses dernières boulettes, les lissait du pouce, retirait à l'aide du triangle en fil de cuivre de minces lamelles de terre, ici et là, en faisant tourner le buste dans la lumière... Enfin un soir il dit : C'est fini !

Il regarda encore intensément son œuvre, en tiraillant sa longue barbe crespelée où quelques bribes de glaise s'étaient fixées, et se retira. Daisy ne dit rien, ne remercia pas, mais je vis bien qu'elle n'était pas satisfaite ; elle s'approcha de l'œuvre et je crus un instant qu'elle allait retoucher... Sa main s'avançait déjà.

— N'y touche pas, lui dis-je, attends père !

La soirée se passa chez nous à tourner en procession autour du buste, lampes et bougies à la main. Non... Daisy ne se trouvait pas réussie ; elle récriminait en termes amers et Mme Jeff tentait de la calmer. Sa mauvaise humeur gagna

M. Charmot, qui, lui également, trouva enfin que ce n'était pas ça. Non, Salvator n'avait pas défini le caractère phénicien (??) du modèle.

Un peu brutale, mais très ressemblante, l'œuvre portait un cachet de force et de caractère. Le sculpteur avait noté soigneusement une sorte d'S cruel qui, partant de la narine, allait rejoindre le coin de la bouche et donnait à Daisy, dans la colère, un rien du rictus d'une panthère furieuse... Mme Charmot a elle aussi les yeux verts !

— Non, ajouta Mme Jeff, il ne fera pas son chemin dans le monde avec des portraits comme celui-là !

Dèjà le Mécène s'était envolé. Ma mère n'est pas jolie; c'est son teint éclatant et ses cheveux clairs qui lui donnent une saveur que la sculpture ne peut rendre.

Si on fusionnait ? proposait parfois avant le buste M. Charmot à M. Salvator. Et nous fusionnions !...

Cela voulait dire apportez votre déjeuner, nous l'ajouterons au nôtre, ou vice versa. C'était un honneur exceptionnel que ma mère faisait là à la femme de l'artiste : Pensez...elle déjeuner chez une femme non mariée... une femme du peuple ! Et nous apportions chez les Salvator de mauvaises boîtes de conserves, légumes ou « corned beef » souvent douteuses, pour tomber sur la bonne cuisine de nos voisins. Je me souviens d'un plantureux canard rôti, dont Daisy coupa les quatre membres pour la famille en laissant la carcasse à nos hôtes avec les mixtures de Chicago.

Une fois le buste fini, on ne se brouilla pas, mais on ne fusionna plus, et mon père, sa seconde conscience s'éveillant, fut prêt à dire son fait à l'artiste : « Vous, sculpteur sans le sou, je vous ai confié cette gloire : le buste de ma femme, et vous l'avez gâché ! » S'il ne s'en priva pas chez nous, en tout cas il ne souffla mot, dans son article du Salon, du très bel envoi de notre voisin, un groupe demi-nature : Un bélier cabré, saisi par ses cornes en volute, luttant contre deux enfants nus, un morceau dans la façon de Clodion, plein de vie, de feu, avec sa marque de mâle à lui, Salvator, hardie et pittoresque.

J'eus le plaisir d'apprendre qu'un banquier israëlite acheta l'œuvre et en commanda le bronze.

IV

LA MÉNAGERIE

J'ai vu souvent, avec une sorte d'inquiétude infiniment triste, l'âme des bêtes m'apparaître au fond de leurs yeux.
PIERRE LOTI : *Vie de deux chattes.*

Chez nous, aux Roitelets, les bêtes, comme rang d'importance, passent avant le reste de la famille, sœurs, belle-mère, beaux-frères, etc... Aussi, c'est dans ce même ordre que je veux parler ici des types de la ménagerie.

Miarko, un caniche marron, a déjà été présenté, ainsi que Pif et Paf, deux terriers noir et feu. Je citerai en outre deux chèvres, des pigeons, des poules, d'autres chiens encore, des chats, le baudet, puis des bestioles infimes, mais qui toutes figurent dans la catégorie des *crevards*.

Le mot a été lancé par une de nos bonnes. Elle comprenait dans ce mot les animaux destinés à un prochain trépas, hérissons, moineaux, pies, grenouilles, corbeaux ! De fait, chez nous, cette dénomination est justifiée. Tout cela se rattache à la littérature de Mme ma mère : *les Bêtes de mon enfance*. Elle les étudie encore et ajoute sans cesse de nouveaux paragraphes à son œuvre immortelle ! — Mes *crevards !* c'est plus juste, car ils sont pris sur le vif dans l'intimité de leur misère.

Daisy ne tient pas au bonheur de la ménagerie. C'est pour les expériences !... Comme les singes et les cobayes des laboratoires ! Ses observations et ses découvertes ajoutent à son génie. Nos bêtes mangent quelquefois et crèvent toujours.

Mais l'animal vengeur survint : l'âne Fanfan, qui nous mâta tous.

— Eun femme, c'est ben entêté... mais eun bourri, ça l'est encore ben plus, nous confia un paysan sagace.

Sa remarque me frappa, ainsi que l'une de ses oreilles à boucles d'argent si largement fendue que l'on voyait au travers un brin de paysage.

L'entêtement, c'est le secret par lequel Fanfan domina. Il joue un tel rôle chez nous depuis vingt-deux ans qu'une courte notice doit lui être consacrée. On a vu qu'il avait fait rater l'interview d'un académicien.

Fanfan a été acheté à la foire de Maisse. Tout petit, char-

mant, œil gros bleu, pattes fines et poil duveté, il figurait dans un de ces troupeaux d'aliborons que des maquignons promènent de village en village et qu'ils vendent pour quelques pistoles.

Nous étions alors en villégiature à la Ferté-Alais et étions tombés, au coup de midi, sur le champ de foire de Maisse remuant de bétail sous de vieux tilleuls taillés en cube. Faim

canine, repas à l'auberge pendant lequel Mme Charmot reçoit le coup de foudre. Elle ne quitte pas de l'œil un ânon qu'elle voit par la porte grande ouverte sur la place, tout près. Elle est subjuguée! Elle a justement en poche de quoi l'acquérir. — Il y avait préméditation ; elle n'en avait rien dit à son mari au départ pour éviter toute discussion.

On offre une tournée de tord-boyau à deux blouses bleues, on discute, on tope, le quadrupède est à nous. C'est facile d'en acheter un : l'emmener est autre chose ! Le bourriquet aime sa mère, ses camarades, les randonnées sur les belles routes poudreuses, à la pluie, au soleil; on est libre, on trotte, broute, tette, on ne s'occupe que de son bonheur, qu'à bien dormir le soir, blotti entre les quatre pattes maternelles et son ventre chaud. Or, ô douleur, pour quelques bribes de métal donnés à des bourrus toujours armés de verges, il faut tout quitter.

On mit une heure et demie pour couvrir un petit kilomètre; nous entendîmes en route plus de conseils que le Meunier et son Fils.

M. Charmot poussait héroïquement au train de derrière ;

s'il s'était douté du tyran qu'il allait introduire dans la maison, il l'aurait peut-être bien tué sur place.

L'ânon, en résistant, pleurait ses camarades et, par ses hihans retentissants, avertissait de son chagrin. Les passants ricanaient.

Un cantonnier nous affirma qu'il n'y a « qu'eune bonne trique » qui peut le faire marcher. Il en coupa une dans la haie.

Fanfan répondit à ce conseil en partant au premier coup si brusquement qu'il entraîna ma mère triomphante à une vitesse inconnue avant l'invention de l'auto et la fit choir et rouler sur la route grasse de boue ; aussi dès qu'elle se fut relevée, elle bannit à jamais le bâton conseillé par le placide fonctionnaire!

Le cinématographe qui pourrait dérouler les films de notre retour aurait sa fortune assurée.

Chez nous, pas d'écurie ; on installa l'âne sous un hangar

avec le cache-nez de mon père autour du cou. Dès qu'il eut jeté ses gourmes, les farces commencèrent, poules écrasées, portes forcées, corbeilles de roses mangées et saccagées, il adore les roses — Apulée l'a déjà remarqué.— fuites dans les prés, dans les cours de ferme, Miarko et la famille à ses trous-

ses. Il nous amusa beaucoup la première année ; nos tribulations commencèrent avec la voiture.

Nous passâmes également l'été suivant à la Ferté-Alais. Nous fûmes chez Caramita — voitures neuves et d'occasion — rusé compère à l'adipeuse couenne semée de furoncles ! Il fit défiler dans sa cour, charrettes, breacks, wagonnettes, tout était trop cher, trop grand et pas assez beau pour Mme Charmot-Desrolles, je veux dire pour l'âne.

Caramita vit de quoi il retournait. Il souleva sa casquette, se gratta le front, roua de ses prunelles de tapir, joua la pantomime de celui qui cherche une idée :

— J'ai... ah, j'y pense... j'ai là une véritable occasion ! C'est un panier... un amour de panier qui a appartenu au duc de Beuchtenberg... un bijou !

— Eh, Jean ! cria-t-il, sortez le panier du duc !

Et Jean roula au milieu de la cour un panier d'osier blanc brodé de crasse et de poussière ; l'écarlate des roues se devinait encore par endroits.

Caramita saisit le bijou par les ressorts, le fit sauter plusieurs fois, tirailla les roues, s'installa sur les coussins, se renversa comme un banquier dans le fond de la voiture et redescendit :

— Ça... c'est de la belle marchandise... ça sort des Champs-Elysées... ça a été fabriqué exprès pour la jeune demoiselle de M. le duc de Beuchtenberg... ça n'a presque pas roulé. Une fois les roues rechâtrées, vous ne l'userez pas, vous en avez pour la vie... roues à patent... bois archi-sec... ça ne joue pas... c'est pas une bagnole du Boulevard de l'Hôpital... c'est une occasion que vous ne trouverez pas deux fois dans la vie.

Caramita fit encore danser le panier et nous regarda. Il n'avait pas besoin d'user de tant de salive ; au seul énoncé de M. le duc, ma mère avait frémi !

Le marchand fut raisonnable, trois cents francs, parce que c'était nous ! A l'entendre, il était au mieux avec le duc, original qui fréquentait assidûment le marché aux chevaux, déguisé par la blouse traditionnelle.

M. Charmot tenta de payer en réclame, mais Caramita ne croit pas à la puissance de la presse, il ne croit qu'à l'argent comptant. Il n'accepte même pas les timbres belges de Pumpernickel, notre éditeur occasionnel.

C'est ainsi que Fanfan eut l'honneur de remplacer dans les

brancards la bête de Son Altesse et de nous conduire dans tous les fossés de la région, rarement au milieu de la chaussée.

Son autre manie, c'est de refuser de tirer aux côtes. C'est nous, la famille, qui remorquons, et l'âne dételé suit allègrement. Aux descentes il faut que l'un de nous coure, une poignée d'herbes à la main, au-devant de ses naseaux. La gourmandise l'entraîne, l'espoir fait frémir ses longs cornets et trembler ses lèvres.

J'ai remarqué depuis que toute personne voiturée par un âne a l'air agressif et de mauvaise humeur. Je sais pourquoi. C'est un composé de sensations. Marcher comme une tortue, amuser le passant, l'âne est le maître, le seul maître, on arrivera à l'heure fixée par lui et pas à celle que l'on a choisie. Chez nous, c'est la dispute à chaque sortie. Fanfan a ravagé le jardin, tant pis pour les fleurs, il n'y a qu'à ne plus en planter. Il s'est fait un cirque autour de la maison, dans une ruée forcenée avec des écarts, braiements, ruades et pétarades, en écrasant poules et canards... toute la joie !

Daisy est enchantée.

Finalement, pour le reprendre, on ouvre la porte de la cuisine et il vient soulever le couvercle du panier à pain. La goinfrerie prime la liberté !

Parmi les autres crevards, notre chatte noire Pernette réclame deux lignes; elle est toute de velours noir dans lequel s'ouvrent, candides ou rosses, ses prunelles vertes. C'est tout ce que l'on voit d'elle ! Dès le soir, les chats noirs deviennent inexistants ! La nuit, mille fois j'ai voulu caresser Pernette et c'était un chapeau, un seau à charbon, un soulier, une brosse de crin, mais rarement Pernette. Diabolique amoureuse, ses cris aux quatre saisons ameutent messieurs les matous, ténors embusqués, dont les chants peuplent la nuit de notes aiguës, qui effrayent les enfants dans leur lit et charment, il faut le croire, la nerveuse *donna !*

Le hérisson est un petit seigneur intelligent peigné à la Bressant; mais comme les puces peuplent ses piquants, il ne faut pas s'arrêter en sa compagnie. Les pies non seulement volent les bijoux, mais crèvent les tableaux; notre margot a troué du bec tous les coquelicots d'un pastel que M. Lhermitte nous a

donné. Encore une margot, qui s'est illusionnée dans la vie ; elle n'a piqueté que du vent! Résultat, M. Charmot l'a fourrée dans un sac en papier pour aller la perdre en forêt.

Je ne dis pas de mal des chèvres, je suis leur nourrisson. C'est un animal fantaisiste, aux prunelles horizontales, qui ne désire que ce qu'il n'a pas ; il possède avec ça une sacrée fabrique de bonbons qui ne ferme ni nuit ni jour !

Les cochons d'Inde, curieux de naissance, adorent processionner à la queue leu leu ; à la façon d'un convoi de lilliput sur le rail, ils vont... le nez attelé au derrière de celui qui les précède ; le sexe est leur engrenage !

Nous avons également adopté un mouton, Fritz, qui devint, faute d'opération, un superbe bélier, haut sur pattes, bouclé, dont la tête rappelle celles qui soutiennent les rampes d'escalier à Trianon.

L'impérieux Fritz, qui ouvrait les portes d'un coup de front et semait des pastilles du sérail dans le salon, devint fort méchant. Le célibat lui a été contraire!

Il nous jetait souvent à terre, Lili ou moi; il s'attaqua même à papa et lui coupa le souffle d'un tel heurt dans le ventre qu'il s'en trouva presque mal, tandis que l'« ange blond » riait comme une petite folle. Le lendemain, elle enrubanna Fritz et lui dora les cornes.

La chute du favori fut cependant rapide; voici comment : ma mère étant occupée à planter des tubercules de dahlia, Fritz s'approcha sans bruit, se cabra et, v'lan, se détendit en vigoureux bélier qu'il était sur la croupe de Daisy et l'envoya bouler dans la platebande, la tête en avant. Elle se releva furieuse, de la terre plein la figure et ses cheveux oxygénés.

— En voilà une sale bête... qui se met à me boxer... moi... moi ! Ce gueux, Claude, est devenu tout à fait méchant. Vous me ferez le plaisir de m'en débarrasser dès aujourd'hui! Il m'a frappée... Vous entendez!... aujourd'hui même! — Fritz, pour son malheur, avait touché à Mme Charmot-Desrolles!

Le boucher vint s'emparer du coupable. Je le vois encore résister à la petite porte du jardin; épouvanté, il flairait le sang au tablier du garçon qui le tenait rudement par les cornes que de petites mains scintillantes de bagues avaient, huit jours auparavant, enroulées de feuilles d'or.

Pauvre Fritz ! mais tu es immortalisé par le groupe de Sal-

vator, auquel tu as servi de modèle... et ton bronze est commandé.

Un joli panneau japonais s'offre aussi à ma mémoire; c'est sur la pelouse, près d'une grande touffe de pivoines arborescentes, les parties de jeu de notre macaque Ouisti et d'une chatte blanche, rares acrobates quant à la grâce et à la vivacité; culbutes et luttes, sauts de côté, emprises d'un quart de seconde, grimaces, rebuffades, rages et rires — les singes rient en silence, mais ils rient! — Les pivoines figurant le public entr'ouvraient largement leurs pétales de satin rose et les laissaient choir sur l'herbe comme les Sévillanes « aux Toros » jettent leurs éventails et toutes les fleurs de leur coiffure aux héros tressaillants et chatoyants de l'arène, Chiquito lumineux de soie jaune, Marquez le beau tueur habillé de pourpre sanglante, El Nunez le souple, dont la croupe tendue avant l'estocade luit comme une grosse orange de Majorque.

Ouisti a les yeux de ces gens-là, ces yeux grisés de gloire houleuse et de douches d'amour répétées.

V

MES TANTES

— Do beni vu ghavé,
— Belleza e zoventù ;
— Co i va no torna piu,
— Nina mia cara...
Vieille chanson vénitienne (1).

Je viens de faire un croquis de la ménagerie ; je vais maintenant dessiner celui de mes tantes. J'ai placé les fiches qui les concernent dans cet ordre, parce que c'est bien notre sentiment ; oui, après nous, Mme Jeff, Coco mon fils et nos animaux !

J'ai trois tantes : sœurs de ma mère. Suzanne, qui a huit ans de plus qu'elle, a épousé un compositeur de musique, Hardilliers — demi-talent voluptueux — très coureur, très arriviste, trop sûr de lui. Une autre, Thérèse, est devenue la femme d'un officier. Ces mariages ne se sont conclus qu'avec difficultés, fiançailles rompues, lettres anonymes, etc... Je les raconterai en court d'après ce que j'en ai entendu dire par mes parents qui ne nous ont jamais rien gazé. C'est un système d'éduca-

(1) Vous avez deux biens, beauté et jeunesse, quand ils s'en vont, ils ne reviennent, Nina ma chère.

tion ; il y en a de pires ! Cela dit, on ne s'étonnera pas de me voir citer des choses assez ibres.

A six ans, nous étions, sœur Lili et moi, aussi ferrés sur les faits et gestes d'une certaine catégorie de gens que le curé de leur paroisse. Nous les avons appris avec notre alphabet.

Il est constamment question chez nous de Suzanne, primo parce que ma mère la déteste, — elle a été avantagée de vingt mille francs de dot ! Secondo, Suzanne est svelte, grande, beau-

coup plus élégante que ma mère, courte et boulotte, quand elle n'est pas opprimée par le corset.

Comme Hardilliers sait admirablement mener sa barque, il s'en suit que Suzanne a un bel appartement décoré d'objets d'art, donne à dîner aux célébrités du moment qui peuvent être utiles à la carrière du musicien. Hardilliers, ex-ami de M. Charmot avant son mariage, lui est souvent cité comme exemple. Hardilliers fait ci, Hardilliers fait ça ; il réussit toujours ; père échoue, c'est enrageant.

Daisy tient partie liée avec sa sœur Thérèse, qui ne pardonne pas davantage la dot enflée à son préjudice ni les succès de leur aînée. Un jour de réception, je les ai entendues dire, bleues de jalousie, lors d'une visite de Suzanne fardée, teinte, la bouche trop largement carminée :

— Ce grand chameau-là n'a jamais été notre sœur !

Hardilliers, lors de ses fiançailles, les avait toutes trois décidées à un concours de jambes au jardin près d'un bosquet de lilas. Il paraît que celles de Daisy et de Thérèse étaient loin d'avoir la grâce de ce que montra leur aînée, leur mollet étant un peu trop rapproché du talon.

Cependant Suzanne avait été difficile à placer ; ça avait toujours cassé ! Grand'mère Desrolles s'était résolue à faire insérer des annonces et adressée à une intermédiaire, demi-mondaine aujourd'hui en retraite et sa locataire.

Grand'mère ne s'arrêtait pas aux difficultés ; elle avait vécu depuis son veuvage dans ce monde mêlé de Paris, artistes, manieurs d'argent et politiciens, nullement hypocrite, qui s'offre quand et comme il le peut ses fantaisies. Un fiancé peut surgir par la fenêtre, tout est bien s'il épouse !

Mme Desrolles eut cependant fort à surveiller, lorsque l'exbelle eut présenté un postulant. Elle flaira de suite que ce grand chien de chasse d'Hardilliers était dangereux dans le laisser courre. Il le lui fit bien voir par la suite, à sa grande aise sans doute.

Que peut-on savoir d'une grand'mère de cinquante ans aux yeux de flamme, en quête de sensations, et de toutes... et toujours jusqu'au dernier soupir !

En tous cas elle eut un faible pour le compositeur et une sorte de respect, pas de respect courant, non, un respect plus nuancé... qui attend le fort rudoyement.

Hardilliers, lorsqu'il fut certain de l'aînée, commençait à trouver les deux cadettes intéressantes... Il fit une triple cour, louvoya, bombarda le trio de fleurs, si bien que Mme Desrolles dut se facher rouge et lui demander :

— Mais enfin... laquelle prenez-vous ?

Elle respira... ouf.. lorsqu'il prit Suzanne. La noce extra-muros fut banale.

Singulièrement ému par la célébrité si éminemment parisienne des témoins dont le nom est une vedette dans les arts, toujours jeunes selon les gazettes, en réalité singulièrement mornes et flapis — l'adjoint de banlieue bafouilla et finit son speech en sanglotant. Carillons à l'église, cabotins, artistes des théâtres subventionnés, lunch et tout de suite après enlèvement de la mariée par un mari trop pressé qui la conduit du coupé

en cabinet particulier à Ville-d'Avray, sans même attendre l'arrivée à l'hôtellerie.

Mon père et un ami d'Harvilliers stationnèrent aux portes pendant les deux cérémonies, la civile et la religieuse, de peur de l'esclandre d'une maîtresse lâchée pour quelques jours, une grande cavale peu endurante qui sortait aussi facilement son revolver de son réticule qu'une boîte à poudre.

Grand'mère, fatiguée d'avoir surveillé son aînée, ne s'occupa pas des deux autres. Elle vanta pour elles l'éducation des misses de Boston et de Cincinnati.

C'est l'exemple d'Hardilliers qui décida M. Charmot.

Quant à tante Thérèse, petite brune calme, qu'on aime beaucoup, elle vécut en garçon, sortant, rentrant, voyageant, eut des amis successifs sans que sa main fût en jeu. Thérèse, qui a le sang-froid d'un policeman, rentrait quelquefois à deux heures du matin en banlieue, seule, avec une arme dans son sac à main. Elle essaya de tout, même du théâtre, partit en tournées secrètes, quitta la rampe pour vivre chez une amie mariée, se brouilla, revint chez Mme Desrolles et chanta gaiement l'air à la mode d'alors :

— Je suis une jeune fille de bonne famille... Tarara boum dihé!... Et preste sa jambe sortit de ses jupes et atteignit la hauteur de son nez.

C'est alors que Thérèse prit la décision de faire une fin à tout prix. Elle loua une maisonnette près d'une ville de garnison, partit avec ses grands chiens, sut charmer un officier mondain, M. Dedreux, et enleva le contrat. En quelques mois elle connut aussi bien que Mme Desrolles la vie de garnison.

Tante Laurette, sœur de mon père, est une vieille fille modeste, au front proéminent, coiffée en bandeaux. C'est le quolibet vivant de la famille Desrolles et surtout de Daisy, parce qu'elle s'habille simplement, et n'est pas dans le train.

Il lui reste le peu de fortune qu'a bien voulu lui laisser le vicomte Braine-Letard, celui qui a tout trop grand ou tout trop noir, qui l'a conquise par son amabilité et sa fière moustache en portemanteau.

Ce reliquat d'argent lui a souvent servi à nous tirer d'embarras. Elle reporta sur Lili et moi les trésors de son cœur.

Le plus roide, c'est que Braine-Letard continue à venir

aux Roitelets. C'est à n'y pas croire, mais c'est comme ça. Il est appuyé par Daisy.

L'abandon du vicomte la tua presque ; elle resta près de deux ans, honteuse, sans sortir, sans guère parler, ses larmes toujours refoulées et toujours tombant. Pauvre tante Laurette, si maigre et si pâle !

Nous fûmes peut-être un excellent dérivatif à cet unique amour ; intimidés par les moqueries de la maison, nous ne nous laissâmes pas aller à notre tendresse. Ce n'est que plus tard que je compris ma pauvre Laurette, comme d'autres, hélas !

Ah, garçonnets, papillons inquiets qui apprécient les belles heures envolées et jamais les présentes ! ah, que de beaux nuages blancs ont nuancé mon ciel qui ne sont jamais revenus !

Je vois encore les mains larges et blanches de Laurette, aux

veines bleues très saillantes, avec la bague qu' « IL » lui avait donnée, luire sous la lampe lorsqu'elle travaillait pour nous. Je tente d'imaginer parfois que ses caresses viennent de ma mère.

On embrasse peu dans ma famille.

J'ai vu le plus rare baiser, celui donné par tante Thérèse à son fils ; — elle a eu ce fils après son mariage, je spécifie le fait pour les malveillants.

Elle l'embrasse de haut, son corset l'empêchant de se baisser :

— Tiens, Louis, tiens ! et le baiser se perd dans l'air à deux pieds au-dessus des cheveux bouclés de mon cousin.

Chère Thérèse, le simulacre de tendresse sonne de haut ; mais il n'apparaît jamais pour moi sur les lèvres de ma mère.

RICHARD RANFT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XV^e^ Lettre à l'Amazone.

Si vous saviez, mon amie, ce qu'ils ont fait de mon logis où chaque chose vous connaissait et vous aimait ! Elles ne sont plus capables de connaissance, d'amour ni d'aucun sentiment, les pauvres choses. Elles gisent dans les coins entassées, blessées peut-être, sans plus rien de la vie simple que leur conférait l'usage quotidien. Je ne puis penser à autre chose, ni écrire d'autre chose, sur la table de fortune où je forme malaisément des jambages incertains, avec un chat épeuré sur mon épaule, comme on représentait dans les vieilles gravures sur bois les alchimistes, nécromans et faiseurs de grimoire. Est-ce que je n'évoque pas les morts, moi aussi ? Est-ce que je ne tente pas de rendre à la vie la première étreinte des pensées, au moment même où leur souvenir se disperse, avec les objets qui en avaient été les témoins? Je vois encore votre entrée dans ma solitude, mon effroi et ma joie bientôt de voir un être tel que vous se mouvoir en moi avec la simplicité des conquérants. Ils viennent parce qu'ils devaient venir, ils viennent comme une force s'accomplit, par une nécessité de leur nature et il semble tout à coup qu'ils aient toujours été là. Comment les âmes se connaissent-elles d'avance, comment savent-elles qu'il y a une place qu'il leur appartient de combler et qu'on ne leur disputera pas? Comment apprennent-elles qu'elles sont attendues, et qu'elles trouveront, comme dans les contes de fées, la table mise, parée et chargée de tous les mets de la communion spirituelle ? Je n'en sais rien, ni personne, et je ne veux pas essayer d'analyser un des mystères les plus charmants de la vie. Vous vîntes donc et, sans m'en apercevoir, je m'étais mis en route pour aller à votre rencontre :

> Les heures s'en allaient très lentes,
> Un soir de brume, un soir d'hiver,
> Un soir de mortes et d'absentes,
> Où l'on rêve aux rêves d'hier.

Et voilà que, par un soir à peu près pareil, un soir d'été, mais de brume encore, je me retrouve seul, dans les déblais

> Et les rêves obscurs où s'endorment les choses,
> Parmi la poussière et l'odeur des vieilles roses.

Elles gisent à terre, les vieilles roses, et leur odeur ancienne monte d'entre les platras et le bruit de la démolition emporte toute paix, mais je persiste, moi! sur ces ruines et j'écris de ces choses en attendant qu'elles se reconstituent. On les détruirait toutes, autour de moi, que je garde les éléments de leur résurrection.

La vasque s'est remplie peu à peu de feuilles mortes,
N'y cherchez pas d'eau pure. Celle que la pluie apporte
A été bue goutte à goutte par les oiseaux,
Il n'y reste rien que la mort. C'est un tombeau.

Mais ne regardez pas au fond, parmi les feuilles.
Quelque chose s'agite encore en ce cercueil,
Des rêves, des tendresses, des troubles, des désirs,
Je ne sais quoi d'absurde qui ne veut pas mourir.

Les choses non plus ne veulent pas mourir. Tant que nous sommes, elles sont. J'ai vu détruire des paysages qui vivent toujours dans ma mémoire. Les arbres, les maisons, les perspectives reviennent prendre leur place dès que je ferme les yeux sur le présent et leur réalité est aussi vraie pour moi qu'au temps où elle était réelle. J'ouvre la porte de toutes mes demeures successives, même les plus fugitives, et je m'y installe facilement, à la place accoutumée. Les mêmes visions viennent m'y visiter et parfois j'y accomplis des rêves qui étaient restés des rêves. Quand j'aurai quitté ma demeure d'aujourd'hui, je la verrai toujours s'éclairer de votre sourire,

Et vos yeux déchirer la nue

d'où tomba, comme une pluie de printemps, la tendresse des pensées. Et quand les pierres en choieraient une à une dans le néant des pierres, rien ne pourrait faire que vous ne vous soyez assise là, et que votre image ne s'y soit reflétée dans mes yeux et dans mon esprit. Ce qui a été une fois est devenu éternel.

Voilà des imaginations bien compliquées, n'est-ce pas, mon amie, pour accompagner les coups sourds du pic, mais c'est que je les entends moins à mesure que je pense à vous, et de penser à vous, cela me mène toujours très loin, puisque vous contenez toutes les possibilités. La diversité de votre âme satisfait la mienne éprise à la fois de variété et d'unité et j'aime à promener mon visage

Sur maints charmes de paysage,
O sœur, y comparant les tiens,

paysages de terre et d'eau, d'esprit et de sentiment. Tous les aspects des choses se renouvellent près de vous et prennent un air de franchise et de jeunesse. J'aime les femmes à l'intelligence hardie qui ne se découragent devant rien, mais vraiment j'en ai rencontré bien peu. Elles ne saisissent des choses que le côté pratique, plus encore,

que le côté personnel, et ce qui n'est d'aucune utilité à leurs desseins, elles le délaissent comme sans intérêt. Loin que la poésie ait été introduite dans le monde par les femmes, elles ne s'y prêtent qu'au moment de l'amour et sous la pression de l'amant. Les hommes sont si chimériques ! Ils veulent toujours quelque chose au delà du possible et c'est ce qui fait qu'ils se détachent si facilement de l'être dont ils se sont servi pour accomplir leur destinée. Après celui-là, ils en veulent une autre et toujours de même, jusqu'au delà même de leurs facultés, jusqu'au delà de leurs forces agissantes. La femme, au contraire, s'attarde dans le présent, elle s'y fixe, elle y prend racine et l'arrachement lui est d'autant plus douloureux. C'est qu'elles ont obscurément conscience d'être sur terre pour fonder la vie et tous leurs gestes concourent à cela, même quand ils ne sont que des simulacres. Le champ où elle a travaillé, elle veut le moissonner aussi, et la continuité des baisers lui donne quelquefois l'illusion de la fécondité. L'homme passe, sème et chante. Vous ne vous reconnaissez ni dans l'une ni dans l'autre allusion, Amazone aux deux natures si bien emmêlées qu'ayant touché une fibre on ne sait jamais le son qu'elle donnera. Il y a en vous l'odeur de toutes vos conquêtes et, conquérant à son tour (l'homme est si chimérique !), il semble qu'on les respirerait sur vos mains enfin captives. Mais ne croyez pas que cela soit ce qui m'attire en vous. Même, j'en fais abstraction. Je ne vois dans votre nature amazonienne que ce qui fait de vous une femme, mais plus apte qu'une autre à satisfaire la liberté de mon esprit, une femme qui, sans avoir le côté serf des femmes (qui séduit tant les hommes), en possède tous les dons qui me sont chers.

Et voilà pourquoi l'image que les choses d'autour de moi avaient retenue de vous n'est pas brisée, mais seulement suspendue. Elle va se reformer, et votre présence en consolidera la fragilité momentanée. En attendant j'y supplée par ma présence. Où je suis, vous êtes, et puisque je pense, vous êtes pensée et vous surgissez jusque parmi les ruines que des barbares accumulent près de moi.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Francis Carco : *La Bohème et mon cœur.* — Marcel Ormoy : *LeJour et l'Ombre ;* E. Basset et Cie éditeurs. — C. Francis Caillard : *Les Rosiers sur la Tombe ;* édition du Temps Présent, 3 fr 50. — Georges Audigier : *La Ville au Bois Dormant ;* Dorbon aîné. — Charles-Rafaël Poirée : *Visions ;* Gastein-Serge, 3 fr. — Memento.

J'aurai la joie, en cette fin d'août, de parler sur plus de vingt volumes de vers, enfants attardés de la dernière saison. Et il ne sera pas dit qu'en été il n'y a personne à Paris pour lire les poètes.

Voici d'abord un petit volume de M. Francis Carco : **La Bohê-**

me et mon Cœur. Ce titre est un programme : il précise un objet et des goûts ; il est en soi comme un aveu ; il n'est pas dépourvu de littérature... Je n'entends pas, ici, ce mot dans le sens au moins ironique qu'on a coutume de lui prêter ; j'aurai peut-être plus tôt fait de dire que M. Carco a des lettres, ce qui n'est malheureusement pas le fait de tous les auteurs qui se sont aujourd'hui donné rendez-vous sur ma table. M. Francis Carco aime les bons poètes et je ne saurais trop l'en louer. Il a retenu la mélodie verlainienne, à tel point qu'il se contente souvent d'improviser des paroles sur cette mélodie même. Nous n'en sommes pas fâchés, car le jeune poète fait la chose avec tact, avec habileté et sans prétention. Ce recueil donne l'impression d'un carnet de croquis rapides dont certains auraient de la saveur et de l'esprit. Mais c'est un carnet de croquis.

Voyez le défaut de la critique : à tout autre moment, le livre de M. Carco aurait pu m'apparaître comme une simple fantaisie sur un jeu de thèmes connus. Mais aujourd'hui qu'il m'est donné de le lire entre vingt autres dont la faiblesse déconcerte, je suis presque reconnaissant à son auteur de me rappeler avec quelque vivacité des poètes que j'aime.

§

Puisque M. Marcel Ormoy est un ami de M. Carco, comme je le suppose après avoir lu **le Jour et l'Ombre**, je ne saurais mieux faire que signaler sans retard cette plaquette. Vraiment, presque tout ce que j'ai écrit de M. Carco me semble encore bon pour M. Ormoy. J'ai pourtant envie d'ajouter que voilà deux poètes qui témoignent une confiance excessive à cette espèce d'inspiration qui ne doit rien qu'aux sens. Ils me diront peut-être que l'esprit n'est point le maître en poésie, que le poète doit plus à la spontanéité qu'à la réflexion... Certes, ces messieurs n'auraient pas tort de répéter ainsi les boutades des maîtres ; mais tout le monde sait à quoi s'en tenir sur ces aimables paradoxes. On ne fait pas de l'éternité avec ce qui est, par essence, passager. Toutes ces agréables notes écrites sur les manchettes ne résistent pas à la première lessive.

§

Sous ce titre : **La Ville au bois dormant**, M. Georges Audigier publie un très volumineux recueil dont toute la première partie est consacrée aux *Pierres de Senlis*. J'avoue tout de suite que cette première partie me plaît beaucoup plus que le reste. M. Audigier a entrepris de chanter un pays qu'il aime. Il l'a fait avec beaucoup de sincérité et avec cette sorte de talent qui ne quitte un objet qu'après en avoir exploité toutes les ressources. Je m'explique : la partie de cet ouvrage consacrée par M. Audigier à la gracieuse ville de Senlis et à ses environs comporte une cinquantaine de poèmes ; cet ensemble

forme un véritable « Guide de l'étranger » dans un arrondissement de l'Oise ; rien ne semble omis, toute chose a été jugée matière à poème et, de fait, il y a un poème pour chaque chose : *le vieux château*, *le beffroi*, *le clocher de Saint-Vincent*, etc., etc. Voilà bien ce que je voudrais reprocher à M. Audigier : ses poèmes ont tous une raison extérieure, ils n'ont pas tous une raison intérieure. Considérons le plus savoureux de nos paysagistes, j'ai nommé Paul Fort. Comme il peuple de soi les décors charmants qu'il évoque ! Comme il justifie cette proposition célèbre que tout paysage est un état d'âme ! Comme il fait sentir que la toile de fond n'est qu'un prétexte ! Mais j'aurais mauvaise grâce à insister sur un rapprochement tout au plus bon à fournir à M. Audigier une indication précieuse... Si l'auteur de *la Ville au bois dormant* n'a méprisé ou négligé aucun des sujets offerts à sa verve, il faut dire qu'il a, de certains, tiré un heureux parti. J'aime assez ce poème qui commence ainsi :

Où sont les eaux du Puits-Tiphaine
Et les eaux du Puits Saint-Sanctin...

L'accent est également sympathique de cette pièce sur *les enseignes :*

O signes peints, sculptés, tous si parlants,
De la Fille sans tête, au Chien sans queue,
Du Crédit mort aux Bonshommes volants,
De l'Arbre sec à la Tonnelle bleue...

Je signale encore cette *Douceur senlisienne*, qui ne manque ni de rythme, ni d'agréments :

Etre à Senlis, c'est être au mieux sur terre...

Par contre, des pièces comme *le Beffroi* me choquent avec leur début plein de majuscules et qu'alourdit cette bonne vieille érudition romantique. Je n'insiste pas sur la fin de ce copieux volume : M. Audigier y a donné trop libre cours à une facilité dont je ne saurais me trouver ébloui ; il semble qu'il ait voulu épuiser toute la matière poétique... Tous les grands sujets philosophiques sont traités, tous les grands artistes sont honorés d'un poème, tous les héros de l'art, de l'histoire, ou de la pensée sont réunis dans une sorte de panthéon poétique où le lecteur étonné se promène et se perd.

§

Je ne pourrai parler du livre de M. C. Francis Caillard : **les Rosiers sur la Tombe**, sans avoir, au préalable, tiré au clair un problème de critique que l'envoi de M. Caillard remet pour moi très précisément en question. Je demande pardon à M. Caillard de trahir les secrets de cette espèce de correspondance que l'on confie aux pa-

ges de garde... Mais, en vérité, mon métier sera-t-il donc de louer ou de blâmer sans cesse, sans m'assurer de ma position propre ? Non pas ! et nul jugement n'est sûr que porté d'un lieu défini.

Je pourrais ne voir aucune intention spéciale dans cette phrase par laquelle M. Caillard m'adresse « des pages catholiques ». Les événements me contraignent toutefois à m'arrêter sur ces quelques mots.

C'est une tendance trop naturelle, considérant une critique rigoureuse, que de lui rechercher des mobiles hors de la bonne foi et de la justice. Assurément, le poète sévèrement jugé se peut toujours consoler en rejetant sur un différend politique ou moral l'animosité du chroniqueur. Me suis-je trouvé récemment dans la nécessité de porter un jugement sans aménité sur l'ouvrage d'un poète ? — Les amis de celui-ci font, sans surseoir, une levée de boucliers et, loin de reconnaître à ma sévérité d'honnêtes causes littéraires, ils préfèrent l'expliquer par la haine de la barbe en pointe ou des bottines à élastiques... Eh bien, non, je dis non ! Encore que je sache toute l'inefficacité de la franche négation...

J'ai souvent discouru de la vanité des objets, mais j'entendais toujours en fonction de certains poètes... Tout est grand, traité par un grand homme. Il m'est arrivé, je pense, une fois, de ne point admirer un livre écrit par un chrétien lettré qui est sans doute plus grand chrétien que grand poète. Mais où ont-ils l'esprit, ces gens qui n'ont point vu que c'est du poète seul que je parlais?... J'ai honoré à souhait le poète Francis Jammes, auteur des *Géorgiques chrétiennes*, j'ai le plus grand désir de rendre un respectueux et chaleureux hommage à Paul Claudel, mais *ma chaire est de poésie!* et avec modestie je me déclare incompétent dans les choses de la foi.

La moitié des déclassés attribue sa déchéance à la persécution des jésuites, l'autre moitié en rend responsable la colère des capitalistes juifs. Si un seul de ces visionnaires mesurait ses mérites au juste, il ferait amende honorable et s'irait pendre.

Appelé à juger des poètes, je me maintiens en équilibre dans ma fonction. Que « Sagesse » sorte de chez l'éditeur : je prendrai joyeusement une plume neuve et une main de papier blanc... Me faut-il encore prier les poètes de ne trouver à cette place que la seule critique des poèmes, avec ses exigences propres, ses arguments et ses griefs, ce qui est bien suffisant ?

Je me suis laissé entraîner dans un développement inévitable et je suis désormais dans la nécessité de passer outre. Mais je remercie M. C.-Francis Caillard qui m'offre l'occasion de me justifier par avance de bien des choses.

§

M. Charles-Rafaël Poirée est un jeune poète qui publie son pre-

mier livre intitulé **Visions**. Je me hâte de le dire, ce livre n'est pas meilleur que tous ceux auxquels je ne pourrai consacrer qu'une ou deux lignes, mais il présente une particularité qui mérite réflexion. M. Poirée n'a pas publié au hasard ces deux cents pages correctes et anodines. Il s'est, au préalable, procuré auprès d'un assez grand nombre de poètes une collection d'*opinions* qu'un préfacier ingénu et enthousiaste à mises en valeur. Eh bien, je félicite M. Poirée d'avoir pu obtenir à la fois le suffrage de Francis Jammes et celui de M. Dorchain, l'approbation de Verhaeren et celle de M. Edmond Rostand, pour ne citer que ceux-là. Cela dit, abandonnons le livre de M. Poirée à son destin et considérons uniquement cette question de l'« imprimatur ». Je conçois qu'un jeune homme inquiet de la valeur d'un ouvrage qu'il médite de livrer aux presses recherche l'encouragement de ses aînés et songe à rejeter ainsi sur eux la responsabilité d'une publication. J'admets surtout que, dûment rassuré, le néophyte conserve discrètement par devers soi ses brevets. Mais je demeure toujours déconcerté lorsque je vois Francis Jammes et M. Auguste Dorchain apporter au même jeune poète un égal tribut de bienveillance. Je ne doute pas des mérites divers de M. Poirée, mais vraiment ont-ils fait ce miracle de mettre d'accord M. Fernand Gregh et Emile Verhaeren ? Tout cela est fort troublant. Eh bien, non ! la générosité égoïste de Hugo n'est point à imiter. O maîtres ! Vous Jammes, vous Verhaeren, vous Régnier, si vous voulez que votre nom inscrit au seuil d'un livre lui serve de glorieuses *lettres patentes*, faites en sorte qu'il ne doive en aucune façon voisiner avec ceux des gens qui sont ou vos contempteurs, ou les ennemis de votre pensée. Il y avait longtemps que j'avais le désir d'adresser cette supplique à quelques grands poètes. Je suis plein de reconnaissance pour M. Poirée, qui me fournit une occasion aussi impérieuse de le faire aujourd'hui.

Memento. — *Le Paon d'Email*, de M. Paul Morin, est un livre charmant et peu original.— M. Edmond Blanguernon, dans *la Vie Orgueilleuse*, atteste du talent et laisse insatisfait. — L'énorme recueil que M. Jules Castier appelle *Parisianités* formerait un document à charge dans le procès de l'actualité en poésie. — Les vers que M. Jean Delom de Mézerac a réunis dans *Au Fil du Rêve* sont d'une grande facilité ; il ne reste plus à cet auteur qu'à faire des vers difficiles. — Les *Ballades en Prose*, de M. Adrien Gaignon, reposent heureusement le chroniqueur, parce qu'elles sont en prose. — *Les Chants d'Amour et Chants de Révolte* de M. Eugène Poitevin sont d'un chansonnier qui sait son métier. — Si M. Paul Théodore, après avoir écrit *Ce qui ne finit pas*, s'adonne à la lecture des bons auteurs, il comprendra très bien ce qu'il lui reste à faire. — M. Victor Lemarchand, dans une plaquette illustrée, sous l'enseigne du *Lion de pierre*, manifeste de nobles ambitions qu'il pourra toujours justifier. — M. Myriam Deroxe réunit en un seul volume les poèmes en prose de *l'Amour Nomade* et de *Claudia :*

c'est pervers ? non ! ce n'est pas méchant et c'est sur un air connu. — De M. Fernand Lame : *Toiles et Bronzes*, un énorme livre de vers « très bien ». — Le livre de M. Auguste Cheylack s'intitule *J'entends des appels mystérieux ;* c'est un recueil sage et tiède. — Le titre *Sensations*, que M. Paul Costelé donne à son recueil, est juste et sans prétentions : tout va bien ! — *Thyms et Lavandes*, par M. Henri des Baumettes : c'est aimable et naïf jusqu'à la puérilité. — Avec *les Jets d'Eau*, M. Wladimir d'Ormesson montre qu'il sait bien faire les vers. — M. Lucien Lambert, en appelant son petit livre : *Poésies Cynégétiques*, ne laisse aucun doute sur l'objet de sa verve. — Les *Dévorateurs*, de M. Louis Alotte, sont des espèces de poèmes didactiques, raisonnables et sans légèreté. — Les Poèmes de M. Anatole Collin forment, sous ce titre : *Notre Patrie, la France !* un petit abrégé d'histoire à l'usage des écoles. — Il est difficile de juger du talent de M. Gaston Gaillard par les cinquante ou soixante vers contenus dans sa plaquette : *Nostalgie*.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Louis Planté : *Sur le déclin*, Plon, 3. 5o. — Belgrand d'Arbaumont : *L'Appel*, Plon, 3. 5o. — Alix Pasquier : *Une rédemption*, Association des écrivains belges, 3. 5o. — Raymonde Lordereau : *Vaincue*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Gabriel Salvat : *La Barbe Bleue*, B. Grasset. 3. 5o. — Max Constant : *Le Journal d'un sceptique*, B. Grasset, 3. 5o. — Berthem de Rigny : *Ames de femmes*, Jouve, 3. 5o. — Guy du Fresnay : *La Passion de Fred*, Maurice Bauche, 3. 5o. — Victorien du Saussay : *L'Armée Juive*, Librairie des romans inédits illustrés, 3.5o. — Jean Payoud : *L'oncle Mansi*, Albert Méricant, 3.5o. — Pierre Hamp : *Vieille histoire*, « Nouvelle Revue française », 3. 5o. — Henri Bachelin : *Juliette la Jolie*, « Nouvelle Revue française », 3.5o. — Maurice de la Fuge : *Les Feuilles sur la route*, Jouve, 3. 5o — Pierre Xardel : *Un chêne*. Edition Lorraine, 2 fr. — René Turpin : *Willey Jones apprenti*, E. Basset, 3. 5o. — Emile Zasie : *Une idylle*, A. D. Frenel, 2 fr. — Paul Bertnay : *Par l'amour* et *Jusqu'aux étoiles*, Vermot éditeur, o. 5o c. l'exemplaire. — Henry Béraud : *Les Morts lyriques*, E. Basset.

Sur le déclin, par Louis Planté. Quand l'heure de l'amour est passée, il est difficile de se créer des raisons d'aimer. Le vice peut avoir des méthodes et le *don-juanisme* des procédés ; l'amour tout simple, étant une chose très naturelle, ne subit pas le raisonnement ni l'entraînement par le calcul. Une vieille fille, même jolie, intelligente, comprenant la vie avec toute la cérébralité d'une femme, ne remontera pas le courant qui la mène au grand océan de l'oubli. Elle n'a plus besoin de soleil, sa saison est terminée et elle aurait peur de produire un fruit qui n'aurait pas eu sa fleur. Pour Andrée Noussage : « La page du roman ne venait point à sa place, ce qui venait irrémédiablement, c'était l'âge... l'heure définitive allait sonner après laquelle il n'y plus ni pose ni coquetterie possible envers soi-même, l'heure où le désir se tait, où, resserré, amoindri, le cœur ne sait plus battre aux joyeux et tyranniques appels de l'amour ! » Elle rencontre pourtant l'homme inquiet et délicat qui semble fait à son image. Un sceptique essayant de dissimuler sa sensibilité sous l'apparat d'un

esprit d'analyse perpétuelle, mais ce timide recule maladroitement devant un aveu qui le mettrait sans doute dans une situation d'infériorité... littéraire. Il fait encore plus une étude de mœurs qu'un apprentissage de la passion et il perd la partie pour ne pas avoir su brusquer les choses. Andrée n'a probablement plus autour d'elle cette mystérieuse auréole qui rend les êtres lumineux aux yeux les mieux clos sur l'évidence, elle a cessé d'émettre les rayons du sublime calorique. Elle s'en va juste au moment où il arrive et elle ne se retournera pas, malgré ses appels désespérés, parce qu'elle craint la dernière désillusion : le désillusionner physiquement. Combien de femmes préfèrent l'éternelle solitude à la faillite de leur beauté aux minutes suprêmes ? Et celles-là s'en vont au moins en laissant un souvenir ineffaçable. Je n'aime pas beaucoup, dans ce livre, le type à la fois odieux et comique de Mme Aponini, la marieuse qui cherche à se frayer des relations en forgeant des chaînes d'or à ses invités. Cependant il aide à faire valoir le caractère orgueilleux et souffrant de la vulgarité de Mlle André Noussage. Le meilleur passage du roman est la course inconsciente de l'amoureux après son bonheur envolé, quand, dans un train qui l'emporte la nuit, il ne peut même plus reconnaître la femme aimée tellement elle lui semble grise, terne, aussi parfaitement quelconque, hélas ! que la petite gare, la station très ignorée, où elle descend et dont il ne saura jamais le nom. Cette fort bonne photographie de la vieille fille, encore jeune, mondaine et élégante, aux multiples séductions de la sentimentale avertie, nous montre sous un jour nouveau la si célèbre coiffure de sainte Catherine. Ce pourrait bien être leur couronne d'épines en dépit de l'ultime parfum des roses blanches de leur virginité.

L'Appel, par Belgrand d'Arbaumont. Deux fiancés contrariés par un père que la fortune aveugle. Un jeune homme, un aristocrate, est obligé de retourner à la terre des ancêtres pour y continuer son rôle protecteur vis-à-vis de ceux qui ont encore confiance dans le nom qu'il porte. Le grand industriel ayant fait de mauvaises spéculations finit par consentir au mariage de sa fille quand il se voit perdu. Les deux amoureux subissent chacun la tentation de l'infidélité et c'est en cela que l'épreuve est nécessaire à leur bonheur futur, puisqu'ils en sortent victorieux.

Une rédemption, par Alix Pasquier. Ils m'ont l'air, en Belgique, d'en être au même point que nous en France ; les réputations artistiques ne sont pas surfaites seulement chez les arrivés, mais aussi dans les petits cénacles où de bons naïfs prennent pour du génie l'outrecuidance et les mauvaises mœurs. Le Turie, qui se fait entretenir par une baronne, dupe ses meilleurs amis jusqu'à l'escroquerie inclusivement et son principal mérite littéraire est de dèbiner tout le monde pour s'élever lui-même sur le pavois. C'est la fidèle copie de

beaucoup de génies méconnus de notre histoire contemporaine. Avec quelque faute de goût, peut-être des macules de la plus riche couleur locale, l'auteur nous traîne dans les brasseries d'étudiants, les cafés de rapin et tous les mauvais lieux pittoresques de Bruxelles. Il nous exhibe le vice innocent d'*Académia*, l'hétaïre à la mode, lequel consiste surtout en libations copieuses, et la simplicité d'âme de ce brave petit musicien nommée Octave. Après avoir enduré les pires supplices y compris les malédictions de son père, voulu épouser une petite noceuse lui préférant les nègres, il se sépare courageusement de ses entraîneurs et rentre sous le toit familial. Le meurtre de Turie par Darceau est un bon exemple... qu'il faudrait suivre. Assommer les faux dieux ou les convaincre de vol... tout au moins de réputation, serait un moyen radical pour couper les ailes au canard qui leur sert de phénix.

Vaincue, par Raymonde Lordereau. Cela se passe chez les snobs, car il faut être snob, pour aimer à réunir chez soi un si grand nombre de gens prétentieusement dévergondés. La jeune femme de ce musicien incompris, Denise, rêve de gloire pendant que son mari, mécontent de ses efforts, songe à cultiver la réclame. Les ailes ouvertes, c'est la possibilité pour la femme et l'homme du joli petit adultère qui leur donnera le génie ou le coup de fouet nécessaire à leur émulation. Naturellement, ils ne font que changer leur snobisme d'épaule, et la pauvre inconsciente Denise supplie vainement son époux de la reprendre après sa victoire musicale. Denise rentre en effet au domicile conjugal, mais pour y recueillir le dernier soupir de son enfant qu'elle adore tout à coup après l'avoir lâchement abandonné. Les ailes refermées, ce bel oiseau de malheur se tue. Il est à remarquer que presque tous les romans d'adultère se terminent de cette façon ; l'enfant doit mourir pour que les convenances soit sauves. La morale vengeresse le veut ainsi et chacun s'en va content. Est-ce qu'on ne pourrait pas inventer un autre dénouement ? J'en suis au *vingt-sixième* enfant qui meurt du croup à la seule fin de punir son père ou sa mère.

La Barbe bleue, par Gabriel Salvat. Mais ne vaudrait-il pas mieux dépenser toute cette imagination et tout ce talent descriptif à inventer d'autres légendes ? Pourquoi s'évertuer à découvrir la psychologie d'individualités chimériques lorsqu'on ne les a pas créées ? Je comprends parfaitement qu'on recherche l'origine d'une tradition ou d'un conte, je ne vois pas la nécessité d'ajouter à la fiction une nouvelle fiction et d'en dénaturer le sens. Ce Barbe Bleue lettré et cette jeune personne sentimentalement perverse adornée d'un panache d'hystérie bien moderne me paraissent tout à fait dépaysés dans cette histoire de l'ancien temps. Quant à la sœur Anne, qui joue le rôle de la cruelle destinée, elle est férocement énigmatique. Maintenant c'est

un exercice littéraire amusant et une jonglerie d'effets poétiques propre à dérouiller des doigts d'écrivain.

Le Journal d'un sceptique, par Max Constant. Ayant consenti à aller à la messe pour plaire à sa tante, ce modèle des neveux finit par se convertir entièrement après avoir aimé une jeune personne si pure qu'elle ne veut même pas épouser l'homme, préférant Dieu. C'est un assaut de sacrifice, la fiancée riche offrant sa part de bonheur terrestre et la fiancée pauvre proposant le paradis en échange des légitimes joies du mariage. Ce journal d'un sceptique est en somme une profession de foi.

Ames de femmes, par Berthem de Rigny. Histoire d'une famille honnête où toutes les femmes sont fiancées à des officiers de marine. La mer sous ses aspects tantôt terribles, tantôt séduisants. Les bons fiancés meurent au loin et les inconstants sont pardonnés. Il y a d'abondantes descriptions de la Bretagne. Roman à mettre dans toutes les mains, dit la prière d'insérer, modestement.

La Passion de Fred, par Guy du Fresnay. Un tout jeune garçon boiteux et timide s'éprend de sa cousine, une belle personne très délurée. Le beau-père de Fred, surnommé Grand-Monsieur, finit par le supplanter dans le cœur de l'adolescente. La mère meurt de saisissement en découvrant la mauvaise conduite de son mari et le pauvre Fred, berné, trompé, rendu orphelin, n'a plus qu'à se suicider pour échapper à l'obsession de la trop cruelle charmeuse.

L'Armée juive, par Victorien du Saussay. Je ne sais pas si l'auteur a souvent causé avec des femmes israélites (soyons polis). Mais jamais, pour mon humble part, je n'ai entendu de pareilles tirades sortir de leurs bouches. Ce dévouement au mari, à la race, c'est un vieux bateau qui a certainement encore grand air sur des flots d'encre; seulement dans la vie normale il a des trous. Pas plus les juifs que les catholiques du reste ne se dévouent à des causes aussi vagues et qui rappellent, par leur ancienneté, le temple de Sion. Les officiers riches, trop riches, sont toujours mal vus dans un régiment. Ils n'ont pas besoin d'une étiquette. Maintenant, cette jolie femme qui prétend adorer son mari n'a peut-être pas besoin d'aller trouver la nuit un pauvre diable amoureux d'elle simplement pour continuer à lui débiter ses tirades; c'est effrayant de naïveté pour une juive. Le couple finit par prendre la France en grippe et la déclare mal gouvernée. Ça, sans être juive, je suis absolument de leur avis. Quant au fidèle amoureux chevalier des dames à la triste figure, on lui donne la croix... Mais les autres, les banquiers allemands, ils ont la mine, la bonne mine.

L'Oncle Mansi, par Jean Payoud. Etudes de mœurs provinciales. Idylle entre un jeune étudiant et une belle dévote qui se fait

religieuse. L'oncle Mansi est un assez curieux type d'égoïste intransigeant.

Vieille histoire, par Pierre Hampt. L'auteur nous assure que se mêler d'écrire une histoire d'amour est toujours une pitoyable occupation ; cependant il s'en tire à son honneur. Cette pauvre fille de fille, traquée par l'homme et destinée à lui servir de pâture, semble prise d'après nature. Son existence d'ouvrière, sa courte vie d'amoureuse craintive et crédule, tout est cruellement observé et jusqu'à la fuite lâche du séducteur porte l'empreinte d'un réalisme puisé aux bonnes sources. Ce n'est pas l'aventure ordinairement grossière, mais bien la sève amère extraite de la souche même de l'humanité.

Juliette la jolie, par Henri Bachelin. Autre vieille histoire toujours jeune de la fille du peuple coquette et désirable qui tombe bien plus la victime de sa candeur que de son amour. Dans sa famille et parmi ses amies de la maison de couture, on la plaint. Elle se guérira, se mariera peut-être un jour, comme les autres. Il y a là de gracieux détails dans ce livre dont l'extrême simplicité est un grand luxe littéraire que les meilleurs auteurs ne peuvent pas souvent s'offrir.

Les Feuilles sur la route, par Maurice de la Fuye. Beaucoup d'accidents d'automobiles, dont l'un se termine par un mariage. Après un échange de chambre à air, partage de la chambre nuptiale.

Un chêne, par Pierre Xardel, ou la biographie d'un homme fort né en Lorraine qui meurt en disant : « Que le roi revienne et piétine victorieusement nos tombes ! » Ainsi soit-il !

Willy Jones apprenti, par René Turpin. Le frêle jockey gagne la course et aussi l'amour d'une jolie personne qui ne parie pas que sur les chevaux.

Une idylle, par Emile Zasie. Cela se passe au quartier latin et donne assez le ton de nos nouveaux étudiants de lettres. Ils sont blasés, peu sentimentaux, terriblement snobs. Ils s'analysent, se décomposent plutôt et en se regardant marcher... ils s'arrêtent pour citer les bons auteurs, quelquefois les mauvais. Ils se souviennent de Jean de Tinan, mais en oubliant ses cravates folles et ses gilets de velours. Ils ne veulent pas mourir d'amour... car... ils sont si peu nés.

Par l'amour et **Jusqu'aux étoiles**, de Paul Bertnay. Le meilleur de ces deux petits romans est celui où l'on voit le musicien Josik séduire, sans y penser, la douce élève qu'il a trop pénétrée de l'importance de son art. Au lieu de parfaire la femme instrument que rêve sa famille, il la doue d'une âme de virtuose prête à tous les succès, et sa première victoire lui coûte naturellement sa vertu. Mais quand Josik revient à de meilleurs sentiments, la petite bourgeoise s'est ressaisie. Elle aime un bourgeois qu'elle a d'ailleurs enlevé à sa

sœur, une simple créature sans ambition, celle-là, et elle l'épousera, réparant à sa façon deux déchirures en fabricant d'autres lambeaux. La figure de Josik, sensuel, égoïste, bon garçon, semble facilement reconnaissable.

Les Morts lyriques, par Henri Béraud. Dans une édition luxueuse, on nous offre des portraits d'hommes qui ont été très célèbres de leur vivant, mais dont on a mal connu la mort. Le dandy Brummel recevant fastueusement les ombres de ses anciens amis dans l'ombre de sa propre misère est un tableau curieux et dont les moindres détails sont aussi soignés que pouvaient l'être les costumes de ce roi de l'élégance.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Maurice Dreyfous : *Ce que je tiens à dire. Un demi-siècle de choses vues et entendues, 1. 1862 à 1872*, 1 vol. in-18, 3. 50, Ollendorff. — *Le Langage normand au début du XX^e siècle, noté sur place dans le canton de Percy (Manche)*, par R.G. de Beaucoudrey, 1 vol. in-8, 7.50, Alphonse Picard. — Chateaubriand : *Amours*, 1 vol. in-18, 1. 60, Sansot. — Stendhal : *La Chasse au bonheur*, 1 vol. in-18. 1.60, Sansot — *Le Conte de la Ramée*, Grenadier de Champagne, 1. vol. in-18. 1.60, Sansot. — Collection des Glanes Françaises : Alfred Capus : *La Vie, l'Amour, l'Argent*. Henry Bataille : *Le Règne intérieur*. Jean Lorrain : *La Nostalgie de la beauté*. Marcel Prevost : *Moralités féminines et françaises*. Romain Rolland : *L'Humble vie héroïque*. Chaq. vol, pet. in-12, 1 fr., Sansot.

M. Maurice Dreyfous publie : **Ce que je tiens à dire.** *un demi-siècle de choses vues et entendues,* dont voici le premier volume (1862-1872). Ayant assisté à beaucoup de faits, écrit-il, « ayant côtoyé une foule d'hommes qui sont du domaine de l'Histoire, j'apporte à l'Histoire la contribution d'un vieux Parisien de Paris ayant pratiqué tous les détours de Paris et de la vie de Paris ». Et M. Dreyfous ajoute que son témoignage désintéressé pourra servir à l'éclaircissement de menus points de détail concernant la vie de notre temps. La petite histoire y puisera en effet de curieux et d'inattendus renseignements sur nos grands hommes du siècle dernier, sur Hugo, sur Dumas fils, sur Théophile Gautier, dont l'auteur fut l'ami intime et l'éditeur de ses œuvres posthumes.

Dès les premières pages de ce volume, on nous donne ce portrait de Verlaine, qui, « au point de vue purement humain et social, fut un véritable monstre, une sorte d'aliéné d'une inconscience farouche, féroce ».

Et à tel point que, lorsque Verlaine apparaissait, on s'empressait de fermer les tiroirs du buffet où se trouvaient les couteaux ; on ne laissait dehors que des couteaux à bouts ronds, car, à plusieurs reprises, Verlaine avait saisi des couteaux pointus et avait tenté d'en frapper les uns ou les autres d'entre nous, notamment Camille Pelletan, qui me rappelait le fait l'autre jour, au cours de l'inauguration du monument de Verlaine au

Luxembourg. Et ceci n'est qu'un des nombreux exemples de ce qu'il était déjà lorsqu'il avait moins de vingt-cinq ans...

M. Dreyfous est injuste pour l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam ; mais son ironie sur *les Contes cruels* ne sera cruelle que pour lui-même. Et puisque M. Dreyfous a manifesté, au cours de ces souvenirs, son admiration pour Madame Judith Gautier, qu'il relise les pages que l'auteur du *Collier des jours* a consacrées avec une délicatesse amusée au génie de Villiers.

Judith Gautier était extraordinairement belle, écrit M. Dreyfous; « elle fut et elle est restée longtemps l'une des créatures les plus parfaitement belles qu'on pût voir ».

Mais voici Théophile Gautier qui ressemblait « à un Dieu antique. Il cessait d'être intimidant dès que la musique incomparable de sa voix faite d'harmonie et de bonté vous avait dit le banal : « Asseyez-vous. » Pourtant, toujours timide devant le maître, l'auteur de ces mémoires, jeune alors, ne parlait que juste assez pour bien laisser voir qu'il écoutait. Un jour qu'il lui échappa une sottise sur la traîtrise des chats, Gautier, avec un accent « convaincu, presque religieux », l'interrompit: « Ah! jeune homme! si vous aviez jamais eu *l'honneur d'être l'ami d'un chat,* vous n'en parleriez pas de la sorte. »

Ces révélations encore sur la méthode de travail de Théophile Gautier, chapitre à ajouter aux bizarreries de l'inspiration chez les écrivains :

De même que Lamartine se sentait le travail pénible lorsqu'il n'avait pas saupoudré son cabinet de tabac à priser — je tiens ce détail de Polydore Millaud, — de même que Gœthe se mettait à la besogne les pieds dans l'eau froide et les yeux fixés sur une plaque de fonte qui tachait d'un carré noirâtre la maison faisant face à sa table de travail, Gautier, pour travailler sans trop d'efforts, avait la manie d'une promenade sur l'impériale d'un omnibus. Au fond, c'est là-dessus qu'il préparait sa besogne, et, arrivé devant sa table, il n'avait plus qu'à en écrire le mot-à-mot, comme s'il se la fût dictée à soi-même. Et sa faculté de dédoublement pendant que son travail s'accomplissait en lui était telle, qu'il demeurait capable d'entendre les gens qui lui adressaient la parole et capable de leur répondre ; nul ne pouvait soupçonner que sa pensée était ailleurs. Cet état d'âme en double, et qu'il a indiqué inconsciemment dans plusieurs de ses nouvelles, était l'un des caractères les plus émouvants de sa personnalité. Il était, comme disent les gens du commun, *continuellement sorti*. Lorsqu'il abandonnait ou relâchait le double effort de la double vie de son cerveau, il en résultait des incidents passablement comiques...

Rarement, ajoute M. Dreyfous, un homme posséda, au même degré que Gautier, « le don de disparaître de soi-même », et celui de se croire en toute sincérité en des lieux où il n'était pas réellement :

« Ici, disait-il, en parlant de sa maison, c'est une turne que j'habite accidentellement » ; et il décrivait le palais fastueux où il habitait dans son rêve perpétuel.

On sait que Théophile Gautier regretta toujours son ancien métier de peintre, et M. Dreyfous raconte que le jour où il pénétra la première fois dans son atelier, T. Gautier était occupé à terminer son propre portrait de grandeur naturelle « en vareuse de molleton rouge, en pantalon de velours noir, et la chemise molle au col largement ouvert ». Qu'est devenu ce portrait ? on pourrait poser la question à *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, qui la résoudrait sans doute. Mais sait-on que, dans sa chambre à coucher, il y avait, « sur la cheminée ornée d'une glace sans tain qui donnait vue sur les hauts peupliers qui bordent la Seine, un grand buste en marbre par Clesinger, le représentant, lui, Gautier, tel qu'il était vers 1848, lorsqu'il portait la moustache et la barbiche » ? Cette œuvre d'art « très remarquable, ajoute M. Dreyfous, ce document iconographique des plus importants » appartient aujourd'hui au petit-fils du poète, le docteur Paul-Théophile Gautier. Je ne puis citer toutes les pages concernant Th. Gautier, mais je veux signaler ici cet aveu de M. Dreyfous qui, après quarante ans « d'effacement et d'anonymat », se déclare l'auteur des préfaces et des notices signées M. D. et « par conséquent l'auteur des longs travaux auxquels elles correspondent ».

Aussi, écrit M. Maurice Dreyfous, « quand, à l'automne de 1922, l'œuvre de Gautier tombera dans le domaine public, paraîtront — ou tout au moins seront prêts à paraître — dix ou douze volumes inédits, dont je ne crains point de dire qu'ils ne seront point inférieurs aux meilleurs ouvrages du maître parus jusqu'ici ». A côté de *Cocassités*, il y aura des études d'ensemble sur les classiques grecs et latins, sur les tragiques et les comiques français, sur les Musées, etc..., et aussi deux recueils de morceaux choisis : *Proses et vers pour la jeunesse*, et *Petites histoires pour les enfants*.

1922 ! D'ici là, M. Maurice Dreyfous nous aura donné la suite de ses mémoires, et le récit de tout ce qu'il tient à nous dire.

§

En collectionnant les expressions et mots particuliers au langage des campagnards dans une contrée de l'arrondissement de Saint-Lô : **Le Langage normand au début du XX^e siècle**, *noté sur place dans le canton de Percy* Manche), M. de Beaucoudrey a voulu nous montrer qu'il n'était plus douteux pour lui « que les mots, les expressions, les tournures de phrases entendus journellement ne sont autres, pour la plupart, que ceux des origines de notre langue, immuablement conservés depuis huit cents ans ». Mots sans doute destinés à disparaître bientôt ; aussi a-t-il semblé à l'auteur

qu'il n'était pas sans intérêt de noter à titre « purement documentaire » les formes du langage local tel qu'il est encore parlé au début du xx^e siècle.

M. de Beaucoudrey n'a d'ailleurs pas la prétention de nous donner ici un ouvrage de philologie savante sur les patois normands. Ces livres existent ; entre autres le Dictionnaire de du Méril. Mais, dans ce dernier ouvrage, un grand nombre d'expressions locales ne figurent pas : « Il a certainement manqué à l'auteur, constate M. de Beaucoudrey, la connaissance pratique de l'action, de la chose, de l'usage qu'ils expriment. » C'est cette lacune que M. de Beaucoudrey a voulu combler, et son dictionnaire contient près de trois mille mots purement locaux, dont cinq cents seulement figurent dans le dictionnaire de du Méril. Huit cents environ de ces mots se trouvent dans les textes du xii^e au xvi^e siècle ; M. de Beaucoudrey le prouve en citant les textes anciens, en particulier le roman de Rou.

Cette étude est donc plus qu'une simple collection de mots patois, mais un essai de trouver dans le patois normand, langue encore vivante et qui n'est pas une déformation du français, une des sources de la langue française. Source, puisqu'on la trouve écrite à l'origine telle qu'elle est encore parlée aujourd'hui.

Un chapitre sur les particularités de cette langue, sa syntaxe spéciale, sa prononciation expliquant les rimes de jadis devenues incorrectes à notre oreille. On peut se reporter à cette langue encore vivante et demeurée telle que jadis, pour se rendre compte de l'ancienne prononciation du français qui ressemblait certes beaucoup plus à ce patois normand qu'au français d'aujourd'hui.

Il faudrait bien spécifier que ce patois normand est une langue au même titre que le patois de l'Ile de France devenu le français. S'il n'a pas évolué, c'est qu'il ne fut plus écrit ; il a seulement apporté des mots au français. Quelques écrivains normands, comme Barbey d'Aurevilly, ont, en effet, enrichi la langue française de quelques expressions normandes. Les mots purement locaux sont destinés à disparaître complètement, mais peut-être que les patois sont encore plus vivaces qu'on ne le croit. Dans la contrée dont M. de Beaucoudrey a étudié la langue, on recueillerait quelques expressions précises qui manquent au français. Ces trois exemples, seulement :

Cacis ou *cassis :* « dépression pratiquée en travers d'un chemin pour laisser couler l'eau d'un côté à l'autre ; ce n'est ni le caniveau, ni la rigole. » Ainsi appelée sans doute à cause de la secousse que cette dépression de terrain donne aux voitures.

Sacquer (verbe inemployé en français, du substantif saccade) : tirer par brusques saccades sur une corde ou sur une chaîne. S'emploie aussi au figuré, se faire sacquer : se faire renvoyer.

Coupelle. La coupelle d'un arbre, le sommet du tronc d'où par-

tent en coupole les grosses branches. Expression très significative, et qui manque à la langue poétique.

Quelques mots que je ne trouve pas dans le dictionnaire de M. de Beaucoudrey, et qui sont certainement employés dans le canton de Percy : *hannes*, pantalons, *devaler*, descendre une côte, et son contraire : *avaler* (avaler le champ d'orge : traverser le champ d'orge), etc., etc.

Félicitons M. de Beaucoudrey d'avoir mené à bien cette étude du patois normand qui apportera aux philologues de curieux documents. A ceux-ci de tirer de ces observations les définitives conclusions.

§

M. Sansot a inauguré, cette année, deux intéressantes collections. L'une qui s'intitule : *Bibliothèque de variétés littéraires*, nous a déjà offert plusieurs volumes, dont **Amours**, de Chateaubriand, **la Chasse au bonheur**, de Stendhal, et ce vieux conte populaire, chef-d'œuvre anonyme du XVIII^e^ siècle et qui paraît pour la première fois en volume : **Le Conte de la Ramée, Grenadier de Champagne**. Le héros de ce conte est le type du soldat de l'ancien régime, chez qui on découvre déjà les aspirations du soldat de la Révolution et de l'Empire. La Ramée est le précurseur des généraux de Napoléon ; sa bravoure déjà lui tient lieu de noblesse. *Amours* est le récit par Chateaubriand lui-même, extrait des Mémoires ou de sa correspondance, de ses aventures amoureuses, depuis M^me^ de Beaumont, M^me^ de Custine, etc., jusqu'à M^me^ Récamier et la jeune Occitanienne. A propos de M^me^ Récamier, M. Georges Pierredon écrit, dans la préface :

Il y a une légende sur Juliette Récamier. Parce que beaucoup la poursuivirent et qu'elle fut d'une coquetterie admirable, on a prétendu que la plus belle des femmes n'avait jamais été qu'une jeune fille, et qu'il ne pouvait point en être autrement. Tout cela est du bavardage, car nous avons des lettres de Chateaubriand, qui montrent par leur teneur et leur ton que Juliette fut faible au moins avec un homme, et qu'après avoir eu le courage de se refuser au prince de Prusse, qu'elle aimait, elle eut celui de se donner à un grand homme qu'elle aima plus profondément qu'on ne l'a jamais dit.

Et, après nous avoir fait remarquer que lorsque ces lettres brûlantes furent publiées pour la première fois par la nièce de M^me^ Récamier, M^me^ Lenormand, celle-ci avait supprimé tous les passages un peu vifs, M. Pierredon nous donne, dans toute leur intégrité ces lettres amoureuses peu connues. Après Elvire, M^me^ Récamier ! Sous ce titre : *la Chasse au bonheur*, M. A. Séché a recueilli dans l'œuvre de Stendhal les « maximes, anecdoctes, conseils et paradoxes » sur l'amour : c'est toute la doctrine beyliste concentrée en un petit vo-

lume, dont le titre est très stendhalien, puisqu'il est de Stendhal lui-même. Stendhal, dit M. Séché, trouvait le bonheur dans les manifestations diverses de sa sensibilité. Le jour où sa sensibilité reste sans aliments, c'est véritablement la mort.

L'autre collection, la Collection des *Glanes françaises*, réunit les noms des écrivains actuels les plus connus. Voici Alfred Capus : **La Vie, l'Amour, l'Argent**, aphorismes choisis par M. Arsène Alexandre; Henri Bataille : **le Règne intérieur**, pensées sur l'amour, la femme, cueillies par Denys Amiel, auquel j'emprunte cette remarque : « Si nous procédions par analogie, nous verrions que toutes les maximes des moralistes célèbres ne sont en somme que des réflexes de sujets dramatiques aisément développables. » Certes, mais on sait que les maximes psychologiquement fausses sont aussi aisément développables que les autres. Le théâtre à thèse actuel en est une preuve merveilleuse. De Jean Lorrain : **La Nostalgie de la beauté**, titre qui essaie de rendre l'amertume de ces pages ironiques, choisies par M. Jean Bouscatel. Quelques pensées inédites, dont celle-ci : « Je commence à comprendre la volupté de la chasteté, si la chasteté est une paresse. » Mais il ajoute : « Tout homme vertueux est un cochon qui dort. » A signaler encore **les Moralités féminines et françaises**, glanées par M. E. Gaubert dans l'œuvre de Marcel Prévost, et l'**Humble vie héroïque**, choix d'aphorismes extraits de *Jean Christophe*, de M. Romain Rolland, par A. Séché.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Pierre de La Gorce : *Histoire religieuse de la Révolution Française*. Tome II. Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Albert Mathiez : *Les Conséquences religieuses de la journée du 10 août 1792 : la déportation des Prêtres et la sécularisation de l'état-civil*. Ernest Leroux, s. p. — Paul Mautouchet : *Le Gouvernement Révolutionnaire (10 août 1792-4 Brumaire an IV)*. Edouard Cornély, 12 fr. — Vicomte de Brachet : *Le Conventionnel J.-B. Le Carpentier*. Préface de Frédéric Masson. Perrin, 5 fr. — Memento.

Tandis qu'en nos dernières chroniques nous visitions d'autres parages historiques, la Révolution continuait de prêter aux recherches sa matière on dirait inépuisable : et voici, de nouveau, sur notre table, un stock d'ouvrages relatifs à cette époque. Fidèle à notre méthode, épuisons-le avant de passer outre, sous peine de ne pouvoir nous tirer de là et de rester submergé sous une spécialité, ce qu'à Dieu ne plaise !

Voici, de M. Pierre de La Gorce, le second tome de l'**Histoire religieuse de la Révolution Française**. Dans le premier volume, dont nous avons parlé en son temps, M. de La Gorce avait retracé le rôle de la Constituante au point de vue religieux, et mon-

tré tout ce que comportait de troubles pour l'avenir, — un avenir très prochain, — la Constitution civile du Clergé, statut assurément impolitique. La Constituante s'était séparée sans rien résoudre à cet égard, léguant à la Législative, pour ce qui était des affaires religieuses, un héritage des plus embrouillés. Ajoutez que les hommes de la Législative, d'esprit plus révolutionnaire et plus étroit que les Constituants (les conditions de votation ayant favorisé surtout les tenants des opinions avancées, et l'on sait d'autre part qu'à la Législative l'école constitutionnelle eut peu de succès), apportaient, en matière religieuse, des dispositions fort peu conciliantes. M. de La Gorce, après avoir analysé cet état d'esprit, relate les circonstances par lesquelles il aboutit à la Loi du 29 novembre 1791 contre les prêtres insermentés. Il expose les conditions dans lesquelles se produisit le premier veto royal (19 décembre 1791) ; la lutte contre ce veto, lutte dont le signal partit surtout des clubs et qui affaiblit suffisamment la situation du Roi pour que l'Assemblée revint à la charge quelques mois plus tard, avec une seconde « Loi de proscription » (27 mai 1792), que les Girondins voulurent imposer à la sanction royale par l'intermédiaire de Roland. La loi, cette fois, discutée parmi le redoublement de passions provoqué par la déclaration de guerre à l'Autriche, alors que les prêtres réfractaires se voyaient accusés d'être les complices de l'étranger, prononçait la déportation. Le second veto royal amena, on le sait, la journée du 20 juin, où s'annonçait celle du 10 août, dont la conséquence, au point de vue religieux, fut la mise en vigueur de la loi de déportation (26 août 1792). Déjà, en dépit des deux vetos, les prisons se trouvaient pleines de prêtres : l'on sait comment celles de Paris furent vidées, avant que la loi de déportation eût pu produire son effet, par les massacres de septembre. Puis vinrent les terribles décrets du 18 mars et du 22 avril 1793, prononçant la mise à mort des prêtres insermentés contrevenant à la législation d'août. Et ce fut, enfin, l'insurrection éclatant en Vendée (mars 1793).

Tel est le cadre rempli par M. de La Gorce dans ce second volume. L'auteur a longuement étudié dans ses causes et raconté dans ses actes l'insurrection vendéenne (ou plutôt la première phase de cette insurrection, qui va de l'émeute de Machecoul à l'échec devant Nantes et à la mort de Cathelineau). Un bon tiers du volume est consacré à ce sujet. D'aucuns trouveront peut-être que c'est excessif. Dans une telle économie, le récit de l'insurrection vendéenne fait l'effet d'être l'essentiel, alors qu'il n'est certainement qu'une des parties du tableau. M. de La Gorce pourra répondre, avec juste raison, que rien n'importait plus, au point de vue religieux, qu'un mûr exposé des origines de ce terrible mouvement, les dispositions du peuple vendéen, où il n'y avait d'abord rien d'hostile contre le régime nouveau,

ayant presque subitement changé, — non pas après la loi de février 1793 sur la levée de trois cent mille hommes, — mais bien avant, dès après la promulgation de la Constitution civile du clergé et de la loi sur le serment. A cet égard, il y a beaucoup de choses intéressantes dans l'exposé de M. de La Gorce, qui nous fait toucher du doigt tout ce qui, notamment au cours de l'année 1792, agit de longue date, dans un sens ou dans l'autre, en ce qui concernait l'insurrection latente. (Détails curieux, notamment, sur l'existence d'un tiers-parti modéré, et sur la mission de Gensonné et Gallois, qui ne voulurent ou ne surent pas prêter à ce tiers-parti l'appui du pouvoir central.) Rien de mieux. Mais ce que l'on admet moins, c'est la multiplicité des détails donnés ensuite sur un sujet qui n'a pas, semble-t-il, lui, un rapport immédiat avec la politique religieuse de la Révolution, c'est-à-dire sur les opérations militaires en Vendée : nous avons là bel et bien le récit complet de la première phase de la guerre vendéenne (Machecoul-Nantes). Ce n'est pas que je songe, pour ma part, à me plaindre de cette abondance de biens, car le récit est fort bien composé, sérieusement documenté, et enfin, pour tout dire, plein de saveur. Mais on peut penser, tout de même, qu'il dénote, en ses développements, quelque exagération, quelque déviation du souci, constant chez M. de La Gorce dans toute son entreprise, de bien marquer la liaison, la compénétration de l'histoire religieuse avec les autres parties de l'histoire révolutionnaire. Souci, du reste, parfaitement nécessaire et louable en soi, d'autant plus que, partout ailleurs dans le volume, la mesure est observée. On comprend très bien, par exemple, qu'après avoir exposé la politique belliqueuse qui amena la formation du ministère girondin, M. de La Gorce ajoute : « En retraçant cette crise, je n'ai pas cessé de songer aux affaires religieuses. » Pour qui sait la réaction directe, à partir de 1792, des affaires extérieures sur les affaires intérieures, sur les affaires ecclésiastiques comme sur les autres, cette déclaration n'a rien d'inattendu. On conçoit très bien encore — non seulement le tableau des massacres de septembre qui va de soi, — mais encore le récit de la journée du 20 juin, date qui marque le jour où la résistance décisive de la conscience religieuse de Louis XVI ouvrit la période terroriste de la Révolution.

Un mot rapide, pour finir, sur le point de vue de cet ouvrage. On sait que c'est le point de vue catholique. Sous ce rapport, sans faire oublier l'ouvrage remarquable de M. Ludovic Sciout, l'œuvre de M. de La Gorce a, je crois, plus d'éloquence, et surtout elle est servie par les circonstances, la situation actuelle de l'Eglise française aidant curieusement à faire comprendre le tableau évoqué par l'historien (toutes différences gardées, d'ailleurs). Du temps de M. Ludovic Sciout, on pouvait encore se dire : cela ne reviendra pas. Aujourd'hui l'on est bien forcé de dire : cela est revenu. Purement histori-

que alors, l'intérêt est maintenant d'actualité. De là la faveur trouvée par ce livre dans certaines régions de l'opinion. — Une autre conséquence du point de vue catholique, non plus en ce qui concerne la position du livre, mais son inspiration même, paraît être celle-ci : tout ce qui fut, de la part des hommes de la Révolution, en matière religieuse, tendance théorique, — par exemple l'idée de réaliser l'unité religieuse, l'union de l'Etat et de l'Eglise, par la Constitution civile du clergé, — tout cela disparaît profondément dans l'ouvrage de M. de La Gorce. Des historiens comme MM. Edme Champion et Albert Mathiez ont vu un côté positif dans la politique religieuse de la Révolution, et ils ont, au moins au début, attaché de l'importance à toute la partie constructive, théorique, de l'entreprise. Rien de cela chez M. de La Gorce. Son histoire se présente purement et simplement comme celle d'une persécution, et il faut dire que M. de La Gorce ne semble pas avoir épargné ses peines pour recueillir un grand nombre de faits capables de montrer au lecteur l'état réel de la France en ces conjonctures.

En une forte plaquette publiée dans la « Bibliothèque d'Histoire Révolutionnaire », M. Albert Mathiez a étudié **les Conséquences de la Journée du 10 août 1792 : la déportation des prêtres et la sécularisation de l'état civil**. Après la révolution du 10 août, les décrets dont l'effet avait été suspendu par le veto de Louis XVI devinrent exécutoires. La loi du 27 mai 1792, qui prononçait la déportation contre les prêtres insermentés, fut mise en vigueur, renouvelée et complétée par la loi du 26 août 1792. M. Mathiez étudie les dispositions de cette dernière loi et les effets de son application. Elle élimina à peu près tous les prêtres dévoués à Rome, l'église constitutionnelle devint la seule visible, de sorte que le projet primitif de la Constituante, l'unité religieuse, la fusion entre l'Eglise et l'Etat, sembla réalisé. Au fond, dit M. Mathiez, elle fut loin de fortifier l'Eglise constitutionnelle, qui, bien au contraire, n'eut « chance de survivre » qu'en s'asservissant davantage à l'Etat. M. Mathiez cite divers faits sous ce dernier rapport. La sécularisation de l'état civil, autre conséquence du 10 août, en retirant les registres aux églises, augmenta cette dépendance. Du moins, c'est l'interprétation de M. Mathiez, qui voit précisément en ceci un des accroissements de cette dépendance, et non, comme M. Aulard, le commencement de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. En effet, selon M. Mathiez encore, si les hommes de la Révolution introduisirent cette nouvelle réforme dans le catholicisme constitutionnel, c'est qu'ils voulurent l' « incorporer à l'Etat ». Ils ne sont pas neutres en fait de religion. « Leur idéal est resté l'idéal antique : l'Etat Culte et Religion. »

Parmi les publications documentaires récemment parues, il faut

signaler l'ouvrage sur **le Gouvernement Révolutionnaire** publié par M. Paul Mautouchet dans la « Collection de Textes sur l'histoire des institutions et des services publics de la France moderne et contemporaine ».

Cet ouvrage se compose de trois parties. Dans la première, qui est l' « Introduction », l'auteur a inventorié et décrit les rouages du Gouvernement révolutionnaire proprement dit, c'est-à-dire du Gouvernement qui dura du 10 Août à la fin de la Convention. Cette description, qui est en même temps historique, expose les circonstances et les conditions dans lesquelles les pièces de la machine ont été créées A cette nomenclature des mesures d'organisation est jointe, à part celle des mesures de répression contre les diverses oppositions que rencontra le pouvoir. Cette dernière division, qui complique l'économie de l'ouvrage, n'était peut-être pas indispensable, bien des mesures de répression étant en même temps des mesures d'organisation (ainsi la création du Comité de sûreté générale, du Tribunal révolutionnaire, des Comités de surveillance, etc.). Critique légère, du reste, qui ôte peu de chose à l'approbation due aux qualités qui recommandent cette Introduction, rédigée d'après un plan particulièrement pratique.

Le texte de cette description est parsemé de chiffres entre parenthèses : ces numéros renvoient aux textes législatifs et administratifs dont le « recueil » forme la deuxième partie de l'ouvrage, en sorte que l'on peut voir immédiatement à quelle institution gouvernementale, à quelle disposition administrative, décrite et commentée dans la première partie, se rapportent ces textes. Leur ensemble donne la législation même d'où est sorti le régime inauguré après le 10 Août. Pour plus amples renseignements sur ces documents, l'on consultera l'Introduction *in fine*. A ces textes sont joints des « pièces annexes » qui peuvent montrer, par des exemples caractéristiques, comment, en réalité, le régime fonctionna.

Enfin une troisième partie donne une bibliographie critique signalant les sources manuscrites, les documents publiés, et un ensemble de livres et d'écrits relatifs à tel et tel point particuliers.

Cet excellent recueil contient donc essentiellement deux choses : 1° un historique précis et convenablement circonstancié de l'organisation du régime révolutionnaire; 2° l'ensemble des textes législatifs et administratifs relatifs à ces organes et à ces mesures. C'est un des meilleurs instruments de travail que je sache, pour la période révolutionnaire (1).

(1) Les mérites mêmes de ce travail font regretter qu'on ait laissé de côté la période de la Constituante, parfaitement révolutionnaire aussi, sinon dans la forme, du moins dans le fond. De là un silence presque total sur les mesures de la Révolution en matière religieuse.

§

Alors qu'en son extension continuelle la littérature biographique relative à la Révolution consacre aux protagonistes, à Robespierre, par exemple, des recueils périodiques, comment laisserait-elle dans l'ombre les figures de second plan, ou même de dernier plan? Curiosité, d'ailleurs, non toujours inopportune. Nombreux ont été les subalternes qui, sous la Révolution, ont occupé des situations considérables, et dont l'action ajoute des détails essentiels à l'histoire des faits importants. Tel est le cas pour **le Conventionnel J.-B. Le Carpentier**, cet ex-petit huissier de Valognes, devenu Conventionnel, et, par son envoi en mission dans l'Ouest, l'un des proconsuls les plus redoutables de la célèbre assemblée. Le Fédéralisme et les Vendéens : la carrière du représentant en mission Le Carpentier importe pour la connaissance de ces deux grands faits, notamment du second. Ajoutez l'histoire locale dans l'Ouest, dans la région malouine surtout. Le livre de M. de Brachet est, sur ces points, utile à consulter. Pour le reste, il réitère un tableau à vrai dire classique, le truculent tableau des Proconsulats révolutionnaires. Tallien à Bordeaux, Lebon à Arras, Le Carpentier à Valognes, Granville, Saint-Malo : spectacles du plus pur style terroriste! C'est surtout de la répulsion qu'ils peuvent inspirer que témoigne la biographie composée par M. de Brachet. On peut trouver même qu'elle n'en témoigne que trop. Tout en tombant d'accord sur la personnalité du rouge missionnaire (bien vilipendé tout de même, et jusque dans les bons moments, lorsque Le Carpentier repousse, à Granville, les Vendéens prêts à tendre la main aux Anglais, ce qui est quelque chose), on n'est pas sûr que l'auteur soit complet sur la mission même. On ne saurait contester à M. de Brachet la connaissance de l'histoire de la Terreur dans l'Ouest. Mais l'appréhension que nous venons d'indiquer est celle que laisse inévitablement tout ouvrage d'histoire systématiquement *virulent* (et tel est celui de M. Brachet), dans un sens ou dans l'autre. — Pleine d'imprévu, mais non sans ingéniosité psychologique (et indiscrète), est la préface de M. Frédéric Masson sur Le Carpentier et sur... Barbey d'Aurevilly, considérés l'un et l'autre dans leurs sentiments à l'égard de Valognes, du « Petit Versailles », sujet d'enthousiasme et de générosité pour l'un, motif de haine et d'envie pour l'autre.

Nous continuerons la prochaine fois cette revue des nouveaux ouvrages sur la Révolution.

Memento. — *Revue historique*. Juillet-août 1912. J. Calmette : « La Politique espagnole dans l'affaire des barons napolitains (1485-1492). » (Règne de Ferdinand Ier, de la maison d'Aragon, 1424-1494. Révolte de la

faction angevine de la noblesse napolitaine. Intervention diplomatique de Ferdinand le Catholique et origines de la prépondérance espagnole en Italie). Rod. Reuss : « La Constitution civile du clergé et le Directoire du département du Bas-Rhin (juillet 1791-juillet 1792), d'après des documents en en partie inédits. *Suite et fin.* » (La dernière partie de cette intéressante étude montre la déconfiture de l'Eglise constitutionnelle dans le Bas-Rhin. On acquiert de plus en plus la conviction que l'Eglise constitutionnelle fut une triste plaisanterie.) Etienne Dejean : « La Duchesse de Berry et le comité carliste de La Haye (juin-novembre 1832), *suite et fin.* » (Nous avons déjà signalé ces recherches sur la politique étrangère et interventionniste des carlistes, au moment de l'aventure de la Duchesse de Berry.) H. Patry : « Les débuts de la Réforme protestante à Bordeaux et dans le ressort du parlement de Guienne. » (Un réformateur catholique avant la Réforme : Thomas Illyricus. Influence du Collège de Guienne : Humanisme et Réforme à Bordeaux. Le milieu hérétique d'Agen : l'enquête — inquisitoriale — de 1538. Etude minutieuse qui peut faire comprendre comment le terrain se prépara, en France, pour la Réforme). Bulletin historique : Histoire de France. Epoques franque et des Capétiens directs, par Louis Halphen. Antiquités chrétiennes, par Ch. Guignebert. Sciences auxiliaires de l'Histoire : Moyen-Age et temps modernes, par Ph. Lauer. Comptes-rendus critiques et bibliographie.

La Révolution française, 14 juillet 1912. Ch. Du Bus : « L'Exposition J.-J. Rousseau à la Bibliothèque nationale. » Edouard Chapuisat : « Un « rousseauiste » de 1790 : l'huissier Chariot. » A. Crémieux : « La Révolution de février 1848 ; la Censure en 1820. » (Thèse de doctorat. Pour la révolution de février : documentation inédite, fournie par les pièces du procès des ministres de 1848. Dans la thèse complémentaire, l'on étudie, d'après les documents d'archives, la censure exercée sur les journaux après l'assassinat du duc de Berry, censure que distingue une rigueur nouvelle.) M. Fossoyeux : « L'Hôtel-Dieu ; les Ecoles de charité. » (Thèse de doctorat. Le sujet de la thèse principale est proprement « l'Evolution d'une administration parisienne de l'ancien régime. » La thèse complémentaire contient une étude sur les Ecoles de Charité organisées par les curés des paroisses parisiennes au XVIIe siècle.) De Cardenal : « Les Billets de confiance du département de la Dordogne. » (Politique financière de Necker. Ces « billets de confiance » étaient des coupures de 60 livres.) Chronique et bibliographie.

Revue des Etudes Napoléoniennes. Juillet 1912. Colonel Camon : « Le Système de guerre de Napoléon. » (Cette étude, à suivre, s'annonce comme importante ; plus objectivement systématique, semble-t-il, que celles du Colonel Rousset sur le même sujet.) Ch. Ballot : « Les Prêts aux manufactures sous le premier Empire. » (Etude sur les prêts d'argent faits aux gros manufacturiers par le gouvernement impérial, pour lutter contre le chômage, particulièrement redouté de Napoléon.) Ed. Driault : « Souvenirs du Centenaire (juillet-août 1912). » Mémoires et Documents. Bulletin historique (sur Sainte-Hélène) par M. Ph. Gonnard. Notes et Nouvelles.

Revue du Midi, 15 juillet 1912. Colonel Robin : « L'Emir Abd-el-Kader dans la Grande Kabylie, *suite et fin.* » (Cette étude s'achève sur un instructif rapprochement entre les opérations de Grande Kabylie et les opérations

actuelles au Maroc). Prosper Falgairolle : « Le Château et la Baronnie de Vauvert. » Aux Notes : des Souvenirs de M. Elie Peyron sur Georges Laguerre.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Gustave Richard : *La Sociologie et les lois sociologiques*, O. Doin, 5 fr. — E. Antonelli : *Les Actions de travail dans les sociétés anonymes à participation ouvrière*, Alcan, 2 fr. 50. — Minerva : *Le Suffrage féminin et la dépopulation ; ses causes et ses remèdes*, Imp. Belleville, 0 fr. 20. — Colson : *Organisme social et désordre social*, Flammarion, 3 fr. 50. — David Jayne Hill : *L'Etat moderne et l'organisation internationale*, Flammarion, 3 fr. 50. — Memento.

Qu'est-ce que la sociologie? On s'est bien souvent posé la question depuis que Comte a créé le mot, et c'est une réponse nouvelle que nous apporte M. Gaston Richard dans son livre **la Sociologie générale et les lois sociologiques**. Pour lui, c'est la science de la société, de ses éléments et de ses rapports avec la nature et avec l'activité individuelle. Soit, mais qu'on ne se remette pas à la poursuite de ce soi-disant élément social, distinct de l'élément psychologique individuel et de l'élément naturel géographique dont on assignait jadis l'étude à la sociologie comme son domaine propre ! Mais M. Durkheim lui-même a fini par abandonner la poursuite de ce fantôme. C'est même pour éviter tout risque de l'évoquer à nouveau que j'eusse préféré que M. Richard modifiât légèrement sa définition et dit : la science des sociétés humaines, et non de la société, ce singulier étant trop propice à l'abstraction. En somme, pour Comte, la sociologie était l'ensemble des sciences morales et politiques, comme on disait de son temps ; on pourrait s'en tenir à cette délimitation large et souple, quitte à forger un terme nouveau pour désigner la science des progrès et des regrès de ces sociétés; celle-ci étudierait le rôle des facteurs terre, race, arts, mœurs, commerce, etc., à chacun desquels correspondrait une science bien spéciale : pour les facteurs naturistes la géographie humaine, l'anthropologie, l'ethnographie, la démographie ; pour les facteurs sociaux, la psychologie collective, l'économique, le droit, la politique; pour les facteurs moraux, la pédagogie, l'éthique, l'esthétique, la religion ; toutes ces sciences éclairées par la méthodologie, l'histoire et la statistique, sans compter toutes les autres connaissances. Et ainsi on gagnerait du moins de n'avoir plus à s'occuper de cette vaine et fastidieuse recherche : Qu'est-ce que la sociologie?

§

M. Etienne Antonelli nous rend service à tous en publiant un livre sur **les Actions de travail dans les Sociétés anonymes à participation ouvrière.** C'est la grande idée de M. Briand et le remède à tous les maux de la société industrielle

contemporaine. Prenons-le vite pendant qu'il guérit, d'autant que ses prôneurs (et ceci nous les rend sympathiques) ne nous forcent pas à l'avaler, à la différence de tant d'autres inventeurs qui recourraient si volontiers à la poire d'angoisse pour nous ingurgiter leurs drogues salvatrices ! Donc voici en quoi consiste la panacée nouvelle. Rien de commun avec la participation aux bénéfices, simple gratification que le patron distribue en fin d'année à ses ouvriers sans d'ailleurs leur montrer ses livres. Ni avec le propriétisme des jaunes (*copartnership* de nos voisins) qui oblige chaque société à mettre à la disposition de ses ouvriers un quart au moins de son capital social sous forme de coupures de 25 fr. Et rien de confusible non plus avec les divers systèmes (Godart, Mildé, Périssé, etc.) qui forcent les sociétés à prélever sur leurs bénéfices une part servant à l'amortissement du capital et à partager les actions de jouissance qui le représentent désormais entre les actionnaires et les ouvriers. Le système des actions de travail s'offre d'abord comme une combinaison libre. La société anonyme qui voudra l'adopter constituera une part, le quart au moins de son capital social, en actions de travail formant un bloc incessible et propriété de l'ensemble de ses ouvriers lesquels acquerront par là droit, non seulement à une fraction correspondante des dividendes, mais à une part dans le conseil d'administration. C'est ainsi que deux grandes Compagnies du gaz de Londres ont leur conseil directeur composé, pour un tiers, d'ouvriers. Et ce dernier point est tout à fait approuvable. Il est excellent que les ouvriers soient appelés à faire leur éducation économique et à participer à la gestion de leur industrie ; les actionnaires mêmes y trouveront leur profit. Quant au succès du système, il dépend de la réponse à la question suivante : Les actionnaires consentiront-ils à perdre le quart de leurs dividendes (car c'est à cela en somme que tout revient) pour s'assurer contre les grèves, le sabotage et la flânerie ? Pour les industries prospères, ils auraient intérêt à dire oui, la réduction du dividende pouvant être compensée par une extension du chiffre d'affaires, mais pour les industries en stagnation ou en gestation, c'est autre chose ; or, quoi qu'en dise ici M. Antonelli, celles-ci sont incomparablement plus nombreuses que celles-là ; pour une entreprise qui réussit combien végètent ou dégringolent ! Le total des plus-values de toutes les valeurs cotées à la Bourse, représentant le gain de tous nos capitalistes passés et présents, n'atteint pas la perte d'un simple krach de deux ou trois liquidations comme le Panama ou les Mines d'or. En sorte que les Actions de travail ne seront jamais, semble-t-il, qu'un système d'application assez restreinte ; mais dans ce cercle-là, elles peuvent rendre de très réels services.

§

Il y a une idée juste dans la brochure de Minerva: **Le Suffrage féminin et la dépopulation, ses causes et ses remèdes**, c'est que le véritable suffrage universel est celui qui reconnaîtrait une voix à tout être vivant. Si donc l'homme tient à conserver cette puérile prérogative qui consiste à mettre, à certaines dates, un bout de papier plié en quatre dans le trou d'une boîte traitée d'urne pour la circonstance, il faudrait que le père de famille pût mettre autant de bouts de papier qu'il a d'enfants mineurs, Quant à la femme la question change, et du moment qu'on ne lui a pas fait cadeau de ce ridicule hochet, j'estime qu'on lui rendra le plus signalé service en ne le lui donnant toujours pas; le droit de vote est en effet un enfantillage dangereux qui n'a eu jusqu'ici pour résultat que de détourner les citoyens de la sérieuse préoccupation des choses publiques et les a poussés vers la discorde, le parasitisme et la tyrannie; les sociétés futures, plus civilisées que les nôtres, se contenteront du régime échantillonnaire, au lieu du régime soi-disant représentatif, combiné avec une organisation de consultations collectives, tantôt spéciales tantôt universelles. C'est ce système qu'on devrait, puisqu'il y a table rase, appliquer au « citoyennat » féminin. Au lieu de faire voter les femmes pêle-mêle avec les hommes, ce qui ne ferait qu'accentuer le tohu-bohu, il faudrait avoir des conseils municipaux et généraux de femmes, une Chambre et un Sénat de femmes, et toutes ces assemblées, au lieu de les faire élire au scrutin par l'ensemble des femmes, il faudrait les composer, pour prévenir brigues et intrigues, de femmes tirées au sort parmi toutes les citoyennes en considérant comme telle toute fillette même au berceau; ce serait seulement la mère alors qui exercerait le droit de sa fille, et le résultat très simple et très logique de cette règle serait de donner à la mère de famille un nombre plus grand de chances de siéger dans les diverses assemblées publiques féminines. Ces assemblées joueraient, au surplus, un rôle très utile, soit en arrêtant au moyen d'un vote suspensif certaines lois du Parlement viril, soit en incitant ce même Parlement à faire passer telles lois, sur l'alcoolisme par exemple, qui, en général, tiennent, et avec raison, fort au cœur des femmes.

§

M. Colson n'est pas un contempteur de notre temps. Il déclare même qu'à aucune époque l'état social n'a été, d'une manière générale et durable, aussi satisfaisant. Son livre **Organisme économique et désordre social** n'en doit être lu qu'avec plus d'attention. Les inquiétudes pour l'avenir, qui, jusqu'à ces dernières années, n'étaient le fait que des gens à préoccupations confessionnelles se

rembrunissant à observer le déclin des idées religieuses, hantent maintenant tous les observateurs, même et peut-être surtout ceux qui voyaient l'aube d'une ère nouvelle de progrès social dans la naissance de l'esprit d'association et dans l'élargissement de la conception de la justice. Car ce sont justement ces anciens motifs de confiance qui deviennent sujets de crainte. L'esprit corporatif se montre aussi étroit, aussi routinier, aussi parasitaire, aussi bassement envieux et niaisement haineux qu'autrefois, et nous commençons à comprendre le feu de joie qu'ont fait les individualistes de la Constituante avec les paperasses des maîtrises, des jurandes et des associations de tout acabit. Peut-être vais-je un peu loin en parlant ainsi, mais sur l'autre grief, l'affaiblissement de la sévérité répressive, toutes les critiques seraient au-dessous de la vérité. Nous rétrogradons à grands pas vers la barbarie pure, et bientôt le banditisme régnera sans gêne. Quant à l'Etat, il oublie son rôle naturel, qui est d'assurer la sécurité publique et de donner la chasse aux hommes de proie pour une mission soi-disant humanitaire et économico-sociale où il apporte centuplés les défauts grégaires des associations. Tout ceci, M. Colson, membre de l'Institut, on le sait, et un des maîtres de la science économique, l'explique avec une lucidité, une compétence et une énergique franchise qu'on ne saurait assez louer. Malheureusement il n'est pas aussi net sur les moyens de guérir ces maux déjà inquiétants. Une bonne police coûte cher, et nous réservons tout l'argent que nous avons pour des lois de parasitisme ou de gaspillage. Qui, ici, convertira l'Etat ? Qui le fera renoncer à la gabegie de ses arsenaux, de ses manufactures, de ses chemins de fer ? Qui le purifiera de son virus politicien ? Qui lui ôtera son outrecuidance, son ignorance, son intolérance et sa nuisance ? Qui ? Qui ?

§

C'est d'excellentes intentions qu'est pétri M. David Jayne Hill, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, quand, dans son livre **l'Etat moderne et l'organisation internationale**, il prône l'établissement de règles de droit créant véritablement cette société des états que demandait, dès 1612, le grand jésuite Suarez et que, depuis, ont essayé d'organiser tant de savants juristes depuis Grotius jusqu'à Louis Renault, préfacier du livre dont je parle. Mais il y aura toujours, entre la société des états et celle des individus, cette différence que les individus ont par-dessus eux une autorité qui peut les contraindre, alors que les sociétés n'en ont pas. La véritable garantie de la paix, c'est la force de résistance des puissances secondaires et la force d'opposition des grandes à l'ambition d'une d'entre elles, tout cela rendant la guerre dure et aléatoire. Mais dès que le jeu en vaut la chandelle, on voit

les états les plus pacifiques partir en guerre, les Etats-Unis pour les Antilles et les Philippines, l'Italie pour la Tripolitaine, etc. Les partisans de la paix internationale n'en ont pas moins raison de prêcher aux états la soumission aux règles de droit, et de leur assurer que c'est dans le degré de perfection où l'idée juridique est réalisée que gît la civilisation. M. Jayne Hill n'hésite pas ici à dire, à propos de la civilisation, que ce ne sont pas les signes extérieurs : arts, sciences, littérature et commerce qui la constituent, car « ni l'habileté, ni le savoir, ni le génie d'expression, ni le luxe ne peuvent maîtriser ou faire disparaître la barbarie. » Je ne dis pas non, mais cela change bien les idées courantes. Tacite avouait que les Germains possédaient des institutions politiques meilleures que ses compatriotes et Hérodote en disait autant des Scythes par rapport aux siens; il faudrait en conclure que c'étaient les Sarmates et les Marcomans qui étaient les civilisés, et les Romains et les Athéniens les barbares; c'est peut-être tout de même un peu paradoxal...

§

Memento. — Frederic Winslow Taylor : *Principes d'organisation scientifique des usines*. Dunod et Pinat, Paris, 4 fr. L'auteur assure que son système donnerait la solution de tous les problèmes relatifs aux rapports du capital, en accroissant la production de l'ouvrier, et par suite son salaire, sans augmenter sa fatigue. Sans doute ! Mais il faut compter avec le mauvais vouloir provenant non seulement de l'ignorance qu'on peut éclairer, mais des menées politiciennes qu'il est déjà plus difficile de combattre et de la haine méchante et consciente qui est irréductible. Une préface de M. Henry Le Chevalier clarifie certaines difficultés et notamment que les malaises économiques ne viennent jamais de la surproduction, mais seulement de la brusquerie de certains changements. — Raymond Duncan : *Le Vrai but du travail*, conférence imprimée en petites capitales sur l'avantage qu'il y aurait à travailler et à aimer son travail, à tisser ses vêtements, bâtir sa maison, etc. L'auteur, frère, on le sait, d'Isadora Duncan, n'a pas tort au point de vue éthique, comme M. Taylor avait raison au point de vue économique — Marcel-Fosseyeux : *L'Hôtel-Dieu de Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Berger-Levrault Cette savante monographie, publiée sous les auspices de l'Assistance publique, est ce que nous avons du plus documenté et consciencieux sur la matière ; on y voit comment l'Hôtel-Dieu, modèle des hôpitaux au temps de Henri IV, était devenu, sous Louis XV et Louis XVI, très au-dessous des institutions qui s'étaient élevées depuis, si bien que le Parisien malade ou blessé était loin d'être traité aussi bien qu'un Anglais à Plymouth ou un Italien à Florence. — Remy Collin : *Les Foyers nouveaux*, préface de Maurice Barrès, Bloud, 2 fr. 50. Bonne monographie sur les sociétés coopératives de construction, surtout celles de la région lorraine. L'auteur, professeur agrégé à la faculté de médecine de Nancy, a raison d'insister sur les avantages sociaux que présente la construction de nouvelles maisons ; notre population souffre beaucoup plus qu'on ne croit du manque d'hygiène. — Auguste Pawlowski :

Les Syndicats féminins et les syndicats mixtes en France. Leur organisation, leur action professionnelle, économique et sociale, leur avenir, Alcan, 2 fr. 50. L'auteur a déjà donné deux bonnes monographies sur les *Syndicats jaunes* et *Syndicats révolutionnaires*. Celle-ci est aussi documentée, très élogieuse pour les syndicats féminins dont l'action a toujours été bienfaisante, et quelque peu mélancolique au sujet des syndicats mixtes qui pourraient rendre bien des services, mais qui se heurtent aux préventions combinées des ouvriers et des patrons, ainsi qu'à la défaveur pour tout ce qui est suspect de cléricalisme.— Charles Albert et Jean Duchêne: *Le Socialisme révolutionnaire,* son terrain, son action et son but, Editions de la guerre sociale, o fr. 60. Esquisse de la future société socialiste ; producteurs et consommateurs s'y feront équilibre ; il y aura toujours des tribunaux, une police, une armée. Tout cela est fort sage, mais terriblement bourgeois.— Félix Klein : *Mon filleul au jardin d'enfants*, A Colin, 3fr.50. La première jeunesse, de nos jours, est bien heureuse ; on lui épargne les préaux et les férules, et on l'élève gaiement, à la Jean-Jacques, ou mieux à la Pestalozzi,dans des kindergærten qui vous donneraient envie de retourner en lisières. Le livre de M. Klein rend tout à fait vivant ce tableau de l'effort agréable.— Paul Abbas : *Première paroisse,*Dorbon, 3 fr.50.C'est le journal d'un curé désabusé de tout socialisme chrétien, de toute politique ou philanthropie même, et qui n'attend quelque chose de bon que de la sainteté. Certes ! mais il y a sainteté et sainteté, et j'avoue que celle du curé d'Ars est bien nauséeuse...

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

André Hallays : *Touraine, Anjou et Maine,*Perrin. — Victor Nodet : *L'Eglise de Brou,* Laurens, 2 fr. — L Gallois : *Régions naturelles et noms de pays,*A.Colin, 8 fr. — Jules Leclercq : *Chez les Jaunes,* Plon, 4 fr. — G. Clemenceau : *Notes de Voyage dans l'Amérique du Sud,* Hachette, 3 fr. 50.

Comme livres de promenades, — surtout à lire au coin du feu, l'hiver, en se remémorant les excursions des jours d'été — j'aime fort ceux où M. André Hallays raconte ses courses à travers la France, par les vieilles villes et à la recherche des monuments du passé. Les sujets, sans doute, y sont quelquefois à peine indiqués, — ce qui peut permettre au lecteur d'ajouter tout ce qui manque ; parfois également l'auteur donne des renseignements plus précis sur les sites, les édifices et les personnages qui les hantèrent. Il n'est pas inutile d'ajouter enfin que M. André Hallays s'est toujours montré un des plus énergiques défenseurs de notre trésor artistique,et se trouve sur la brèche chaque fois qu'il s'agit de préserver des restes curieux, d'empêcher les démolitions stupides, — ou les restaurations qui presque toujours le sont au moins autant.

Le volume actuel nous conduit en **Touraine, Maine et Anjou**— c'est-à-dire dans une des régions les plus riches de la France, et où se rencontrent à profusion les églises, châteaux, constructions

diverses du Moyen-âge et de la Renaissance. C'est Blois, — que Louis XVI voulait faire démolir comme dispendieux et inutile, et qui ne fut sauvé qu'en devenant une caserne ; c'est Azay-le-Rideau, délicieuse gentilhommière du XVIe siècle français, — logis féodal devenu la maison luxueuse et souriante d'un financier ; Loches, dont le donjon rébarbatif conserve, persistant, le souvenir du vieux roi Louis XI ; Vendôme, cité-miniature, qui possède encore la grande église au clocher roman de son ancienne abbaye ; la porte Saint-Georges, qui sert d'Hôtel-de-ville, et la délicieuse chapelle du Lycée ; Lavardin avec son manoir ruiné ; Fontevrault, — toujours occupé par l'administration pénitentiaire, que nous en sommes réduits par faute de locaux à cantonner dans un des plus admirables établissements monastiques de France, tant qu'il faut montrer permis et patte blanche pour visiter la tour d'Evrault — probablement des cuisines ; l'église que l'on restaure terriblement et le « cimetière des Rois », où il reste quatre statues des Plantagenet réclamées par l'Angleterre depuis 1846. C'est aussi le château d'Oiron, habité sur le tard par Mme de Montespan, et dont la collégiale du XVIe siècle reste dans un état de dégradation « lamentable et scandaleux » ; l'église fortifiée de Cunault et l'abbaye d'Asnières, heureusement prises en tutelle par la *Société artistique des monuments de la Loire ;* c'est Evron ; le château de Laval, menacé lui aussi de restaurations stupides, et où l'on doit remplacer par exemple les anciennes traverses de chêne des planches par des poutres en béton armé ; l'abbaye de Clermont, monument historique classé, mais qui reste honteusement à l'abandon, etc...

Toutefois nous ne partagerons pas le sentiment de M. André Hallays, lorsqu'il regrette que Gaston d'Orléans n'ait pas poursuivi la reconstruction du château de Blois. L'aile achevée nous suffit amplement et dépare déjà plus qu'il ne serait nécessaire le délicieux édifice construit par Louis XII et François Ier. Mais on le suit avec plaisir dans les pages qu'il a écrites sur Balzac à propos des paysages de Touraine, et sur Montreuil-Bellay, où semble avoir vécu le prototype du père Grandet ; à Valençay, derrière M. de Talleyrand ; à Vendôme et à la Roche-au-Majeur, où l'on retrouve le souvenir de Ronsard et celui de Racan ; à Chinon, qui fut le pays de Rabelais, comme au Mans d'où Scarron nous a rapporté « le Roman comique ».

De bonnes illustrations accompagnent ce livre. Ce sont des édifices, des paysages et aussi des portraits : Mme de Montespan, Ronsard, — le buste du Musée de Blois — Racan ; un très beau Balzac d'après la photographie de Nadar ; un dessin de Vogel qui a merveilleusement croqué la tête de finaud de M. de Talleyrand ; enfin le Scarron bouffon et goguenard du musée du Mans. — En considérant ce portrait on comprend en somme que Louis XIV, lorsqu'il eut épousé

Mme de Maintenon, était plutôt gêné alors que, devant lui, on parlait de « son prédécesseur ».

§

Une des monographies de la collection Laurens a été consacrée pas M. Victor Nodet à **l'Eglise de Brou**, qui n'est pas un chef-d'œuvre architectural sans doute, mais recèle des monuments de premier ordre, — et du reste a été plutôt mal traitée depuis sa construction. Ses toitures, on l'a constaté, étaient autrefois plus élevées ; celle de la grande nef était à « trois reprises » et une flèche s'élevait sur la croisée du transept ; les petits pignons qui se dressent sur les bas-côtés de la façade se répétaient de travée en travée au droit de chaque chapelle, et des arcs-boutants, depuis supprimés, venaient épauler les contre-forts de la grande nef ; de même, autour du chœur, des pignons accolés séparaient les chapelles, et formaient avec le chevet au toit aigu un ensemble léger et pittoresque. Les restaurateurs modernes ont en somme défiguré l'édifice ; mais il y avait eu antérieurement d'autres dégâts. — Brou est une fondation de la maison de Savoie ; on construisit l'église et le couvent d'après un vœu de Marguerite de Bourbon et sur les indications de Marguerite d'Autriche, veuve de Philibert le Beau (1505). Lorsque cette dernière mourut (11 décembre 1530) la façade restait à terminer, et le fut ensuite hâtivement. Le XVIIIe siècle fit à l'église des restaurations hasardeuses, et avec toute l'incompréhension de l'époque ; une couronne impériale sur la tour fut ainsi remplacée par un dôme en bois armé de zinc. La Révolution arriva, qui abattit toutes les clefs de voûte aux armes de la fondatrice et fit du chœur un magasin de fourrage ; le tombeau de Laurent de Genevod, gouverneur de Bresse, qui se trouvait dans une chapelle, fut détruit ; un groupe de deux enfants, provenant du sépulcre de Marguerite de Bourbon, fut envoyé à Paris, arriva brisé et disparut. La Révolution n'eut pas le temps de démolir la tour, mais logea des porcs dans le couvent, puis des prêtres captifs ; on en fit ensuite une caserne, une maison de réclusion ; un asile d'aliénés ; enfin en 1823, on y mit un séminaire. — L'église de Brou, de la fin de la période gothique, est surtout précieuse, nous l'avons dit, par les monuments qu'elle recèle : un très beau jubé, des vitraux, des stalles superbes ; le retable des Sept Joies ; des sculptures dans l'oratoire de Marguerite d'Autriche, à côté des bâtiments conventuels, des cloîtres ; un prieuré du XVe siècle. Enfin il y a, dans le chœur, des tombeaux, — tombeaux de Marguerite de Bourbon, de Marguerite d'Autriche et de Philibert le Beau — qui sont incontestablement des merveilles et méritent à eux seuls le voyage. — Les photographies qui accompagnent cette brochure en donnent du reste une idée excellente et le petit ouvrage de Victor Nodet se trouve

un des plus précieux de ceux qui ont été publiés par la librairie Laurens.

§

Lorsqu'on a lu attentivement le livre de M. L. Gallois, — **Régions naturelles et noms de pays**, — étude spécialement consacrée à la *Région parisienne* prise comme type, on est obligé de convenir avec lui que la question des désignations anciennes, qui se pose lorsqu'on nous parle de reprendre les anciens noms des pays qui ont constitué les provinces françaises, n'est pas aussi simple qu'elle peut le sembler d'abord. Certes, l'imbécile nomenclature des départements est condamnée par tous les gens sensés; ce système hâtif et absurde ne fut jamais imaginé du reste que pour détruire, briser l'ancienne armature monarchique. Mais la difficulté reste toujours de délimiter ce qu'on nomme les régions naturelles, qui pourraient être prises pour base de la nouvelle nomenclature géographique d'après l'étude du sol et des divisions politiques d'autrefois. L'observation des suffixes ne suffit pas, car nombre de localités n'ont pris le suffixe qu'à une époque récente, pour se désigner spécialement et sans qu'il y ait là autre chose, souvent, qu'une indication relative. — L'auteur, ensuite, passe en revue les divers « pays » qui environnent Paris, qu'il étudie spécialement et s'attache à distinguer ceux qui ont une physionomie propre et ceux qui n'ont jamais eu qu'une désignation arbitraire. C'est le Hurepoix, sur lequel on a beaucoup discuté et dont la capitale aurait été Dourdan (1), patrie de feu notre oncle Francisque Sarcey; le Gâtinais, sur les deux rives du Loing, et la Puisaye qui s'étend à l'Est; la Brie avec Melun et Brie-Comte-Robert, distincte de la Brie champenoise, dont Meaux était la capitale; la Gallevesse ou Brie Pouilleuse; le Montois, le Tardenois, l'Orcenois, le Multien, le Valois, la Goële, le Servais, la France, — entre Saint-Denis, Luzarches et Dammartin, — le Thelle, etc. — M. L. Gallois conclut que les régions dites naturelles ont été des régions agricoles et non des régions politiques. La discussion très savante reste pourtant confuse; il semble qu'il n'y ait pas, très souvent, en litige, des régions naturelles, mais seulement des désignations de pays, parmi lesquelles il est d'autant plus difficile de s'orienter qu'elles se déplacent et se modifient selon les auteurs. — On a proposé de revenir aux vieux noms régionaux; or, toutes les parties de la France n'en possèdent pas, et il n'existe pas en somme de système qui ne laisse rien reprendre. Le tout sera très probablement de choisir le moins sot et de l'appliquer selon les circonstances. — La dis-

(1) Le Hurepoix, qui aurait commencé à la Seine, « sous le Petit Pont », comprenait l'Université et tous les quartiers de la rive gauche.—Au « Mercure de France », rue de Condé, nous sommes en Hurepoix.

cussion n'est pas close et pourtant il serait logique d'en finir avec le système mnénotechnique actuel, qui n'a pour lui, en somme, que sa parfaite absurdité.

§

Chez Plon, M. Jules Leclercq, qui a déjà nombre de voyages à son actif, a publié le récit très coloré d'une longue excursion. C'est ce qu'on appelait naguère, selon la formule, un *Voyage autour du Monde,* — mais cette fois entrepris à rebours, pourrait-on dire, car le promeneur commencera par traverser l'Atlantique et le Canada, puis le Pacifique, mais a le bon esprit de s'attarder en Extrême-Orient avant de rentrer par le Transsibérien. C'est la relation qui a pour titre : **Chez les Jaunes**, *Japon, Chine, Mandchourie.* — A la vérité, qu'on fasse cette expédition en 80 jours, comme hier le héros de Jules Verne; aujourd'hui en 40 jours ou demain en 28, c'est un tour de cartes qui ne nous excite nullement. L'intérêt du voyage est dans les choses vues et senties et non dans le nombre des kilomètres qu'on compte à son actif. — Mais au Japon, M. Jules Leclercq, après avoir visité les temples de Nikko, fait de très longs voyages à pied parmi des sites surtout pittoresques, escalade et franchit des cols, se hisse sur des volcans avant de revenir dans les villes, — Tokio ou Yokohama. Il note du reste que la fameuse propreté japonaise est toute relative; il a pénétré dans des régions où la saleté, les mauvaises odeurs, la vermine et les toiles d'araignées, voire les émanations du goguenot régnaient en maîtresses. Dans la capitale même il n'y a pas d'égouts et la puanteur rivalise avec celle des cités chinoises. Quant au Yochiwara, le célèbre quartier des prostituées, c'est un réceptacle d'immondices et l'Européen n'y pénètre qu'en se bouchant le nez. — En Chine, où il visite Changhaï, remonte le Fleuve Bleu jusqu'à Han-Kow et ensuite gagne Pekin et Moukden par chemin de fer, les rues des villes sont couvertes de dalles gluantes de boue et d'immondices, parmi lesquelles s'écoule le suintement des latrines. Il faut avoir visité une boutique de charcutier pour en imaginer l'aspect et les odeurs. — Mais à côté de ces constatations horrifiques, il y a dans ce livre de très beaux paysages, des aspects curieux de cités, — des murailles de Pékin, aux portes monumentales surmontées de tours qui ont l'aspect de pagodes, peintes en rouge, bleu, vert et or, et qui se dressent à cinquante mètres de hauteur, — des tombeaux de Moukden, d'une éclatante polychromie, avec des pavillons aux toits rouges en tuiles vernissées, et décorés en vert, bleu, jaune. C'est tout l'Orient bariolé, somptueux, le coloris des murs d'Ecbatane et des palais Assyriens.— Il faut du reste noter que la dernière expédition européenne a surtout dévasté la ville sous prétexte de civilisation, et laissé le souvenir de déprédations et de

vols. M. Jules Leclercq note enfin que la transformation de Pékin a déjà commencé, — sous l'influence du chemin de fer. — Entre temps il nous présente de curieux lamas, avec des bonnets à poil en forme de casque à chenille, comme était la coiffure des pompiers en 1848.

A la librairie Hachette, on trouvera encore les **Notes de Voyage dans l'Amérique du Sud**, — *Argentine, Uruguay, Brésil*, — de M. G. Clemenceau, — devoir de vacances d'un homme politique qui se souvient d'avoir été journaliste. C'est un récit surtout optimiste et qui nous parle beaucoup des plantations, du commerce et de l'industrie ; bavarde sur la criminalité, sur la situation politique et sociale, relate ses discours et indique les réceptions, — sans négliger des rencontres heureuses comme celle de Mme Moreno, qui s'est établie là-bas, transfuge de la Comédie-Française, et a fondé un Conservatoire. Mais il note aussi les particularités diverses des régions qu'il traverse. Il indique ainsi dès le début que, sur 600 passagers de 3e classe, le navire qui le transporte compte 26 nourrices ; à Montevideo, il remarque des maisons coupées à hauteur du 1er étage et qui se terminent par un balcon ; à Buenos-Ayres, des bâtiments somptueux, mais du style « tape à l'œil ». La population, de sang espagnol malgré des apports divers, se montre très prolifique, et une dame se vanta devant l'explorateur d'avoir en sa maison trente-quatre enfants et petits-enfants. Quant au confort moderne, dans les villes, il n'existe pas et la cuisine de même ne produit que d'invraisemblables fricots. — Il y a, par chance, à côté de ces indications, de curieux tableaux de la vie dans la pampa, — où l'on fait marcher le gramophone, le dimanche, pour se distraire : la rencontre de curiosités végétales comme l'*ombu* et le *palo borracho* ; de même qu'un oiseau singulier, l'*ornero*, qui oriente son nid du côté du nord ; des papillons de 30 centimètres et des oiseaux-mouches plus petits que des hannetons. — Mais j'hésite à mettre un mot pour la vigogne ; elle sert, paraît-il, à un usage qu'il vaut mieux ne pas indiquer et qui pourrait bien être, — *proh pudor!* — celui du bourriquot chez les Arabes.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

L'Indépendance : fragment des « Lettres d'Italie » de Charles Demange. — *Les Entretiens idéalistes :* une appréciation sur la « conversion littéraire de Maurice Barrès » considérée par un catholique. — *Revue bleue :* le géomètre Georges Halphen en 1870-71. — *La Grande Revue :* M. le docteur Julien Raspail tend à démontrer l'assassinat de Jean-Jacques Rousseau par Thérèse Rousseau et demande une nouvelle exhumation et un examen scientifique des restes du Panthéon. — Memento.

L'Indépendance (1er et 15 août) achève la publication des « Lettres d'Italie » de Charles Demange. Elles constituent un docu-

ment inestimable sur la formation d'une intelligence rare et d'une sensibilité très exceptionnelle. Presque toujours, le point de vue de l'écrivain est nouveau. Son contact avec Rome est sans cesse fructueux. On lira ces lettres réunies avec un plaisir soutenu et l'arrière-goût, peut-être dominant, du lamentable regret que leur auteur ait refusé la destinée magnifique qu'annonçait pour lui tout ce qu'il a laissé.

S'il est à peu près impossible d'isoler une page d'entre celles inspirées par Rome même, en voici une qui traduit avec une singulière fortune un aspect général de l'idée de chance inspirée par la lumière italienne :

Il faisait beau hier, il fait beau aujourd'hui, il fera encore beau demain... C'est le pays de la confiance que celui-ci, ou plutôt de la chance continuelle : les Italiens ont été favorisés des dieux, et c'est pour se donner encore la pression de la crainte, dont les dispositions de la nature paraissent les vouloir priver, qu'ils réclamaient autrefois des jeux de Cirque et se passionnent maintenant de Lotto.

Oh, c'est une belle chose que la chance ! Je sais bien qu'il n'y faut pas croire et que mieux vaut, en bonne discipline, soit une hypothèse explicative, soit même un mythe, que ce mot vide de sens. Mais quand je songe à toute la vertu esthétique qu'elle ajoute aux hommes et aux choses, on est tenté de l'admettre. La chance, c'est d'être intact ! c'est de ne pas avoir à demander aux autres de se troubler pour sympathiser avec vous. C'est cette simplicité supérieure de la vie qui en révèle les quelques plans, et pourtant les compose d'une infinité de moments ; ce sont les choses qu'on ne décompose pas, qu'on n'analyse pas ; les gestes qui, dans les statues, s'achèveront si complètement qu'on les entend sans réellement voir leur fin.

Il est assez émouvant, pour qui vient de lire ces fragments posthumes de Charles Demange, de trouver dans **les Entretiens Idéalistes** (août) et sous ce titre : « La conversion littéraire de Maurice Barrès », — certaine lettre, dont la signature n'est point divulguée et qui, d'après M. Fernand Divoire, a été écrite « par un très intime ami de Paul Claudel à M. Ch.-L. Bernardin ».

« Vous avez agi un peu comme Pascal dénonçant le mauvais prédicateur. » M. Bernardin inspire à son correspondant cet éloge considérable, pour avoir « provoqué les réponses de Barrès au *Temps*, où il montre bien qu'il n'est pas près de se convertir ». Et ce correspondant remarque très sagement, du bord catholique qui est le sien : « Aujourd'hui cependant, où, par une sorte de blasphème, le catholicisme est « à la mode », nous avons tout à craindre des conversions littéraires. »

La seconde partie de la lettre nous a paru contribuer, par un témoignage important, aux recherches qu'une critique sérieuse ne manquera de diriger pour éclairer les circonstances de l'évolution actuelle de M. Maurice Barrès.

J'ai été frappé comme vous du changement amené en Barrès par la mort de Demange, et dès le lendemain de cette mort. Il se peut qu'il y ait là un point de départ à une sage méditation qui conduise à son tour à une adhésion au catholicisme. De là, il y a le vaste, le magnifique abîme de la Foi.

Et la vie de Barrès ne manifeste aucune foi.

— A mes yeux — qui ne sont pas angéliques, et qui ne voient que les apparences — la conversion de Barrès est la chose la plus difficile du monde. Songez que le premier acte religieux est le *renoncement de soi*. Et nous avons devant nous l'homme du *culte du moi*, de qui le livre récent (le Greco) ne fait encore que magnifier ce culte. — Lorsque Barrès sera véritablement converti, nous le saurons par ce geste très simple : Barrès reniera toute son œuvre.

Tous les catholiques pensent comme moi sur l'inspiration anticatholique qui anime l'œuvre de Barrès. Il n'aime que ce que nous méprisons ou évitons. Et ses façons de comprendre les choses, d'y adhérer, sont nettement celles que nous condamnons.

La chose est simple. Jusqu'ici Barrès n'est pas catholique. Il ne suffit pas d'avoir fait sa 1re communion, lorsqu'on prétend n'écrire que de soi. — Barrès est plus facile à juger que tout autre, car ses livres prétendent nous livrer sa vie intérieure. Or elle n'a rien de religieux.

Il n'y a pas un livre de Barrès qui puisse satisfaire la jeune élite de ce jour, d'un catholicisme si franc, si éloigné du fade spiritualisme. Et Barrès ne peut écrire le livre (les livres) que l'on attend, que l'on désire aujourd'hui. Seul, un jeune le fera, et qui ne sera pas souillé de cette littérarature...

Voyez combien Barrès — dans sa compréhension de la religion — est inférieur à Chateaubriand : et comme tout en tenant Chateaubriand pour son père, un prodigieux écrivain, nous sommes peu satisfaits de ses pages religieuses.

Tout le monde peut écrire sur la religion ; il n'est réservé qu'à très peu d'écrire en catholique, car il faut d'abord être profondément catholique, et pratiquant ; et il se trouve que ceux qui ont cette perfection se taisent, et voyagent vers les splendeurs de la sainteté. Demange avait tout ce qu'il fallait pour écrire un beau livre catholique, mais, permettez-moi de l'avouer à votre amitié, je ne crois pas que ce livre eût été ce que l'on attend aujourd'hui avec une faim de mendiant. Et le jour où Demange aurait été profondément saisi par la vie religieuse — à quoi il était si bien préparé — il n'eût peut-être plus écrit, car il avait une hauteur d'âme que l'on ne rencontre pas dans le monde littéraire. Il se serait retiré du monde comme Racine — non par calcul, non sa gloire faite (car un catholique comprend aussi ce qu'est la saine gloire) — ou bien, après une longue retraite, j'imagine qu'il eût écrit des choses ardentes et simples, ainsi qu'ont fait tant de fils de saint François d'Assise.

§

La **Revue bleue** (17 août) publie une série de lettres du géomètre Georges Halphen, alors qu'il commandait une batterie à l'armée du Nord, en 1870-1871. Voici plusieurs extraits typiques de cette correspondance :

Mézières, 1er novembre 1870.

... Si tu savais, chère mère, si tu savais quel supplice j'endure ici! Quand partout on lutte, quand partout on tente un effort désespéré, quand le souffle républicain remplit toute mon âme, je suis enfermé dans les murs d'une bicoque, en proie à mille tiraillements de la plus mesquine et de la plus ignorante, de la plus incapable des autorités. Un général sourd, impotent, idiot, tombé en enfance et, après lui, tenant la place, des officiers professeurs pour qui le commandement est inconnu. Aussi suis-je en perpétuelle révolte, en perpétuelle exaspération; je passe de là au désespoir. Hélas ! c'est partout de même : voilà le legs de l'Empire à la République ! Que pouvons-nous pour notre salut ?...

Lille, le 28 janvier 1871.

... J'ai eu la satisfaction, dans ma journée, de démonter trois pièces ennemies. Je sais de source certaine que les pertes des Prussiens dépassent 8.000 hommes.

Malgré tout, point de récompenses. Gambetta, qui était ici ces jours derniers, est parti furieux parce que les gens qu'il a consultés lui ont exprimé le désir de voir finir la guerre. On espérait qu'il nous donnerait enfin quelques croix et quelques médailles. Rien. Chaque jour je reçois des lettres d'une foule de braves gens qui ont été amputés à la suite de blessures reçues dans ma batterie aux diverses batailles. Les malheureux se recommandent à mon souvenir; et je ne puis rien pour eux. A chaque affaire, on me fait salir des liasses de papier pour des propositions, et cela n'aboutit à rien...

Saint-Omer, 11 février 1871.

... Il me tarde fort que tout cela soit fini et que nous rentrions dans une vie normale. Quel spectacle écœurant que celui de la chasse aux honneurs et aux galons, dans ces misérables corps de mobiles et de mobilisés ! Dieu! qu'on en fait accroire aux gens ! J'ai vu tout cela à l'œuvre. Comment dire tout ce qu'il peut y avoir de lâcheté, d'ignorance, de manque de vergogne dans des hommes armés qui ne sont rien de plus ! Quand toute cette vermine rentrera-t-elle à ses comptoirs, après avoir fait perdre toutes les batailles, avili l'uniforme, déshonoré l'armée, et fatigué nos oreilles et nos yeux de ses jérémiades et de ses oripeaux !

Et, par surcroît de grotesque, ce sont ces gens-là qu'on met à l'ordre du jour, ce sont ces gens-là qu'on décore ! Les troupes régulières de notre armée se sont chaque fois fait écharper, là où le reste se débandait; et c'est ce reste seul qu'on exalte ! Je t'ai déjà écrit, chère mère (as-tu reçu mes lettres ?) que ma batterie avait réellement fait des prodiges de valeur à chaque affaire. J'en ai pour témoins irrécusables tous les officiers de tous grades de mon corps d'armée. Il n'est pas d'éloges, de preuves d'affection qu'on ne m'ait prodigués; et il m'a fallu faire des démarches inouïes, répugnantes, pour obtenir l'espoir de quelques récompenses pour mes hommes... A quoi bon insister ? Nous sommes tous mécontents...

Saint-Omer, le 16 février 1871.

Enfin ! Une lettre de toi ! J'ai reçu ce matin celle que tu m'as écrite à la date du 16. Le jour même où tu m'écrivais cette lettre, paraissait au *Moni-*

teur ma nomination au grade de chevalier de la Légion d'Honneur. Je n'ai vu ce journal et n'ai su la chose que longtemps après. Me voilà enrubanné. Si tu veux me faire un grand plaisir, tâche de me procurer une croix du modèle républicain. Hors de Paris on n'en peut trouver que du modèle impérial, ce qui tente peu...

Saint-Omer, 22 février 1871.

... A la première bataille (bataille de Saint-Quentin), notre réputation était faite. C'est pour elle que j'ai été décoré... Quel feu nous avons essuyé ce jour-là ! Nous n'étions pas encore en batterie que tous mes sous-officiers étaient démontés. Il faut voir pareille chose pour se l'imaginer : les chevaux affolés par la peur se précipitant en entraînant les caissons et les pièces, emportant leurs cavaliers ! Je saute à terre,ne pouvant maîtriser le mien, et je mets le sabre à la main pour contenir tout le monde dans le devoir. Enfin, nous sommes en batterie ! Chacun alors redevient maître de soi. On tire, sans s'apercevoir des vides affreux qui se font ; ou plutôt les braves canonniers redoublent d'activité pour remplacer les camarades qui ne se relèveront plus.

Grâce à ce dévouement, l'action a été relevée de ce côté ; et la journée a été presque entièrement une victoire. Nous avons maintenu nos positions : on a couché sur le champ de bataille. En peu de mots, chère mère, voilà pourquoi j'ai été décoré. Ceci se passait le 23 décembre.

De telles choses, chère mère, sont bien affreuses ; mais je n'y puis penser sans orgueil. Tant d'hommes restant calmes au milieu du plus effroyable danger, obéissant ponctuellement à ma voix, sans se soucier des obus. Tu as certainement entendu parler du *salut :* on *salue le boulet* qui vient, en baissant la tête. Ce mouvement machinal va dans l'infanterie jusqu'au *plat-ventre*. Dans ma batterie, à mon exemple, on ne salue pas le boulet, sans s'exposer à des moqueries intarissables. Aussi que cette batterie m'était chère ! Je dis *:* m'était, parce que, éprouvée par quatre batailles, où elle a donné sans relâche, elle n'est plus que le souvenir d'elle-même ! Les plus braves ont été touchés...

Douai, 24 mars 1871.

... Quand on songe à l'horreur de tout ce sang versé, quand on songe qu'il faudra recommencer encore, comment ne pas maudire la folie des peuples, comment ne pas prendre les hommes en abomination ? Et il y a des gens qui ont le triste courage de rire aux mots de république universelle, de fraternité des peuples !

Dans « le Mystère de la mort de Jean-Jacques Rousseau » — que publie **La Grande Revue** (10 août), M. le Dr Julien Raspail conclut formellement à l'assassinat du philosophe assommé par Thérèse au cours d'une scène où il devait la chasser, en châtiment de ses relations honteuses avec un palefrenier des écuries des Girardin. Il est difficile de ne pas épouser les conclusions du Dr Raspail. Déduites de l'examen du masque de Rousseau moulé par Houdon, dès la mort, et qui reproduit les contours de trois plaies dont l'une, fron-

tale, correspond à un affaissement crânien accidentel, — ces conclusions sont contrôlées par une critique serrée des documents et mémoires contemporains des derniers jours de Rousseau.

M. le Dr Raspail démontre l'inanité de croire à une mort par apoplexie séreuse ou par empoisonnement. Puis, il déclare :

Les trois blessures, dont les traces sont évidentes sur le moulage de Houdon, ne sont pas situées sur les régions saillantes du visage; elles sont disposées les unes sur la partie droite de la figure, l'autre sur la région latérale gauche du nez. Ces deux caractères suffisent à montrer qu'elles n'ont pu être le résultat de la chute faite par Rousseau au moment de sa mort; dans ce cas les lésions auraient seulement pu intéresser les parties saillantes du visage et un seul côté de la figure aurait été vulnéré; il ne faut pas oublier, en effet, que, dans les versions successives de Thérèse Le Vasseur et de Le Bègue de Presle, il est dit que Rousseau est tombé le visage contre terre au moment où il rendait le dernier soupir; il ne s'est pas débattu quand il fut à terre et il était mort lorsqu'on le releva aussitôt après sa chute.

Ces trois blessures présentent encore deux caractères très particuliers :

1° Le grand axe de chacune d'elles est vertical et sensiblement parallèle.

2° Leur forme est parfaitement comparable et leurs contours sont superposables. Elles ont une longueur qui ne varie pas de plus de 2 millimètres; elles présentent toutes vers la partie moyenne de leur axe un étranglement très caractéristique.

Le second de ces caractères a surtout une importance capitale; puisque les contours de ces trois lésions sont superposables, il est nécessaire qu'elles aient été produites par le même instrument vulnérant. Cet instrument n'a pu les faire simultanément; il a dû frapper à trois reprises différentes le visage de Rousseau; il a donc été nécessairement manié par une main criminelle. La disposition parallèle des trois lésions montre que cette main a frappé successivement et très rapidement, puisque la position respective du meurtrier et de la victime n'a pas changé pendant l'accomplissement du forfait.

En résumé, l'étude approfondie du masque de Rousseau moulé par Houdon m'amène à conclure que Rousseau est mort assassiné; elle montre l'invraisemblance des autres hypothèses.

Cette découverte amène, corollairement, son auteur à se demander si le tombeau du Panthéon renferme encore les restes de Rousseau; — et il en doute, pour des raisons que la logique oblige à partager, puisque le moulage que possède M. le Dr Raspail est dûment authentifié pour avoir été pris par Houdon sur le cadavre de Rousseau.

Le procès-verbal d'ouverture du cercueil du Panthéon, le 18 décembre 1897, constate, entre autres faits :

Les bras étaient croisés sur la poitrine; et la tête légèrement inclinée à gauche, en l'attitude d'un homme plongé dans la méditation et en la contemplation des choses éternelles, des au delà du temps et de l'espace.

Les carpes, métacarpes, phalanges, phalangines et phalangettes des mains étaient pour la plupart tombées, partie dans le thorax, partie sur les côtes. Les os correspondants des deux pieds étaient également tombés de chaque côté des calcaneums et y formaient de petites pyramides d'ossements.

L'examen méticuleux du crâne et de toutes les parties de la tête avait ici une importance extrême, à cause de la légende du suicide de J.-J. Rousseau au moyen d'une arme à feu. Aussi ne fut-ce pas sans une anxiété extrême que, sitôt l'ouverture de la troisième enveloppe du cercueil, tous les regards se tournèrent vers la tête... Le crâne, qui, comme celui de Voltaire, avait été scié pour l'autopsie, était d'une netteté parfaite, absolue; pas le moindre indice d'une fracture ou perforation quelconque (1).

A cela, M. le Dr Raspail objecte le nombre des exhumations et transports du cercueil et les circonstances de ces manutentions : 1° transfert d'Ermenonville à Paris, *seize ans après la mort de Rousseau;* et pour cette opération « il fallut incliner très fortement la bière pour la sortir de l'Ile des Peupliers », on déchargea le cercueil deux fois en cours de route; on dut descendre une quarantaine de marches, pour atteindre la partie souterraine du Panthéon ; — 2° le 21 décembre 1821, « les prêtres, étant redevenus maîtres du Panthéon... obtinrent du gouvernement l'autorisation de déplacer et de reléguer les restes de ces deux grandes gloires françaises (Voltaire, naturellement) dans un coin reculé des sous-sols, sous le péristyle d'entrée » ; et le Dr Raspail d'ajouter : « étant donné le sentiment qui présidait à l'accomplissement de cette cérémonie, on ne prit certainement aucun luxe de précautions » ; le déplacement comportait « douze marches à gravir à travers des couloirs étroits » ; — 3° le 4 septembre 1830, le nouveau régime ordonne que les restes de Voltaire et Rousseau soient réinstallés dans les cryptes qu'ils avaient occupées jusqu'en 1821.

Ceci rappelé, M. le Dr Julien Raspail écrit :

Après toutes ces *tribulations*, on devait s'attendre, lorsqu'on ouvrit le cercueil, en 1897, à trouver un squelette absolument disloqué, dont les os seraient dispersés au hasard des secousses auxquelles il avait été si souvent soumis. Erreur ! Voici ce que l'on vit :

« Les bras étaient croisés sur la poitrine et la tête légèrement inclinée à gauche... Les carpes, métacarpes, phalanges, phalangines et phalangettes des mains étaient pour la plupart tombées partie dans le thorax, *partie sur les côtes*, les os correspondants des deux pieds *étaient également tombés de chaque côté des calcaneums et y formaient de petites pyramides d'ossements.* »

Cet ordre impeccable est admirable ! Pas le moindre petit osselet qui soit dérangé d'un centimètre ! Aux pieds, ils sont superposés symétriquement pour former des pyramides d'une régularité parfaite ! Les os des mains

1) Auguste Castellant, *Tribune de Genève*, 2 février 1905.

sont encore plus habilement disposés ; quelques-uns sont tombés maladroitement dans le thorax, mais les autres ont su se maintenir parfaitement en équilibre sur les côtes. Cet équilibre instable et pourtant permanent est bien extraordinaire quand on songe aux déplacements de 1794, de 1821 et de 1830.

Ces seules constatations suffiraient à démontrer que le squelette mis à jour le 18 décembre 1897 n'est pas celui de Jean-Jacques Rousseau. Mais quand on voit affirmer par le procès-verbal officiel et par les témoins de cette exhumation : Berthelot, Castellant et tant d'autres :

« Que le crâne était intact sans aucune trace de perforation ni de fracture»,

il ne peut plus rester la moindre hésitation ; on peut affirmer hardiment que, le 18 décembre 1897, ce ne sont pas les restes de Rousseau qui ont été découverts. L'examen du masque mortuaire exécuté le 3 juillet par Houdon a, en effet, révélé l'existence de trois blessures à la figure; deux d'entre elles au moins avaient déterminé des fractures du crâne et de la face; l'os frontal avait été défoncé, le squelette du nez avait été lésé.

Le squelette mis à jour en 1897 n'a pas été « identifié » par les méthodes scientifiques.

Dès 1822, — continue M. le Dr Raspail, — on accusa les prêtres de Sainte-Geneviève d'avoir profané les tombes de Voltaire et de Rousseau, en avril ou mai 1814, et d'avoir fait enfouir nuitamment leurs ossements dans un terrain vague de Bercy ou d'Ivry. L'accusation fut lancée du haut de la tribune de la Chambre des députés, dans la séance du 25 mars 1822, par Stanislas de Girardin; le ministre de l'Intérieur nia le fait, sans convaincre personne, car la discussion fut rouverte, à plusieurs reprises, en 1831 par Beuchot, en 1852 par un ancien procureur général nommé Montaubricq et en 1864 par *l'Intermédiaire des Chercheurs*.

Enfin, tel est le vœu de M. le Dr Julien Raspail :

Tous les fervents admirateurs doivent réclamer un nouvel examen comparatif du squelette conservé dans les cryptes de Panthéon et du masque mortuaire moulé par Houdon. Une commission composée de savants et d'anthropologistes pourra ainsi établir d'une façon définitive et irréfutable les causes réelles de la mort de Jean-Jacques Rousseau et faire connaître le sort qui a été réservé par le Destin à sa dépouille mortelle.

§

Memento. — *La Phalange* (20 juillet) paraît sous une nouvelle couverture. On y trouve, après une réponse de M. J. Florence à M. Benda sur sa critique du bergsonisme, des poésies de MM. Martin et H. Church, des lettres pour contribuer à l'histoire de l'élection du prince des poètes, des articles de MM. J. Royère, H. Aimé, J. Levêque, A. Tourneux, le « poème de l'heure » de M. Robert de Souza, qui, chantant une « marche militaire aux flambeaux », écrit ces vers héroïques :

Une, deux... Une, deux...
Rouge, bleu... Rouge, bleu...
Du sang, du feu... Du sang, du feu...

Cuivres et flammes ! hymnes du soir !
Fanfares !...

Un très curieux récit de M. Maurice Renard : « L'Homme au corps subtil. »

Les Marges (n° d'été) : Poèmes de MM. R. Bizet, M. Coulon, Frêne, Guyot, J. de la Ville, Marc Lafargue, P. Lièvre, L. Mandin, P. J. Toulet, L. Vérane. — Un article de M. Georges Le Cardonnel sur M. Han Ryner.

La Revue (15 août) : M. le Dr A. de Neuville : « Comment on découvre les crimes. » — M. A. de Bauzemont : « Le Drame populaire au Japon. » — M. L. Charpentier : « La Mythologie chinoise ». — M. N. Ségur : « Le Mysticisme littéraire. »

Le Coopération des Idées (16 août) : — M. G. Deherme : « La Criminalité juvénile et la responsabilité familiale. »

La Correspondant (10 août) : — « Marie-Magdeleine de Verchères », par M. de Germiny.

Bardigala (31 juillet) : — « De Toulouse à Pornichet », notes inédites d'Emmanuel Delbousquet. — Vers de MM. P. de Sainte-Marie et Carrière. —Un « Laurent Tailhade », par M. Tristan Derèmes.

La Revue du Mois (10 août) : — M. Jean Wahl : « Deux ouvrages récents sur la philosophie de M. Bergson. » — « La Philosophie mathématique et l'infini », par M. Emile Borel.

Les Bandeaux d'or (juillet-août) : — Poèmes de MM. P. Castiaux, M. Dewailly, P. Jouve. — De M. Ch. Vildrac, « la pauvre Suzanne », d'après Wordsworth. — « La Perception originale e la peinture », par M. René Arcos. — « D'un silence efficace », par M. G. Duhamel.

Le Divan (juillet-août) : — Vers de MM. G. Batault et Léon Vérane. — Une étude de Mme Eve Arrighi sur « Francis Carco ».

Revue hebdomadaire (17 août) : — M. A. Magne : « Deux visites à Chislehurst en 1872. » — M. A. Belessort : « L'Empereur du Japon. » — M. Louis Batifol : « L'Impression clandestine des Provinciales de Pascal ».

La Veillée d'Auvergne (août) : — M. Michel Vasson : « A Pascal », six sonnets.

La Controverse et « Arts et Lettres » (15 août) : —M. R. de Marmande: « Une tragédie africaine : l'affaire Aernoult-Rousset. »

La Nouvelle Revue (15 août) : — Mme Juliette Adam : « En Russie. » — Carnets de route » du Colonel Moll. — M. Ch. Wiener : « La Bolivie avant les rails. »

La Revue critique des idées et des livres (10 août) : — « La Sagesse d'Anatole France », par M. Henri Clouard. — « Belle jeunesse », par M. P. Gilbert.—M. Maire : « Henri Poincaré. Sa dépréciation de la science ».

L'Action nationale (10 août) : — M. le général Lebas : « Etat-major de l'armée et haut commandement. »

La Route (15 août) : — « Colonies de vacances », par M. Jean Dmochowski. —« La Charité », par M. Antonin Seuhl.—« L'Herbier de Jeannette », par M. Elie Gevin-Cassal.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Origines de *Bouvard et Pécuchet* (*Le Temps*, 17 août). — Les Enfants de J.-J. Rousseau (*La Dépêche*, 1er septembre).

Il semble bien que la première idée de *Bouvard et Pécuchet* ait été suggérée à Flaubert par une nouvelle, d'ailleurs ingénieuse, de Maurice, qui n'est pas le Maurice historien du théâtre, mais le Maurice historien de Cartouche. Ce petit livre, que je connais, est fort bien fait, décèle un homme d'un réel talent pour l'histoire des mœurs, contient un tas de choses sur les bas-fonds de Paris, au début du XVIIIe siècle, qu'on ne trouve peut-être que là. J'ignore ses autres écrits, mais ne suis nullement surpris qu'il soit l'auteur d'une nouvelle originale, *les deux Greffiers*, nouvelle qu'il faudra désormais réimprimer dans les éditions critiques du roman de Flaubert. Cette découverte, due à MM. Descharmes et Dumesnil, n'est pas sans importance pour l'histoire littéraire du grand romancier ni pour sa psychologie. Exposée d'abord dans *la Revue de Paris*, elle a été bien résumée par M. Jean Lefranc, dans **le Temps**, auquel j'emprunte la citation suivante :

Antoine-Barthélemy-Montdésir Maurice était journaliste en 1840. Il honorait la profession, étant lettré, sachant écrire et jugeant juste. On lisait ses articles dans des journaux parisiens et il collabora pendant quinze ans au *Patriote du Puy-de-Dôme*. Il a laissé plusieurs ouvrages : *Histoire des prisons de la Seine*, *Cartouche*, *Vidocq : sa vie et ses aventures*, et une traduction de l'anglais en huit volumes : *Contes sur l'économie politique*.

Pourtant Maurice ne fut pas célèbre : son nom, « banal, presque timide, semblait condamné d'avance à demeurer perdu dans la foule ». Ce sont ceux-là mêmes qui viennent de tirer son nom de l'oubli qui parlent ainsi : MM. René Descharmes et René Dumesnil, deux flaubertistes passionnés et à qui nous devons déjà plusieurs études fort intéressantes sur la vie et l'œuvre de l'auteur de *Madame Bovary*. Car Maurice a peut-être inspiré à Flaubert *Bouvard et Pécuchet*. On va voir comment.

Le 14 avril 1841, Maurice publiait dans *la Gazette des tribunaux*, dont il était le collaborateur régulier, une nouvelle, *les Deux greffiers*, dont voici l'analyse : Andréas, greffier « au civil », et Robert, greffier « au criminel », se retirent à la campagne après trente années de labeur fastidieux et acharné. Andréas avait coutume de dire plaisamment qu'il avait écrit trois fois autant que Voltaire, et Robert quatre fois au moins. Chacun d'eux avait une vieille épouse et prisait « la poudre de Nicot ». Leurs déconvenues sont quotidiennes : ils veulent chasser, pêcher, jardiner ; rien ne leur réussit. Le mauvais temps aggrave leur ennui. Et à ce propos Maurice fait cette réflexion dont la température de ce mois d'août 1912 accuse l'ironie : « Enfin arrivèrent la pluie et le froid, sur lesquels ne comptent jamais les Parisiens qui doivent se retirer à la campagne ; il est dans les idées innées des Parisiens pur sang qu'il fait toujours beau à la campa-

gne... » On jouait aux dominos, au piquet, mais ces réjouissances ne chassaient point l'ennui. Peu à peu leurs caractères s'aigrirent ; ils en vinrent à se détester ou du moins à se le dire.

Un jour que Robert lisait à voix basse *la Gazette des tribunaux*, Andréas lui reprocha de l'importuner. Ils convinrent donc que Robert lirait à voix haute. Mais quand tout le journal fut fini, Andréas demanda avec enthousiasme qu'il lût aussi les annonces. Robert s'aperçut alors qu'Andréas avait, sous sa dictée, copié tout le journal.

Et les deux vieux greffiers se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et dès ce moment, la paix et le bonheur habitèrent la petite maison des bords de la Loire. Chaque jour, ils s'enfermaient après le déjeuner quatre ou cinq heures dans la petite pièce qu'ils appelaient, suivant l'occurrence, le salon, la bibliothèque ou le cabinet. Quand, d'aventure, une de ces dames venait frapper à la porte, on lui répondait :

— On n'entre pas! Nous sommes en affaires : cela ne regarde pas les femmes : nous écrivons... nos mémoires.

Ainsi ces deux vieillards s'amusèrent à écrire quatre ou cinq heures par jour, sous la dictée l'un de l'autre ; leur dernier plaisir, leur vrai, leur seul plaisir, fut de reprendre furtivement cette aride besogne qui, pendant trente-huit ans, avait fait l'occupation, et peut-être, à leur insu, le bonheur de leur vie.

On ne peut nier que Bouvard et Pécuchet ressemblent à Robert et à Andréas. Pourtant MM. René Descharmes et René Dumesnil ne croient pas que Flaubert ait lu *les Deux greffiers* dans *la Gazette des tribunaux*. Mais la nouvelle de Maurice fut réimprimée une première fois dans *le Journal des journaux*, en mai 1841. Il se pourrait que Flaubert eût suivi cette revue mensuelle où étaient reproduits des articles parus dans d'autres feuilles.

Alphonse Karr y publiait régulièrement ses *Guêpes* ; le numéro du 7 août 1840 en particulier contient, sous ce titre : *Une tentative d'assassinat*, le récit de son aventure comico-tragique avec Louise Colet. On sait que la Muse, assez malmenée par l'humoriste et sensible à son aiguillon, s'arma un beau matin d'un couteau de cuisine, « long de 30 centimètres et large de deux doigts », attendit son ennemi à la porte de sa maison, et brusquement, par derrière, mais avec un beau geste théâtral qui atténua heureusement la violence du coup, lui planta l'arme entre les deux épaules. Alphonse Karr n'eut aucun mal : il accrocha « le poignard » dans sa panoplie, avec cette inscription : « Donné par Mme C..., dans le dos ! » et se vengea en répétant à tous que la poétesse était décidément bien mauvaise ménagère, puisqu'elle ne craignait pas de dépareiller ses douzaines de couteaux. Il eut aussitôt les rieurs de son côté. Louise Colet ne lui pardonna jamais cette spirituelle victoire. Les lettres inédites de Flaubert nous prouvent qu'à huit ou dix ans d'intervalle, ce sujet de conversation était toujours particulièrement désagréable à la Muse. Les *Guêpes* ont-elles donc amené Flaubert à feuilleter la collection du *Journal des journaux* ? Ici encore l'interrogation demeure sans réponse.

Mais pour la seconde fois, le 7 février 1858, *les Deux greffiers* reparaissaient dans *l'Audience*, journal qui vécut du 2 août 1857 au mois de mai 1859. Bientôt ce périodique, qui devait traiter surtout des choses du Palais, s'occupa beaucoup plus de littérature que de jurisprudence. Le poète Louis Bouilhet, l'ami intime de Flaubert, y avait deux camarades qui prisaient fort ses vers et qui le disaient sans relâche : l'un, Eugène Delattre, alors avocat, devint par la suite préfet de la Mayenne, puis conseiller général de la Seine, puis député de Saint-Denis ; l'autre, Agénor Bardoux, alors avocat à Clermont-Ferrand — et poète lui aussi — fut ministre de l'Instruction publique. Un autre collaborateur, qui se masquait du pseudonyme de Fan-

tasio, ne manquait pas d'applaudir aux premiers succès de Bouilhet et parfois de louer le talent de Flaubert — bien qu'il eût auparavant signalé « l'envahissante aptitude des Normands à se glisser partout, à occuper toutes les situations, à s'insinuer dans toutes les formes d'activité, sociale ou intellectuelle »; et Fantasio citait, à l'appui de ses plaintes, Flaubert, « l'auteur de *Madame Bovary* », et Louis Bouilhet, « le poète inspiré de *Melaenis* et de *Madame de Montarcy* ». *L'Audience* publiait aussi une « Revue littéraire » que signait Antony Méray, « bibliophile distingué et critique de talent, mais qui péchait un peu par excès de métaphores ». On lui doit cette phrase sur *les Victimes d'amour*, d'Hector Malot : « M. Malot chatouille avec une plume d'or les narines de la réalité ! »

En résumé, *l'Audience* disait tant de bien, et si souvent, de Louis Bouilhet et parfois aussi de Gustave Flaubert, qu'il est plus que vraisemblable que celui-ci ait lu le numéro de mai 1841 où étaient reproduits *les Deux Greffiers*. Et cependant nulle part, dans *la Correspondance* de Flaubert, il n'est fait allusion à la nouvelle de Maurice. Aucun des contemporains de Flaubert ne l'a non plus signalée, « ni Du Camp, souvent à l'affût des anecdotes capables de jeter une ombre sur la gloire de son ami, ni Goncourt, qui le jalousait peut-être un peu — comme il jalousait tout le monde ».

Evidemment la nouvelle de Maurice est peu de chose comparée à ce monument d'ironie qu'est *Bouvard et Pécuchet*, mais n'eût-elle déclanché qu'un tout petit ressort dans la cervelle de Flaubert, ce serait encore pour cet obscur écrivain un grand honneur.

§

J-J. Rousseau était-il le père des enfants qu'il mit aux Enfants-Trouvés? La question a été soulevée par une femme qui a publié, non signée, une curieuse brochure à ce sujet. M. Remy de Gourmont a exposé dans **la Dépêche** la thèse de cette femme qui conclut à la non-paternité. Des contradicteurs ayant protesté, il a repris la question sans d'ailleurs conclure, ce qui eût été un peu osé. Il cite, d'après l'amie de Jean-Jacques, d'ailleurs, des passages contradictoires des *Confessions*, qui montrent assez bien que la vérité est difficile à atteindre sur ce point, comme sur beaucoup d'autres. Tantôt Rousseau dit qu'il n'a jamais pu jouir d'une femme et tantôt il revendique la confection de cinq enfants naturels. C'est bien singulier. Il faudrait, si on s'intéresse à cela, « reprendre l'étude avec méthode et peut-être alors s'apercevrait-on, comme conclut M. de Gourmont, que, abondamment trompé par Thérèse, s'il se résolut à être ou à passer pour un « père dénaturé », il eut peut-être quelques bonnes raisons. Il ne les dit pas clairement, mais il les insinue : « Si je disais pour quelles raisons je n'ai pas élevé ces enfants, j'en dirais trop. » Et dire que cet homme passe pour avoir dit *cyniquement* la vérité ! Romancier, il le resta, à mon avis, jusque dans *les Confessions*.

R. DE BURY.

THÉATRE

Paul Mariéton. — Théatre romain d'Orange (4 avril. *este*, tragédie antique (d'après Euripide) de René Berton. — *La Mort de Carthage*, de Charles Grandmougin. — Memento.

Cette année, le théâtre antique d'Orange a retenti des échos d'une cérémonie à la mémoire de Paul Mariéton. Il faut louer M. Bérard, sous-secrétaire d'Etat, non seulement d'avoir voulu par sa présence apporter une consécration officielle à cette fête du souvenir, mais encore d'avoir, en un discours très précis, très documenté, très littéraire, parlé le meilleur essai que nous ayons sur Paul Mariéton. Il faut louer M. Maurice Reclus pour le constant appui qu'il donna aux organisateurs.

Marc Varenne, qui fut pour Mariéton un ami de tous les jours (il l'était déjà lorsque, vers 1898, nous fondions une revue sur les bancs du lycée de Montpellier), évoqua avec art tout ce que la poésie doit Mariéton ; Valère Bernard, au nom du *Félibrige*, loua le chancelier du Félibrige et le coadjuteur de Mistral. Mlle Madeleine Roch récita une ode de Joachim Gasquet, sonore et éloquente :

Loin du rire écumeux de la tragique mer,
Les Muses, le front bas, honteuses de leur gloire,
S'en allaient, mendiant, ô France ! un pain amer...
On avait peur d'aimer, on rougissait de croire.
Seuls, le Comique impur, le plaisir décevant
Dansaient dans la vendange, autour du Char sans ode...
Le Grand Cirque muet écoutait, dans le vent,
Couler les pleurs confus des vieux dieux d'Hésiode.
Alors, Mariéton, si tendrement humain,
Tu vins, tu recueillis les errantes d'Athènes,
Et sous l'arc triomphal, dans les blanches fontaines,
Tu lavas leurs beaux pieds meurtris par le chemin.

. . . . . .

Et le Mur s'est dressé sur un temps orageux.
Nous le voyons, ce soir, flotter comme un navire.
Navire équilibré par les brillantes mains,
Il s'endort sur la mer de nos destins tranquilles.
Iles sombres, là-bas, dorment aussi les villes.
Mais vers le Cirque d'or tous les rêves humains
Accourent retrouver leur antique harmonie,
Fortifier leur œuvre exalter leur génie,
Et de faibles lueurs marchent sur les chemins.
Triomphe de l'esprit sur la lourde matière !
Mariéton, le ciel comme la tombe est blanc.
Tu t'éveilles... Le jour sort de ton cœur tremblant.
Le mystère des dieux habite ta poussière ;
Une race a bercé le sommeil de ton sang.

Tu peux ressusciter, ton rêve était puissant :
Le temple tout entier chante dans la lumière.

M. Gabriel Boissy, qui était pour Mariéton un collaborateur inlassable et dévoué, a déjà en divers articles établi le sommaire de ce dont les lettres sont redevables à Paul Mariéton.

C'était une curieuse figure que ce Lyonnais si fanatiquement « roman », avec son beau front de prophète, sa barbe à la Fromentin, toute cette fine tête faite pour le turban. Il riait d'un rire lumineux que Paris n'a pas toujours compris. On a pris pour de la gaieté ce qui chez lui était de la joie. La joie d'aimer le beau, de le connaître, de le chercher. Son amour du calembour, du jeu de mots n'était guère qu'une amorce. Se sachant sans défense contre certains dogmatismes, il avait imaginé ce moyen de se défaire des pédants. Les pontifes de l'esthétisme le jugeant trop peu sérieux lui épargnaient leurs homélies. Et pourtant peu d'hommes ont possédé la vaste et sûre érudition de ce découvreur. Bibliophile prudent et jaloux malgré son apparent désordre, il a réuni avec exactitude des documents uniques sur certaines questions. Correspondances de Vigny, de George Sand, de Musset, archives du félibrige, documents pour l'histoire de la renaissance provençale et sur le romantisme, etc., etc...

La vie mondaine qui l'amusait lui a fait remettre sans cesse l'achèvement de livres qui eussent établi, sans conteste, son érudition et sa finesse psychologique. *La Terre Provençale*, *le Livre de Mélancolie*, *Hippolythe*, *les Epigrammes*, *Une Histoire d'Amour* sont là pour affirmer la maîtrise du prosateur, l'émotion du poète, les grâces du descriptif, coloré et net.

Critique et philosophe, cet homme, dont l'œuvre et la vie eurent tant de rayonnement, qui, sous une apparente frivolité, gardait tant d'autorité sur les gens et tant de ténacité dans ses projets, fut un travailleur infatigable. Son cerveau ne se reposa jamais. Il se délassait d'une admiration ou d'une passion esthétique par une autre admiration ou une autre passion. Il comprenait toutes les nuances de la pensée, toutes les voluptés de la culture.

Que de souvenirs eût-il pu nous conter, lui qui avait fréquenté tant de mondes et tant d'hommes :

A quoi songeait-il, dit Marc Varenne en son discours, lorsque, parvenu au dernier mois de son existence, accoudé sur la terrasse qui dominait le cours du Rhône, il voyait se profiler dans le ciel provençal les tours et les clochers d'Avignon ! Le souvenir de ses anciens compagnons hantait sa mémoire et il se rappelait la bonté souriante de Roumanille, la fougueuse ardeur d'Aubanel et la gravité sarrazine de Félix Gras ; toute sa jeunesse l'enveloppait, tout ce qu'il avait aimé se levait autour de lui dans les ombres du crépuscule, et le Rhône, ce fleuve sacré, chanté par Mistral, mugissait et fuyait là-bas vers Arles et vers la mer. Je le vis à cette époque ;

nous causâmes longtemps devant cet horizon évocateur de son passé. Sur sa table s'étalaient des feuillets couverts d'écriture !... Paul Mariéton travailla jusqu'au bout.

La destinée lui ménageait la joie suprême de traverser une fois encore la terre qu'il avait conquise : il fit le voyage d'Avignon à Nice, salua de loin le mas où Mireille promena ses rêves, et sourit à la plage de Cassis où naquit Calendal. Il est mort par une tiède soirée méridionale sur les bords de la mer latine, tandis que dans l'air léger tintaient les cloches de Noël.

Si l'existence dispersée, la fièvre de connaître et de voir qui le transportaient ont nui à l'achèvement de son œuvre, ce besoin de se répandre, la ferveur de son enthousiasme ont servi les causes qu'il aimait. Paul Mariéton a prodigieusement aidé par sa présence, par sa fidélité, par ses relations, non seulement la cause félibréenne, mais encore la cause du plein air et de la poésie tout simplement. Alors qu'il ouvrait sa *Revue félibréenne* à tous les jeunes de talent, il offrait à des auteurs nouveaux la scène d'Orange. Et lorsqu'il aimait une œuvre, il ne ménageait rien pour la faire aimer aux autres. Cette existence mondaine, qu'on lui a tant reprochée, lui a permis d'obtenir à Orange des interprétations et des auditoires d'élite. Il ne s'est jamais servi de ses relations politiques et mondaines que dans l'intérêt des lettres et souvent dans l'intérêt immédiat des écrivains.

Certes, familier de tant d'artistes et de tant de gens de lettres, il eut souvent à se défendre de bien des sollicitations.

On lui reprocha même d'être un administrateur trop vigilant de ses entreprises. Orange lui valut quelques mécomptes dont il ne tirait aucun orgueil.

Aujourd'hui, dans le silence de la tombe et le recul du temps, déjà, nous pesons la vanité et l'erreur des reproches qu'on lui adressait et nous sentons la grandeur efficace de son action et les grâces de son œuvre.

Paul Mariéton fut un « homme d'enthousiasme ». C'est de ceux-là que nous manquons le plus, ceux-là dont l'importance échappe toujours à leur époque et dont on ne comprend bien l'importance que quand ils ont laissé leur place vide...

§

Pourquoi M. René Berton, qui est un vrai poète, a-t-il adapté encore l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide sous le nom d'**Oreste ?**

Race d'Agmemnon qui ne finit jamais...

En s'inspirant des qualités et des méthodes si vivantes des grands tragiques, un poète ne peut-il pas trouver un sujet qu'ils n'aient pas traité eux-mêmes ? A reprendre les thèmes qu'ils illustrèrent, un poète se doit de les renouveler par le style lyrique. Nous avons eu

ainsi deux chefs-d'œuvre : *les Erinnyes*, de Leconte de Lisle, et *le Polyphème* d'Albert Samain.

Comme la plupart des tragédies modernes paraissent plates, fades sans vie, sans émotion, sans style à côté de ces deux pièces !

L'*Oreste* de M. René Berton a de l'envolée et il a obtenu un réel succès, mais à la lecture (une pièce qui peut être littéraire sur un sujet aussi classique doit pouvoir garder les mêmes mérites à la lecture), on ne retrouve plus la même couleur que dans le jeu d'Albert Lambert fils.

PYLADE

. . . . . .

Il ne faut pas songer, à moins d'être contraint,
A forcer cette porte aux lourds battants d'airain...
Cherchons une autre issue...
(*Il inspecte le temple.*)
Entre ces deux triglyphes
Où le lierre rampant s'accroche de ses griffes,
Là, vois cette ouverture où nous pourrons, sans bruit,
Quand tout sera couvert par l'ombre de la nuit,
Nous glisser dans le temple et prendre la statue...

Voilà une rime rare à *griffes*. Elle surprend, mais elle est mieux dans le ton qu'il ne semble dès l'abord.

ORESTE, *entièrement pris par son hallucination.*

Pourquoi tous ces yeux fous
Qui me regardent... là ?.. oh ! que me voulez-vous,
Femmes qui vous cachez sous des voiles funèbres ?...
(*Il pousse un cri terrible.*)
Ah ! je vous reconnais, ô chiennes de ténèbres,
O monstres odieux que l'Enfer a vomis !..
Oui, je vous reconnais !... je vois vos fronts blémis,
Et vos bras décharnés que la rage fait tordre...
J'entends vos dents grincer... ah ! vous voulez me mordre !...
Arrière, arrière !... et toi, vieille aux yeux flamboyants,
Pourquoi déchaînes-tu ces monstres effrayants
Qui me déchirent de leurs griffes... ? Arrière, arrière !
C'est avec ce couteau que j'ai tué ma mère !...
C'est avec ce couteau que je vais vous tuer,
Chiennes !... Oh ! vous pouvez bondir, et vous ruer
Sur moi, je n'ai plus peur, je vous résiste !...
(*Adossé contre un rocher, il semble défier, terrible, des ennemis imaginaires. Soudain, les yeux hagards, il fixe un point du sol.*)
Quel est ce corps étendu là, sanglant ?...
(*Il pousse un cri de joie sauvage.*)
Egisthe !
Lâche : oui, c'est bien toi !... je vois là, dans ton cou,
L'endroit où j'enfonçai mon couteau d'un seul coup !...

Mais tu n'as pas souffert... Je t'ai tué trop vite !...
Ton corps, comme une chose immonde qu'on évite,
Disparaît sous le vol tournoyant des corbeaux
Qui déchirent ta chair infâme par lambeaux !...

(*Soudain, il tremble de tous ses membres, et regarde fixement dans le vide.*)

Et toi, spectre qui viens en cachant ta figure,
Qui t'a fait pour un jour quitter ta sépulture ?...
Et pourquoi te montrer, ô grand fantôme blanc ?
Qui donc es-tu ?... je tremble !
Cette blessure horrible ouverte dans ton flanc ?...

(*Il pousse un cri horrible et se voile la figure de son manteau.*)

Horreur !... toi... toi, ma mère !
Que les dieux infernaux, dans leur juste colère,
M'accablent... mais pas toi... ma mère ! oh ! non, pas toi !
C'est par trop souffrir... pitié, pitié !.. pardonne-moi !...

(*Il s'écroule par terre en sanglotant.*)

PYLADE

Père de tous les dieux, Zeus au cœur magnanime,
Ne l'abandonne pas... Que ton souffle ranime
Cet être malheureux qui, par ta volonté,
Succombe sous le poids de la Fatalité !...
Viens, mon frère...

ORESTE, *sanglotant toujours.*

Pardon !...

(*Il relève la tête, et regarde craintivement autour de lui.*)

Ah ! elles sont parties !...
Hadès dans ses Enfers les a donc englouties... ?
Mais elles reviendront... !

PYLADE

Prends courage... sois fort !

ORESTE, *désespérément.*

Oh ! je n'attends plus rien, maintenant, que la mort !

Certes, ces vers ne manquent ni de mouvement ni de force, mais devant les pierres romaines d'Orange nous eussions désiré plus de « style », plus de personnalité. D'ailleurs, je ne crois pas que le réalisme d'Euripide soit à sa place devant le Mur. Cet auteur a un côté bourgeois, des sentences à la Bouvard et Pécuchet, un penchant à l'anecdote, à la digression qui l'éloignent de l'harmonieuse simplicité qui convient à la tragédie.

La Mort de Carthage, de M. Grandmoujin, que nous n'entendîmes point, eut aussi, nous dit-on, sa part d'applaudissements.

MEMENTO. — A Saint-Cyr-les-Lecques (1er sept.), on applaudit *l'Hécube* de Silvain et Ernest Jaubert.

ERNEST GAUBERT.

MUSIQUE

Georges Bizet et son œuvre, par Charles Pigot (Delagrave, éditeur). — Collection des musiciens célèbres : *Bizet*, par Henry Gauthier-Villars; *Verdi*, par Camille Bellaigue (Henri Laurens, éditeur).

L'année qui vient de s'écouler, — je parle du laps qui s'étend entre vacances estivales, —offrit à l'auteur de *Carmen* un hommage analogue à celui dont Gounod fut l'objet dans la précédente. Deux volumes, fort différents, s'étalèrent en son honneur à la devanture des libraires. M. Adolphe Boschot préfaça discrètement une réédition de **Georges Bizet et son œuvre**, publié en 1886 par M. Charles Pigot et épuisé depuis. Cette biographie peut paraître assurément précieuse pour l'abondance et l'exactitude des renseignements de toute espèce qu'on y trouve, mais elle porte assez fâcheusement sa date et ne répond plus guère aux exigences de la musicographie actuelle. Elle n'est qu'une apologie sans réserves et, en vérité, la plus candide. M. Charles Pigot avait certes le droit d'admirer son héros et de le vouloir glorifier, mais peut-être n'aurait-il pas été nuisible à son dessein d'appuyer ses avis de quelques arguments au lieu de se contenter de dithyramber à jet continu. C'est manifestement tout ce qu'il sait faire. Son examen des productions du musicien, quoique fort détaillé, se résout en littérature, en commentaires aussi vains que verbaux, et, malgré sa documentation sur l'homme, son enthousiasme l'induit à cet égard en un aveuglement panégyrique dont la naïveté serait touchante, si son livre n'en était du même coup destitué de tout plausible intérêt. Il y a des choses trop flagrantes pour qu'il ne semble oiseux de les dissimuler, ou pis que puéril de ne les point apercevoir. Il est de fait que la correspondance de Bizet projette des clartés évidemment cruelles, mais irrécusables, sur sa personnalité d'artiste. M. Pigot, qui n'a pas l'air de s'en douter, aurait pu se convaincre par une étude plus sérieuse que l'œuvre du compositeur et l'ensemble de sa carrière ne sont pas moins regrettablement significatifs.

C'est ce qui ressort nettement de la monographie intitulée **Bizet** et signée Henry Gauthier-Villars, dont s'augmenta la collection des *Musiciens célèbres*. Etonnamment substantiel sous ses modestes dimensions, ce petit ouvrage est vraiment un des plus remarquables spécimens du genre. Avec la verve alerte et si souvent profonde qui distingue celui qu'on ne peut s'empêcher d'appeler Willy, l'auteur a réalisé là un modèle de critique objective; il pénètre lucidement son sujet et en épuise tous les aspects dans les cent-vingt-cinq pages du format imposé, et d'ailleurs largement suffisantes en la plutôt mince occurrence. Voici donc le Bizet véritable, authentique et vivant, et la révélation est éloquente. J'avoue que je ne connaissais à peu près

rien de la vie du personnage et moins encore de son caractère, lorsque je confessais jadis à cette place l'invincible aversion que m'inspira toujours la musique de son œuvre la plus fameuse, la kyrielle de morceaux à effet de *Carmen*, le fignolage diplômé, aussi correctement superficiel que roublard, d'une écriture de Prix de Rome impénitent. En énonçant simplement une impression subjective, je n'aurais pas osé croire tomber si juste. L'œuvre d'un musicien est bien décidément l'implacable miroir de son âme, l'extériorisation la plus véracement traîtresse de son moi tout entier. En dépit d'un visible souci, non seulement d'impartialité, mais de quelque indulgence, son biographe est obligé de constater chez Bizet le plus conscient, prémédité, opiniâtre et, certes, répugnant arrivisme. Il nous le montre, fils d'un maître de chant parisien, recevant dès l'enfance une éducation musicale favorable au développement de ses dispositions naturelles, puis, au Conservatoire, bon élève, favori de ses professeurs, y acquérant non moins docilement que studieusement un métier d'adroit fort en thème et, parvenu enfin à la Villa Médicis, ne songeant désormais qu'à exploiter avantageusement la situation conquise. Chez ce jeune homme de vingt ans, nulle velléité, pas l'ombre de quelque aspiration purement artistique. Il s'inquiète avec prévoyance de ne pas trop déplaire à un influent Institut par ses envois traditionnels. Sa préoccupation unique est de se préparer des débuts rémunérateurs dans la capitale, sans négliger pourtant l'éventuelle aubaine de profits immédiats. « Ce prix existe, je veux l'avoir et je l'aurai... » écrit-il à propos des 1500 fr. du prix Rodrigues, que d'ailleurs il n'eut point. De retour à Paris, ses relations, ses amitiés et, en particulier, l'appui alors puissant de Halévy, dont il devint le gendre, lui ouvrent aussitôt et toutes grandes les portes des théâtres. Dorénavant et jusqu'au bout, il ne produira plus que sur commande, acceptant les plus ineptes livrets pourvu qu'ils soient reçus d'avance. « Lorsqu'il écrivait une œuvre, observe H. Gauthier-Villars, ce n'était pas pour condenser dans un lent travail autour d'une pensée chère toutes ses aspirations d'art. Au lieu de choisir le sujet idéal que tout artiste élit secrètement et rêve d'immortaliser, il se contentait de mettre consciencieusement de la musique autour du livret qui avait l'agrément de M. le Directeur du Lyrique ou de M. le Directeur de l'Opéra-Comique. Il n'écrivait pas pour écrire, pour déverser le trop-plein de ses rêves, il écrivait pour être joué. » Et il écrivait surtout pour avoir du succès et toucher des tantièmes. On peut dire qu'il se rua littéralement à la poursuite de ce succès matériel, ne reculant devant aucun moyen, se soumettant aux plus sots errements de la mode du jour, s'efforçant de flatter les plus mauvais goûts du gros public. Il l'avait d'ailleurs annoncé sans vergogne dans une de ses lettres de Rome : « J'ai beaucoup d'espoir pour ma carrière :

j'aurai probablement moins de talent et des convictions moins arrêtées que Gounod; par le temps qui court, c'est une chance de succès. » Une telle confidence de la vingtième année burine évidemment une figure d'artiste assez vile. Son châtiment fut de mourir sans avoir connu ce succès si âprement désiré. On peut douter que l'inanité de ses livrets y ait fortement contribué, étant donné l'acabit tout pareil du répertoire librettiste contemporain. Mais il semble qu'en cherchant à plaire à tout le monde, en s'évertuant de ne pas être soi par un renoncement têtu à la moindre sincérité, le musicien n'ait réussi qu'à mécontenter tous les partis. A de rares exceptions près, la critique musicale de l'époque jouissait d'une incompétence aussi effarante que, naturellement, présomptueuse. Et, tandis que les plus avertis reprochaient à Bizet l'inutile impudeur de ses concessions volontaires, en revanche, peut-être une dextérité d'écriture alors inaccoutumée au théâtre, de pseudo-témérités adventices, quelques lueurs d'un talent qu'il s'appliquait à galvauder pour les séduire, dérangeaient de leurs habitudes et déroutaient la majorité ignare et philistine des aristarques de la Presse, qui rendaient des jugements sans appel — et assurément singuliers. C'est presque une ironie vengeresse, que celui qui, pour le succès, fut prêt à toutes les compromissions, ait pu être accablé, sa vie durant, sous l'imbécile et sacrilège imputation de wagnérisme. Cependant, succès ou insuccès ne prouvent rien musicalement, et l'avidité de Gluck ne le gêna jamais pour écrire des chefs-d'œuvre en voulant gagner de l'argent. Il serait fallacieux de comparer Bizet au musicien dont l'inspiration romantique rénova le lyrisme de son temps, qui créa l'opéra en amalgamant tous les genres en vogue ici ou là et fut le précurseur de l'Ouverture beethovénienne. Mais, outre le génie de l'arriviste Chevalier, les circonstances étaient tout autres, les modèles et les publics fort différents. Il n'y a pas grand'chose de commun entre l'auditoire qui goûtait les tragédies de Rameau et celui qui applaudit la musique de M. Massenet. Comme c'est encore aujourd'hui ce dernier dont les bravos rapportent le plus, ce sont évidemment ses faveurs que Bizet eût briguées sans relâche. Son talent incomplet, au surplus, ne lui permettait pas de plus haute ambition. Son perspicace biographe remarque que Bizet fut, en somme, un professionnel à la plume facile, maître de bonne heure et désormais de son métier, un praticien rompu à tous les tours de main d'une aisance technique indiscutable. Sans doute; mais un praticien éduqué dans un Conservatoire où on ne lui enseigna que l'art de la cantate du Prix de Rome, et qui semble avoir été dépourvu de tout autodidactisme, n'avoir jamais rien su s'assimiler en dehors de ce qu'il avait appris à l'école. De là son impuissance symphonique, l'élaboration laborieuse, incohérente, hétérogène et l'avortement de *Roma;* l'absence, dans ses

partitions, de polyphonie orchestrale autonome et organisée, de préludes ou interludes pour si peu que ce soit développés, qu'il remplace d'instinct par « de brèves introductions formées de morceaux juxtaposés » ou par « d'agréables feuilles d'album » quémandant fadement le *bis*. Une fine et copieuse analyse purement musicale amène Henry Gauthier-Villars à discerner le simplisme éminemment tartigrade de ce métier de « bon élève » de Zimmermann et Halévy, et, malgré sa bénévolence, à démontrer l'insignifiance parfaite ou la misère de toutes les productions de Bizet antérieures à *l'Arlésienne* et à *Carmen*. A travers les circonlocutions que lui dicte une mansuétude infinie, doublée d'une singulière illusion sur de petits chichis d'une prixderomesque harmonie, on sent qu'il ne put échapper à l'analyste que ces deux-là ne relèvent pas moins que le reste de la plus indigente et réactionnaire esthétique. Après tant d'expériences décevantes, il faut tout le bon cœur de Willy pour avoir essayé de repêcher son homme en rééditant le cliché « d'art méditerranéen », dont *Carmen* inspira la bourde à la rancune de Nietzsche contre Wagner. Avec son clinquant, ses ficelles, sa sensiblerie salonesque, l'ardeur fringante ou pommadée de ses inépuisables complaisances, la musique de *Carmen* est particulièrement représentative de l'étroit cousinage qui allie l'arrivisme de Bizet et celui de M. Massenet. Au fond, ces deux industriels ont sans doute été les premiers qui voulurent, de formel parti-pris, être et n'être que des « amuseurs ». Avant eux, on l'était inconsciemment, par affinités électives. Le bric-à-brac meyerbeerien, le jemenfoutisme d'Auber étaient sincères ; la bêtise de *Mignon* trouvait des âmes sœurs. Bizet et Massenet s'adressèrent sciemment à la plus niaise inculture, celle « qui se croit », la citadine, pour en entretenir et exploiter le benêt primarisme. Leur camelote en récolta un public universel et payant. C'est un article de Paris dont nous n'avons pas lieu d'être fiers.

§

Avec le **Verdi** de M. Camille Bellaigue, la même collection nous procurait, entre deux « musiciens célèbres », l'occasion d'un rapprochement qui n'est guère à l'avantage de notre compatriote. Il fait bon d'être aimé et admiré par M. Bellaigue. Ses amitiés sont fidèles comme Pénélope et aussi ardentes que Phèdre ; son enthousiasme ne connaît pas plus d'obstacles que Gusman. On put s'en persuader à propos de Mendelssohn et de Gounod, moins convaincu pourtant peut-être qu'ébloui par le feu de ses admirations expansives. Il eut ici meilleur prétexte à en déchaîner la pyrotechnie généreuse et, guidé selon sa coutume avant tout par son émotion, il a fort heureusement défini, et même analysé, la nature de l'art du dernier musicien de génie qu'ait produit l'Italie. C'est une étrange et merveil-

leuse destinée que celle de ce petit paysan piémontais, fils de pauvres aubergistes de campagne, qui vécut près d'un siècle et fut Giuseppe Verdi. On le voit tout enfant possédé du démon de la musique et s'abandonner fougueusement au plus naïf et joyeux empirisme. A douze ans, il est organiste de la petite église de Roncole, son village, et ravit ses concitoyens par ses improvisations simplistes. Plus tard, à Busseto, chez un épicier mélomane, son patron dont il épousa la jolie fille, il fait connaissance avec Haydn et Porpora, massacrés quotidiennement par un groupe d'amateurs de la localité. Quelques leçons hâtivement reçues durant deux courts voyages à Milan suffisent à son impatient autodidactisme. En 1839, il débute bravement au théâtre, s'installe à la Scala quasiment à demeure pour y jeter sa gourme dans une production effrénée. En onze années, seize opéras, dont *Macbeth* (1847) et *Luisa Miller* (1849), précèdent et préparent la trilogie *Rigoletto* (1851), *il Trovatore* (1853) et *la Traviata* (1853). C'était là pour Verdi, du même coup, la gloire et la fortune, le triomphe indiscuté dans sa patrie et le succès européen. Il y semblait avoir réalisé l'idéal propre de son art et atteint sa personnalité définitive. Pendant vingt ans, Verdi régna ainsi sur les scènes lyriques sans cesser de produire un instant, mais insensiblement, une évolution se dessine et s'accomplit dans sa manière; sa pensée peu à peu s'affine et bientôt se mûrit, s'élève, sa langue s'assouplit et son style s'épure. A la fin, la métamorphose est profonde et inopinée. Avec l'harmonieux *Requiem* à la mémoire de Manzoni (1874), Verdi croyait sans doute avoir terminé son œuvre et mérité le droit de se reposer sur ses lauriers. Il garda treize ans le silence; puis, incité par le poète Arrigo Boïto, son ami, il reprend soudain la plume pour écrire *Otello* (1887) et enfin *Falstaff* (1893). On ne saurait guère refuser à ces deux ouvrages le titre de chef-d'œuvre que leur accorde amoureusement M. Bellaigue. *Otello* et *Falstaff* sont assurément les plus parfaites créations, donc, les chefs-d'œuvre de Verdi, et l'octogénaire capable de se renouveler aussi superbement apparaît certes un extraordinaire échantillon d'humanité. Mais le Verdi génial et sans « talent » est fort loin de pâlir devant l'autre. M. Camille Bellaigue a très justement discerné et chaleureusement proclamé que, non moins que le vieillard glorieux et solitaire en sa somptueuse Villa Sant'Agata, le jeune et impétueux fabricant d'opéras milanais, l'adulé recordman en son temps du succès mondial, fut, à tous les moments de sa longue existence, un pur artiste. Aussi le succès de Verdi ne put-il jamais être malfaisant. Son art, même inculte d'abord, est une émanation de la nature et, s'adressant à la sensibilité fruste ou inavertie de la foule, peut la réjouir sans la corrompre, sans la dépraver cyniquement par les trucs et les manigances jusqu'au béotisme serin de l'irresponsable public d'un Bizet

et d'un Massenet. La musique de Verdi est avant tout italienne, vocale et mélodique, dit M. Bellaigue. Sans doute ; mais elle est surtout essentiellement populaire ; elle tient par de plus profondes racines à l'âme et au génie autochtones que celle même de Rossini. Il ne s'y trompait pas le peuple alors opprimé qui y reconnaissait l'incarnation de ses forces vives et y saluait son renouveau tout proche. Avec ses trivialités, son décousu, son exubérance emballée, ce qu'on peut appeler la mauvaise musique de Verdi a mieux que ce M. Bellaigue dénomme « des éclats ». Rarement musicien attesta une telle abondance mélodique, et rarement cette innombrable mélodie est indifférente. Elle émeut, attire ou séduit malgré qu'on en ait, et jusqu'en ses vulgarités, elle grise comme un vin de terroir, âpre au palais, grossier, mais capiteux. C'est que, plus que toute autre mélodie transalpine, elle dénonce l'effervescente et générale évolution harmonique de l'époque, et, seule, celle de *Guillaume Tell* se rattache aussi manifestement au romantisme weberien. On a parlé des italianismes de Wagner, il ne serait pas difficile de signaler les « wagnérianismes » de Verdi. Les mesures 65 à 71 du « *racconto* » du second acte du *Trovatore*, entre autres, sont un écho précis de *Lohengrin*. De telles analogies sont fréquentes sans entamer le caractère national de l'art du « *Maestro* ». La « mauvaise musique » de Verdi, c'est du génie tout cru, et peut-être est-ce là qu'il a rencontré ses inspirations les plus hautes. Le *Miserere* du *Trouvère* est une cime dans l'œuvre de Verdi et sans doute dans l'art lyrique tout entier. Verdi ne l'a pas dépassée. Cet art bouillonnant de vie, rutilant comme de soleil jusque dans l'expression douloureuse, est bien le véritable « art méditerranéen », ainsi que le déclare M. Bellaigue en pensant vraisemblablement à sa caricature. On doit certes s'incliner avec respect devant la noble sincérité du musicien qui, au milieu des plus brillants succès, n'arrêta pas de vouloir progresser, et évolua toujours sans cesser d'être soi. Il semble pourtant que l'influence passagère de notre opéra parisien n'ait pas été favorable à Verdi. Dans la pomposité artificielle d'*Aïda*, sa muse affecte bien souvent des simagrées qui vont mal à son genre de beauté d'enfant de la nature. Ce n'est qu'avec le *Requiem* que Verdi atteignit pour la première fois à cette eurythmie apollinienne qui, après un semblable passé, stupéfie dans ses deux productions dernières. Celles-ci, dans l'œuvre du Verdi, apparaissent un aboutissement vraiment prodigieux. Cependant leur maîtrise sereine ne sait encore et toujours que chanter la claire mélodie d'Italie. *Otello* contient quelques pages des plus harmonieuses et des plus fortes qu'ait écrites le musicien, mais sa polyphonie coulante ne songe pas une minute à pénétrer et commenter le drame, dont elle n'est que l'illustration sonore. *Falstaff* est un miracle de verve étourdissante et d'humour, où la joie de

la farce se mêle à la rêverie romantique; mais il ne faut pas s'aviser de se souvenir des *Maîtres-Chanteurs* en l'écoutant. Cette musique légère, fluide, limpide comme le ciel du pays qui la vit naître, n'enclôt nul troublant secret. Sa transparence ingénue montre qu'elle n'a rien à cacher, mais peu de chose à révéler, hormis le plaisir de vivre en de gracieux paysages qu'égaie un babil d'oiseaux. On ne saurait reprocher à Verdi d'être resté foncièrement italien jusqu'au bout, au contraire; et M. Bellaigue a bien raison d'avancer, à sa louange, que « le monde a vu peu d'exemples d'un génie aussi fidèle et aussi renouvelé ». Seulement, en remarquant que, nés tous deux en 1813, Verdi a été le contemporain de Wagner, que leur autodidacte évolution s'effectua parallèle et que leur sincérité fut égale, on constate la différence qui distingue l'art « méditerranéen » de l'autre.

JEAN MARNOLD.

ART

Les Impressionnistes et la composition picturale. — L'année picturale va recommencer. Septembre n'aura pas défleuri que déjà on vernira au Salon d'Automne; les peintres nous apporteront du nouveau. On aura aussi du vieux-neuf et du nouveau rétrospectif. L'époque en est très féconde. David sera à la mode pour des raisons diverses.

Beaucoup de personnes aimeraient à savoir comment pouvait bien peindre ce *Gamelin* des *Dieux ont soif*, élève de David et qui méprisait Fragonard ; comme on ne connaît guère la peinture de Topino-Lebrun qui fut, comme Gamelin, peintre et juge révolutionnaire, on est porté à se référer à David. Aussi, on prépare des joies aux amateurs et collectionneurs qui entreront aux terres depuis longtemps délaissées de la peinture de l'époque impériale. Il n'y a point là que des sommets: Prud'hon, le vrai maître de la période, qui peut-être ne détestait point Fragonard, et David, homme de beau métier et quelquefois plus, mais surtout chanteur de cantates; il y a encore ceux qui mènent à Géricault et par lui à Delacroix, les Gros, les Guérin. On trouvera même du charme à Girodet, au besoin à Gérard. D'ailleurs il y en a quelquefois; on trouvera des tableaux et surtout des dessins. L'Amérique prendra les David et les Prud'hon et les petits maîtres donneront lieu à de touchantes monographies et à de belles enchères parisiennes. Cela durera pour les bons peintres de l'Epoque, pour Prud'hon; ce sera peut-être plus éphémère pour les pompiers, les peintres à casques, ceux dont l'art procède du conciones et convient à l'appétit de tragédie dont sont actuellement saisies quelques personnes. Il y a d'ailleurs, à propos de la peinture de ce temps, des cho-

ses à dire qui s'imposent tout de suite et feront la joie des critiques bien pensants, à propos des esquisses de David; les bonshommes tout nus qu'il se réservait de présenter en députés, en conventionnels ou en grenadiers serviront à vitupérer les laisser-aller modernes; les compositions claires quoique encombrées des grandes toiles permettront de regretter les anciennes habitudes d'équilibre et de belle composition, si bien que les impressionnistes passeront quelques mauvais quarts d'heure, et que peut-être un peu d'encens ira flotter aux narines des imagiers de l'Ecole des Beaux-Arts qui font travail d'illustration en grand, en énorme, vignettistes tout de même.

Cette heure secondaire de la peinture était le temps béni de la composition.

Répondant à une de mes critiques sur son livre d'un incontestable intérêt, *Art et Démocratie*, M. Paul Boncour me dit que son admiration profonde pour les beautés de couleur et de luminosité des impressionnistes lui est gâtée par leur « parti-pris de non-composition et une absence de construction et de dessin ». Il lui semble « que la synthèse de leurs couleurs et de l'ordonnance des vieux maîtres donnerait à notre époque une expression totale ». Il y a naturellement du vrai dans cette opinion; si on pouvait joindre tout l'éclat de l'apparence et toute la solidité du fond, ce serait merveilleux, mais c'est un degré difficile à atteindre. On voit bien quels artistes Cézanniens et Poussiniens semblent à M. Paul-Boncour sur la voie de cet art complet et mon projet n'est point ici, aujourd'hui, de les contester; mais puisque les expositions chôment et que les livres de critique d'art attendent l'automne pour paraître, nous pourrions en quelques lignes nous demander si la composition est aussi faible chez les impressionnistes qu'on le croit généralement. Sans doute, les Impressionnistes ont montré beaucoup d'études. Ç'a été un courant général au XIXe siècle et qui s'est accéléré depuis Courbet, de donner plus d'importance aux études, de les montrer, de les vendre et de considérer le morceau comme quelque chose de mieux qu'une préparation, qu'une note pour une œuvre plus vaste. Pour les peintres réalistes, le morceau, l'étude, l'esquisse se suffisent, forment œuvre viable. Cela a d'ailleurs été nécessité par l'accroissement numérique des collections, par l'entrée de la peinture dans des appartements bourgeois qui n'eussent pas supporté la grande décoration ni les vastes tableaux; mais il y eut parmi ces études nombre d'œuvres d'une composition aussi intéressante que les anciennes trop composées, équilibrées dans leurs masses selon des recettes et offrant souvent des répétitions oiseuses. Ne trouverait-on pas nombre d'œuvres fort bien composées et d'une composition neuve dans l'histoire de l'Impressionnisme? Une comparaison littéraire ne serait pas inexacte. Au temps du naturalisme on se flatta de rejeter les artifices de composition propres à stimuler

l'intérêt. Ils ne stimulaient d'ailleurs plus rien, étant étirés depuis trop longtemps. On déclara qu'on voulait simplement offrir aux lecteurs des *tranches de vie*, et à partir de ce moment un réel souci de composition anima les romanciers réalistes; ils encadrèrent l'anecdote selon le procédé issu de Flaubert entre des pages d'ensemble quasi-symphoniques, ramassant l'œuvre par chapitres comme en un certain nombre d'actes, unis par des préludes et rien n'est plus fortement composé que quelques romans de Zola, nettement coupés, ou certains romans de Goncourt agilement façonnés de petites touches admirablement juxtaposées. La composition n'était plus la même que celle des devanciers, il n'y avait pas moins composition.

Chez les peintres impressionnistes, le même fait se produisit; la quantité de leurs paysages saisis sur un coin de nature, à une belle minute de la vie colorée des choses, empêche seule qu'on ne se souvienne d'œuvres très suffisamment composées. N'en trouverait-on point chez J.-F. Raffaëlli, avec son *Clemenceau à la réunion publique*, son portrait d'*Edmond de Goncourt* situé dans un milieu résumant, son *Automne de la vie,* avec ses deux personnages synthétiques sur fonds de foule parisienne, le *Champ de courses* eau-forte en couleurs d'un magnifique grouillement, ne sont-elles point des œuvres composées, et lorsque Raffaelli montrera ses cartons de la *Bretagne* pour tapisserie des Gobelins, ne verra-t-on point une synthèse puissante d'une province de France, autrement forte que toutes les allégories à guerriers conquis et villes coiffées de tours dont un récent passé triturait encore la recette? et toutes les toiles de banlieue de Raffaelli ne sont-elles point composées? Et chez Renoir, ses baigneuses dans des paysages et son *Moulin de la Galette*, œuvre complète et indiquant tout le milieu envisagé, et chez Pissarro, les *Cueillettes de pommes* où, dans de clairs paysages, des paysannes normandes sont retracées avec une sérieuse ampleur et une belle noblesse de lignes! N'y a-t-il point composition dans les scènes de théâtre de Degas? La série des *Londres* de Monet, pour ne parler que de celle-là, n'est-elle point une sorte de suite symphonique, une composition, plus détaillée que celle dont on se servit autrefois, une composition dont les éléments sont des tableaux au lieu d'être des figures? Sans doute, ces toiles se sont dispersées, mais chaque fois qu'on les réunira on se trouvera, comme avec les *Cathédrales* ou les *Nymphéas* de Monet, en face d'une tentative heureuse de composition nouvelle. Maintenant que la première période de l'impressionnisme peut être envisagée d'ensemble et qu'on voit les départs logiques qui s'en sont dégagés vers plus de modelé ou de logique ou vers plus de synthèse, on trouvera que cet art a singulièrement dépassé le paysage et, de même qu'on a recherché les figures de Corot, on recherchera celles de Raffaëlli et celles plus rares de Monet; on rendra hommage aux qualités

de composition d'un Degas et d'un Renoir, et sans doute verra-t-on dans des études de villes aussi fortes que le *Honfleur* de Jonkgind, du Musée d'Amiens, quelque chose de si bien distribué que cela équivaut aux plus belles compositions, même aux magnifiques mises en scène de Puvis qui rayonnent au même musée.

D'ailleurs, ce procès a déjà été gagné il y a longtemps par les Hollandais.

Il a manqué, en effet, quelque chose à l'impressionnisme; il lui a manqué de pouvoir affirmer ses qualités de composition et ses aptitudes décoratives sur les grands murs d'un palais d'Etat. Les pouvoirs publics y ont veillé. Toujours fortifiés par l'applaudissement du monde et la critique, ils ont continué à donner les grandes décorations à des artistes réputés de tout repos et qui réussissaient à faire passer le dessin pour une sorte de magie blanche que seuls détenaient quelques initiés, pour un don céleste et qui n'était contagieux qu'au quai Malaquais et à Rome. Pour eux, la composition c'était l'effacement; le triomphe de la composition était que rien ne se détachât du tableau et ne vînt frapper le regard, hors rang. Toutes les qualités vantées étaient les négatives; calme, équilibre, pondération, honorabilité, correction, mais la flamme, la verve, l'action, le vrai dessin en étaient exclus. Il faut espérer que les peintres issus de l'impressionnisme par Cézanne, par van Gogh, par Gauguin auront, grâce aux pouvoirs publics, les murs nécessaires à la démonstration de leurs aptitudes décoratives, et qu'ils y triompheront. Ils y feront évidemment autre chose que ce qu'eussent fait les impressionnistes purs, et ils auront raison, car il faut compter en art avec la variabilité du goût qui est un élément d'art; il y a dans le succès et le charme d'une œuvre d'art une certaine quantité d'imprévu, d'audacieux et de neuf qui doit toujours s'y trouver. La perfection d'une technique n'empêche donc point la naissance d'une autre technique. Il n'en faut point demeurer uniquement à l'enseignement de l'impressionnisme plus qu'à tout autre enseignement; mais il faut admettre que les Impressionnistes ont parfaitement su composer.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ESPAGNOLES

Gabriel Miro : *Las Cerezas del Cimenterio*, Barcelone, F. Domenech. — Concha Espina de Serna : *Agua de Nieve*, Madrid, Bibliotheca Renacimiento, 3 p.5o.

Félix Valdivia, dont Gabriel Miro, en son dernier récit, **les Cerises du cimetière**, trace nerveusement la brève histoire, est une âme choisie, dotée par une Providence diabolique de trop de passion et de trop de lucidité ensemble : un de ceux que le vulgaire, partagé

entre une inquiète curiosité et le mépris, définit sommairement « des originaux ». Apparu devant la vie avec toute la jeunesse d'un cœur sans apparente usure, avec quelle confiance ce pauvre adolescent exalté n'accueille-t-il point d'abord les joies nouvelles de la chair ou de l'esprit ! Et telle est la divine spontanéité de ses vingt ans qu'il restitue aux sentiments même qui nous semblaient le plus émoussés toute leur intensité et leur fraîcheur ; il sait naître vraiment à l'ivresse de vivre, et le monde se révèle à ses yeux étonnés avec la grâce étrange et le mystère des paysages paradisiaques. Dans les mêmes termes presque que le vieux peintre visionnaire du *Roman de mon Ami*, si tragiquement fantasque, « si extraordinaire, et qui n'a rien fait de particulier », Félix nous confesse sa nervosité rare et, sans conteste, maladive : « Je suis très nerveux. Toujours, je crois qu'il va m'arriver quelque chose de grand, et il ne m'arrive rien ; je suis toujours content; et malgré tout, je ne sais ce que j'ai,de sentir ainsi le battement de mon cœur dans toute ma chair, et je pleurerais... »

Il ne se peut, on le devine aisément, qu'un esprit si bien doué pour extraire l'essence même de toute joie, ne soit également prédisposé à raffiner sur la douleur. Aussi bien, Félix s'aperçoit vite que ce paradis, qu'il se croyait appelé à recréer, n'est plus qu'une pauvre terre dévastée par tous les vieux péchés; et c'est en vain qu'il offrira à tout venant la loyauté de ses effusions, de ses ravissements ou de ses saintes colères ; en vain, qu'à ces pauvres âmes façonnées par les idées faites, inaptes à jouir de la beauté, il essaiera de faire partager son culte passionné pour toutes les choses de la vie. Bien plus, il va découvrir qu'il a besoin pour lui de ces trésors de pitié qu'il prodiguait à autrui, car il doit bientôt douter même de sa jeunesse et de sa liberté : ces dernières illusions ne résistent pas à l'acuité de son analyse. Il se croyait l'ordonnateur souverain de sa vie, et voici qu'il se reconnaît déterminé : les morts dominent son destin ; ils ont scellé spirituellement son âme, qui restera soumise au même mysticisme, aux mêmes allégresses et aux mêmes terreurs, aux mêmes passions délirantes. Ici encore, le cri du héros du *Roman de mon ami* revient à la mémoire : « Nous nous enlisons dans des ombres de fatalité. Heureux ceux qui vivent sans les noter. » Félix, mobile nature de sensuel et de mystique, en qui l'exaltation s'allie à une cruelle lucidité, ne saurait être de ces heureux. Ce qu'il trouvait de plus vivant et de plus personnel en lui ne serait-ce pas simplement le reflet d'une autre âme sur la sienne ? De fait, il prend conscience d'être pas à pas accompagné par l'ombre chère d'un de ses oncles, sorte d'aventurier et de héros, et s'épouvante à l'idée qu'il le recommence jusque dans ses tragiques amours. La même femme involontairement fatale, — « malédiction des Valdivia », répète le chœur impuissant des parents de Félix, — affolera d'une passion mortelle cet

adolescent exténué déjà, pour qui aimer, c'est exprimer sa vie ; elle l'éloignera des seules amours qui eussent pu l'apaiser ; et cette morbide analyse dont il ne cesse de se ronger, cette recherche obstinée de soi-même au plus profond de l'inconscient, à travers le passé qu'il aime bien qu'il cherche à s'en affranchir, et le demain sans limites qu'il voudrait posséder bien que ce ne soit qu'un rêve, tous ces sursauts continuels du plaisir à la douleur auront vite fait de briser la fragile amphore, riche seulement de mélancolies. Félix n'aura joui qu'un instant de la réalité vive et savoureuse.

Tous ceux qui, comme moi, suivent avec une attention recueillie la pensée du bel écrivain fièrement reclus à Alicante ne s'étonneront pas qu'il ait choisi un tel sujet ni qu'il y ait affirmé une aussi troublante maîtrise. Gabriel Miro, l'un des plus parfaits parmi les jeunes prosateurs espagnols et sans nul doute le plus vibrant, pouvait-il se proposer un autre sujet d'étude ? Il reste ici fidèle à l'obsédante et grave méditation qui déjà remplit *le Roman de mon ami* (1908), et ce sévère chef-d'œuvre, au titre si bizarre et qui fait penser irrésistiblement à Goya : *De la vie* (del vivir) : *Notations de parages lépreux* (1904). Il faut à son inquiète intelligence de ces personnages étranges, aux facultés suraiguës, désaccordés par une lutte sans trêve entre les nerfs et l'esprit, véritables exceptions dans l'ordre moral ; et c'est bien aussi l'interprète qui leur convient : écrivain sobre et lucide, mais précieux néanmoins, psychologue infiniment pénétrant, réaliste d'une vigueur surprenante, bien que pour lui, comme pour Edgar Poe selon Baudelaire, il semble que l'étrangeté soit partie intégrante du Beau, Miro est, certes, lui aussi, une exception dans la littérature espagnole de ce temps. L'amour stendhalien de la vérité nue, l'impossibilité de se déguiser rien du réel, lui interdisent, de même qu'à ses personnages favoris, de trop céder au désir d'idéaliser toutes choses, de trop cristalliser autour des êtres et des paysages ; même aux moments de plus haute spiritualité, lorsqu'il cerne de plus près le mystère, Miro sait brusquement nous rappeler à la terre ; pourtant le spirituel triomphe enfin. C'est ainsi que sur la cime où il est venu se rasséréner et, plus près du ciel, chercher l'oubli, Félix, douloureusement surpris de retrouver si haut des mouches près de lui, évoque tout le cortège de visions sales ou grotesques dont ces bestioles, dans les rues des villes, sont les figurantes obligées : mais il arrive à repousser la tentation ; comme le saint Antoine de Flaubert les vaines images, Félix, par un acte de foi, écarte les réalités, ou du moins les ramène à leur plan, le dernier : « Il avait perdu la sensation de la grandeur des cimes, mais il était injuste en accusant les mouches. Les pauvres petites mouches ne représentaient rien de plus que le côté externe de cette vie, saturée de contentement et de douleur rude, dont la mémoire ternit notre âme

juste au moment où elle se considérait comme plus haute et plus pure ». D'ailleurs, Miro a le don de rehausser le réel même, jusque en ses moindres représentations, au point de nous le faire paraître chose neuve, insoupçonnée et comme spirituelle ; par la rapidité et la justesse des notations, comme par la joliesse de raffinement du style, il égale notre Jules Renard. A l'inverse, s'il explore les régions les plus secrètes de l'âme, il fait preuve de la même certitude et de la même précision que lorsqu'il nous peignait la réalité, et il rejoint alors Novalis, Emerson, Obermann, qu'il aime à citer, Poe, Baudelaire, tous les mystiques.

Mais, dira-t-on, comment se rattache donc à la tradition nationale un écrivain qui s'apparente ainsi à des maîtres étrangers ? Nous l'avons dit, Miro est une exception dans la littérature espagnole de ce temps. Il n'en appartient pourtant pas moins, profondément, à sa race. L'exagération même du réalisme, habituelle au génie ibérique n'est-elle pas déjà un sûr symptôme d'inquiétude spirituelle ? Et sans parler des mystiques castillans, familiers à notre auteur, les plus grands Espagnols n'allient-ils point presque toujours le sens du réel au sens du mystère ? Nous citions Goya tout à l'heure ; nous pourrions citer Quevedo ; au XIX^e^ siècle, le duc de Rivas, et son « Don Alvaro o la fuerza del sino » ; Miguel de los Santos Alvarez ; tout près de nous le grand Azorin, si espagnol lui aussi, et qui commençait à écrire quand Maeterlinck tirait son renom de l'ignorance où vivait le public européen de quelques-uns des maîtres invoqués plus haut ; Maragall, le poète catalan, que certainement Miro a connu et aimé. Enfin, après avoir montré comment l'auteur des *Cerises du Cimetière* rejoint la tradition castillane, il resterait à indiquer en quoi il demeure bien Levantin, homme d'imagination optique, aimant le paysage pour lui-même, notant les contours et les couleurs, tandis que le réalisme propre au Castillan est plutôt un réalisme moral, d'observation purement humaine. Mais nous ne pouvons nous laisser aller ici à toutes les réflexions que suggérerait la complexe personnalité de Gabriel Miro. Bornons-nous donc à conseiller la lecture de ses œuvres où l'on trouvera presque toujours le rare plaisir que donne un art parfait mis au service d'une belle pensée.

Eau de Neige, le dernier roman de M^me^ Concha Espina, est une œuvre de premier ordre, vigoureuse autant que singulière. L'excellent critique de la *Lectura*, D. R. Tenreira, si judicieux à l'ordinaire, y voit une preuve de « la renaissance romantique caractéristique du temps », et il s'en plaint assez vivement. « Retour à l'idéalisme » serait plus vrai, me semble-t-il ; et je ne doute pas qu'une fois admise cette correction, D. R. Tenreira ne se félicite comme moi de ce renouveau. Un, tel idéalisme en effet, lorsqu'il n'exclut pas

l'exactitude réaliste et la vérité dans l'observation psychologique, mais en est au contraire, comme dans l'œuvre de Mme C. Espina, l'aboutissement et la fleur, me paraît répondre très fidèlement aux vœux intimes du génie espagnol : n'est-ce point là tout simplement, enfin retrouvée après l'imposition des formules étrangères, après « le roman 1885 », la grande tradition classique de Castille ? Nous devons à l'école du roman réaliste espagnol de nombreux chefs-d'œuvre ; mais, je le répète, cette école ne s'en est-elle pas tenue parfois à un réalisme trop exclusif et, si l'on peut dire, arrêté dans son essor ? Il est heureux qu'on ait abandonné cette formule. En France non plus, André Gide ne recommence point Zola, mais il serait trop simple d'en induire qu'il n'est qu'un de ces tristes romantiques persécutés par Maurras et Pierre Lasserre. Certes l'héroïne de Mme C. Espina est une jeune fille de type jusqu'ici exceptionnel en Espagne, mais qui pourrait bien y devenir plus courant; type, assez peu sympathique, au demeurant, d'émancipée, d'esprit orgueilleux et inquiet, qui cherche à étouffer en elle toute sensibilité et n'y réussit que trop bien. Mme Espina ne nous dissimule rien de ses multiples canailleries, mais elle sait le faire avec un tact parfait et elle nous donne vraiment, en Régina, un portrait de femme admirable de vérité et de vie.

MARCEL ROBIN.

LETTRES PORTUGAISES

Dr Léon Poinsard : *Portugal ignorado*, estudo social, economico e politico ; Magalhaes e Moniz, Porto. — Angel Marvaud : *Le Portugal et ses colonies* ; F. Alcan, Paris. — João de Barros : *A Nationalisação do Ensino* ; Ferreira, Lisbonne. — João Grave : *Gente Pobre*, Scenas da vida rural ; Lello & Irmão, Porto. — Memento.

Voilà un livre qui vient à son heure. **Le Portugal ignoré** apprendra à ceux qui doutent que la patrie de Camoens doit vivre.

On n'écrira jamais trop sur les patries, domaine rétréci mais fécond, où l'homme se confronte de tout près avec ce qui motive ses actes quotidiens, avec ce qui modela jour à jour sa sensibilité, voire son visage et son squelette même, avec ce qui détermina l'engendrement sentimental de sa pensée, à l'écart des abstractions qui effacent trop facilement les frontières et nivellent les reliefs individuels. Sous la fable du géant qui récupère ses forces chaque fois qu'il réussit à reprendre contact avec le sol, l'Antiquité avait caché un enseignement profond. . . .

L'homme dépend de sa terre et ne s'en peut impunément séparer. Le paysage accommode les visages à ses propres lignes ; en instituant les métiers d'après la nature des sols, le terroir détermine les coutumes de l'habitant, lui dicte une attitude qui règle l'évolution phonologique des sons du langage. En effet, le travail quotidien im-

pose au laboureur d'autres gestes qu'au forestier ou au pasteur, et ces gestes modifient à leur tour la position naturelle des organes buccaux chargés d'émettre les sons, de leur donner forme et contour. Plus lointainement le choix des tours syntaxiques de l'expression se rattache aux mêmes nécessités, en sorte que le Verbe, qui est le lien social par excellence, croît et se développe comme les plantes, en fonction du sol où il évolue, de l'atmosphère plus ou moins lumineuse où s'épandent ses vibrations.

De certaines conditions géognostiques dépend également la constitution de la propriété, facteur social de premier ordre. Et comme les sociétés modernes vraiment prospères sont celles qui ont accepté d'obéir aux pulsations du seul Travail, on peut nettement se rendre compte que tout ce qui touche à une conception plus réaliste de la vie : les revendications individuelles ou collectives d'autonomie, le culte de l'initiative, de la spontanéité, de l'action énergique et réfléchie, l'étude approfondie des lois naturelles, l'amour de la vérité expérimentale, tout cela découle du besoin ressenti par le plus grand nombre d'accéder à quelque bien-être, une fois tombées les barrières factices des hiérarchies séculaires.

Par ailleurs, cette libération intéresse toujours dans une certaine mesure le régime de la propriété, en fonction des conditions modernes d'exploitation et des droits acquis; c'est pourquoi le levain sentimental des révolutions récentes s'est toujours favorablement accommodé d'une forte dose de nationalisme. Le peuple se serait-il converti, s'il n'avait cru qu'il allait enfin posséder son propre sol? Aurait-il aspiré à une rédemption, s'il n'avait longuement souffert d'un malaise économique, entretenu et développé par la faillite intellectuelle et morale des possédants? De là, pour les triomphateurs des partis démocratiques, l'urgence trop souvent méconnue d'inscrire à leur programme des réformes agraires d'ordre, non pas seulement politique et fiscal, mais pratique. Par contre, tout ce qui touche à l'industrie fait entrer en jeu des éléments internationaux, puisque tout ou partie des produits qu'elle traite provient de l'étranger et retourne outre-frontières.

L'idéal des peuples agricoles est de pouvoir tirer du fonds national de quoi vivre, croître et multiplier. A partir d'une certaine densité de population, l'exploitation de la terre ne suffit plus; c'est alors que l'émigration devient nécessaire, si l'industrie et le commerce intelligemment favorisés n'entrent en scène.

L'importance vitale des questions économiques et spécialement agricoles n'a pas échappé aux esprits attentifs de Portugal, et les Oliveira Martins, les Rodrigues de Freytas, les Bazilio. Telles y ont dépensé une somme de talent souvent considérable. Ainsi à travers le remous d'idées qui, vingt ans durant, prépara l'avènement de la

République, les études sur le Territoire et la Race se multiplièrent.

En temps et lieu, nous avons signalé la contribution précieuse apportée à l'étude des faits sociaux par A. da Rocha Peixoto (*Formes de la vie communaliste en Portugal*) et Silva Telles, anthropologiques par A. da Fonseca Cardoso (*Anthropologie Portugaise*), géodésiques par Fernando Carlos Costa, ethnologiques, géognostiques, artistiques par Antonio Arroyo, et Joao Barreira, etc., dans les deux volumes de *Notes sur le Portugal* publiés à l'occasion de l'Exposition de Rio de Janeiro en 1908, et où de nombreux commentateurs ont déjà puisé.

La conclusion à laquelle était arrivé Silva Telles : « La population portugaise est vigoureuse; mais il lui manque des institutions sociales qui favorisent sa croissance » est bien la même que celle déduite par M. Léon Poinsard, disciple de Le Play et d'Edmond Demolins, de ses monographies de familles portugaises; mais M. Poinsard procède avec une méthode plus rigoureuse et dénonce avec énergie les funestes conséquences des luttes politiques stériles, de l'administration théorique et centralisatrice, du fonctionnarisme, de la désorganisation sociale, précipitée par le refus de l'élite de s'intéresser directement aux choses du travail. Il montre la nécessité absolue d'asseoir le régime politique sur une administration locale, conforme aux besoins de chaque région et fomentée par ceux-ci ; il insiste sur la mission d'exemple qui s'impose aux propriétaires riches, dans la diffusion des méthodes nouvelles de production, sur la collaboration indispensable des pouvoirs publics, pour ouvrir des voies de communication, des canaux d'irrigation et pour créer toutes œuvres d'utilité générale, capables d'augmenter le rendement du sol, mais que les paysans, réduits à leurs seuls moyens, ne sauraient entreprendre. Pour lui, toute réorganisation sociale est, d'ailleurs, subordonnée à la mise en œuvre d'un système éducatif approprié au terroir et à la race ; il ne croit pas que l'on puisse artificiellement intervenir, sans déchaîner de désastreuses répercussions, dans le fonctionnement de la propriété et, à l'appui de cette assertion, il montre comment les montagnards de Tras os Montes ont su défendre contre les intrusions du pouvoir central l'intégrité de leur système communaliste, approprié séculairement aux conditions du sol.

Selon M. Poinsard, on ne doit jamais perdre de vue les quatre principes suivants :

1° La propriété influe puissamment sur l'exploitation, c'est-à-dire sur le travail ; celui-ci réagit à son tour sur l'organisation de la vie sociale.

2° De la façon d'être de la propriété provient en grande partie l'organisation de la famille qui pèse énergiquement sur l'éducation, agent essentiel de l'évolution des sociétés.

3° Le mode de transmission de la propriété la rend stable ou instable, la

conserve ou la divise, ce qui crée des conditions simultanément sociales et agricoles très différentes.

4° Enfin le mode d'exploitation exerce une influence prépondérante sur l'ensemble de la situation agricole.

A notre avis, il y a historiquement trois causes essentielles de modification de la propriété : la conquête, la législation, les méthodes de travail. Les dernières conséquences du premier facteur sont épuisées depuis longtemps en Portugal, où la bourgeoisie est maîtresse ; l'abus du second a porté les esprits vers les idées novatrices ; mais celles-ci ne produiront leur plein effet que si les méthodes abstraites sont abandonnées, pour faire place à un système éducatif basé sur l'étude des milieux et des hommes. Voilà la tâche qui s'impose à la République actuelle,à qui M. Poinsard ne ménage pas la dure vérité. Il ne faudrait pas que ses sympathies pour les hommes de la monarchie fissent oublier aux maîtres de l'heure l'excellence de ses conseils. Pour nous, nous ne voulons retenir de son travail, clairement disposé en trois parties complémentaires : *le Territoire et la Race*, *l'Agriculture et la Vie rurale*, *les Industries extractives* que l'originalité hautement démonstrative d'une méthode d'investigation scientifique, consciencieusement appliquée.

M. Poinsard envisage le Portugal réduit à lui-même, et nous le dénonce plein de ressources agricoles, minières, maritimes. La méthode de relèvement qu'il préconise s'accommoderait assez bien, semble-t-il, des idées de M. Antonio Arroyo, qui montrait à ses compatriotes la voie suivie par l'Allemagne, par l'Italie, par le Japon contemporains.

M. Angel Marvaud se place à un point de vue moins spécial. Au reste, il écrit pour les Français. Dans **Le Portugal et ses colonies**, il considère l'Empire portugais dans son ensemble et, pour point de départ aux idées de réformes économiques et financières qu'il a tendance à préconiser, il choisit la crise politique de ces dernières années. Pour lui, cette crise est surtout morale.

Après beaucoup d'autres et avec non moins de véhémence, il flétrit les abus du rotativisme, du caciquisme, du fonctionnarisme, de la centralisation à outrance. M. Angel Marvaud se révèle historien précis, impartial et documenté, et toute cette première partie de son livre complète admirablement le travail plus directement observé de M. Léon Poinsard ; car, en vérité, l'ordre économique gouverne l'ordre social, comme celui-ci gouverne l'ordre politique. C'est parce que le Portugal est socialement désorganisé que le malaise règne à l'état permanent dans le domaine économique, et que la machine politique a perdu sa stabilité.

M. Angel Marvaud étudie ensuite *la Question financière* au regard des ressources de l'agriculture, de l'industrie et du commerce na-

tionaux. Toute cette partie du livre abonde en renseignements statistiques, en aperçus logiques, autorisant la confiance que l'on doit garder dans un peuple éminemment actif et laborieux, mais pauvre et malheureusement illettré. Dans *le Portugal insulaire et colonial*, M. Angel Marvaud montre la richesse immense, mais inexploitée, de l'empire lusitanien. A son avis, le relèvement du Portugal doit procéder d'abord de son développement économique. Cela suppose une correction radicale des mœurs publiques, autant que de celles des individus. Et c'est là une œuvre de longue haleine. Certains traits du tableau tracé par M. Marvaud ramènent la pensée vers la France contemporaine. Elle souffre également de la centralisation excessive, de la recherche exclusive des emplois publics, du dédain de l'activité réfléchie. Education.

Par bonheur, les éducateurs sont à l'œuvre. Tout un groupe de généreux esprits, à la tête desquels marche Jean de Barros, a pris à tâche de *nationaliser* l'enseignement portugais, de lui procurer des bases strictement scientifiques, tenant compte avant toutes choses de la psycho-physiologie de l'enfant et de son milieu natal. L'éminent professeur-poète expose son programme dans une série d'éloquentes conférences réunies sous le titre de **La Nationalisation de l'Enseignement** et, d'accord avec João de Deus Ramos, l'un des fils de l'auteur de la *Cartilha maternal*, élabora un magistral projet de *Réforme de l'Instruction Primaire*, qui avait pour base essentielle la création d'écoles normales vraiment techniques, mais que le ministre, pour des raisons d'ordre politique, ne voulut pas sanctionner. La Réforme eût été à la fois décentralisatrice et démocratique, anti-jésuitique. Il n'y a pas de raison pour qu'elle ne soit pas adoptée un jour ou l'autre, puisque les idées qui présidèrent à son élaboration sont celles d'hommes comme Affonso Lopes-Vieira, Augusto Gil, Luis da Camara Reys, Souza Costa, Julio Brandão, Manoel Laranjeira, Abel Botelho, José de Figueiredo, Coelho de Carvalho, etc.

Le livre de Jean de Barros comprend un chapitre des plus ingénieusement profonds sur la valeur éducative du paysage ; en même temps, l'auteur place à son rang véritable, c'est-à-dire à la tête des maîtres de la pédagogie moderne, le créateur de la *Cartilha maternal*, inventeur de la seule méthode scientifique de lecture sauvegardant la spontanéité de l'enfant et nourrissant à chaque instant son attention d'un élément imaginatif. L'enseignement de la lecture devient ainsi proprement la continuation de l'enseignement de la parole.

La connaissance de la terre maternelle et du milieu natal doit présider à toute éducation complète et rationnelle.

A l'œuvre d'investigation qui précède collaborent déjà les lettres

pures. Les contes de terroir des Trindade Coelho, des Fialho d'Almeida, des Bento Moreno sont des documents sociaux en même temps que des œuvres d'art. Joâo Grave apporte à son tour sa contribution avec son beau roman si émouvant et si simple à la fois : **Pauvres gens**, *scènes de la vie rurale*. C'est l'histoire d'un enfant sans père ayant débuté comme valet de ferme chez un propriétaire exploitant, le vieux José do Ervedal, dont il partage la vie de famille.

Il y a là quatre enfants, deux filles : Marianne et Isabelle, deux fils : Cosme et Silvestre. Ce dernier, que sa mère destinait à la prêtrise, renonce au séminaire, et peu à peu se perd d'ivrognerie. Joaquim, l'*Engeitado*, malgré les amitiés qu'on a pour lui et l'espoir d'une prochaine union d'amour avec Margarida, rêve son indépendance. Comme tant d'autres, il s'embarque pour le Brésil, d'où il revient possesseur d'une petite somme qui lui permet d'avoir du bien à lui et d'épouser Margarida sans humiliation. Tout marche à pleine chance, au début ; mais bientôt la maison se peuple d'enfants ; les mauvaises années se succèdent ; la mort dans l'âme, Joaquim doit revendre son cher domaine, dont il ne sera plus dorénavant que locataire. Un instant découragé, il se console en songeant qu'il conserve sa vraie richesse : les enfants qui lui sont nés, et qui travaillent à leur tour.

Joâo Grave a dépensé là des trésors d'observation émue, une touchante grâce de style servie par une pensée miséricordieuse. C'est moins âpre que *le Mâle* de Lemonnier, moins idéalisé que *le Tailleur de Pierres* de Saint-Point ou *la Mare au Diable;* mais les figures sont suavement dessinées, le dialogue savoureux, l'action vivante, sans surcharge. C'est un livre à lire, un livre d'artiste et de penseur.

Memento. — A lire également : *O Passado*, d'Eduardo de Noronha, *Anossa casa* de Severo Portela, *A Caminho*, vers de Luis Ramos, *Versos da Mocidade*, de Vicente Carvalho, *Ibsen*, d'Araripe Junior (Chardron, éditeur), *A Escarpa* d'Almachio Diniz (Chardron éd.).

PHILÉAS LEBESGUE.

VARIÉTÉS

Le Concours Lépine. — Au Grand Palais, on a ouvert ces derniers jours la 12e exposition du *Concours Lépine* ou Foire de Paris. De compte à demi avec les *Arts du travail*, exhibition de cahutes, villas et maisons de campagne depuis 3.500 fr., dont les modèles ravissent toutes les petites dames qui rêvent de devenir propriétaires, le Concours Lépine occupe la moitié du Palais, bas et haut, et il y a certes à se féliciter de cette organisation qui permet en somme, à nombre de petits fabricants, d'inventeurs d'ustensiles et d'objets d'usage pratique, d'exhiber et produire leurs trouvailles, —

sans le secours du Grand Magasin qui n'en a cure et qui trouve presque toujours que « cela ne se vendra pas ».

L'inauguration a lieu aux flonflons d'une musique militaire, qui mène un assez fort tapage : Messieurs en habit noir, police, Marseillaise. Le bon public se précipite et les photographes prennent des clichés ; le cortège officiel examine ensuite quelques bibelots et gagne le buffet du fond, où chacun se met en devoir de licher. J'ignore si des discours ont sévi, fuyant comme la gale ce genre de manifestion qui est un des fruits les plus goûtés de notre démocratie égalitaire ; mais, de fait, personne ne devait écouter, — ce qui du reste n'a jamais été indispensable. Il y a suffisamment à voir parmi les exposants, à l'affût derrière leurs comptoirs et qui exhibent des objets de toute nature, de toute matière et de toute forme, — pour tous les besoins et pour tous les goûts — J'insiste à dessein, car c'est la caractéristique de cette exposition curieuse. Ce qu'on y rencontre c'est surtout l'invention pratique, presque toujours originale, souvent ingénieuse ou amusante. — Voici, par exemple, une façade de théâtre, peut-être la Porte-Saint-Martin, en bois découpé, et qui constitue une cave à liqueurs ; des travaux faits avec des bouts d'allumettes : — un violon ; un tableau qui représente — approximativement — la Fuite en Egypte, et qui en a réclamé quinze cents ; des objets confectionnés avec des bouchons : boîtes, couronnes, sans doute pour le jour des Rois ; des meubles recouverts avec des bribes multicolores de porcelaines ; des modèles d'étagères en fer ; l'éclairage électrique se modifiant selon les nuances des tentures ; le *fibrométal* ondulé pour toitures légères et le *lattis rapide* pour armer les plâtres des plafonds ; une maison en bois, économique et démontable, — qu'on achève d'ailleurs de planter. Plus loin, c'est un appareil de sonneries et même de coups de pistolets, à appliquer aux portes et fenêtres des villas pour gêner MM. les cambrioleurs ; un « bateau-valise » de sauvetage, — sans qu'on sache expressément si c'est la valise qu'on met dans le bateau, ou le bateau dans la valise ; des boîtes pour faire soi-même des conserves de fruits, légumes, etc. ; des crochets de sûreté contre le vol des tableaux (ô Joconde !) ; un fauteuil pour water-closet hygiénique ; un sommier pliant qui permet de faire la chasse aux punaises ; une superbe armoire avec glaces intérieures et montées sur panneaux mobiles, et une autre armoire pour la suspension des vêtements ; plusieurs « pare-boue » pour les omnibus-automobiles, — invention qui n'est pas à dédaigner ; — un avertisseur électrique et des dispositifs de sûreté ; la « Vigie », qui garantit « de l'asphyxie, de l'explosion ou de l'incendie, même pendant le sommeil » ; des châssis-presses et appareils de lavage pour la photographie ; un système de brosses pour le nettoyage extérieur des bouteilles pleines ; un « boulier-compteur idéal » ; un dispo-

sitif d'œillères s'abaissant et qui évite aux chevaux de s'emballer, à côté d'une musette à ressort pour leur donner l'avoine; un bateau de pêche à fond plat, mais dont l'avant et l'arrière sont démontables; une bouée porte-fil téléphonique pour repérer la profondeur où se trouvent les sous-marins échoués; le « pince-tout », appareil à crochets pour repêcher les objets, les gens et les bêtes; un autre appareil, permettant de gonfler un ballon de 1.400 m. en un quart d'heure; un nouveau corset, — qui remet des nichons aux dames qui n'en ont plus; une canne à pile électrique pour monter l'escalier et un égouttoir en caoutchouc pour les parapluies; un système de brosses pour décrotter les chaussures en vase clos et nous éviter de bouffer la poussière; une boîte à lettres de sécurité; une cheminée avec porte de ramonage pouvant servir à l'extinction des incendies; une curieuse ceinture pour soulever les malades; une étagère s'adaptant à l'extérieur des portes et qui permet de suspendre le lait et le pain en évitant que les chiens du voisinage ne viennent pisser dessus (il y a sur le prospectus des dessins à l'appui); un appareil encore, en dos d'âne, pour « le repassage du bombé des poitrines » (et non, comme on pourrait l'écrire, « des bombés de poitrine »); un autre encore, pour soulever les fûts en vidange lorsqu'ils arrivent à épuisement; des fourneaux de cuisine nouveau système; des cuvettes protège-fond pour éviter de noircir le cul des casseroles, e c...

§

A l'étage cela continue; il y a un rang de boutiques sur la galerie et d'autres dans les salles. Mais de ce côté, si l'on rencontre encore des inventions ingénieuses, cela sent davantage le bazar, la boutique à treize sous. Dès l'entrée, on est accueilli par un « aérophone » qui gueule tout ce qu'il sait, et même davantage; il y a des inventeurs de cravates, de chaussures; le porte-monnaie sans couture dit *l'hexagone*, la colle antique du Japon; la cithare française à 2,95 avec dix morceaux au choix. Au battage des coups de marteaux, car l'installation n'est pas achevée, on peut examiner des articles de cuisine; des liquides pour le nettoyage; des bretelles et pattes à ressort; un nouveau tire-bouchon; une nouvelle cafetière; le stérilisateur d'eau: un onguent pour l'émaillage et la beauté des ongles; une machine pour faire les étiquettes d'étalage; des égouttoirs pour les casseroles; un réchaud au plafond d'amiante et la casserole jardinière « pour cuire à la fois plusieurs légumes dans une eau séparée, mais dans le même vase »; « le tuyau flexible, ignifugé, pour alimentation mobile de tous appareils à gaz »; la Brodeïne, pour broderie instantanée sans machine. Et ce sont encore des réchauds et radiateurs à gaz; un stérilisateur pour le lait; le transformateur *Unic*, s'adap-

tant à vases, potiches, lampes anciennes ; le gaz système Delambre, éclairage et chauffage par l'essence minérale ; le ferme-corsage « Greta » ; un verrou de sûreté contre les rats d'hôtel, les indiscrets et les grinches ; un appareil pour fixer les épingles de cravate ; un « cuiseur-réchauffeur » ; des semelles en tissu de *raphia ;* un coupe-verre ; un vinaigrier de ménage ; un friseur-ondulateur rapide ; les tampons *tenax* en bois armé ; l'épingle serpentine, pour « ondulation naturelle » ; des boîtes métalliques à fermeture automatique ; la « soudure métallique en pâte » ; enfin pour l'Office le « parfait » nouvel appareil pour ouvrir les huîtres ; pour la table, la « mayonnaise des gourmets » et le « monofiltre nouvel », appareil pour le café.

§

J'ai dû en passer, on peut le croire ; mais je n'ai pas encore mentionné la série des jouets. Ils sont en assez grand nombre, toutefois avec peu d'inventions originales. Pour les amateurs de grosse farce, c'est bien un jouet, sans doute, que la bouteille d'encre renversée, dont le liquide est simulé à s'y méprendre par une plaque de verre noir ; mais je n'oserais affirmer qu'il y ait une invention nouvelle dans l'étron de chien, — une tabatière ? — de la même boutique, et qu'un de mes oncles aimait à exhiber, voilà bien quarante ans. Les curieux pourront s'arrêter devant le « nouveau billard » ou les masques en « matière plastique » parmi lesquels on reconnaît le roi d'Espagne, le président Taft, Roosevelt, Déroulède, Rochefort, Sarah Bernhardt et jusqu'à Monsieur Rostand. — Les fabricants s'intéressent surtout aux jouets à mécanique, et certains sont curieux, sinon absolument inédits. C'est le groupe de deux moutards qui tournent en se livrant au jeu de « saute-mouton » ; un joueur d'orgue qui moud son petit air en roulant des yeux extatiques ; c'est *la mitrailleuse*, sorte de pistolet à répétition ; puis encore des jouets mécaniques : le marchand de marrons, le pompier, l'écureuil ; des jouets-surprise ; des jeux de patience, de toutes les formes ; une crèche à musique avec le père Noël distribuant des jouets par la cheminée ; enfin, des maquettes de locomotives et de wagons marchant à l'électricité ; des aéroplanes et dirigeables de toutes les grandeurs et de tous les systèmes ; un M. Béquillard dont la silhouette rappelle assez feu Verlaine en tenue d'hôpital ; un bonhomme, encore à mécanique, « le dernier bandit », armé de pistolets et qui se contorsionne suffisamment avant de mourir ; un cortège de soldats de bois : cuirassiers, dragons, marsouins, lignards, artilleurs accompagnant un M. Fallières dodu et ventru qui se dresse dans sa voiture ; du même exposant un curieux jeu d'échecs dont les pièces sont taillées au couteau ; puis d'autres pantins : un amusant frotteur ; le nègre qui fait danser un ours, etc.

Je dois le dire néanmoins, je ne pense pas que nos fils tirent grand agrément de ces inventions mirifiques. Quand ils ont ouvert le jouet « pour voir ce qu'il y a dedans » ils le laissent dans un coin ; d'ailleurs au bout de deux jours il est détraqué et n'amuse plus. Pour ma part, je me souviens qu'étant à l'âge des soldats de bois et malgré que commençaient déjà les inventions merveilleuses qu'exposent les bazars, notre préférence allait encore au vieux polichinelle détraqué, dépioté, devenu borgne ; qui n'avait plus de nez, ni même de figure, tellement il avait traîné ; auquel il ne restait plus de bras et à peine un trognon de jambe ; qu'on se jetait à la tête tant qu'il allait faire le plongeon dans le réservoir, le baquet à lessive ou le pot-au-feu, — mais qui avait la tête si dure et solide qu'au besoin il nous servait de marteau pour enfoncer des clous.

CHARLES MERKI.

LA VIE ANECDOTIQUE

M. Louis de Gonzague Frick ou le Phyllorhodomancien. — Les Principautés, anges qui forment une des trois hiérarchies d'Empire, ont introduit dans leurs phalanges quelques personnages surnaturels, desquels celui que l'on a appelé Prince des conteurs, ou encore Han Ryner, n'est parvenu jusqu'aux célestes myriades qu'en entassant électeurs sur électeurs et en les escaladant à la façon des Titans.

La Presse confond souvent la popularité dont elle est la dispensatrice avec la véritable notoriété littéraire ou même avec la gloire. Et sans y mettre de malice, les rédacteurs des grands journaux professent quelque mépris pour les écrivains qui, n'étant ni des érudits ni des savants, se tiennent à l'écart du journalisme.

Cependant, un grand nombre de poètes et presque tous les écrivains novateurs sont dans ce cas. Ils travaillent avec un grand désintéressement et fort souvent avec une lenteur qui les rendrait inutiles et même ridicules dans les salles de rédaction.

Qu'on ne s'étonne donc pas des moqueries par lesquelles la grande presse a accueilli les noms des électeurs entassés par M. Han Ryner à cette fin d'aller prendre rang parmi les Principautés.

Ces Pélions et ces Ossas, inconnus des journaux, n'en sont pas moins de hautes montagnes...

Il y a cinq ou six ans déjà que les lecteurs du *Mercure de France* (en avance sur ceux des quotidiens) connaissent l'une d'elles, appelée M. Louis de Gonzague Frick. Ses titres littéraires ayant été contestés, à la suite de l'élection où fut désigné celui qui le mieux sur terre sait faire la rue Michel, il les revendiqua par la lettre suivante :

Enghien, 25 août.

Monsieur le rédacteur en chef,

Vous êtes sans doute trop jeune pour avoir entendu parler de mes travaux. Qu'il vous duise toutefois de savoir que j'ai publié, au siècle d'Erasme (c'était alors « la joie immense de vivre parmi les jours »), l'Enchiridion de Jadalbaoth, gentilhomme australasien, et des poèmes conçus dans l'euphuïsme qui triomphait en ce temps-là.

Ce bagage littéraire — assez mince pour m'en donner la rougeur au front — ne m'avait pas moins rendu célèbre. Je fus fêté à l'instar du professeur Nostradamus — belle tête de savant aussi — mais qui doit toute sa science — ceci est un mystère que je dévoile — à M. Max Jacob, astrologue montmartrois inégalé, littérateur sans second et fondateur du druidisme — nouvelle école esthético-métaphysique dans laquelle je me suis enrôlé encore, que je préfère la pataphysique de feu Alfred Jarry — O Calisaya !

Quant à moi, j'ai bien fondé la phyllorhodomancie — ou l'art de vaticiner par la perlustration des feuilles de roses — les fleurs d'oranger — ô Mignon — eussent mieux valu — mais je ne veux point de disciples comme Frédéric Nietzsche et les rejette « d'un impératif catégorique ».

Ces fondements posés, souffrez que je vous dise le vif plaisir que j'aurai à savourer en votre compagnie — dont j'augure merveille — des prunes de la Forêt-Noire cueillies par les mains de Lilith que j'antépone à M^me^ Eve, ainsi qu'il appert d'un de mes poèmes consacré à l'admirable Satane.

Dans cette expectative, il m'est doux, bien doux, de demeurer sous le charme de l'esprit et du talent que je pressens en vous et de me dire le plus courtoisement du monde votre plus pur serviteur,

LOUIS DE GONZAGUE FRICK.

L'Enchiridion de Jadalbaoth, gentilhomme australasien, est une suite de paraboles excellentes, dignes d'être haussées près de celles que le nouveau prince des conteurs mit au compte du sage *Psychodore* et de celles que réunit naguère l'admirable Louis Latourrette sous le titre suivant: *Des étoiles en plein midi*. Outre *l'Enchiridion de Jadalbaoth*, qui fut inséré dans *la Phalange*, M. Louis de Gonzague Frick a publié quelques poèmes, et voici cinq ans qu'un dixain qu'il m'avait dédié a été reproduit dans *le Mercure*. M. Louis de Gonzague Frick, qui a collaboré à un grand nombre de journaux et de revues d'avant-garde, a longtemps entretenu des correspondances suivies avec plusieurs grands écrivains des cinq parties du monde. Il n'est donc pas inconnu dans la république des lettres.

Nous nous sommes connus, M. Louis de Gonzague Frick et moi, il y a de cela une vingtaine d'années. Nous étions alors au collège. Mais comme nous n'étions pas dans la même classe, sa physionomie s'était effacée de ma mémoire lorsque, le 27 janvier 1907, à 5 heures du matin, un violent coup de sonnette m'ayant réveillé j'allai ouvrir en chemise. Il y avait là un jeune homme de haute taille, en redingote, chapeau haut de forme, une rose insigne à la bou-

tonnière, et, à l'œil droit, un monocle insolent. Je ne tardai point à reconnaître, en ce jeune homme élégant, l'ancien collégien Louis Frick qui était encore parmi *les petits* alors que j'étais déjà parmi *les moyens*. Après s'être fait reconnaître, ce visiteur matinal me suivit dans mon bureau, et, tandis que je grelottais, car il faisait froid, il me récita *l'Après-midi d'un faune* et quelques proses de Mallarmé; après quoi il déclama les passages principaux d'un roman de M. Sadia Lévy, écrivain rare et nombreux ; la déclamation d'un long morceau tiré de *l'Enchanteur pourrissant* me flatta au delà de toute expression, je goûtai encore telle tirade extraite d'un ouvrage de M. Suarès et un mélodieux poème de Jean Royère. Ces déclamations, pendant lesquelles je ne cessai de grelotter, étaient coupées de remarques formulées en une langue ferme et nette que la rareté de la plupart des mots rendait néanmoins difficile à comprendre. Au point que, grelottant, je n'hésitai pas à comparer mentalement mon visiteur à *l'Écolier limousin*, et aussitôt il m'intéressa.

Les mots s'usent, et il est bon que, de temps en temps, quelque écolier limousin, bravant le ridicule, tente de substituer à un vocabulaire trop usé, des mots neufs, longs et laids, ayant tous les défauts des choses nouvelles. Mais, si le peuple les adopte, ces mots-là embelliront et finiront par s'user aussi bien que les autres.

Depuis ce matin de janvier 1907, j'ai revu maintes fois M. Louis de Gonzague Frick et jamais plus son langage surprenant, tout farci de termes rares, tirés du grec et du latin, ne m'a paru ridicule.

Pour ce qui concerne la phyllorhodomancie, M. Louis de Gonzague Frick s'y adonnait déjà, et quelques prédictions qu'il fit en ce temps-là, devant de nombreux témoins, ne manquèrent point de se réaliser. Aussi, conjuré-je ce moderne Nostradame de publier, tous les ans un almanach où, dans un langage parent de celui de l'amant de Polie, de celui de Fidenzio Glottocrysio Ludimagistro, de celui des euphuistes anglais, il prédise, par centuries lyriques, les événements de l'année.

Lorsque M. Louis de Gonzague Frick vint me rendre visite pour la première fois, il s'appelait encore Louis Frick, qui est un nom bien court pour un poète-phyllorhodomancien. Il eut bientôt trouvé ce beau nom auquel le calendrier lui donnait un droit incontestable.

M. Louis de Gonzague Frick est sans contredit le jeune homme qui connaît par cœur le plus de vers de ses contemporains. Ces poèmes, il les récite de deux manières : la sienne et celle de l'auteur. La première manière est généralement la meilleure.

M. Louis de Gonzague Frick est encore un ami délicat et plein de dévouement. Un poète pour lequel il avait de l'amitié était pris au lever, chaque matin, d'une toux nerveuse. Le médecin avait ordonné de manger une pomme à jeun. Et, craignant que son ami n'oubliât

de suivre cette prescription, M. Louis de Gonzague vint tous les matins, pendant plus de six mois, lui apporter une pomme. Le trait est touchant. Mais cet effort dut le dégoûter des reinettes, car, depuis lors, notre phyllorhodomancien lyrique préfère les longs ululements de Lilith, première femme d'Adam, à l'Eve mangeuse de pommes et s'il parle legèrement du Druidisme, c'est parce qu'il s'est souvenu que longtemps avant que les Basques n'eussent introduit la culture de la pomme et l'usage du cidre en Bretagne, les pommiers faisaient déjà le principal ornement des vergers d'Escalon.

On s'est souvent étonné devant moi que M. Louis de Gonzague Frick fût moins connu du grand public que certains auteurs sans fantaisie, sans gentillesse, qui parviennent le plus injustement du monde à s'imposer à leurs lecteurs qu'ils ennuient. Mais voici M. Louis de Gonzague Frick hors de l'obscurité. Il n'y resta si longtemps que parce qu'en un moment de colère, il avait brisé une glace au *Cardinal*. C'était une faute, puisque les meilleures glaces sont celles du *Napolitain*. Quoi qu'il en soit, le soir du banquet que *la Phalange* donna en 1907 ou en 1908 en l'honneur de M. Paul Adam, on écoutait avec attention un assez long discours, quand un bruit épouvantable troubla la fête. On apprit bientôt que, pour des raisons que nous n'avons pas à apprécier ici mais entièrement honorables, M. Louis de Gonzague Frick avait brisé à coups de pied une grande glace ; Il paraissait être destiné alors à une gloire immédiate et dut l'attendre quatre ou cinq ans. C'est que le bris d'une glace porte malheur, il s'oppose, sinon à la véritable gloire, du moins à la popularité, qui souvent en tient lieu.

La dernière fois que je rencontrai M. Louis de Gonzague Frick, nous étions au *Repos de Béthanie*, à Montmartre. Les Princes étaient là, mais ils n'étaient pas encore Princes. Le banquet avait lieu en l'honneur de Jean Royère. M. Louis de Gonzague Frick fit un discours concis, parfait, et j'admirai sans réserve les trésors de son éloquence. Elle ne s'exerce qu'à propos de Lettres. Elles le passionnent par-dessus tout. On rencontrerait difficilement quelqu'un qui aimât davantage la littérature. Et si je devais voter afin d'élire un Prince des littérateurs, c'est à M Louis de Gonzague Frick qu'irait aussitôt mon suffrage. Il est encore et par-dessus tout homme d'esprit. C'est très finement qu'il a relevé la réclame dérisoire qu'on lui avait faite à propos de l'élection du Prince des Conteurs.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

ÉCHOS

Droits d'auteur. — Le Monument Victor Hugo à Waterloo. — Le Marché aux Enfants. — Livres d'occasion. — Le Sottisier universel.

Droits d'auteur. — Si l'on compare aux immenses revenus que les

éditeurs assurent à certains auteurs notoires d'aujourd'hui les modestes honoraires que recevaient les écrivains célèbres du siècle dernier, on se persuade aisément que le métier d'homme de lettres ne périclite pas.

D'après Emile de Girardin, les auteurs, en 1835, se divisaient en cinq catégories :

1° Ceux qui se vendaient jusqu'à 2.500 exemplaires, chaque ouvrage étant payé de 3 à 4.000 francs. Deux écrivains seulement connaissaient cette fortune : Hugo et Paul de Kock.

2° Ceux qui se vendaient jusqu'à 1.500 exemplaires. Ils étaient quatre : Balzac, Soulié, Eugène Sue et Jules Janin;

3° Ceux dont la vente allait à 1.200 exemplaires et qui recevaient de 1.000 à 1.200 francs. Alphonse Karr était de ce nombre;

4° Ceux qui pour 6 à 900 exemplaires touchaient 500 francs. Il y en avait douze, dont Musset;

5° Ceux qui pour moins de 500 exemplaires recevaient de 100 à 300 francs, tel Théophile Gautier;

Il y a peu d'écrivains connus, à notre époque, qui accepteraient des conditions aussi désavantageuses...

§

Le Monument Victor Hugo à Waterloo. — Le dimanche 22 septembre sera posée à Waterloo la première pierre du monument Victor Hugo. Cette cérémonie sera l'occasion d'une brillante fête à laquelle assisteront de nombreuses personnalités du monde politique et littéraire.

Le même jour, la société « les Amis de Waterloo » inaugurera dans le parc de la ferme du Caillou qui fut, comme on sait, le quartier général de Napoléon pendant la bataille, un ossuaire dû à M. Lucien Laudy, dans lequel sont déposés les ossements découverts à Waterloo au cours de récentes fouilles.

§

Le marché aux enfants. — La chose n'est pas odieuse, comme les mots ont l'air de le dire. Il s'agit tout uniment d'une très ancienne coutume, d'une foire aux petits domestiques. C'est le Tyrol qui l'alimente et c'est en Souabe qu'elle se tient.

Un patronage de l'enfance, dûment organisé à Landegg, réunit les pauvres petits émigrants. Leurs effets noués dans un linge blanc sur l'épaule, ils arrivent à Bregenz par train spécial ; un bateau spécial aussi, sur le lac de Constance, les transborde à Friedrichshafen, en Wurtemberg. A peine ont-ils débarqué, le marché s'installe devant l'auberge de la Roue d'Or.

Six cents paysans des contrées d'alentour se sont disputé cette année les 125 garçons et 39 filles de onze à seize ans qui viennent chercher place. Les protégés de la Société sont très recherchés ; elle les choisit parmi les élèves les mieux notés des écoles et son appui équivaut à une récompense en même temps qu'il constitue une recommandation sérieuse. Cette fois encore elle en a refusé une trentaine, qui ou bien n'avaient pas atteint leur onzième année,ou bien n'avaient que des notes insuffisantes pour l'instruction ou la conduite. Mais des entremetteurs moins scrupuleux amènent

ces derniers à la foire comme les autres et, la demande dépassant l'offre de beaucoup, ils trouvent aussi preneurs.

Engagés depuis la fin de mars à la fin d'octobre, leurs gages varient de 250 à 200 mark pour les solides gaillards et les filles travailleuses, et tombent à 50 mark pour un gamin qui doit encore réquenter l'école du dimanche. En outre au départ, le jour des Saints Siméon et Jude (28 oct.), chaque enfant reçoit deux habillements complets, des pieds à la tête, bottes et chapeau compris.

Dans le courant de l'été, un membre du Patronage pousse encore le dévouement jusqu'à faire un tour dans la région pour visiter les petits exilés et s'assurer de leur état moral et matériel. Certains paysans qui n'avaient pas donné aux pauvres gamins les soins nécessaires ont été exclus des nouveaux contrats passés par la Société.

§

Livres d'occasion. — Extrait du dernier catalogue d'un bouquiniste parisien :

VIGIÉ-LECOQ (E). — La Poésie contemporaine.
Piqûres de vers.
LAVEDAN (Henri). — Le Vieux marcheur.
Epuisé.

§

Le Sottisier universel.

Il y a une légende qui représente le journaliste écrivant ses articles sur une table de cabinet particulier, avec une coupe de champagne dans chaque main. — *Le Journal*, 8 juillet.

Quimper, 26 août. — Le conseil général a élu M. Delobeau, sénateur, décédé, par 25 voix sur 42 votants. — *La Libre Parole*, 27 août.

L'orchestre oua la deuxième symphonie (en ré) de César Franck. — *La Plume*, 15 août.

Béatrice et Bénédict est un opéra-comique bien oublié. Il est de Berlioz, cependant. Le musicien en avait tiré le livret de la pièce de Shakespeare : *Il ne faut jurer de rien.* — *Tout-Liège*, 18 août.

Heureusement, l'entrée solennelle de l'auguste famille fut retardée par des mules dont tous les harnais étaient garnis de sonnettes assourdissantes, et aux portières de laquelle se penchaient, dans l'ombre, l'horrible tête de la princesse, le torse agité du roi et le visage endormi du *Contino*. — *L'Express*, 9 août.

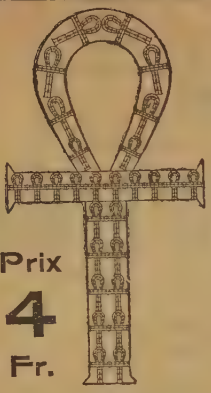
Comment peut-on être Persan ? Cela se demandait au temps de Beaumarchais. — *Le Rire*, 6 juillet.

LES VIOLETTES. — Quand elles apparaissent, c'est qu'arrive l'automne. — *Paris-Journal*, 7 septembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo.



A. L. CAILLET

Traitement Mental
&
Culture Spirituelle

Prix 4 Fr.

VIGOT FRÈRES, 23, Place de l'École-de-Médecine, Paris.

Analysé dans le MERCVRE du 1er Avril page 613

Fondé en 1879

L'ARGUS de la PRESSE

LE PLUS ANCIEN BUREAU D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS

lit, dépouille par Jour

14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Publie : L'ARGUS DES REVUES

Collectionne : Les ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : L'ARGUS DE L'OFFICIEL,

contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public

L'ARGUS recherche articles et tous documents passés, présents, futurs.

L'ARGUS se charge de toutes **Publicités** dans tous Journaux et Revues :

Publicité Financière | *Publicité commerciale*
Publicité Economique | *Publicité littéraire et mondaine*

TÉL. : 102-62 — ADR. TÉL. : Achambure-Paris

XIV. JAHRGANG

Unentbehrlich für jeden sich mit deutscher Literatur beschäftigenden Ausländer

ist die jetzt im 14. Jahrgang erscheinende Zeitschrift

„DAS LITERARISCHE ECHO"

Halbmonatsschrift für Literaturfreunde

Begründet von **Dr. Josef Ettlinger**
Herausgegeben von **Dr. Ernst Heilborn**

dank ihrer glücklichen Verbindung eines subjektiv-kritischen und objektiv-informatorischen Teiles. — Jedes Heft gliedert sich in eine Anzahl leicht übersehbarer Rubriken : in einen **Hauptteil** mit grösseren Aufsätzen über literarische Zeit- und Streitfragen, Charakteristiken moderner Autoren, Besprechungen einzelner neuerschienener Hauptwerke, Gruppenübersichten von stofflich verwandten Büchern ; ferner in die vier Spezial-Abteilungen der Zeitschrift, das **Echo der Zeitungen, Echo der Zeitschriften. Echo des Auslandes, Echo der Bühnen,** weiter die belletristische Rubrik : **Proben und Stücke,** die **Kurzen Anzeigen** (kurze Einzelbesprechungen), die **Nachrichten** über alle wesentlichen sachlichen Vorgänge, Personalien usw., die **Notizen**, den **Meinungsaustausch** aus dem Leserkreise und endlich den **Büchermarkt,** der eine systematische Bibliographie aller literarischen Neuerscheinungen fortlaufend verzeichnet.

Vorzugsweise stellt sich „Das literarische Echo" mit seiner gesamten Arbeitstätigkeit in den Dienst der **modernen** Literatur, d. h. der zeitgenössischen Produktion auf belletristischem und literaturwissenschaftlichem Gebiete : alle Literaturen Europas sowie die Americas finden Berücksichtigung.

Jeder Jahrgang -- rund 1800 Druckspalten -- enthält zahlreiche Porträts und ein sehr umfangreiches Sachregister, das dem Bande den bleibenden Wert eines Nachschlagewerkes gibt.

Probenummern kostenfrei durch

Egon Fleischel & Co., Berlin W. 9

Verlag des „Literarischen Echos"

Vierteljahrspreis 4 mark

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

AVIS AUX CHASSEURS

A. — LIGNE DE PARIS-ORLÉANS-VIERZON

1° Un train express partant chaque jour de Paris Quai d'Orsay (jusqu'au 14 octobre à 19h. 10 près le 14 octobre à 19 h.) et arrivant à Vierzon à 22 h. 24, desservira La Ferté-Saint-Aubin, Motte-Beuvron, Nouan-le-Fuzelier, Salbris et Theillay; le samedi, à partir de la veille de l'ouverture de la chasse, ce train s'arrêtera également à Saint-Cyr en Val et Vouzon et comportera wagon-restaurant;

2° A partir du 1er octobre et jusqu'à la fermeture de la chasse dans le Loiret et le Loir-et-r, le train rapide partant de Paris Quai d'Orsay à 8 h. 20 sera prolongé les dimanches et jours fêtes entre les Aubrais et Vierzon par un train express comprenant toutes les classes qui servira La Ferté-Saint-Aubin, La Motte-Beuvron et Salbris.

Au retour, le train express partant de Vierzon à 9 h. 05 et arrivant à Paris Quai d'Orsay à h. 05 s'arrêtera pendant la durée de la chasse à Salbris et à La Motte-Beuvron; il ne prendra tefois à ces deux gares que les voyageurs de 1re et 2e classes à destination de Paris.

B. — LIGNE DE PARIS-ÉTAMPES-BEAUNE-LA-ROLANDE ET BOURGES

1° Le train 27 partant de Paris Quai d'Orsay à 8 h. 38, s'arrêtera tous les jours pendant la rée de la chasse à la station de Chevilly;

2° Le train 43-439 partant de Paris Quai d'Orsay à 18 h. 26, s'arrêtera à la station de Ville-rlin les samedis et veilles de fêtes.

Au retour, un nouveau train express comportant toutes classes partira d'Argent à 16 h. 15, sservira les principaux points de la ligne d'Argent à Pithiviers et arrivera à Paris Quai d'Orsay 9 h. 52; ce train ne prendra toutefois en 3e classe que les voyageurs effectuant un parcours nple de 50 kilomètres ou payant pour cette distance.

CHEMIN DE FER DU NORD

STATIONS BALNÉAIRES

3 heures de Paris. — Le Tréport-Mers, Saint-Valéry-sur-Somme, Le Crotoy, Paris-Plage taples), Boulogne.

3 heures 1/2 de Paris. — Mesnil-Val, Cayeux, Berck, Merlimont (Rang-du-Fliers-Verton), lages de Quend et de Fort-Mahon (Quend-Fort-Mahon), Plages Sainte-Cécile et Saint-Gabriel annes-Camiers), Le Portel (Boulogne), Wimereux (Wimille-Wimereux), Calais.

4 heures de Paris. — Bois-de-Cise, Le Bourg-d'Ault et Onival (Eu), Hardelot (Pont-de-Briques), Wissant (Marquise-Rinxent), Dunkerque, Malo-les-Bains, Rosendaël.

4 heures 1/2 de Paris. — Petit-Fort-Philippe (Gravelines), Loon-Plage.

5 heures de Paris. — Audresselles et Ambleteuse (Wimille-Wimereux), Leffrinckouke, uydcoote, Bray-Dunes (Ghyvelde).

Jusqu'au 31 Octobre, toutes les gares délivrent les billets à prix réduits ci-après indiqués :

1° ***Billets de saison*** pour familles d'au moins 4 personnes, valables 33 jours. (Réduction e 50 o/o à partir de la 4e personne);

2° ***Billets individuels hebdomadaires***, valables 5 jours, du vendredi au mardi et de avant-veille au surlendemain des fêtes légales. (Réduction de 20 à 44 o/o);

3° ***Cartes d'abonnement*** de 33 jours (sans arrêt en cours de route). (Réduction de 20 o/o ur le prix des abonnements ordinaires d'un mois);

4° ***Billets d'excursion*** du dimanche et jours de fêtes légales (2e et 3e classes) individuels u de famille. (Réduction de 20 à 65 o/o).

STATIONS THERMALES

Enghien, Pierrefonds, St-Amand, St-Amand-Thermal, Serqueux (desservant Forges-les-Eaux):

1° ***Billets de saison*** collectifs de famille, valables 33 jours. (Réduction de 50 o/o pour chaque nembre en sus du troisième);

2° ***Billets hebdomadaires,*** valables pendant 5 jours;

3° ***Cartes d'abonnement*** de 33 jours.

Jusqu'au 31 octobre, toutes les gares délivrent des billets d'excursion de 1re, 2e et 3e classes, lu dimanche et jours de fêtes légales, à prix réduits, valables pendant une journée pour visiter Pierrefonds et Compiègne; Coucy-le-Château et la forêt de Saint-Gobain; Villers-Cotterêts et la forêt; Chantilly et le Musée Condé (jours d'ouverture gratuite du musée, à l'exception des jours de Courses).

BULLETIN FINANCIER

Cette dernière quinzaine n'a pas d'histoire. C'est donc qu'elle a été relati ment heureuse. L'Italie et la Turquie continuent à se regarder comme des chie de faïence ; les petits Etats balkaniques restent à peu près tranquilles ; l'Esp gne n'est pas encore prête à signer une convention avec nous ; le général Lyau a ordonné à la colonne Mangin de marcher sur Marrakech ; le Kaiser a assi aux grandes manœuvres suisses et s'est entretenu fort aimablement avec le gé ral Pau.

En France, les politiciens nous laissent un peu la paix. Mais il y a à dép rer la catastrophe de la Clarence, où ont péri près de cent mineurs.

Grâce à cet ensemble de circonstances, le marché financier montre meilleures dispositions. A part la rente française qui recule de 92,70 à 92,30, plupart des valeurs sont en progrès. L'Extérieure s'inscrit à 94, l'Italien à 96, le Turc Unifié à 92,20. Les fonds russes sont toujours fermes, le Consolidé 4 à 94,90 ; le 4 o/o 1901 à 92 ; le 4 1/2 o/o 1909 à 101 ; le 5 o/o 1906 à 106, Nos chemins de fer sont en très notables progrès : l'Est passe, sur la dern quinzaine, de 908 à 935 ; le Lyon, de 1.245 à 1.265 ; le Nord, de 1.636 à 1.6 l'Orléans, de 1.339 à 1.345 ; le Midi, de 1.119 à 1.123.

Les sociétés de crédit affirment également un progrès considérable : le C dit Foncier cote 860, le Crédit Lyonnais 1.590, le Comptoir d'Escompte 1.020 Société Générale 830, le Crédit Mobilier 689, la Banque de Paris 1757, l'Un Parisienne 1.195, la Banque Française 310,50.

Peut-être allons-nous enfin entrer dans une longue période de prospé financière.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

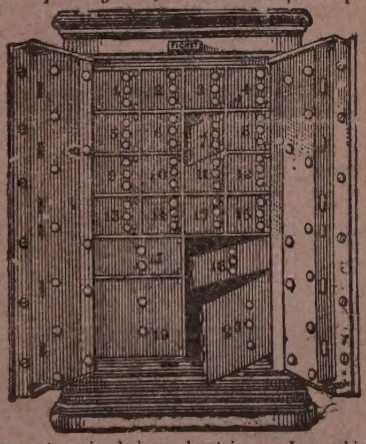
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 ¡ De 1 an à 2 ans..... 2 0/0

Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux; ces* agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

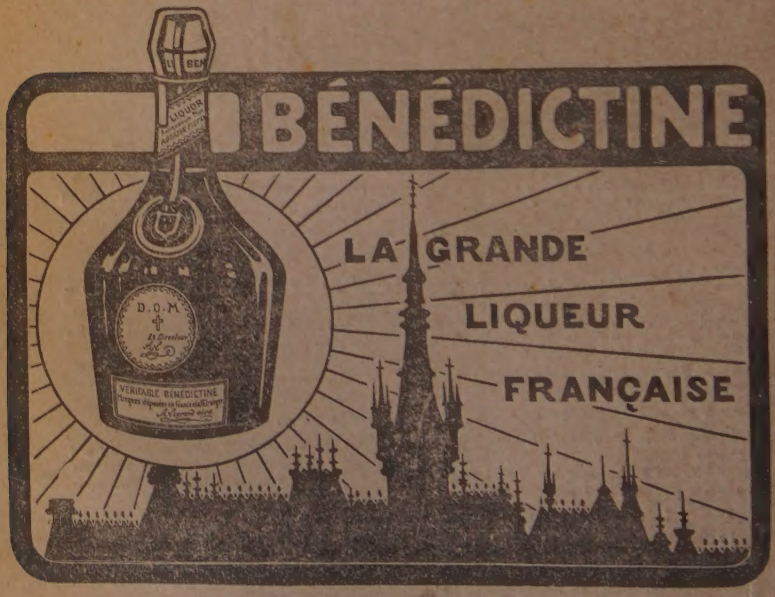
VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80** fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.